LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE DOCUMENTS

DESTINÉS A SERVIR DE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

PUBLIÉS ET ANNOTÉS

PAR

L. DUSSIEUX

Professeur honoraire à l'Ecole militaire de Saint-Cyr
Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

TOME TROISIÈME

Quinzième et seizième siècles



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

III



VERSAILLES

CERF ET FILS, IMPRIMEURS

59, RUE DUPLESSIS

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE DOCUMENTS

DESTINÉS A SERVIR DE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

PUBLIÉS ET ANNOTÉS

PAR

L. DUSSIEUX

Professeur honoraire à l'École militaire de Saint-Cyr,
Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

TOME TROISIÈME

Quinzième et seizième siècles.

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

1882

XVᵉ ET XVIᵉ SIÈCLES

TROISIÈME PARTIE

LES FRANÇAIS

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

NAVIGATIONS FRANÇAISES.

Bergeron.

Dieppe tient une grande place dans notre livre, parce qu'alors, dans ces temps anciens, cette ville était l'un des plus grands centres maritimes de l'Europe, et parce qu'il fallait faire connaître ce qui est trop généralement ignoré : les découvertes des marins dieppois aux XIVe et XVe siècles, et les navigateurs du XVIe, Cousin, Parmentier. Que sait-on sur l'école d'hydrographie et de navigation fondée à Dieppe, dès le XVe siècle, par Descaliers, et qui connaît ce nom ? Connaît-on mieux les cartographes de Dieppe ? Les baigneurs qui vont au casino de cette ville entendent parler d'Ango, et visitent ce qui reste du manoir de ce grand armateur à Varengeville ; mais bien peu savent qu'il avait assez de fortune et de vaisseaux pour armer une flotte, faire la guerre au Portugal et bloquer l'orgueilleuse Lisbonne. Parle-t-on dans l'enseignement de tous ces faits, qui tiennent cependant une place si importante dans notre histoire ? Non.

La gloire de Dieppe et de ses marins a été complètement effacée par celle de Sagres et des navigateurs portugais : il est temps enfin de rendre justice à ces illustres concitoyens et de raconter leur histoire, sans ménager les détails et les

preuves à l'appui, afin de ne pas laisser croire au lecteur que, sous prétexte de remettre en lumière des choses oubliées, on parle d'événements sans importance.

Au reste je ne suis pas le premier qui raconte cette histoire. Il y a longtemps déjà que M. Vitet, dans sa belle histoire de Dieppe, a dit :

« En mettant de côté tout ce qui n'est que probabilités et conjectures, voici, ce me semble, la part de gloire qu'on ne péut contester aux Dieppois.

» D'abord, dès le XIVe siècle, avant que les Portugais et aucun autre peuple eussent entrepris des navigations lointaines, ils ont connu, visité et fréquenté pendant quarante à cinquante ans les côtes d'Afrique, depuis le 28° jusqu'au 5e degré de latitude nord.

» En second lieu, leurs vaisseaux ont franchi le cap de Bonne-Espérance, navigué dans la mer des Indes et parcouru l'archipel de la Sonde avant tous les autres Européens, les seuls Portugais exceptés.

» Ils ont, en outre, découvert les premiers, conjointement avec les Bretons, l'île de Terre-Neuve, et s'y sont établis dès 1508.

» Enfin ils sont les premiers qui aient créé un établissement français dans les îles sous le vent.

» J'élague, comme on voit, tout ce qui n'est pas démontré historiquement, et je ne rappelle pas ce qui est universellement connu ; savoir : les faits d'armes des flibustiers, et l'honneur d'avoir donné le jour à Duquesne.

» Découverte de la Guinée, en 1364 ;

» Voyage aux Grandes-Indes, vers 1498 ;

» Découverte de Terre-Neuve, en 1508 ;

» Établissement à la Martinique, en 1625 ;

» Voilà les titres de gloire que les Dieppois doivent revendiquer aujourd'hui, et dont ils peuvent fournir les preuves.

» D'où vient que le souvenir en est resté si longtemps enfoui? d'où vient que la France n'a jamais songé à s'en faire honneur ?

» Les mêmes causes, qui ne lui ont pas permis de tirer parti des découvertes de ses marins, l'ont empêchée de les publier.

» Au lieu d'aller s'enterrer dans le greffe d'un petit hôtel



de ville de province, les journaux de voyage des capitaines portugais et espagnols étaient déposés entre les mains de puissants monarques ; les courtisans en proclamaient les merveilles, et la renommée embouchait sa trompette. De là tant de bruit, tant d'éclat pour des découvertes que nos marins obscurs faisaient de leur côté sans en rien dire. En effet, non seulement il n'y avait dans leur ville ni princes protecteurs, ni courtisans prôneurs, ni savants historiographes, mais il ne s'y trouvait personne qui songeât à faire parvenir soit au Louvre, soit à Chambord, la nouvelle de la plus brillante expédition. Souvent même l'esprit mercantile, qui est discret et jaloux, poussait les commerçants dieppois à faire mystère des lieux où ils envoyaient leurs navires. C'était le moyen d'éviter ou du moins de rendre plus tardive une concurrence qui bientôt diminuait leurs profits. On sait, par exemple, que pendant les premières annéés qu'ils trafiquaient à la côte d'Afrique ils avaient grand soin, non seulement à Lisbonne et dans les pays étrangers, où ils relâchaient, mais même sur les côtes de France, de peindre comme impraticables les régions où ils allaient tous les jours, et d'exagérer les dangers des caps de Nun et de Boïador.

» Ainsi l'insouciance du gouvernement d'une part, l'esprit mystérieux des commerçants de l'autre, voilà les premières causes du peu de renommée de nos navigateurs à l'époque de leurs belles découvertes. Un autre motif encore commandait le silence. La cour de Rome ayant investi de la souveraineté de toutes les terres découvertes et à découvrir les rois de Portugal et de Castille, l'interdit et l'excommunication planaient sur tous ceux qui, sans être ni Portugais ni Espagnols, naviguaient avec audace et bonheur. Or, quoique ces menaces spirituelles ne fussent pas alors assez puissantes pour empêcher de courir les mers, elles inspiraient au moins assez de réserve pour qu'on ne fût pas tenté de divulguer les découvertes faites ainsi en contrebande.

» Mais un dépôt public conservait pour la postérité les témoignages authentiques de ces belles entreprises. Qu'on se figure combien de relations, combien de journaux et de récits semblables à celui de Parmentier, et plus intéressants peut-être, s'étaient accumulés dans ce greffe de l'Hôtel-de-Ville de Dieppe ! que de trésors à exploiter aujourd'hui, si

un fatal bombardement[1] n'était pas venu les réduire en endres !

» Toutefois, je suis convaincu qu'il doit exister çà et là des duplicata et des copies de quelques-unes de ces pièces dont les originaux ont péri avec l'Hôtel-de-Ville. La découverte de M. Estancelin en est la preuve, et je ne perds pas 'espoir de la voir se renouveler, surtout si l'éveil est donné aux savants et aux bibliophiles, et s'ils dirigent de ce côté leurs recherches[2]. »

Depuis ces voyages de terre et de mer[3], écrit Bergeron, les Français avaient délaissé pour quelque temps cela, à cause des grandes guerres civiles et étrangères dont la France fut alors agitée et presque abattue : ce qui n'empêcha pas toutefois l'entreprise de notre Béthencourt et de ses Normands, suivant la valeur et la générosité naturelle de leur nation, et leur adresse et expertise sur la mer : ce qu'ils semblent avoir hérité des anciens Normands et Danois si belliqueux et conquérants par mer et par terre, comme ils firent bien sentir à toutes les côtes de nos Gaules, et depuis à l'Angleterre, aux Siciles et à la Terre-Sainte, où ils plantèrent leurs trophées et leur domination.

A l'exemple de Béthencourt, les Portugais et Espagnols ayant plus au loin et plus heureusement étendu leurs découvertes et conquêtes, cela réveilla

[1] Pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, le 21 juillet 1694, une flotte anglaise vint bombarder Dieppe, avec des galiotes semblables à celles dont Duquesne s'était servi pour bombarder Alger. Le 22 et le 23, les bombes tombèrent en masse sur la ville, dont les batteries furent impuissantes pour faire taire le feu de l'ennemi. Les maisons de Dieppe, presque toutes bâties en bois, furent presque toutes brûlées, et la ville ne fut plus qu'un amas de décombres. C'est pendant ce bombardement que les archives de l'Amirauté de Dieppe furent détruites. L'hôtel d'Ango, véritable merveille de la sculpture en bois, fut aussi brûlé. Dieppe fut longtemps à réparer ce désastre.

[2] M. Margry a répondu à cet appel, et les pièces qu'il a découvertes prouvent combien M. Vitet était dans le vrai.

[3] Les voyages en Tartarie et les expéditions des Dieppois.

depuis l'esprit de nos Français à vouloir reprendre ces premières erres [1], poussés principalement du désir de chrétienner et civiliser les peuples sauvages et idolâtres, ainsi que le témoignent les rois François Ier en la commission donnée à Jacques Cartier l'an 1540, Henri le Grand en celle du marquis de la Roche en 1598, et Louis XIII en ses dernières pour le Brésil, le Canada et ailleurs [2], comme aussi pour établir le commerce avec un honnête gain sous la douceur et franchise de leur seigneurie. Et toutefois il ne leur a pas si bien succédé qu'à d'autres [3] qui en ont usé autrement, et cela pour des raisons que Dieu a voulu cacher dans l'abîme de ses justes jugements. Ce qui montre qu'il ne faut pas toujours juger de la justice ou injustice des entreprises par les événements, dont Dieu se veut réserver à lui seul la gloire, pour faire voir que tout dépend de sa providence, et non de la prudence des plus sages, ni de la puissance des plus forts. Combien que l'on en puisse humainement rapporter la cause à l'inconstance et peu d'ordre des nôtres [4], ainsi que souvent il a été remarqué par nos

[1] Allures, habitudes, errements.

[2] Il est bon de constater que la France déclarait citoyen français tout Canadien devenu chrétien, et d'opposer cette noble politique de la France en tout temps et dans toutes ses colonies, à celle des Espagnols au Nouveau-Monde, massacrant ou faisant périr dans les mines plus de 12 millions d'Indiens, à celle des Portugais établissant l'esclavage et la traite des nègres sous prétexte de la conversion de ces pauvres sauvages au christianisme, à celle des Anglo-Américains détruisant sans pitié les Peaux-Rouges sur toute la surface des États-Unis, à celle des Anglais anéantissant brutalement les indigènes de l'Australie et de la Tasmanie, les tuant dans des chasses organisées, et faisant disparaître en entier toute une race d'hommes, qui, malgré sa sauvagerie, avait cependant le droit de vivre, à celle enfin des Hollandais dans l'archipel des Grandes-Indes, où ils ont commis plus d'une tuerie. Et aujourd'hui encore n'avons-nous pas en Algérie les plus grandes difficultés, parce que nous voulons respecter la religion des Arabes et ne pas détruire, déposséder et chasser la population vaincue ?

[3] Ils n'ont pas eu autant de succès que d'autres.

[4] Plus loin (p. 183), Bergeron reprend cette thèse, toujours vraie, et dit : « Il faut bien aviser toutefois que ce n'est pas assez d'entre-

écrivains, qui tâchent tant qu'ils peuvent d'exercer la générosité française à choses dignes de leur ancienne gloire et réputation [1].

Il est donc bien certain que dès l'an 1504, les Basques, les Normands et les Bretons allaient à la côte des Morues, dite le Grand-Banc [2], à quelques 800 lieues de France vers Cap-Breton; et le pays même en semble avoir pris le nom de *Bacaleos* ou *Bacallos*, à cause que les Basques appellent ainsi ce poisson, et ceux du pays *Apegé*. Ce qui fait foi indubitable que nos Basques y hantaient longtemps auparavant. Et cette pêche a toujours continué depuis à nos Français qui en fournissent toute l'Europe, et de fait y ont laissé plusieurs noms, comme *Cap-Breton*, *Brest*, *Rochelay* et autres. De sorte que plusieurs pensent qu'il en faille reprendre l'origine plus haut, et que depuis plusieurs siècles nos Basques, Dieppois, Malouins, Rochellois et autres faisaient des voyages ordinaires aux Terres-Neuves pour ce sujet, et que dès lors ils y imposèrent des noms qui y sont demeurés.

Même on voit dans une lettre écrite par Sébastien Cabot [3] à Henri VII, roi d'Angleterre, en 1497, qu'il appelle ces terres du nom d'île de Bacaleos, comme un nom déjà assez connu. Mais quoi qu'il en soit, il est toujours certain que cette pêche est à nous en propre depuis plus de cent vingt ans. Les Basques entre autres y sont fort experts, et même en celle des valrusses [4] et des baleines vers le Grœnland; et de fait les Anglais et

prendre et de commencer telles choses (des établissements coloniaux). à quoi notre nation est toujours assez prompte et délibérée; mais il est encore nécessaire d'y avoir bon ordre et conduite avec patience et persévérance, afin de ne tomber plus aux inconvénients de mauvais succès qui jusqu'ici (1630) ont toujours accompagné nos voyages de mer. »

[1] La Popelinière, *Livre des trois mondes*, L'Escarbot, *La Nouvelle-France*, et autres.

[2] Le Grand-Banc de Terre-Neuve.

[3] Qui passe pour avoir découvert Terre-Neuve.

[4] Espèce de phoques.



les Hollandais se servent d'eux à cela, à cause que sur toutes les autres nations ils savent mieux et plus vitement couper les baleines, et en faire bouillir et cuire les graisses.

Après cette découverte de 1504 ou auparavant, l'un des premiers qui alla en ces quartiers-là vers l'île de Sable et Campseau en Canada, fut le baron de Léry, qui, en l'an 1518, entreprit ce voyage [1], en intention de donner là un commencement à l'habitation de Français; mais ayant trop longtemps demeuré sur mer, il fut contraint, faute d'eaux douces et de fourrage, de retourner sans rien faire, après avoir déchargé en cette île son bétail, vaches et pourceaux, qui depuis y multiplièrent tellement, que cela servit grandement à nourrir les gens du marquis de la Roche, qui environ quatre-vingts ans après demeurèrent là sans secours, cinq ans entiers, ne vivant que de poisson et du laitage des vaches qu'ils y trouvèrent.

L'an 1524, le roi François Ier, plein de pieux et généreux desseins, envoya Jean Verazzano [2], pilote florentin renommé, qui, en son nom découvrit en plusieurs voyages toute la côte depuis Cap-Breton jusqu'à la Virginie et la Floride, qui font environ 700 lieues ; et avait intention d'y faire des peuplades françaises et reconnaître tout ce grand continent des Indes, jusque vers le pôle ; mais en son dernier voyage il fut pris et mangé par les sauvages. Il avait côtoyé depuis le 34e degré jusqu'au 41e, découvrant les plus beaux ports du monde, en terroir fertile et air tempéré. Tout cela fut depuis appelé *Terre-Neuve* et *Nouvelle-France*, et qui de droit appartient à la France, pour avoir été premièrement découvert aux nom et frais du roi de France, par ce capitaine Verazzano, qui en fit sa relation bien ample.

[1] Voir L'ESCARBOT.
[2] Nos chroniques dieppoises l'appellent *Varassen* ou *Varazan*.

L'an 1534, le même roi y envoya le capitaine Jacques Cartier, Malouin, à la découverte de la Terre-Neuve-des-Molues[1], et du fleuve de Canada, dit par lui *Hochelaga*. Philippe Chabot, amiral de France, lui fit donner deux vaisseaux, avec lesquels il alla découvrir tous les ports de la côte de Canada, et même jusqu'au premier saut de la grande rivière[2]. Il y fit deux voyages. Au premier, il donna nom à plusieurs caps, et trouva le grand golfe de Chaleur, avec Saguenay, où depuis Champlain a été. Il fut bien reçu des sauvages, et fut jusqu'au saut de ce fleuve, qui dure une bonne lieue par précipices et rochers impossibles à remonter par bateaux. Il fit la relation de tout cela, qu'il présenta au roi.

L'an 1540, Jean-François de la Roque, sieur de Roberval, gentilhomme picard, eut commission pour y retourner avec Cartier, et fut fait lieutenant général pour le roi dans les Terres-Neuves de Canada, Hochelaga et Saguenay, pour y bâtir forts et y mener colonies françaises. On fit dépense de plus de 45,000 livres pour cet effet, mais avec peu de fruit. Ils y furent et se fortifièrent au Cap-Breton ; mais les grandes affaires du roi en Europe firent rappeler Roberval, et toute cette entreprise, de si grands frais, alla à néant, n'y ayant pas moyen de les rafraichir de gens et de vivres.

Ce Roberval y fut encore en 1543 ; et Jean-Alphonse, Saintongeois, son maître pilote, fit la relation de ce voyage aux Terres-Neuves, à Belle-Isle, Carpont, Grand-Baye, rivière de Canada et autres lieux.

L'an 1555, Nicolas Durand, dit Villegagnon, chevalier de Malte et vice-amiral de Bretagne, entreprit le voyage du Brésil[3], et ce sous la faveur de l'amiral de Coligny, auquel il donnait à entendre d'y faire des habitations françaises et d'y planter la religion protes-

[1] Molue, morue.
[2] Le Saint-Laurent.
[3] Voir De Thou, liv. XVI.

tante: sur quoi l'amiral lui fit équiper deux vaisseaux. Ce pays avait été déjà découvert dès l'an 1500 par Alvarez Cabral, capitaine de Don Emmanuel, roi de Portugal, lorsque voulant doubler le cap de Bonne-Espérance, il fut jeté par la tempête sur cette côte, qu'il découvrit tout entière, donnant le nom à *Porto-Seguro*, et autres lieux. L'année suivante, Améric Vespuce, qui dès l'an 1497 avait découvert et donné son nom à la Terre-Ferme d'Amérique, y alla encore pour le même roi, au nom duquel il en prit possession, donnant nom au cap de Saint-Augustin ; puis, en un autre voyage, en 1504, il découvrit la baie de Todos Santos. Toutefois nos Normands et Bretons maintiennent avoir trouvé les premiers ces terres-là, et que de toute ancienneté ils ont trafiqué avec les sauvages du Brésil, contre la rivière de Saint-François, au lieu dit depuis Port-Réal ; mais faute d'avoir gardé par écrit la mémoire de cela, tout s'est mis en oubli. Ce pays fut appelé par les Portugais *Sainte-Croix*, à cause d'une croix que Cabral y fit solennellement arborer ; mais nos Français lui ont donné le nom de *Brésil*, parce que ce bois [1] y croît en abondance en certains endroits.

Villegagnon donc y alla et s'établit en un endroit où les Portugais n'avaient encore mis le pied, sur un rocher à l'embouchure d'un bras de mer, appelé par les sauvages *Ganubara*, à 23 degrés au sud. Les Portugais le nomment *Janeiro*, et les Français *Geneure*. Là on bâtit le fort de Coligny ; et au commencement tout se passait assez doucement entre eux, avec bonne espérance d'y faire avec le temps une bonne colonie française, pour, avec l'alliance des Topinamboux, peuples du pays, faire tête aux Portugais voisins, assistés des Margajats, autres peuples ennemis. Mais étant survenu un différend sur quelques points de la religion, Ville-

[1] Le brésil est un bois de teinture rouge, qui porte ce nom dès le XIIIe siècle.

gagnon, qui ne s'était montré protestant qu'en apparence et pour mieux faire réussir son projet par la faveur de l'Amiral, renvoya les autres, qui avant de pouvoir arriver en France, souffrirent mille incommodités sur mer avec une extrême famine.

Quelque temps après, en 1558, Villegagnon ne recevant aucun secours de France, et les Portugais commençant à lui mugueter[1] son fort, il fut contraint d'abandonner tout et de retourner en France, ayant laissé quelques soldats au fort, qui furent bientôt attaqués et surpris par les Portugais, lesquels nonobstant la foi promise, en tuèrent la plupart, faisant les autres esclaves, et le reste se réfugia parmi les sauvages...

Ces voyages ayant été délaissés sur de si mauvais résultats, depuis, comme les affaires de France ne vont que par boutades, l'amiral, assez curieux de cela, persuada au jeune roi Charles IX d'étabir une colonie à la Floride[2], déjà découverte par le capitaine Verazzano au nom du roi François Ier[3]....

L'amiral y envoya, en 1562, Jean Ribaut, Dieppois, grand capitaine et marinier, qui ayant pris terre là, donna nom au cap Français, à la rivière de Mai et à plusieurs autres fleuves, qu'il nomma du nom de ceux de France, et que les Espagnols ont changé depuis, ainsi que par envie ils ont supprimé tant qu'ils ont pu tous les noms que nos Français avaient mis là et ailleurs, pour en ôter complètement la mémoire aussi bien que la possession. Ribaut y bâtit un fort, où ayant

[1] *Mugueter*, désirer d'obtenir, de s'emparer.

[2] La Floride du XVIe siècle comprend la presqu'île actuelle de la Floride, la Géorgie et la Caroline du Sud. La Floride conquise par Ribaut, et appelée par lui la Floride française, se composait de la Sud-Caroline et de la Géorgie.

[3] Les Espagnols essayèrent de s'y établir en 1512 sous le commandement de Jean Ponce de Léon Adelantade de Borriquen, qui appela le pays *Floride*, parce qu'il l'avait découvert le jour de Pâques-Fleuries, et qui fut tué par les sauvages. Fernand de Soto y revint en 1534, et y mourut avec tous les siens. Le pays étant abandonné, les Français vinrent à leur tour s'y établir.

laissé le capitaine Albert, il retourna en France. Mais cet Albert ayant été tué par sédition de soldats, ils élurent un autre chef et ne demeurèrent guère là ; ils revinrent au contraire par deça, souffrant par le chemin une si extrême famine, qu'ils en vinrent jusqu'à ce point prodigieux de jeter au sort sur un d'entre eux, dont ils se repurent, et se sauvèrent ainsi : et ce qui est à remarquer, c'est que le sort tomba sur celui qui avait été cause de la mutinerie contre le capitaine Albert.

Nos guerres civiles ayant fait négliger le soin de ces voyages, après la paix faite en 1564, on les reprit et on envoya à la Floride le capitaine Laudonière, qui fit amitié avec les chefs des sauvages, bâtissant là le fort de la Caroline sur la rivière de Mai. Nos gens n'y eurent guère demeuré, que leur insolence se fit bientôt reconnaître par plusieurs conspirations contre leur capitaine. Ils y eurent de grandes nécessités, et comme ils étaient sur le point de quitter le fort pour revenir en France, le capitaine Ribaut y arriva derechef en 1565. Mais peu après, ne craignant rien des Espagnols, avec lesquels ils n'avaient aucune guerre, s'en promettant au contraire toute amitié et alliance, vu même que le roi leur avait expressément commandé de n'entreprendre rien sur les conquêtes du roi d'Espagne son bon frère, et de ne faire aucun tort à ses sujets, ce qu'ils observèrent très bien. Nonobstant cela les Espagnols, conduits par un Pero Melandez, abordèrent là avec cinq vaisseaux, à dessein d'en chasser les Français, qu'ils surprirent en leur fort, où ils tuèrent tout, hommes, femmes et les enfants mêmes qu'ils portaient à la pointe de leurs hallebardes. Quelques-uns se sauvèrent qui çà qui là, parmi les sauvages.

Ribaut fut cause de cela. Car, contre l'avis de tous les autres, il avait emmené les meilleurs hommes pour quelque entreprise ; mais il en porta bien la peine luimême, d'autant qu'ayant fait naufrage, comme il pen-

sait se sauver à terre avec les siens, il fut surpris par les Espagnols et contraint de se rendre à un capitaine Valemande qui, après lui avoir promis la vie, le fit poignarder avec tous les autres. Et pour couronner cela d'une inhumanité inouïe, fit arracher la peau du visage de Ribaut avec sa longue barbe, yeux, nez et oreilles, et envoya ce masque ainsi défiguré au Pérou et de là en Europe pour en faire montre[1]. Notre roi fit bien quelque plainte de cela au roi d'Espagne, qui se contenta de désavouer le fait, et n'y en eut autre chose.

Cela demeura ainsi jusqu'à ce que le capitaine Gourgues, gentilhomme bordelais, mû d'un juste et généreux désir de venger cet affront fait au nom français, équipa à ses dépens trois vaisseaux, en l'an 1567, et tira droit à la Floride, où ayant contracté amitié et alliance avec l'un des principaux roitelets du pays, assisté des sauvages, il alla attaquer les Espagnols dans leurs trois forts, et les ayant emportés de vive force, les fit tous brancher aux mêmes arbres où ils avaient pendu les Français, et fit démolir les forts. Puis en 1568, il revint en France après avoir fait 1100 lieues en 17 jours. Le roi d'Espagne ne manqua pas d'en faire ses plaintes, dont Gourgues fut mal reçu en cour et contraint de se cacher un temps, tant que l'an 1587, ayant été choisi par Don Antonio, roi de Portugal, pour conduire sa flotte, avec le titre d'amiral, contre les Espagnols, comme il se préparait à cela, il mourut de maladie. Le roi d'Espagne avait promis une grande somme à celui qui lui en apporterait la tête.

Ces trois voyages de Ribaut, Laudonière et Gourgues sont rapportés assez au long par La Popelinière[2] et L'Escarbot[3], suivant les relations imprimées du temps même, mais depuis comme supprimées ou mises en

[1] L'Escarbot, La Popelinière, De Thou, liv. XLIV.
[2] Historien protestant, né vers 1540, mort en 1608.
[3] Marc Lescarbot ou L'Escarbot, voyageur, né vers 1590, mort vers 1630. Il accompagna Laudonière dans son expédition.

oubli par plus de vingt ans, tant que par la diligence louable du docte anglais Richard Hakluyt[1], qui était alors à la suite du milord Stafordt, ambassadeur d'Angleterre à Paris, elles furent derechef mises en lumière en 1587, à la grande honte des nôtres qui en avaient tenu si peu de compte. Aussi un grand magistrat qui vivait alors, voyant ces livres, avec quelques autres sur le même sujet, demandait avec raison qui avait fait ce tort à la France d'avoir si longtemps caché cela, et que nos rois eussent bien pu éviter les guerres civiles en continuant ces voyages, qui servaient d'un très bon divertissement[2] aux esprits remuants des Français, et d'une utile décharge des mauvaises humeurs dont cet État était si souvent troublé.

Ferdinand, roi d'Espagne, fut plus sage, qui, après les guerres de Grenade ne sut trouver un plus beau moyen d'employer ses gens de guerre que de les envoyer aux Indes, faisant ainsi d'une pierre deux coups, à savoir de préserver le dedans et gagner au dehors. Je dirai aussi en passant que ce même Anglais Hakluyt a été si curieux depuis que de retrouver et traduire en sa langue toutes les relations entières de Verazzano, Cartier, Roberval, Jean Alphonse, Ribaut, Laudonière, Gourgues, Lacour-Ravillon, Jacques Noël et autres dont nous avons été si peu soigneux, qu'il ne nous en restait quasi rien, si ce n'est ce que les sieurs de la Popelinière et L'Escarbot nous en ont conservé dans leurs livres.

En cette même année de 1568, se fit le voyage de Pierre de Montluc, dit le capitaine Peyrot, fils aîné du maréchal de Montluc qui, désireux de gloire et d'honneur, équipa trois vaisseaux[3] où il y avait force no-

[1] Hakluyt, géographe anglais, mort en 1616. Il a publié plusieurs recueils de voyages, notamment l'histoire de nos capitaines français à la Floride (1587).
[2] Moyen de détourner.
[3] De Thou, l. XLIV.

blesse française, et entre autres Fabian de Montluc, son frère, le sieur de Pompadour et autres, au nombre de 700 hommes en tout, et partit de Bordeaux en dessein de visiter les côtes de Guinée, Mozambique, Quiloa et Mélinde, contracter amitié avec quelqu'un de ces rois mores, et obtenir de bonne volonté ou par force quelque place pour y bâtir une forteresse qui servît de retraite assurée aux marchands français trafiquant en Afrique et en Orient, à ce qu'ils ne pussent être molestés par les Portugais, au commerce qui doit être libre à tous; mais sans intention toutefois de leur faire déplaisir, mais de se défendre seulement s'il était attaqué.

Il aborda donc à la suite d'une tempête à Madère, appartenant aux Portugais, et ayant fait descente pour se rafraîchir d'eau douce, pensant que ce fût une terre amie, il y fut reçu à belles arquebusades, dont quelques-uns des siens furent tués: de quoi irrité il les attaqua si bien, qu'après en avoir tué bon nombre, pris leur ville de force et saccagé, comme il voulait forcer le reste qui s'était retiré dans une église, il fut blessé d'une balle à la cuisse, dont peu d'heures après il mourut. Il fut enterré avec pompe aux Cordeliers de l'endroit, et les siens se voyant avoir perdu leur chef, sans poursuivre leur dessein, s'en retournèrent en France. Le roi de Portugal se plaignit de cela au roi par son ambassadeur, et l'affaire étant agitée au conseil, l'amiral de Coligny défendit le fait, disant que les nôtres n'avaient en cela fait aucun tort aux Portugais, auxquels ils n'avaient fait que rendre la pareille du mauvais traitement qu'ils avaient reçu d'eux au Brésil; de sorte que tous ceux de cette entreprise furent absous.

Quelque temps après, le sieur Philippe Strozzi[1],

[1] Colonel des Gardes françaises, un des grands capitaines du siècle.



comme il était né à choses grandes, et d'un courage magnanime et entreprenant, envoya à ses dépens un vaisseau sous le commandement du capitaine Testu, grand pilote, vers *Nombre de Dios*[1], avec charge seulement de reconnaître les avenues et les havres de cette côte. Testu ayant mouillé l'ancre en une petite baie et trouvé là quelques sauvages fuyant la domination espagnole, prit occasion d'outrepasser sa commission, sur l'avis que ces Indiens lui donnèrent de surprendre quelques lingots et monnaie d'argent qu'on transportait de Panama à Nombre de Dios, pour de là les passer en Espagne : si bien qu'à l'aide de ces gens-là, il en prit une bonne partie. Mais ayant été tué en sa retraite, les siens retournèrent sains et saufs en France avec leur proie, dont le sieur Strozzi ne fut pas marri, pour la haine qu'il portait aux Espagnols, entre autres à cause de l'inhumanité dont ils avaient usé envers le corps du sieur Léon Strozzi, prieur de Capoue, son oncle, le plus grand et aventureux homme de mer de son temps, qui ayant été tué à Scarlino, dans le Siennois, les Espagnols ayant trouvé son corps à Portercole, le tirèrent du cercueil et le jetèrent à la mer. Il ne tint pas au sieur Strozzi de persuader alors au roi Charles IX cette entreprise à bon escient, à quoi il offrait sa personne comme étant une chose glorieuse et profitable à la France : ce que le roi sembla approuver, mais il n'y voulut entendre toutefois.

Quelques années après, en 1582, la reine mère du roi Henri III ayant accordé quelques secours à Don Antonio pour le rétablir en Portugal[2], et pour l'intérêt des prétentions qu'elle y avait elle-même, le maréchal Strozzi fut fait général d'une armée de mer qu'il mena aux Açores, avec bon nombre de seigneurs et noblesse française, et ayant eu quelques heureux succès, au

[1] Au Mexique, État de Durango.
[2] Depuis 1580 le Portugal était soumis à l'Espagne.

commencement, en l'île de Saint-Michel, comme il poursuivait son entreprise, il fut attaqué par la flotte espagnole conduite par le marquis de Santa-Cruz, contre laquelle combattant courageusement avec de l'avantage, la trahison inopinée de quelques principaux des siens, gagnés par l'Espagnol, fut cause que les nôtres perdirent la bataille, où Strozzi fut blessé à mort, pris, et, à ce qu'on dit, achevé de tuer en la présence du marquis. Le reste des Français, après s'être rendu, fut aussi égorgé contre la foi donnée. Tous les gentilshommes eurent la tête coupée, les autres pendus, quelques-uns réservés pour la chaîne. Cette cruauté fut représentée bien au long au pape Grégoire XIII par M. de Foix, ambassadeur à Rome, de la part de Henri III, qui en faisait faire plainte à Sa Sainteté.

En l'an 1572, il y avait eu quelque dessein de voyage au Pérou, et le roi Charles IX, sur ce que l'amiral l'en pressait, consentit que le comte Ludovic de Nassau envoyât quelques vaisseaux de ce côté-là, avec 6 ou 7000 hommes de guerre commandés par Strozzi, le baron de la Garde, Sansac et autres étant au Brouage; mais sans aucun effet; et il semble que cela ne se faisait que pour couvrir quelque autre dessein[1] que l'on avait alors, comme il parut depuis.

Longtemps après cela, environ l'an 1588, on reprit le dessein des voyages de découvertes et de commerce. Car les sieurs de la Faunaye-Chaton et Jacques Noël, comme neveux et héritiers du capitaine Jacques Cartier, voulurent à leurs dépens continuer ce que leur oncle avait commencé en Canada, et obtinrent du roi Henri III commission pour le trafic de ce pays à eux seulement. Mais l'envie des Malouins empêcha cela, et firent tant que cette commission fut révoquée, au grand

[1] La Saint-Barthélemy et la reprise de la guerre contre les calvinistes.

dommage du commerce et de la religion chrétienne.

L'an 1591, il y eut un autre voyage entrepris par le sieur de la Court-Pré-Ravillon en Canada, avec le vaisseau nommé *Bonaventure*, pour le trafic des bêtes appelées morses aux grandes dents. Il découvrit l'île Ramée, et passa par celles de Saint-Pierre, Aponas, Duoron, de Bain, des Cormorans et autres.

Les longues guerres de la Ligue survenues alors firent perdre pour un temps la trace et la mémoire de ces voyages; mais la paix nous étant rendue enfin par la sage et heureuse valeur du grand Henri, on commença d'en reprendre le chemin, lorsqu'en l'an 1598, le marquis de la Roche-Breton, poussé du même désir de nos premiers découvreurs, obtint du roi Henri IV, ainsi qu'il avait déjà fait de Henri III, la lieutenance générale, avec commission et lettres pour la conquête des terres de Canada, Hochelaga, île de Sable, la Grande-Baie, Labrador et pays adjacents, pourvu qu'ils ne fussent déjà occupés par aucun autre prince chrétien; et ce, pour l'établissement de la foi catholique, avec tout pouvoir et disposition d'embarquement, levées de gens, trafic, mettre en l'obéissance de la France les pays conquis, distribuer terres, faire peuplades, bâtir villes, établir lois, et autres choses ensuite portées par cette commission. Car outre la piété de ce prince, telle était sa justice et sa foi, qu'il faisait toujours cette exception, de ne point toucher aux terres appartenant aux autres rois et États chrétiens, ce que son digne fils et héritier de ses vertus, Louis XIII, a fort bien imité, quand en son ordonnance de 1629[1] il enjoint expressément, entre autres choses, aux siens entreprenant voyages de long cours, « de ne rien entreprendre sur les rois, États, biens et sujets, princes et communautés, amis et alliés de cette couronne, conformément aux traités faits avec eux ».

[1] Article 244.

Le marquis de la Roche étant allé, suivant sa première commission, dès le temps de Henri III, en l'île de Sable[1], et voulant découvrir davantage, il fut rejeté par la violence du vent, en moins de douze jours, jusqu'en Bretagne, où il fut retenu prisonnier cinq ans durant par le duc de Mercure[2]. Cependant les gens qu'il avait laissés en l'île de Sable ne vécurent tout ce temps-là que de pêche et de quelques vaches et autres bêtes provenant de celles que dès l'an 1518 le baron de Léry y avait laissées, comme nous avons dit ci-dessus. Enfin le marquis étant délivré de prison, comme il eut conté son histoire au roi, le pilote chef-d'hôtel eut commandement d'aller aux Terres-Neuves recueillir ces pauvres gens : ce qu'il fit, et n'en trouva que douze de reste, qu'il ramena en France. Mais le marquis ayant obtenu sa seconde commission, ne put continuer ses voyages, prévenu de mort bientôt après.

Ainsi tout demeura là jusqu'en 1603, que le sieur de Mons, Saintongeois, proposa au roi un projet de faire une habitation solide en ces Terres-Neuves, sans charger les finances. Ce que le roi ayant trouvé bon, lui fit expédier commission de lieutenance générale dans les terres de la *Nouvelle-France,* et pour l'habitation dans l'Acadie, le Canada et autres endroits, en la même forme et conditions qu'au sieur de la Roche, et ce depuis le 40e degré jusqu'au 46e. Avec ce pouvoir, le sieur de Mons partit du Havre en 1605, accompagné du sieur de Poutrincourt, gentilhomme picard, et du sieur Samuel de Champlain. Ils arrivèrent au Port-du-Mouton en la baie Française[3], puis au Port-Royal[4], où Poutrincourt s'établit, en ayant eu don du sieur de Mons, ce qui lui fut confirmé par le roi même,

[1] A l'Est de l'Acadie ou Nouvelle-Écosse.
[2] Ou Mercœur.
[3] Aujourd'hui baie de Fundy, à l'ouest de l'Acadie.
[4] Aujourd'hui Annapolis.

pour s'y retirer avec toute sa famille et y établir le nom chrétien et français à son pouvoir.

De là ils firent voile vers les mines de cuivre, de diamants et de turquoises, puis à la rivière de Saint-Jean, l'île de Sainte-Croix et la baie de Sainte-Marie. Ils se fortifièrent à Sainte-Croix, où ils endurèrent de grandes incommodités de maladies inconnues. Après, ils allèrent découvrir vers le fleuve Kinibeki[1] et le pays de Norombega, où ils ne trouvèrent pas la rivière et la ville fabuleuse de Norombegue mentionnée par les Espagnols et autres. Ensuite ils virent les peuples Etechemins[2] et Armouchicois. Puis arriva là, de Honfleur, le sieur de Pontgravé avec quelques autres. Le sieur de Mons ayant laissé là Pontgravé pour son lieutenant, revint en France.

L'an 1606 le sieur de Poutrincourt y revint, en son partage, emmenant avec lui quelques prêtres et le sieur de L'Escarbot, qui en a curieusement et doctement écrit toute l'histoire. Mais Poutrincourt ayant été averti par le sieur de Mons que la Société avait été rompue par les Hollandais, qui avaient enlevé tous les castors et pelleteries de la Grande-Rivière[3], et que tous leurs privilèges octroyés pour dix ans, pour la traite des castors, avaient été révoqués, voyant toute espérance de secours lui manquer, il se résolut au retour en France, comme il fit en 1608.

Après cela, Mons ayant obtenu du roi prorogation de son privilège pour un an, dressa un nouvel équipage pour bâtir un fort à Québec sur la Grande-Rivière, suivant le dessein qu'il avait de pénétrer dans les terres jusqu'en la mer Occidentale[4], et de là parvenir à la

[1] Le Kennebec, sur la côte du Maine.
[2] Au nord-ouest de l'Acadie.
[3] Le Saint-Laurent.
[4] Le Grand océan. M. de Mons ne soupçonnait pas la largeur d l'Amérique à cette latitude.



Chine. Champlain prit la charge de cette nouvelle colonie, et l'an 1609 alla découvrir les Iroquois[1].....

LES DIEPPOIS.

HYDROGRAPHIE ET CARTES.

DESMARQUETS, *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe*, 1785.

La puissance maritime et commerciale de Dieppe se releva dès la fin du règne de Charles VII. En 1431, les Dieppois avaient chassé l'odieuse garnison anglaise que le roi d'Angleterre Henri V avait mise dans leur ville, afin de maintenir son autorité sur cette population si fière et si énergique. En 1442, Talbot était venu assiéger Dieppe pour venger l'honneur de son maître en replaçant la ville sous son joug. Après avoir vigoureusement battu à coups de canon les remparts et y avoir fait brèche, Talbot donna l'assaut, fut repoussé et réduit à continuer la canonnade contre la place. Il y avait cinq mois que le siège durait, lorsque Dunois vint au secours de Dieppe, et fit entrer un millier de soldats dans la place ; puis il décida le Dauphin (Louis XI) à venir prendre part lui-même à la délivrance de Dieppe. On attaqua alors la grande bastille que Talbot avait élevée contre la ville, et le 14 août 1443, la bastille, malgré sa résistance, fut enlevée d'assaut, grâce à la bravoure du Dauphin. Les Dieppois avaient perdu 3000 hommes pendant ce long siège, mais ils avaient chassé l'ennemi.

A peine délivrés de la domination anglaise, les Dieppois recommencèrent leurs armements et leurs navigations commerciales, et à l'occasion faisaient la guerre aux Anglais. C'est à cette époque que vivait à Dieppe un hydrographe de

[1] On reparlera plus loin des découvertes de Samuel de Champlain, fondateur de la colonie de la Nouvelle-France, qui publia sa relation en 1620. Son principal lieutenant fut Étienne Brûlé, qui retourna en Canada en 1627.

premier ordre, Descaliers, dont suit l'histoire, trop peu connue. Dieppe eut alors, comme Sagres, son école d'hydrographie et de navigation, et ses cartographes.

Le premier qui ait cultivé l'hydrographie avec succès, et qui lui ait donné les principes qui l'ont fait parvenir au point de perfection où elle est aujourd'hui, c'est Descaliers[1]. Ce grand homme, né à Dieppe vers 1440, était doué de ce génie qui a la force de lever le voile dont la nature se couvre pour cacher ses secrets. Il fut le premier qui connut l'absolue nécessité de la rondeur de la Terre et de l'existence d'antipodes. Ce ne fut même que sur la supposition de cette vérité qu'il posa ses principes d'hydrographie, au moyen de la découverte que l'on avait faite alors de la boussole.

Descaliers était prêtre ; mais, dès qu'il avait rempli les devoirs de cet état, il donnait à l'étude des mathématiques tout le temps dont il pouvait disposer. Il devint le meilleur astronome de son temps ; il composa une sphère céleste et une sphère terrestre, et y désigna les côtes d'Asie, à peu de chose près, telles qu'on les a découvertes depuis[2].

[1] La biographie de Descaliers est fort obscure. Les contemporains écrivent son nom de plusieurs manières : Des Cheliers et Des Celiers. Desmarquets le fait naître vers 1440, et cependant il existe une très belle carte de Pierre Desceliers, prêtre, datée de 1550 (Voir le Mémoire de M. de Challaye, dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*). Pierre Desceliers vivant encore en 1550, il est peu probable qu'il ait été le maître de Cousin en 1488, à moins de supposer que la carte de 1550 ait été faite non par lui, mais d'après ses travaux, et qu'on ait mis son nom pour donner plus de valeur à l'œuvre. Dans l'état actuel, et si imparfait, de nos connaissances sur cette partie de notre histoire, il est impossible de se prononcer d'une manière définitive sur cette question. Cependant, malgré quelques détails inexacts et quelques lacunes, les grandes lignes de cette histoire n'en restent pas moins certaines. Ainsi, l'incertitude sur l'âge de Descaliers n'infirme en rien le récit de l'expédition de Cousin ; elle jette seulement un doute sur la question de savoir si Descaliers en a été le promoteur. (Voir MARGRY, *Les navigations françaises*, p. 133.)

[2] Dieppe ne fut pas seulement célèbre par ses sphères et ses cartes, mais encore par la fabrication des instruments astronomiques,

La gloire de Descaliers a perdu beaucoup de ce qu'il a vécu dans un temps d'ignorance, où le trop de connaissance à cet égard était taxé ou de magie ou de folle imagination; mais Descaliers, malgré ce préjugé, était trop certain de la vérité des connaissances qu'il avait acquises, pour n'en pas faire part à deux jeunes gens en qui il connut du mérite. Prescot et Cousin furent les premiers qui profitèrent de ses lumières. L'un était dans l'état ecclésiastique et l'autre dans celui de la navigation. Nous parlerons bientôt des découvertes que ce dernier fit dans l'Afrique, l'Asie et l'Amérique, à l'aide des leçons de ce grand maître.

Après la mort de ce savant homme, Prescot, son disciple, continua de donner des leçons d'hydrographie aux jeunes marins, qui s'y portaient avec ardeur, parce qu'ils en entendaient tous les jours vanter l'utilité à leurs pères, qui, au moyen de ette science, couraient dans toutes les mers.

Un fait digne de notre admiration, c'est qu'il n'y a eu que le zèle patriotique qui ait engagé Descaliers, Prescot et ceux qui vont les suivre, à l'enseignement de l'hydrographie, afin de former et instruire des élèves pour la marine dieppoise. Ils n'en exigèrent ni n'en tirèrent d'autre récompense que celle qui flatte les grandes âmes : savoir, le plaisir d'être utile à son pays et d'avoir droit à la reconnaissance des cœurs vraiment citoyens. Alors, le gouvernement français ne se doutait seulement pas qu'il pût y avoir une science qui apprît à connaître l'endroit où l'on était au milieu des mers les plus éloignées, aussi sûrement que l'on connaissait celui où l'on était quand on voyageait par terre.

Prescot, après sa mort, fut remplacé pour l'enseignement de l'hydrographie dans Dieppe, par le capitaine

ce qui s'accorde parfaitement avec la renommée de ses navigateurs; et cette fabrication remonte au Moyen-Age. (VITET, *Histoire de Dieppe*.)



Cousin, qui, après avoir fait à la mer une fortune honnête, quitta la navigation; mais pour continuer d'y être utile dans sa vieillesse, il donna des leçons d'hydrographie, qui instruisaient d'autant plus la jeunesse de son pays, qu'il joignait la pratique à la théorie de cette science.

Dix à douze ans après la mort de Cousin, le capitaine Jean Guérard, s'étant aussi retiré de la navigation, fut assez bon patriote pour imiter l'exemple de Descaliers et de ses successeurs : il donna des leçons d'hydrographie à la jeunesse. Ce capitaine, qui connaissait le génie de l'amiral Coligny, crut, pour l'avantage de la marine du royaume, devoir lui présenter un mémoire, dans lequel il avait développé les principes de cette science, qui n'était bien connue qu'à Dieppe, et qui avait facilité les découvertes et les succès maritimes des citoyens de cette ville.

Cet amiral avait le coup d'œil trop pénétrant pour ne pas apercevoir la vérité et l'utilité de cette science; mais les embarras des guerres civiles en empêchèrent la propagation. Cependant l'amiral envoya au capitaine Guérard une commission de professeur d'hydrographie, et il a été le premier de l'Europe qui ait eu ce titre. Il fait d'autant plus d'honneur à sa mémoire, qu'il était pur de tout motif lucratif et qu'il n'avait que le mérite d'être utile à ses concitoyens.

Jean Guérard eut pour successeur Jean Dupont, ancien capitaine, qui suivit les traces de ses prédécesseurs. Cette chaire, après la mort de Dupont, fut vacante pendant quatorze ou quinze ans; mais ce temps perdu pour l'instruction des marins fut bien regagné par l'habile astronome qui vint l'occuper. Jean Caudron, né à Dieppe, quoique prêtre, comme l'avaient été Descaliers et Prescot, s'était de bonne heure appliqué à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. Voyant qu'il manquait dans Dieppe un professeur d'hydrographie, il s'adonna à cette science, et à l'aide des capi-

taines de long cours de cette ville qui la possédaient et la pratiquaient, il ne fut pas longtemps à devenir plus habile que ses maîtres, et il enseigna l'hydrographie.

Il y avait au moins vingt ans que Caudron rendait ce service à ses compatriotes, lorsque les mariniers lui représentèrent l'imperfection de nos cartes des côtes de France et d'Espagne. Cet homme vénérable, uniquement pour procurer plus de sécurité aux équipages, eut le courage d'entreprendre, à ses frais, les voyages nécessaires pour corriger les cartes dont on se servait faute d'autres. Il commença par explorer les côtes de Normandie, de Bretagne, du Poitou, de Saintonge et de Guyenne : il prit les hauteurs, il nota la profondeur des sondages, et traça les formes des atterrages des lieux fréquentés. Enfin, il fit lui-même, sur cuivre, la gravure des nouvelles cartes, après avoir corrigé les erreurs des anciennes.

Caudron fut aidé dans ce travail par les plus habiles marins de ces côtes, qui en connaissaient l'importance, ainsi que la grande intelligence de cet hydrographe. Il fut reçu avec respect dans les villes de Saint-Malo, de Nantes, de la Rochelle et de Bordeaux. Le gouverneur de cette dernière ville lui fit le plus grand accueil, et lui donna des lettres de recommandation pour les commandants des principaux ports d'Espagne, dont il allait également vérifier les côtes. Caudron, pour l'exécution de ce dessein, vint s'embarquer à la Rochelle ; mais il fut enlevé par une tempête de dessus le navire où il était monté, et fut noyé.

Le frère cadet de Caudron, qui avait profité de ses leçons, se rendit à la Rochelle pour y recueillir les effets qu'il y avait laissés, et entre autres les planches en cuivre dont nous avons parlé. Les Rochellois, qui désiraient partager avec les Dieppois la science de l'hydrographie, engagèrent Caudron le cadet à rester parmi eux pour la leur professer; ce à quoi il consentit.

Guillaume Denis, de Dieppe, élève en hydrographie de Caudron l'aîné, remplaça son maître avec le même désintéressement. Il était digne d'occuper la place des grands hommes qui l'avaient précédé. Denis donna en 1669 son livre des *Tables des déclinaisons du soleil et des étoiles*. M. le duc de Vendôme, surintendant de la navigation de France, et M. Colbert, contrôleur général des finances, lui écrivirent pour le féliciter de cet ouvrage. Le ministre lui fit tenir une gratification du roi de 600 livres, et l'exhorta à continuer de donner des leçons d'hydrographie à ses concitoyens. Cette attention du ministre pour la marine flatta les habitants, et leur annonça les merveilles du règne de Louis le Grand.

M. Colbert portait trop loin ses vues pour ne pas comprendre les avantages que la marine de France retirerait de l'établissement d'une pareille école dans les principaux ports du royaume. En effet, au commencement de 1670, ce ministre manda à l'Hôtel-de-Ville que le roi confirmait à Dieppe l'établissement de la chaire de professeur en hydrographie, et nommait le sieur Denis pour la continuer, avec 1200 livres d'appointements. Comme cette ville avait été le berceau de cette science, S. M. crut qu'il était dans l'ordre qu'elle eût l'honneur d'être celle de son royaume qui eût la première chaire royale d'hydrographie.

M. Colbert s'adressa au sieur Denis afin qu'il lui nommât des personnes capables d'enseigner cette science dans les principaux ports du royaume. Le professeur lui indiqua entre autres les sieurs Gaulette et Voutremer, deux marins de Dieppe, qui ont justifié son choix dans les chaires de Toulon et de Bayonne où ils furent envoyés.

Le sieur Denis a encore donné un *Traité sur les latitudes*, et un autre sur les *Variations de l'aiguille aimantée*.

ANGO.

Desmarquets, *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe.*

Dans ces temps-là[1], la marine de Dieppe était la plus instruite de l'univers, Un jeune homme de cette ville nommé Ango, né d'un père d'une aisance médiocre, pouvait reprocher à la fortune de n'avoir pas présidé à sa naissance ; mais la Providence l'en avait bien dédommagé, puisqu'elle l'avait doué de cet esprit pénétrant et actif, qui sert à acquérir des richesses dans la navigation et le commerce, et lui avait donné un cœur généreux qui en sait ennoblir l'usage. Ango fut assez sage pour sentir que les grands biens ne pouvaient lui servir qu'à acquérir la reconnaissance de ses inférieurs, l'estime de ses égaux et les bonnes grâces de son roi ; mais, soit qu'un homme ne puisse pas toujours être heureux, soit parce que l'esprit et la prudence d'Ango aient, dans sa vieillesse, participé à la déclinaison de ses forces, il y éprouva le mauvais sort que Jacques Cœur, seul négociant du royaume à qui on puisse le comparer, avait essuyé avant lui.

Ango ayant fait une fortune considérable dans les voyages qu'il avait faits en Afrique et aux Grandes-Indes, comme officier et ensuite comme capitaine de vaisseau, prit le parti de quitter la mer pour, à son tour, armer des navires, qu'il envoya commercer sur les côtes d'Asie et d'Afrique qu'il avait fréquentées. Son esprit s'étendit sur tous les objets qui pouvaient contribuer à l'augmentation de ses richesses. Outre son commerce immense, il prit à forfait les recettes des

[1] Sous Louis XII et François Ier.



duchés de Longueville et d'Estouteville, des abbayes de Fécamp, de Saint-Wandrille et de l'archevêché de Rouen.

Toutes les entreprises d'Ango lui réussirent. En 1525, il fit bâtir un hôtel magnifique à l'emplacement que la congrégation de l'Oratoire occupe actuellement; quelques années après, il fit l'acquisition de la terre de Varengeville-sur-Mer, et y fit bâtir le château dont une partie existe encore. Ce fameux négociant armait pour les Grandes-Indes et la Côte d'Afrique dix-huit ou vingt navires qui lui apportaient des bénéfices immenses, et il jouissait de la plus grande fortune, quand François Ier vint en Normandie pour passer en revue de nouvelles légions d'infanterie française qu'il venait de créer. Le roi voulut bien honorer Dieppe de sa présence, cette année 1534.

Ango était trop intelligent pour manquer l'occasion que la fortune lui présentait de mériter les faveurs de son roi. François Ier aimait la magnificence; et Ango, le plus riche négociant de l'Europe, était en état de contenter le goût de son maître. Il se chargea seul de faire la dépense de la réception de ce prince, et l'opulence qu'il y mit étonna les courtisans autant qu'elle plut à François Ier.

Ango avait été assez instruit à temps pour faire venir les plus habiles architectes en décorations. Nulle dépense ne fut épargnée : arcs de triomphe, ameublements superbes, vaisselle d'argent, vins exquis, enfin toutes les ressources de l'art et de la nature furent mises en œuvre.

Ango eut l'honneur de recevoir son roi et les principaux seigneurs de la Cour dans son magnifique hôtel, dont les appartements était décorés des plus belles tapisseries et des plus riches étoffes de son temps. On y voyait en beaucoup d'endroits des chiffres et des tableaux qui représentaient les grandes actions de François Ier. Ango fit servir ce prince et ses courtisans avec

l'élégance la plus somptueuse : la belle gravure et le bon goût de la vaisselle d'argent, les vins et les mets recherchés surprirent merveilleusement le roi et toute sa cour.

Ango avait fait construire six petits bateaux légers, qu'il avait fait sculpter et dorer dans toute leur longueur supérieure au niveau de l'eau. François Ier, ainsi que les seigneurs de sa suite et les officiers de sa maison s'y embarquèrent à différents jours, et furent se promener à deux et trois lieues sur la mer. Ce prince fut si satisfait d'une réception aussi digne de lui que de son goût élégant, qu il donna à Ango la place de capitaine commandant de la ville et du château, qui venait de vaquer par la mort du sieur de Mauroy[1].

Les Dieppois alors naviguaient seuls dans les Indes avec les Portugais. Ces derniers, jaloux de cette concurrence commerciale dans ces parages inconnus au reste de l'Europe, firent quelques insultes à leurs vaisseaux, qui les en firent souvent repentir ; entre autres, sept vaisseaux portugais ayant attaqué six bâtiments dieppois furent battus par ces derniers, de façon que trois des sept portugais se trouvèrent hors d'état de revenir en Europe. Mais, quelque temps après, trois navires de Portugal en ayant rencontré un de Dieppe sur la côte d'Afrique, ils voulurent lui faire baisser son pavillon ; le capitaine en voulut soutenir l'honneur et se battit avec intrépidité : il périt dans le combat, ainsi que les quatre cinquièmes de son équipage, et les Portugais se rendirent les maîtres de ce navire, qu'ils conduisirent à Lisbonne.

[1] On peut ajouter, à ce que dit Desmarquets, qu'en 1525 Ango prit le titre de vicomte de Dieppe, et qu'en 1532 il ajouta à son nom celui de sieur de la Rivière. Son hôtel rassemblait une vraie cour, composée de capitaines, à la fois savants cosmographes, intrépides soldats et poëtes à l'occasion, parmi lesquels Jean Parmentier et Pierre Crignon, de pilotes italiens, entre autres Jean Verazzano, d'artistes français et italiens employés à la décoration du manoir de Varengeville.

Ce vaisseau appartenait à Ango : l'indignation d'un pareil procédé en temps de paix et la résolution d'en tirer vengeance firent dans son âme deux sensations qui se succédèrent rapidement. Ango savait que la plus grande partie des vaisseaux du Portugal était alors dans les Indes ; il fit donc équiper dix grands navires qui étaient dans le port, auxquels il joignit six à sept de moindre grandeur. Il fit monter sur ces navires, outre leur équipage ordinaire, le plus de volontaires et de gens de résolution qu'il put trouver, et les envoya bloquer le port de Lisbonne, avec ordre de faire des descentes sur les rives du Tage et d'y détruire toutes les habitations.

Ango mettait sa vengeance en mains intéressées à sa querelle. Les Dieppois, dont le cœur était exalté par leurs succès maritimes, avaient, dans le cas présent, à réprimer les Portugais, qui s'opposaient à leur navigation dans la mer des Indes, où ils n'avaient pas plus de droits qu'eux-mêmes, et ils avaient encore à venger la mort de leurs camarades et la prise d'un de leurs navires au préjudice du droit des gens.

Cette escadre, parvenue à l'embouchure du Tage, s'empara de tous les navires qui sortirent ou voulurent entrer dans Lisbonne ; elle mit à terre les volontaires et les gens de résolution qui pillèrent, dévastèrent et brûlèrent les villages à proximité du rivage, et remontèrent, après ces ravages, dans leurs vaisseaux, pour en faire autant d'un autre côté ; de sorte que les troupes portugaises qu'on envoya pour s'y opposer, ne purent y réussir, vu la célérité des attaques des premiers et l'ignorance de l'endroit où ils les dirigeaient.

Cette guerre offensive, à laquelle le roi de Portugal ne s'était pas attendu, mit en alarmes Lisbonne, ainsi que ses environs. Ce prince ne vit pas d'autre parti à prendre pour en arrêter le cours que d'envoyer un ambassadeur à François Ier, pour se plaindre de ces hostilités en temps de paix.

Le roi de France eut la générosité d'envoyer à Dieppe cet ambassadeur pour s'aboucher avec Ango. Ce dernier sentit toute la bonté de son roi, et n'en fit usage que pour la gloire de ce prince. Il reçut chez lui l'ambassadeur portugais avec sa magnificence ordinaire, le félicita de ce qu'il avait pu obtenir si facilement de François I[er] le pardon de l'insulte faite à son pavillon, et ce, sur la simple promesse des Portugais d'être plus circonspects à l'avenir ; il ajouta qu'en conséquence il allait expédier un bon voilier pour porter l'ordre du roi à ses vaisseaux de quitter le Tage et de revenir à Dieppe ; ce qui fut exécuté.

On put dire dans le XVI[e] siècle, qu'Ango ne devait sa fortune qu'au règne de François I[er] ; car, dès que ce prince ne fut plus, ce riche négociant fit des pertes considérables que la vieillesse ne lui permit pas de réparer. Cet homme, qui jusque-là n'avait connu que le bonheur, ne put se mettre au-dessus de l'adversité : son caractère en contracta une aigreur dans le commandement, qui déplut à ses concitoyens ; enfin, oubliant qu'il avait été leur égal, il abusa de son autorité jusqu'au point de frapper, dans une assemblée de l'Hôtel-de-Ville, un des échevins, parce qu'il n'était pas de son avis. Cet indigne procédé indisposa les bourgeois : l'échevin en demanda la réparation, et Ango fut condamné à des intérêts et à une amende humiliante. Cette mortification, ainsi que le mépris qu'on lui témoignait en toute occasion, déterminèrent ce vieillard à aller finir ses jours, trop longs pour sa gloire, dans son château de Varengeville[1].

---

[1] En reproduisant la biographie de l'un des plus grands armateurs de Dieppe, nous avons voulu montrer à nos lecteurs quelle était la puissance de Dieppe dans ces temps anciens ; elle aide à faire comprendre comment cette ville et ses capitaines ont pu faire les grandes choses dont nous allons raconter l'histoire.

LE CAPITAINE COUSIN.

I.

VITET[1].

Grâce à la paix et à la main vigoureuse de Louis XI, on vit enfin renaître la sécurité et l'abondance. Alors nos marchands de Dieppe se mirent à construire et à équiper des navires ; mais quand ils voulurent les envoyer dans ces parages où s'étaient enrichis leurs pères, ils trouvèrent la place prise. Les Portugais, pendant les cinquante années qui venaient de s'écouler, s'étaient mis en possession de tout le littoral africain jusqu'à l'équateur, et ne paraissaient pas d'humeur à partager avec qui que ce fût leurs immenses profits. Il ne fallait donc plus songer à naviguer paisiblement comme par le passé, sans autres ennemis que les vents et les flots. Les premiers vaisseaux dieppois qui se présentèrent en firent la triste expérience ; ils furent coulés à fond par les Portugais. Alors on profita de la leçon : tous les bâtiments de commerce furent équipés en guerre, armés de quatre canons au moins, et montés comme les corsaires par un équipage nombreux et exercé au métier des armes.

Cette manière hasardeuse de faire le commerce devait être goûtée des Dieppois ; c'était encore une de ces inclinations dont ils avaient hérité de leurs pères, les hommes du Nord. Aussi ne tardèrent-ils pas à devenir formidables à leurs rivaux. Toutefois, comme des richesses ainsi achetées finissaient par coûter cher, on jugea qu'au lieu de se disputer dans de sanglants

[1] *Histoire de Dieppe.*

combats l'or, le poivre et l'ivoire de cette côte d'Afrique, mieux valait peut-être tâcher d'en trouver ailleurs.

Dieppe possédait alors des ressources toutes nouvelles pour tenter des découvertes. Si pendant un demi-siècle les vaisseaux s'étaient pourris dans le port, les esprits n'étaient pas restés stationnaires. Ces navigateurs, rentrés dans leurs foyers, s'étaient mis à réfléchir sur leurs courses passées, leurs idées s'étaient mûries ; et tandis que la pratique languissait, la théorie avait pris son essor. C'est dans ces temps de repos que la science hydrographique paraît être née à Dieppe, et je ne crois pas qu'en aucun lieu d'Europe elle fût alors aussi généralement cultivée. On voit bien l'infant don Henri de Portugal se livrer à ces études ; mais ce sont plaisirs de princes ou d'hommes de génie, tels que Colomb et quelques autres ; on s'y adonne mystérieusement comme à une espèce d'alchimie, et rien n'indique que les éléments de cette science fussent devenus familiers aux pilotes et aux navigateurs du midi.

A Dieppe, au contraire, quelques hommes dont les noms se sont gravés dans le souvenir de leurs concitoyens, et que toutes les chroniques manuscrites signalent à notre admiration, donnaient dès cette époque des leçons d'hydrographie, et enseignaient aux moindres matelots l'art de devenir pilote, c'est-à-dire de se diriger en pleine mer, de prendre la hauteur et de reconnaître son chemin.

La preuve que cette prétention des Dieppois n'est pas vaine et que, au moins parmi les Français, ils sont bien les premiers qui aient cultivé avec succès l'hydrographie et la cosmographie, c'est que les cartes manuscrites les plus anciennes que possède aujourd'hui le Dépôt de la Marine ont été tracées par des Dieppois. On peut faire la même observation dans tous les cabinets d'amateurs de ces sortes de raretés. D'un autre côté, l'existence d'une chaire d'hydrographie à Dieppe dès les temps les plus reculés paraît un fait incontestable.

Colbert, en *confirmant* cette chaire en 1669 et en chargeant le sieur Denis de *continuer* le cours, reconnaît que la ville de Dieppe en a joui de temps immémorial.

L'étude de l'hydrographie présupposant la connaissance de la boussole, une fois qu'on est forcé de reconnaître que la science hydrographique avait pris naissance à Dieppe vers le milieu du quinzième siècle, on peut admettre, jusqu'à un certain point, la vraisemblance d'une autre tradition fort répandue parmi les Dieppois, et selon laquelle ils auraient connu les propriétés nautiques de la pierre aimantée dès le règne de saint Louis, c'est-à-dire en même temps qu'elles se révélaient à ce savant d'Amalfi auquel on en attribue généralement la découverte[1]. Il est impossible de juger la valeur d'une telle prétention, qui ne se fonde que sur des données traditionnelles : mais ce qui n'est pas douteux, c'est que Dieppe dut être une des premières villes où l'usage de la boussole fut importé, et que, comme ses mariniers avaient plus d'intelligence que la plupart des gens de mer de ce temps-là, ils comprirent plus tôt le parti qu'ils pouvaient tirer de ce merveilleux instrument.

Tel était donc l'état des esprits et des connaissances dans cette cité de Dieppe vers le commencement du règne de Louis XI. Un grand mouvement théorique, beaucoup d'idées en circulation sur les régions d'outremer et sur la possibilité de les découvrir, enfin un

[1] Ce qui est certain, c'est que les Dieppois excellaient dans l'art de fabriquer les boussoles, et que pendant longtemps ils en ont fourni à tous les ports de France. Cette industrie, comme celle de la sculpture en ivoire, paraît avoir été exercée par eux depuis l'époque la plus reculée.

M. Estancelin croit que les Vénitiens avaient au treizième siècle de fréquents rapports avec le port de Dieppe ; qu'ils y relâchaient dans leurs grands voyages en Hollande et dans la Baltique. Alors on pourrait concilier les traditions des deux pays ; la boussole à peine inventée en Italie aurait été apportée à Dieppe par les Vénitiens.

cours public où les vieux pilotes faisaient part aux jeunes gens de leur expérience, et où l'on professait, entre autres nouveautés, qu'il y avait moyen de se reconnaître en pleine mer avec autant de certitude que sur une route de terre. On comprend maintenant que, lorsque, à la renaissance du commerce, les marchands dieppois s'aperçurent que, pour trafiquer dans leurs anciens comptoirs d'Afrique, il fallait guerroyer et subir les inconvénients de la concurrence, l'idée leur vint bientôt que mieux valait aller en avant et chercher quelques mines vierges qu'ils pourraient exploiter seuls et en paix, comme leurs pères avaient fait en Guinée.

Il se forma une association de commerçants, et un gros navire fut armé pour aller à l'aventure, pour faire ce qu'on appellerait aujourd'hui un voyage de découvertes. Le commandement en fut confié à un jeune homme nommé Cousin, qui s'était distingué quelque temps auparavant dans un combat naval contre les Anglais. On lui recommanda d'explorer la côte d'Afrique au delà de l'équateur. Cousin était bon pilote, il avait beaucoup étudié l'hydrographie, et était l'élève favori d'un nommé Descaliers, que les chroniques dieppoises citent comme le père et l'inventeur de cette science. A en croire les chroniques, Descaliers aurait été pour Cousin ce qu'avait été pour Colomb le Florentin Paolo Toscanelli, lorsqu'il confirmait ce grand homme dans ses conjectures et l'engageait à tenter d'aborder en Asie par la voie du couchant. Descaliers serait parvenu à inspirer au jeune Cousin des pressentiments semblables, et lui aurait communiqué les convictions que lui-même devait à sa science.

Quoi qu'il en soit, Cousin partit de Dieppe au commencement de l'année 1488. Descaliers lui avait recommandé, dit-on, de ne pas serrer les côtes, comme avaient fait tous ses devanciers, et de se lancer hardiment au travers de l'Océan. Une fois parvenu dans

l'Atlantique, Cousin aurait suivi ce conseil, et se serait trouvé bientôt entraîné par le courant équatorial, qui porte à l'ouest, comme on sait. Après deux mois de navigation il aurait abordé sur une terre inconnue, près de l'embouchure d'un fleuve immense.

Quelle était cette terre, quel était ce fleuve inconnus ? Les Mémoires de Dieppe n'hésitent pas à prononcer que c'était l'Amérique du sud et le fleuve des Amazones, auquel Cousin aurait donné le nom de *Maragnon*.

Ce n'est pas tout : notre navigateur, au lieu de revenir directement dans sa patrie, aurait formé le dessein de regagner ce rivage d'Afrique qu'on l'avait chargé de reconnaître; et, jugeant, d'après sa science cosmographique, sous quelle latitude il devait le chercher, il aurait fait route vers le pôle du midi en courant sur l'est. Suivre cette direction avec constance, c'était le moyen infaillible de rencontrer la pointe d'Afrique, c'est-à-dire le cap de Bonne-Espérance.

Ainsi, dans ce seul voyage, Cousin aurait accompli les deux grandes découvertes qui ont immortalisé Christophe Colomb et Vasco de Gama. Il aurait précédé le premier de quatre ans sur le sol américain, et reconnu neuf années avant le second qu'il y avait à l'extrémité de l'Afrique un passage pour aller aux Indes.

On sent combien une telle assertion est téméraire. Il faudrait, non pas des preuves, mais une sorte de révélation pour ravir aujourd'hui à des hommes tels que Colomb et Gama la gloire dont ils sont en possession depuis trois siècles. Or, je me hâte de le dire, les Dieppois n'ont pas même ce qu'on peut appeler des preuves pour justifier leur prétention. Seulement ils soutiennent que cette navigation du capitaine Cousin avait été consignée officiellement au greffe de leur amirauté. La seule trace qu'il en reste aujourd'hui se trouve dans un ouvrage écrit malheureusement avec trop peu de critique pour faire autorité : ce sont les *Mémoires chronolo-*

giques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la navigation française (par M. Desmarquets)[1].

Convenons toutefois que, si ce livre est souvent inexact, plein d'erreurs et de négligences, il a pourtant l'avantage d'avoir été composé sur des manuscrits que la révolution nous a ravis, et qui n'étaient eux-mêmes que des compilations écrites avant le bombardement par quelques ecclésiastiques érudits, habitués à compulser les archives de l'Hôtel-de-Ville. En général, ce sont plutôt les détails que le fond des choses qui sont inexacts dans ce livre : et déjà, comme nous le verrons plus bas, des preuves inattendues sont venues, sur quelques points, vérifier la véracité de l'auteur.

Après tout, quand on considère l'état de la navigation à Dieppe à cette époque, quand on songe que depuis plus d'un siècle on y faisait des voyages aux contrées situées sous l'équateur, que la science hydrographique y était connue, que la boussole était dans les mains des moindres patrons de navire, choses qui sont toutes hors de contestation, on doit convenir que rien n'était moins extraordinaire que la découverte accidentelle qu'on attribue à Cousin. Du moment que les navigations dans l'Atlantique devenaient plus fréquentes, il était inévitable qu'un jour ou l'autre un navire, écarté par le vent de son droit chemin, tombât dans ce courant si puissant qui porte à la côte de l'Amérique du sud. C'est ce qui arriva en 1500 à Cabral, qui, parti de Lisbonne pour doubler le cap de Bonne-Espérance, découvrit fortuitement le Brésil. Pourquoi le même hasard n'aurait-il pas favorisé Cousin douze ans plus tôt, puisqu'il est bien certain que dès lors il naviguait dans ces mers? Robertson l'a dit avec justesse, la découverte de l'Amérique était un événement nécessaire : si Colomb ne l'eût point faite, elle n'eût été ajournée que quelques années, tant les chances

[1] Paris, 1785, 2 vol. in-12.

d'une *découverte fortuite* se multipliaient chaque jour.

M. Estancelin a consacré tout un chapitre de son ouvrage à discuter les titres de Cousin à la gloire qu'on lui attribue. Ce morceau, plein d'aperçus ingénieux, ne détruit assurément pas l'objection qui pourra toujours naître de l'absence de preuves positives ; mais il démontre très bien, selon moi, qu'il n'y a aucun motif pour nier de prime abord, comme chimérique et inadmissible, la double découverte dont on fait honneur au capitaine dieppois.

Il est un point que M. Estancelin s'attache surtout à éclaircir, c'est la question de savoir si le voyage de Cousin n'a pas quelque connexion avec l'entreprise de Colomb, et s'il n'a pas contribué à son succès. En effet, j'oubliais de dire que la tradition dieppoise, non contente de donner à Cousin les prémices de la gloire de Colomb, prétend que celui-ci, en faisant voile vers l'Amérique, n'ignorait pas qu'un vaisseau français l'avait déjà découverte par hasard.

Cousin, pendant son long voyage, avait eu pour contre-maître *un étranger* nommé *Vincent Pinçon* ou *Pinzon*. A son retour il dénonça dans son rapport aux magistrats de la ville l'insubordination de cet homme, qui n'avait cessé de contrarier ses projets, et avait même essayé de faire révolter l'équipage. Le *corps de ville*, qui exerçait alors la juridiction maritime, fit une enquête; et, d'après les témoignages des officiers et matelots du navire, déclara Vincent Pinçon incapable d'être à l'avenir employé sur les vaisseaux du port de Dieppe.

Ces faits paraissent constants ; mais ce qui n'est qu'une conjecture, c'est ce qu'ajoute la chronique. S'ils faut l'en croire, Vincent Pinçon se retira en Espagne, sa patrie, et il n'est autre qu'un de ces trois frères Pinzon qu'on voit trois ans après accompagner Colomb dans son voyage.

Ces trois frères Pinzon étaient originaires de Palos

en Andalousie, et leur famille y vit encore aujourd'hui. Dans l'espoir de découvrir quelques renseignements sur la vie qu'ils avaient menée, sur les pays qu'ils avaient fréquentés avant de s'associer avec Colomb, M. Estancelin a fait faire des recherches dans les archives de Palos; mais il n'a rien trouvé qui indique d'une manière certaine que l'un des trois frères ait navigué sur un vaisseau dieppois.

Quant à l'idendité du nom, elle existe. Les trois frères se nommaient Martin-Alonso Pinzon, Vincent-Yanez Pinzon et Martin Pinzon. *Vincent*-Yanez *Pinzon* peut très bien être le *Vincent Pinçon*, contre-maître de Cousin. La différence de la prononciation explique suffisamment la différence de l'orthographe.

Mais ce contre-maître était-il Espagnol ? Rien ne le prouve, rien non plus ne rend la chose impossible. Au contraire, il y a mille preuves des relations continuelles entre les Dieppois et les Castillans à cette époque. Non seulement on voit le Dieppois Robert de Braquemont, amiral de Castille; Jean de Béthancourt, souverain des Canaries au nom du roi de Castille; mais la présence de nombreux marchands espagnols dans la ville de Dieppe pendant le quinzième siècle est un fait également constaté. On sait même qu'il était d'usage que, sur presque tous les vaisseaux dieppois qui partaient pour un voyage de long cours, on prît à bord soit un Espagnol, soit un Portugais, pour servir d'interprète ou de facteur. Or, comme il partait sans cesse de nouveaux vaisseaux, il fallait que le nombre de ces interprètes fût considérable, et, par conséquent, qu'il y eût de fréquents rapports entre les Castillans et les Dieppois.

Ainsi rien ne s'oppose à ce que Vincent-Yanez Pinzon se trouvât comme capitaine en second sur le navire confié au commandement de Cousin pour entreprendre son grand voyage.

Et d'un autre côté, lorsqu'on voit que Colomb, après

avoir essuyé les dédains de ses compatriotes et les refus de plusieurs souverains, après avoir vainement attendu les secours que lui promettaient Ferdinand et Isabelle, trouve tout à coup chez trois navigateurs de Palos, marins habiles et expérimentés, hommes prudents et réfléchis, non seulement des compagnons dévoués, mais des associés qui lui ouvrent leur bourse et se chargent de presque tous les frais de l'armement; lorsqu'on ne perd pas de vue que ces trois navigateurs sont précisément les trois frères Pinzon; que les espérances de Colomb leur semblent si peu chimériques, que tous trois ils veulent s'embarquer avec lui et risquer toute leur fortune dans cette entreprise que tant d'autres appellent insensée; lorsque plus tard, quand le vaisseau est au milieu de l'Océan, on voit l'un des Pinzon discuter avec Colomb sur le chemin qu'il convient de tenir, et insister à chaque instant sur la nécessité de se porter plus au sud que ne le voulait l'amiral, en un mot, agir comme un pilote qui cherche à retourner dans un lieu déjà visité par lui, et dont la position lui est connue, tandis que Colomb semble marcher en homme qui n'a fait que rêver ce qu'il cherche [1]; n'est-

[1] Le fils de Colomb, dans la relation qu'il a écrite du premier voyage de son père, ne nie pas que Pinzon fut consulté par lui dans toutes les occasions difficiles. A quel titre l'interrogeait-on? Comme habile marin ? Non : Colomb n'avait pas besoin de ses leçons ; ce n'était pas à sa science, c'était plutôt à ses souvenirs qu'on semblait adresser des questions. Supposez que Pinzon se souvînt du courant équatorial qui l'aurait entraîné dans un premier voyage, et vous comprendrez pourquoi il demandait à l'amiral de cingler plus au sud; il voulait retrouver ce courant favorable.

« Cette hypothèse, dit M. Estancelin, est fondée sur la déclaration de dix témoins qui, dans l'information, affirmèrent que souvent Colomb, dans le cours du voyage, ayant demandé à Alonso s'ils étaient en bonne route, celui-ci, dont en toute circonstance on vante la haute capacité et la grande expérience (*el cual era a quel tiempo hombre muy sabido en las cosas de la mar*), lui répondit toujours négativement, et ne cessa de répéter qu'ils devaient cingler vers le sud-ouest pour trouver terre ; ce à quoi Colomb finit par consentir : *Sea asi, Martin Alonso, hagomos lo asi*, dit-il. C'est en suivant cet avis qu'il arriva à Guanahani... Francisco Garcia Vallejo, l'un des

on pas tenté de se demander si la tradition dieppoise n'a pas donné le véritable mot de cette énigme, et si l'un des Pinzon ne serait pas cet étranger qui accompagnait Cousin dans son voyage de 1488 ?

Je doute qu'on puisse jamais éclaircir un tel mystère; quoi qu'on fasse, on ne sortira point des conjectures. Christophe Colomb et Vasco de Gama continueront à jouir paisiblement de cette gloire que leurs compatriotes ont eu le talent de faire enregistrer officiellement par l'histoire ; mais, pour être né dans une patrie plus insouciante de sa renommée, Cousin n'en doit pas moins être considéré *sur parole* comme un grand et hardi navigateur. Il est impossible qu'il fût un génie ordinaire. De tels souvenirs ne s'attachent pas au nom d'un homme, il n'est pas déifié par ses concitoyens, sans que ses actions se soient élevées au-dessus de celles du vulgaire. En effet, ce n'est pas d'hier que Cousin est célébré à Dieppe comme le premier qui ait découvert l'Amérique et les aiguilles du cap de Bonne-Espérance. Dès le commencement du XVIe siècle, dès l'époque où la renommée de Colomb et de Gama se répandit en Europe, il y eut à Dieppe réclamation et protestation constantes en faveur de Cousin, et La Popelinière, dans son *Histoire du Monde*,

principaux témoins dans l'information, déclare que, se trouvant à douze cents lieues de la terre, l'amiral convoqua, le 6 octobre, les capitaines pour les consulter sur ce qu'il y avait à faire pour calmer le mécontentement qui éclatait à bord. « Allons, dit Vincent Yanez, » jusqu'à deux mille lieues, et, si nous ne trouvons pas la terre, » alors nous virerons de bord. — Comment ! dit plus résolument » Alonso, nous sommes partis hier de Palos, et déjà le courage nous » manquerait ! En avant ! Dieu est avec nous ; nous découvrirons » bientôt la terre. Dieu nous préserve de nous arrêter à la lâche » pensée de revenir honteusement au pays ! »

» On voit dans cette immuable volonté de cingler au sud-ouest, dans cette résolution de persister dans l'entreprise, dans cette assurance de découvrir la terre, plus que l'effet de simples conjectures ; il n'en eût pas été autrement si les Pinzon eussent été sûrs de l'existence des terres. Un tel caractère, une telle conduite, de telles intentions font présumer quelque chose de plus que le dévouement inspiré par la seule confiance ou par des probabilités. »

écrite en 1582, dit en parlant du capitaine dieppois : « Notre Français, malavisé, n'a eu ni l'esprit ni la discrétion[1] de prendre de justes mesures publiques pour l'assurance de ses desseins, aussi hautains et généreux que ceux des autres, comme si c'était trop peu d'avoir commis une semblable faute touchant les découvertes des nôtres en Afrique, où les vaisseaux normands trafiquaient avant que les Portugais y eussent abordé. »

II.

DESMARQUETS[2].

En 1485, à la fin de la guerre des Deux-Roses, pendant laquelle les maisons de Lancastre et d'York se disputèrent la couronne d'Angleterre, Henri Tudor, comte de Richmond, obtint des Dieppois les navires dont il avait besoin pour débarquer en Angleterre et aller combattre Richard III. Quand il eut vaincu et tué son rival à la bataille de Bosworth, au lieu de récompenser les Dieppois, il autorisa ses sujets à courir sur les vaisseaux et les bateaux de pêche de Dieppe. Indignés d'avoir été trompés, les Dieppois, avec la permission de Charles VIII, équipèrent une flotte, et plusieurs corsaires sortirent du port. Devenus les maîtres de la mer, les Dieppois s'emparèrent de nombreux bâtiments anglais, et bientôt l'Angleterre se vit réduite à implorer la paix.

Parmi les capitaines qui se distinguèrent le plus dans cette guerre, le capitaine Cousin, quoique encore très jeune, s'était fait remarquer par sa bravoure et l'habileté de ses manœuvres. Aussi les armateurs de Dieppe lui conférèrent-ils bientôt la mission d'aller trafiquer à la côte d'Adra et à celle du Congo.

[1] Discernement.
[2] *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe.*

Cousin fut flatté de cette confiance : il avait du génie et une âme active ; il n'avait pu entendre les discours et les leçons du savant Descaliers, sans désirer d'être mis au nombre de ceux qui honoraient leur patrie...

Cousin partit du port de Dieppe dans le commencement de l'année 1488. Ce capitaine est le premier de l'univers qui ait su, d'après les leçons de Descaliers, prendre hauteur au milieu des mers : aussi ne serra-t-il plus les côtes, comme avaient fait ses prédécesseurs. Dès qu'il fut sorti de la Manche, il s'élança dans l'Océan, et se trouva arrêté au bout de deux mois par une terre inconnue, où il signala l'embouchure d'un grand fleuve, qu'il nomma *Maragnon*[1], et que depuis on a nommé le fleuve des Amazones. Cousin, sur la hauteur prise de cette terre, comprit qu'il fallait, pour gagner la côte d'Adra, faire route vers le pôle sud, en courant sur l'Est. Ce fut ainsi qu'il fit le premier la découverte de la pointe d'Afrique[2] ; il donna le nom des *Aiguilles* à un banc qu'il y observa. Ce jeune capitaine, ayant pris note des lieux et de leur position, revint aux côtes du Congo et d'Adra, où il fit des échanges de ses marchandises, et arriva à Dieppe dans le courant de 1489.

Les armateurs de cette ville étaient convenus, pour leurs intérêts, de garder le secret des découvertes que feraient leurs navires ; ils cachèrent celle que Cousin venait de faire de l'extrémité de l'Afrique ; ils crurent être les seuls qui pourraient, par ce moyen, pénétrer jusqu'aux Indes, et en tirer un parti immense. Alors le gouvernement français n'était occupé que de guerres intestines. Le duc d'Orléans, à la tête de plusieurs grands du royaume, était en armes contre Charles VIII qui, après les avoir remis dans leur devoir, avait tourné ses vues sur le royaume de Naples. Les Dieppois n'informèrent pas le gouvernement d'une découverte si importante,

[1] C'est le nom indigène du fleuve dans sa partie inférieure.
[2] Appelée depuis le cap de Bonne-Espérance.

de laquelle il n'avait nulle idée ; ils n'avaient que trop d'expérience du peu de cas qu'il faisait du commerce maritime : ils résolurent donc d'en profiter seuls, à l'exclusion de toute autre nation. Ils armèrent à cet effet plusieurs navires pour les Grandes-Indes, dont Descaliers leur assurait l'accès possible, par la facilité trouvée de tourner l'Afrique.

Cousin, lors de son rapport, s'était plaint des inquiétudes et des peines que son second capitaine, nommé Pinçon, lui avait données pendant son voyage. Cet homme, dur et jaloux de caractère, était à la vérité plus ancien marin que Cousin ; mais il ignorait, ainsi que ceux de son temps, l'hydrographie, science que Descaliers venait de créer et que Cousin mettait en pratique. Vincent Pinçon n'avait pu voir la science de ce dernier sans jalousie, et pendant la traversée, il n'avait manqué aucune occasion de donner des marques de la passion qui le dévorait. Dès qu'il avait vu Cousin quitter les côtes pour voguer au milieu des mers où l'on n'avait pas encore pénétré, il avait tâché de faire révolter l'équipage contre le capitaine : « Ce n'était, disait-il aux matelots, qu'un jeune téméraire, qui n'avait que l'envie de périr ou de se distinguer par la découverte de pays inconnus ; qu'il était lui, Pinçon, ainsi qu'eux, bien malheureux qu'on eût confié leur vie à un pareil étourdi, qui les rendrait victimes de sa folle imagination ; qu'il craignait à tout instant de voir le vaisseau se briser sur quelque rocher qui se trouverait dans une mer inconnue. »

Ces discours avaient fait leur effet sur une partie de l'équipage, et Cousin avait eu besoin de toute sa fermeté pour le tenir dans le devoir, et de ses discours persuasifs pour rassurer ses matelots et leur communiquer ce feu de gloire et cette espérance de profit qui seuls ont pu engager des hommes à hasarder leur vie pour chercher des terres dans des mers dont on ne connaissait ni l'étendue ni les dangers.

Outre ce tort personnel de Pinçon envers son capitaine, il était encore répréhensible vis-à-vis des armateurs, pour une action contraire à leurs intérêts et à l'esprit de bonne foi avec lequel ils voulaient qu'on agît dans les échanges, afin de mériter la confiance de ceux avec qui ils traitaient. Pinçon avait été envoyé à terre avec six ou sept hommes de l'équipage, pour échanger des marchandises avec des habitants de la côte d'Angola. Les effets réciproquement proposés avaient été placés à côté les uns des autres; mais les Africains demandaient une augmentation, que Pinçon ne voulait pas accorder : ce dernier avait usé de violence et s'était emparé de force des marchandises présentées par les noirs, qui, pour s'en faire raison, vinrent assaillir les Dieppois lorsqu'ils embarquaient les marchandises; de sorte que ceux-ci avaient été obligés de se servir de leurs armes à feu et avaient tué plusieurs Africains; ce qui les avait tellement épouvantés, qu'ils ne voulurent plus se présenter pour faire d'autres échanges.

L'Hôtel-de-Ville, qui faisait alors le service que la juridiction de l'Amirauté fait aujourd'hui[1] prit le témoignage des officiers subalternes et des matelots de ce navire; et tous les faits ayant été constatés, il fut jugé que Vincent Pinçon, convaincu de s'être écarté des principes de subordination, de bonne foi et de douceur nécessaires pour la prospérité de la navigation et du commerce, était déclaré incapable d'être à l'avenir employé comme officier sur les navires de Dieppe.

Furieux de ce jugement, Pinçon quitta cette ville et fut demander du service à Gênes. Il y a lieu de penser qu'il eut, par la suite, occasion de connaître Christophe Colomb, puisqu'il fut un des capitaines de la petite

[1] Les officiers municipaux de Dieppe ont joui de tout temps, comme ils en jouissent encore (1785), de la compétence de la police générale de cette ville.

escadre que commanda ce grand homme pour la découverte de l'Amérique.

Les armateurs de Dieppe tirèrent quelque parti de la découverte du fleuve Maragnon, par des traites qu'ils y firent, en gardant le secret ; ce qui leur était facile alors, puisque le gouvernement n'exigeait ni déclaration, ni rapport des endroits où ils allaient, ni de ceux dont ils revenaient[1].

Pour profiter de la possibilité de pénétrer aux Grandes-Indes, les négociants donnèrent à Cousin le commandement de trois navires chargés de marchandises et bien armés. Descaliers assura ce capitaine du succès de cette entreprise, s'il faisait attention aux observations qu'il lui laissait par écrit, et à la vraie position de l'Inde qu'il lui donnait. Cousin s'était trop bien trouvé de ses leçons, pour ne pas s'y conformer ; il tint le milieu des mers entre l'Afrique et l'Amérique qu'il avait découverte, tourna le cap d'Afrique qu'il avait nommé cap des Aiguilles, et que les Portugais nommèrent le cap de Bonne-Espérance, et toucha aux Grandes-Indes, où il fit les échanges les plus avantageux. Il revint à Dieppe environ deux ans après son départ.

Cousin avait l'âme trop élevée pour ne pas attribuer aux leçons de son ami Descaliers la gloire de ses découvertes et de ses succès, puisque sans lui, il n'aurait jamais su prendre hauteur, et n'aurait pas eu, sans ce moyen, l'avantage de savoir où il se trouvait à chaque lieu de la terre. Ceux des marins qui avaient de l'émulation prièrent cet habile astronome de leur apprendre une science si utile et si profitable. Descaliers ne s'y

[1] Les prétentions des Normands et des Bretons à la découverte du Brésil et à l'ancienneté de leur commerce avec les indigènes à la rivière de Saint-François sont attestées par la Popelinière (1582), qui leur reproche avec raison d'avoir négligé de faire connaître leurs découvertes et d'avoir, par leur silence, permis aux Portugais, venus après eux, de s'approprier cette gloire. Le nom de *Terre de Brésil* a été certainement donné au pays par les Français.



était adonné que dans le but d'être utile à sa patrie; il fut charmé de la demande de ses compatriotes et en fit de bons hydrographes.....

Les Dieppois continuaient leur commerce dans les Indes orientales, lorsqu'ils apprirent les découvertes que les Espagnols avaient faites en Amérique : leur émulation s'en trouva piquée, et ils armèrent deux vaisseaux pour connaître si cette partie du monde ne s'étendait pas du côté du Nord. Ils en confièrent le commandement à deux de leurs plus habiles capitaines, nommés Thomas Aubert et Jean Vérassen[1]. Ces deux navires partirent de Dieppe au commencement de 1508, et découvrirent, la même année, le fleuve Saint-Laurent, auquel ils donnèrent ce nom parce que ce fut ce jour là qu'ils commencèrent à le remonter; ce qu'ils firent jusqu'à plus de 80 lieues, trouvant des habitants affables, avec lesquels ils firent des échanges les plus avantageux en pelleteries.

C'est sans fondement que les Malouins attribuent à Jacques Cartier, un de leurs concitoyens, la découverte du Canada. Le fait est que ce dernier, ayant eu connaissance du voyage d'Aubert et de Vérassen, ainsi que du commerce de pelleteries que les Dieppois faisaient dans ce pays, arma plusieurs vaisseaux, et y fit un petit établissement qui n'eut point de succès.

Les habitants de Dieppe n'y en avaient pas voulu faire, et l'éloignement que nos pères avaient dans ce temps pour toute fondation de colonie était bien vu. En

[1] Le célèbre historien de la *Rivalité de la France et de l'Angleterre* (Gaillard) attribue cette découverte à Jean Verasani, Florentin. Cette autorité, que nous respectons, n'a pas dû nous empêcher de rapporter cet énoncé de nos anciens manuscrits. Le fait est que, malgré l'attention de nos pères à cacher leurs expéditions maritimes, il n'était pas possible qu'il n'en transpirât pas quelque chose; mais comme les Français ne soupçonnaient seulement pas que les meilleurs marins du monde fussent de leur nation, ils attribuaient ces découvertes à ceux qu'ils croyaient tels, c'est-à-dire aux Génois, aux Florentins, aux Castillans, etc.



effet, nulle protection à attendre de la part du gouvernement français, qui n'avait pas de marine[1], et nulle nécessité à des négociants de bonne foi d'avoir des forteresses pour en imposer à des étrangers avec lesquels on faisait amicalement des échanges. Les besoins respectifs faisaient la base et la sûreté de ce commerce. Cette manière de trafiquer avait réussi aux Dieppois avec les Africains et les Indiens : par ce moyen ils étaient certains que plus ils auraient de navires et de marchandises, plus ils étendraient leur commerce. D'ailleurs, ils avaient éprouvé par l'établissement qu'ils avaient fait du fort du Petit-Dieppe sur la côte d'Afrique, que la formation d'une colonie exigeait des forces, des dépenses considérables, des gens soudoyés pour la défendre et du monde pour la peupler. Or, de ces obligations, il s'ensuivait un emploi de fonds et une émigration de leurs habitants, ce qui ne pouvait se faire qu'au détriment de la construction, de l'armement et des équipages de leurs navires, et, par conséquent, de leur navigation.

LE CAPITAINE DE GONNEVILLE.

Le capitaine Paulmier de Gonneville-Binot était de Honfleur. Il partit de cette ville, en 1503, sur un vaisseau équipé par des marchands de Honfleur, qui essayaient de marcher sur les traces des Dieppois. Gonneville doubla le cap de Bonne-Espérance pour aller aux Indes, mais il fut jeté par la tempête dans une mer inconnue, au milieu de laquelle il erra longtemps ; il aborda enfin à une grande terre, qu'il appela les *Indes méridionales*. Il y séjourna six mois et revint

[1] Jusqu'à Richelieu la France n'eut d'autre marine que quelques galères sur la Méditerranée ; le grand Cardinal fut le premier qui arma des vaisseaux sur l'Océan.



avec deux indigènes, dont l'un, nommé Essomericq, fut baptisé, ayant pour parrain le capitaine de Gonneville. A la mort de ce dernier, qui ne laissait qu'une fille mariée à Essomericq, celui-ci prit le nom de son beau-père. Son petit-fils fut l'abbé Paulmier de Gonneville qui publia en 1663 l'ouvrage dont nous citerons plus loin le titre, et dans lequel il supplie le pape Alevandre VII et Louis XIV d'envoyer une mission dans la Nouvelle-Hollande. C'est dans ce livre de l'abbé Paulmier de Gonneville que se trouvent les pages que l'on va lire.

Ce document fort curieux ne précise pas quelle est la terre découverte par Gonneville. On a dit d'abord que c'était la Nouvelle-Hollande, appelée aujourd'hui l'Australie. La description des habitants et de leur costume, le nom d'Indiens qui leur est donné, ne s'appliquent pas cependant aux nègres sauvages de l'Australie. Au XVIII[e] siècle, le capitaine de vaisseau Kerguelen prétendit que la terre où Gonneville avait abordé était Madagascar. On se fourvoyait par la faute de l'abbé de Gonneville, qui déclarait que le capitaine de Gonneville avait doublé le cap de Bonne-Espérance, et que conséquemment il fallait chercher sa découverte dans l'océan Indien. Or, il est certain aujourd'hui que Gonneville n'a pas doublé le cap de Bonne-Espérance et qu'il a navigué dans l'Atlantique austral.

M. P. Margry, en trouvant aux Archives du ministère de la Marine le procès-verbal officiel rédigé à Honfleur au retour de Gonneville, a permis de résoudre le problème. Ce nouveau et précieux document prouve, en effet, que Gonneville a abordé au Brésil méridional.

I.

L'ABBÉ PAULMIER DE GONNEVILLE.

Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième Monde, autrement appelé la Terre australe, méridionale, antarctique et inconnue, 1663.

La flotte portugaise du généreux Vasquez de Gama

s'étant heureusement ouvert le chemin des Indes orientales, et les rois de Portugal ayant soigneusement fait poursuivre cette pointe, Lisbonne se vit en peu de temps remplie des richesses de l'Orient, dont l'éclat donna dans les yeux de quelques marchands français, qui trafiquaient au port de cette capitale, de sorte qu'ils formèrent le dessein de marcher sur les pas des Portugais et d'envoyer un navire vers ces Indes fameuses. Ce vaisseau fut équipé à Honfleur; la conduite en fut donnée au sieur de Gonneville, lequel leva les ancres au mois de juin 1503 et doubla le cap de Bonne-Espérance, que les fréquentes tempêtes avaient autrefois fait nommer le cap Tourmenteux, et le Lion de l'Océan. Il expérimenta que tels noms lui convenaient fort bien, souffrant sous cette hauteur une longue et furieuse tourmente, laquelle lui fit perdre sa route, et enfin le laissa pour l'abandonner à un calme ennuyeux, dans une mer inconnue, où nos Français furent consolés par la vue de plusieurs oiseaux, qui semblaient venir et aller du côté du sud, ce qui leur persuada qu'il y avait de la terre vers le midi; et la nécessité qu'ils avaient d'eau et de radoub les obligea d'y faire voile : ils rencontrèrent ce qu'ils cherchaient, à savoir une grande contrée, que leur relation appelle les *Indes méridionales*, selon l'usage de leur temps qui appliquait assez indifféremment le nom des Indes à tous les pays nouvellement découverts.

Ils mouillèrent dans un fleuve qu'ils comparent à la rivière d'Orne, qui est celle dont les eaux baignent les murailles de la ville de Caen. Le séjour qu'ils y firent fut d'environ six mois entiers, lesquels ils furent obligés d'employer à remanier et rebâtir leur vaisseau, et à chercher de quoi le charger pour le retour en France, qui fut résolu par le refus que l'équipage fit de passer outre, sous prétexte de la faiblesse et du mauvais état du navire.

Dans ce long intervalle, ils eurent assez de loisir

pour remarquer les qualités de cette terre et les mœurs de ses habitants, et ils l'avaient fait fort curieusement; mais ils furent si malheureux que de tomber entre les mains d'un corsaire anglais, à la vue des îles de Jersey et Guernesey, et des côtes de la Normandie; dont ils rendirent leurs plaintes au siège de l'amirauté, et l'accompagnèrent d'une déclaration de leur voyage, le procureur du roi l'ayant ainsi requis, conformément à la disposition des anciennes ordonnances de la marine, lesquelles ont sagement et utilement désiré que le matelot français dépose au greffe de ces sièges les Mémoires des navigations de long cours.

Cette déclaration du capitaine de Gonneville, qui est une pièce judiciaire et authentique, datée du 19 juillet 1505, signée des principaux officiers du navire, et qu'un historiographe de S. M. Très Chrétienne, des mieux connus, n'a pas estimé indigne de ses recueils et annotations, nous apprend que ce pays est fertile et peuplé. Elle nous fait voir que ces *Austraux* firent une si bonne réception à nos Européens, qu'elle semble les convier à leur rendre de nouvelles visites. J'en rapporterai ici les propres termes, m'assurant que leur rudesse et leur naïveté ne seront peut-être pas entièrement désagréables.

« Item disent (ce sont les paroles de l'original) que pendant leur démourée en ladite terre ils conversaient bonnement avec les gens d'icelle, après qu'ils furent apprivoisés avec les chrétiens, au moyen de la chère et petits dons qu'on leur faisait; étant lesdits Indiens gens simples, ne demandant qu'à mener joyeuse vie, sans grand travail, vivant de chasse et de pêche, et de ce que leur terre donne de soi, et d'aucunes légumages et racines qu'ils plantent; allant mi-nus, les jeunes et communs spécialement; portent manteaux, qui de nattes déliées (fines), qui de peau, qui de plumasseries, comme sont en ce pays ceux des Égyptiens et Bohêmes, fors qu'ils sont plus courts, avec manières de

tabliers ceints par dessus les hanches, allant jusques aux genoux aux hommes et à mi-jambe aux femmes. Car hommes et femmes sont accoutrés de même manière, fors que l'habillement de la femme est plus long ; et portent lesdites femmes colliers d'os et coquilles, non l'homme qui porte au lieu arc et flèche, ayant pour vireton (pointe) un os proprement affilé, et un épieu de bois très dur, brûlé et affilé par en haut, qui est toute leur armure. Et vont les femmes et filles, tête nue, ayant leurs cheveux gentiment teurchés (tordus) de petits cordons d'herbes, teintes de couleurs vives et luisantes. Pour les hommes, portent longs cheveux ballants, avec un tour de plumasses hautes, vif-teintes et bien atournées (disposées).

» Disent outre, avoir entré dans le dit pays, bien deux journées avant, et le long des côtes davantage, tant à droite qu'à gauche ; et avoir remerché (remarqué) ledit pays être fertile, pourvu de force bêtes, oiseaux, poissons et autres choses singulières, inconnues en chrétienté, et dont feu maître Nicole Lefebvre d'Honfleur, qui était volontaire au voyage, curieux et personnage de savoir, avait pourtrayé (dessiné) les façons, ce qui a été perdu, avec les journaux du voyage, lors du piratement de la navire, laquelle perte est cause qu'ici sont maintes choses et bonnes recherches omises.

» Item, disent le pays être peuplé entre-deux (médiocrement) ; et sont les habitations desdites Indes par hameaux de 30, 50 ou 80 cabanes faites en manière de halles de pieux fichés, joignant l'un l'autre, entrejoints d'herbes et feuilles, dont aussi lesdites cabanes sont couvertes, et y a pour cheminée un trou pour faire en aller la fumée ; les portes sont de bâtons proprement liés, et les ferment avec clefs de bois quasiment comme on fait en Normandie aux champs les étables ; et leurs lits sont de nattes douces, pleines de feuilles ou plumes ; leurs couvertes de nattes, peaux ou plu-

masseries; et leurs ustensiles de ménage de bois, même leurs pots à bouillir, mais enduits d'une manière d'argile, bien un doigt d'épais; ce qui empêche que le feu ne les brûle.

» Item, disent avoir remarqué ledit pays être divisé par petits cantons, dont chacun a son roi, et quoique lesdits rois ne soient guère mieux] logés et accoutrés que les autres, si est-ce qu'ils sont moult (très) révérés de leurs sujets; et nul si hardi oser refuser leur obéir; ayant iceux pouvoir de vie et de mort sur leurs sujets ; dont aucuns de la navire virent un exemple digne de mémoire, savoir d'un jeune fils de dix-huit à vingt ans, qui en certain chaud dépit avait donné un soufflet à sa mère; ce qu'ayant su son seigneur, quoique la mère n'en eût été à plainte, il l'envoya querir, et le fit jeter en la rivière, une pierre au col, appelés à cri public les jeunes fils du village et autres villages voisins; et nul n'en put obtenir rémission, ni même la mère, qui à genoux vint requérir pardon pour l'enfant.

» Ledit roi était celui en la terre de qui demeura la navire, et avait à nom Arosca; son pays était de bien une journée, peuplé d'environ une douzaine de villages, dont chacun avait son capitaine particulier, qui tous obéissaient au dit Arosca. Ledit Arosca était, comme il semblait, âgé de soixante ans, lors veuf, et avait six garçons, depuis trente jusques à quinze ans, et venait lui et eux souvent à la navire. Homme de grave maintien, moyenne stature, grosset, et regard bontif, en paix avec les rois voisins; mais lui et eux guerroyant des peuples qui sont dans les terres, contre lesquels il fut deux fois pendant que la navire séjourna, menant de 5 à 600 hommes à chaque fois; et la dernière, à son retour, fut demenée grand'joie par tout son peuple, pour avoir eu grande victoire; leurs dites guerres n'étant qu'excursions de peu de jours sur l'ennemi; et eût bien eu envie qu'aucun de la navire l'eût

accompagné avec bâtons à feu et artillerie, pour faire peur et dérouter (mettre en déroute) lesdits ennemis, mais on s'en excusa.

» Item, disent qu'ils n'ont remarqué aucune marque particulière qui différenciât ledit roi et autres rois du dit pays, dont il en vint jusques à cinq voir la navire, fors que lesdits rois portent les plumasses de leur tête d'une seule couleur; et volontiers leurs vassaux, du moins les plus principaux, portent à leur tour de plumasses [1] quelques brins de plumes de la couleur de leur seigneur, qui étoit le vert pour celle dudit Arosca, leur hôte.

» Item, disent que quand les chrétiens eussent été anges descendus du ciel, ils n'eussent pu être mieux chéris par ces pauvres Indiens, qui étoient tous ébahis de la grandeur de la navire, artillerie, miroirs et autres choses qu'ils voyoient en la navire, et surtout de ce que par un mot de lettre qu'on envoyoit du bord aux gens de l'équipage qui étoient par les villages, on leur faisoit savoir ce qu'on avoit volonté, ne se pouvant persuader comme le papier pouvoit parler; aussi, pour ce, les chrétiens étoient par eux redoutés, et pour l'amour d'aucunes petites libéralités qu'on leur faisoit de peignes, couteaux, haches, miroirs, rasudes, et telles babioles, si aimés, que pour eux ils se fussent volontiers mis en quartiers, leur apportant foison de chair et poisson, fruits et vivres, et de ce qu'ils voyoient être agréable aux chrétiens, comme peaux, plumasses et racines à teindre, en contréchange de quoi leur donnoit-on des quincailleries et autres besognes (affaires) de petit prix, si que desdites denrées en fut amassé près de 100 quintaux, qui en France auroient valu bon prix.

» Item, disent que voulant laisser marques audit pays qu'il avoit là abordé des chrétiens, fut faite une grande

[1] A leur couronne de plumes.

croix de bois haute de 35 pieds, et bien peinturée, qui fut plantée sur un tertre à vue de la mer, à belle et dévote cérémonie, tambour et trompette sonnant à jour exprès choisi; savoir, le jour de la grande Pâques 1504; et fut la croix portée par le capitaine et principaux de la navire, pieds nus; et aidoient ledit seigneur Arosca et ses enfants, et autres greigneurs[1] Indiens, qu'à ce on invita par honneur, et s'en montroient joyeux; suivait l'équipage en armes, chantant la litanie, et un grand peuple d'Indiens de tout âge, à qui de ce, longtemps devant, on avoit fait fête, cois et moult ententifs au mystère. Ladite croix plantée, furent faites plusieurs décharges des coppeterie et artillerie, festin et dons honnêtes audit seigneur *Arosca* et premiers Indiens; et pour le populaire, il n'y eut aucun à qui on ne fît quelque largesse de quelques menues babioles, de petit coût, mais d'eux prisées; le tout à ce que du fait il leur fût mémoire; leur donnant à entendre par signes et autrement, au moins mal que pouvoient, qu'ils eussent à bien conserver et honorer ladite croix; et à icelle étoit engravé d'un côté le nom de notre saint Père le pape de Rome et du roi notre sire, de monseigneur l'amiral de France, du capitaine, bourgeois (armateurs) et compagnons, depuis le plus grand jusques au petit, et fit le charpentier de la navire cet œuvre, qui lui valut un présent de chaque compagnon; d'autre côté, fut engravé un deuxain nombral (deux vers) latin, de la façon de maitre Nicole Le Febvre, dessus nommé, qui, par gentille manière, déclaroit la date de l'an du placement de ladite croix, et qui plantée l'avoit, et y avoit: *Hic sacra Palmarius posuit Gonivilla Binotus, grex socius pariter neutraque progenies.*

» Disent outre qu'à la parfin, la navire ayant été radoubée, gallifrestée (calfatée), et munie au mieux qu'on put pour le retour, fut arrêté de s'en partir pour

[1] *Greigneurs*, plus grands, — notables.

France, et parce que c'est coutume à ceux qui parviennent à nouvelles terres des Indes, d'en amener en chrétienté aucuns Indiens, fut tant fait par beau semblant, que ledit seigneur *Arosca* voulut bien qu'un sien jeune fils, qui d'ordinaire tenoit bon avec ceux de la navire, vînt en chrétienté, parce qu'on promettoit aux père et fils le ramener dans vingt lunes du plus tard (car ainsi donnoient-ils entendre les mois), et ce qui plus leur donnoit envie, on leur faisoit accroire que ceux qui viendroient par deçà on leur apprendroit l'artillerie, qu'ils souhaitoient grandement pour maîtriser leurs ennemis, comme aussi à faire miroirs, couteaux, haches, et tout ce qu'ils voyoient et admiroient aux chrétiens; qui étoit autant leur promettre, que qui promettoit à un chrétien or, argent et pierreries, ou lui apprendre la pierre philosophale; lesquelles offres, crues fermement par le dit *Arosca,* il étoit joyeux de ce qu'on vouloit amener son dit jeune fils, qui avoit à nom Essomericq, et lui donna pour compagnie un Indien d'âge de trente-cinq ou quarante ans, appelé Namoa; et les vint, lui et son peuple, convoyer à la navire, les pourvoyant de force vivres et de maintes belles plumasseries et autres raretés, pour en faire présent de sa part au roi notre sire; et ledit seigneur Arosca et les siens attendirent le départ de la navire, faisant jurer le capitaine de s'en revenir dans vingt lunes; et lors dudit départ tout ledit peuple faisoit un grand cri, et donnoient à entendre qu'ils conserveroient bien la croix, faisant le signe d'icelle en croisant deux doigts.

» Item, disent qu'adonc partirent desdites Indes méridionales, le tiers jour de Juillet mille cinq cent quatre, et depuis ne virent terre jusqu'au lendemain de la Saint-Denis, ayant couru diverses fortunes et bien tourmentés de fièvre maligne, dont maints de la navire furent entachés et quatre en trépassèrent, savoir : Jean Richerel, du Pont d'Évesque, chirurgien de la na-

vire; Jean Renoult, soldat d'Honfleur; Stenot Vennier, de Gonneville sur Honfleur, valet du capitaine, et l'Indien Namoa, et fut mis en doute de le baptiser pour éviter la perdition de l'âme; mais ledit maître Nicole disoit que ce seroit profaner baptême, en vain, pour ce que ledit Namoa ne savoit la croyance de notre mère sainte Église, comme doivent savoir ceux qui reçoivent baptême ayant âge de raison; et en fut cru ledit maître Nicole, comme le plus savant clerc de la navire; et pourtant depuis on eut scrupule, si que l'autre jeune Indien, Essomericq, étant malade sa foi, et en péril, fut de son avis baptisé, et lui administra son sacrement ledit maître Nicole, et furent les parrains ledit de Gonneville, capitaine, et Anthoine Thierry; et au lieu de marraine fut pris Andrieux de la Marc pour tiers parrain, et fut nommé Binot, du nom de baptême d'icelui capitaine. Ce fut le quatorzième septembre que ce fut fait, et semble que ledit baptême servit de médecine à l'âme et au corps, parce que depuis ledit Indien fut mieux, se guérit, et est maintenant en France[1].

---

[1] Sans parler du charme de cette relation, de l'importance de la navigation de Gonneville, indépendamment enfin de l'intérêt romanesque qu'inspire ce jeune Indien devenu chef d'une famille française, nous ferons remarquer dans ce fragment du rapport officiel de Gonneville trois choses : d'abord, que les anciennes ordonnances de la Marine exigeaient que les relations des capitaines de long cours fussent déposées au greffe des Amirautés ; — ensuite qu'il était assez ordinaire qu'un des voyageurs *pourtrayât* les choses singulières des pays nouvellement découverts, et en rapportât les dessins en France ; — enfin que « c'était la coutume à ceux qui parvenaient à nouvelles terres des Indes d'en amener en chrétienté aucuns Indiens ». (Note de M. Vitet.)

II.

PROCÈS-VERBAL OFFICIEL DE LA NAVIGATION DU CAPITAINE DE GONNEVILLE [1].

Le 19 juillet 1505, le capitaine de Gonneville et gens de son équipage partis sur la navire..., le bourgeois entrepreneur de l'armement, au mois de juin 1503, semoncé par M. le procureur du Roi de faire notre déclaration de voyage à notre retour sur la plainte de piratement de ladite navire, par un corsaire anglais à la visée (vue) des côtes de France, près de Jersey et Guernesey, des journaux, chartes, papiers, différents portraits et plans, et de près de 100 quintaux de marchandises, raretés, curiosités et autres choses recherchées :

Disent qu'ayant levé l'ancre audit temps de juin, — sur le bruit des richesses des Portugais au nouveau monde et l'idée de trouver (découvrir) en ce continent plus grand, — au port de Honfleur, embouchure de la Seine, virâmes droit à icelui de Lisbonne, passâmes à la Grande-Canarie, de là aux côtes occidentales de l'Afrique appelées cap Vert, au courant d'août, depuis après le Brésil couru [2], firent une traversée de plus de 800 lieues sans voir aucune terre, avec la plus mauvaise aise du monde, toujours démenés (accompagnés) par la pluie, la tempête dans de grandes ténèbres, au point qu'ils craignirent pour leur vie et eurent grand'peur, quoique ledit capitaine était très clerc

[1] Publié par M. P. Margry dans *Les Navigations françaises et la révolution maritime au* XV[e] *siècle;* Paris, Tross, 1867, in-8°. — Nous avons rajeuni et francisé quelques mots de ce procès-verbal pour en rendre la lecture plus facile.

[2] Le Brésil, comme on le voit, est déjà connu de Gonneville, qui nomme ce pays.

(savant) dans la navigation, et furent forcés de doubler le chapo d'Augustin [1]. C'étoit en novembre, et dans cette course au sud ils parcoururent encore de 600 lieues moins mal qu'ils pouvoient ; mais étant par ce voyage à la hauteur du cap Tourmente [2], battus par furieux vent, toujours excessif, sans remarquer aucune baie, ils furent abandonnés au calme d'une mer qu'ils ne connoissoient pas et ne purent deviner, ne sachant où se retourneroient, ne pouvant lécher les côtes et les perdant de vue, de sorte que l'esprit et le cœur manquoient à la poursuite du dessein.

Sàns autre secours que celui de leurs instruments pour voir l'élévation du soleil et parvenir à une heureuse rencontre, mais ayant à la fois remarqué quelques oiseaux qui venoient du côté du sud, sans pouvoir trop bien les reconnoître, marque d'un continent prochain pour bientôt espérer de trouver une terre à laquelle ils avoient grand'raison d'aborder à cause du radoub et de l'eau, et du manque de vivres, ils amenèrent toutes les voiles et coururent assez vitement par un bon vent du sud, à quoi les gens travailloient de toutes leurs forces, qu'enfin épuisés et moult (très) fatigués ils aperçurent un continent en janvier 1504, autour duquel tournoyoit une grande quantité desdits oiseaux, et voltigeoient aux environs, au nombre desquels se trouvèrent moult perroquets, différents par leur couleur, ce qui les réjouissoit et les rendoit pleins d'aise au point qu'ils sautoient de joie et de contentement. Depuis ils furent vivement ébahis (joyeux) de voir une très belle et grande rivière qui étoit à la

[1] Le cap Saint-Augustin, sur la côte du Brésil, près de Pernambouc.

[2] Le procès-verbal ne dit pas qu'ils doublent le cap Tourmente ou cap de Bonne-Espérance, comme l'ajoute l'abbé de Gonneville, il dit simplement qu'ils sont à la hauteur du cap Tourmente, c'est-à-dire environ par 32° de latitude sud, et sur la côte du Brésil, aux approches du Rio de la Plata.

ressemblance d'icelle d'Orne, qui baigne les murs de Caen en cette province de Normandie.

Ils y ont demeuré pour ledit radoubement et faire provisions, ladite navire bien délabrée et dépourvue de tout, pendant la durée de six mois environ, durant quoi ils marchoient souvent dans les terres et alloient visiter les villages et de ce pays les habitants et leurs cabanes, dont il fut dressé carte par Nicole Lefebvre ; après laquelle demeurée (séjour), la navire bien galifrettée (calfatée) et cargaisonnée, ils repartirent de ladite contrée le troisième jour de juillet 1504, et depuis ne virent terre qu'au lendemain de la Saint-Denis [1], ayant essuyé diverses fortunes et bien tourmentés de fièvres, dont plusieurs furent entachés et moururent sur la navire, reprirent leur route et naviguèrent jusqu'au moment qu'ils furent piratés et que tout ils perdirent.

JEAN PARMENTIER.

VITET.

De tous les monuments qui nous attestent la réalité des grandes navigations accomplies par des Dieppois, le Journal de Jean Parmentier est assurément le plus positif, le plus incontestable.

En racontant comment il a été retrouvé et quelle clarté subite sa découverte est venue répandre sur des faits jusque-là hypothétiques, on sentira mieux encore, je crois, qu'il y aurait quelque imprudence à traiter avec trop de dédain les traditions que nous venons de rapporter.

[1] 9 octobre.

Le nom de Parmentier était célèbre à Dieppe, comme celui de Cousin, sans qu'on pût donner la preuve de ce qu'il avait fait. Il passait pour avoir conduit plusieurs fois son vaisseau jusqu'aux Grandes-Indes et à la Chine dès les premières années du seizième siècle. « Jean Parmentier, disent les Mémoires chronologiques, était un génie rare, bon astronome, excellent hydrographe et bon marin. » L'auteur ajoute qu'après plusieurs voyages à la Chine, il mourut vers l'an 1529, dans une des îles de la mer des Indes, à l'âge de quarante-neuf ans.

Voilà tout ce qu'on savait de Jean Parmentier il y a quelques années. Le hasard voulut que M. Estancelin, passant à Sens, trouvât chez un de ses amis, M. Théodore Tarbé, un manuscrit dont celui-ci avait hérité d'un de ses frères, négociant à Rouen, pour qui l'histoire du commerce et de la navigation avait été l'objet de sérieuses études. Ce manuscrit était intitulé : *Voyage des Dieppois*. M. Estancelin n'eut besoin que de le parcourir pour reconnaître qu'il contenait le journal d'un voyage de Jean Parmentier à l'île de Taprobane, aujourd'hui Sumatra.

Ce journal a été tenu à bord de *la Pensée*, un des deux navires dont se composait l'expédition commandée par Parmentier [1]. Il est l'ouvrage d'un des hommes de l'équipage. On y voit chaque jour le chemin qu'a fait le navire, l'état de l'atmosphère et la description de tous les incidents de la navigation. Il commence au 8 mars 1529, et finit au 22 janvier 1530; enfin il constate un fait que la tradition avait recueilli, la mort du capitaine dans une des îles de l'archipel Indien.

Après avoir étudié ce manuscrit, M. Estancelin s'aperçut, à son grand étonnement, que, sans nous en

[1] L'autre navire, comme on le verra plus bas, se nommait *le Sacre ;* ils appartenaient l'un et l'autre au célèbre armateur Ango. Parmentier avait deux frères ; l'un d'eux, Raoul, l'accompagnait dans ce voyage.

douter, nous possédions déjà un témoignage écrit non seulement de ce voyage à Sumatra, mais de plusieurs autres accomplis par ce même Parmentier soit dans la mer des Indes, soit sur les côtes des deux Amériques. En effet, dans un grand recueil de voyages, assez peu connu, mais très estimé des savants et des géographes, dans la collection de Ramusio, on trouve au tome III un morceau ainsi intitulé : « Discours d'un grand capitaine français du port de Dieppe sur les voyages à la terre neuve des Indes occidentales appelée Nouvelle-France, aux terres du Brésil, de la Guinée et aux îles de Saint-Laurent et de Sumatra ; jusqu'où sont parvenus les caravelles et les navires français.

Quel était ce grand capitaine ? Ramusio convient à regret que, malgré bien des recherches, il n'a pu le découvrir, mais qu'il n'en a pas moins traduit du français en italien son discours, parce qu'il lui semble « réellement très beau, très remarquable et digne d'être mis au jour ». Eh bien, la découverte du journal de Parmentier a mis M. Estancelin à même de satisfaire le vœu de Ramusio : il a reconnu, en confrontant les deux récits, que c'était évidemment du même voyage qu'ils faisaient mention, et que le grand capitaine de Ramusio n'était autre que Jean Parmentier. Si l'on en veut une preuve, il suffit de dire que dans ce journal on voit le capitaine dieppois donner à trois îles situées en face de Ticou les noms de Marguerite, Louise et Parmentière, et que ces trois noms sont indiqués sur la carte annexée au récit traduit par Ramusio [1].

On sent combien ces deux relations, en se prêtant mutuel appui, acquièrent un plus haut degré d'intérêt

[1] Ce récit, conservé par Ramusio, mérite d'être consulté. M. Estancelin l'a cité textuellement en italien, et l'a traduit en français. Il croit pouvoir présumer que son auteur, qui paraît très versé en cosmographie, et qui commence par étaler tout son savoir en cette science, pourrait bien être un des compagnons de Parmentier, qu'on voit jouer un rôle assez important pendant la traversée, savoir Pierre Mauclerc, l'*astrologue du Sacre*.

et d'importance historiques. Du moment que le Discours du grand capitaine est confirmé et sanctionné par le journal quant à ce qui concerne le voyage à Sumatra, il doit inspirer une confiance à peu près égale dans toutes ses autres parties. Or il parle de voyages à Terre-Neuve et au Brésil, c'est-à-dire aux deux extrémités nord et sud du continent américain : ces voyages ont été nécessairement entrepris avant celui de Sumatra, puisque Parmentier est mort en quittant cette île. Ainsi, dès les premières années du seizième siècle, les Dieppois connaissaient les côtes du Brésil et du Canada; ainsi la tradition qui leur en attribue la découverte, comme nous le verrons tout à l'heure, se trouve confirmée par une puissante autorité.

La lecture de quelques extraits du journal de Parmentier fera sentir plus vivement que toutes nos paroles quels hommes étaient ces premiers marins dieppois, et combien, dans ces temps d'ignorance et de tâtonnement, ils étaient déjà merveilleusement servis par leur expérience héréditaire et par leur instinct.

Voici comment débute cette pièce, que je crois à peu près unique en son genre :

« *Mémoire que nous issîmes*[1] *du havre de Dieppe le jour de Pâques, 28e jour de mars 1529, environ deux heures après midi, et notre nef*, la Pensée, *fut mise en rade honnêtement sans toucher; mais* le Sacre *toucha et ne put issir de cette marée, et issit et fut mis en rade la marée après minuit.*

» Le vendredi en suivant 2e avril, environ six heures après midi, se recueillit notre capitaine Jouan Parmentier et notre maître Michel Merry et le reste des compagnons ès[2] tous les deux navires *la Pensée* et *le Sacre.*

[1] *Issir*, sortir.
[2] Dans les.

» Ce dit jour, après minuit, environ deux heures du samedi, 3e avril, furent hallés nos ancres, mis les voiles haut, partîmes de la rade de Dieppe, à la conduite d'un doux vent nord-est, qui nous poussa sérieusement jusqu'au travers de la Hougue (le cap de la Hogue).

» .... Ce samedi 10e jour d'avril, vers le soir, nous vîmes le cap de Finis-terres, environ au sud-sud-est de nous, et courûmes au sud-sor-ouest toute la nuit.

» Le dimanche, 11e jour, eûmes bon vent de nord, courûmes au sud-sor-ouest; le soir nous courûmes au sud, vent derrière, allant bon train.

» .... Le jeudi, 15e jour, fut prise la hauteur du soleil, et étions à 32 degrés de la ligne.

» Le vendredi, vîmes le cap de Nun et la terre dite Afrique...

» Le samedi, 17e, au soleil couchant, nous vîmes deux îles des Canaries, Fort-Aventure et Lancel, au ouest-nord-ouest de nous.

» .... Le samedi, 24e, courûmes au sud-sor-ouest tout le jour. Le soir, à la fin du premier quart, vîmes l'île *Saint-Jacques* du *Cap-Vert* et eûmes calme plat toute la nuit[1].

» .... Le 11e (de mai), au matin, furent faits chevaliers environ cinquante de nos gens, et eurent chacun l'accolée en passant sous l'équateur, et fut chantée la messe de *Salve sancta Parens*, à notes, pour la solennité du jour et prîmes un grand poisson nommé albatore, et des bonites, dont fut fait caudière[2] pour le souper, en solemnisant la fête de chevalerie.

[1] Les 25, 26 et 27 avril, ils restent en face de l'île Saint-Jacques pour y faire de l'eau. Le chef des *avantureurs* qu'on envoie à la côte est Jehan Saisy, dit le Peintre. Cet homme était probablement le dessinateur de l'expédition.

[2] Cette expression est encore en usage parmi les marins de Dieppe. Vous voyez sur le port des cabarets dont l'enseigne porte ces mots : *ici on fait chaudière*. Cela veut dire : « Ici on fournit une chaudière et du feu à qui voudra venir y faire cuire son poisson. » Les



» .... Le jeudi 27e, jour du Saint-Sacrement, la mer étoit limpe et sereine, et faisoit un petit vent d'est et avions le cap au sud-sud-est. Ce jour, le capitaine, le maître et l'astrologue du *Sacre* nous vinrent voir et dînèrent avec nous, et furent faites plusieurs récréations joyeuses, en louant et remerciant Dieu du beau temps qu'il nous donnoit.

» .... Le mercredi 9e (de juin), le *Sacre* eut empêchement à cause de son mât qui était empiré par haut, et le fallut accourcir ; pour quoi nous ne portions pas grand'voile.

» .... Le 12e juin, pris l'orient, à 37 degrés et demi de la ligne en l'antarctique, et petites voiles pour attendre le *Sacre*....

» .... Le mercredi, 23e juin, la hauteur fut prise à midi à 39 degrés et un tiers. Le soir il fit calme, la minuit bon vent d'ouest, et par l'estime de mon point étions au droit du cap de Bonne-Espérance.

» .... Le 24e, environ midi, le vent fut grand, y eut tourmente, et fîmes petites voiles.

» Ce jeudi, 1er juillet, fit la plus grosse tourmente et gros vent que nous eussions encore eus depuis notre départ de Dieppe, et crois que le dieu Eolus, accompagné de Favorinus et d'Africus Libo, faisoit ou célébroit les noces de lui et de Thétis, fort délibéré de la faire bien danser; et plusieurs grands poissons, comme marsouins et chauderons, s'assemblaient par grandes troupes et faisoient sauts et parades, et même notre nef, et nous tous dedans, dansions d'une haute sorte.

» .... Le samedi, 3e, la hauteur fut prise à midi, à 34 degrés 54 minutes, le temps beau et calme, faisant l'est-nord-est.

matelots, au retour de la pêche, étant payés en nature, c'est-à-dire en poisson, entrent dans ces cabarets, font cuire en commun les produits de leur pêche, et mangent à la gamelle.

» .... Le 6ᵉ on ne fit pas grand chemin.
» Le mercredi encore moins. »

Le samedi 24, vers le soir, ils voient la mer trouble; on jette la sonde; la terre est à six ou sept brasses, et bientôt l'île Saint-Laurent (Madagascar) apparaît devant eux. Ils envoient à la reconnaissance les barques de leurs deux navires : les naturels s'enfuient d'abord à leur approche; puis les deux jours suivants ils semblent s'apprivoiser, et font quelques échanges de fruits et de provisions contre des patenôtres, des bonnets et du bougran.

Mais le mercredi, les Dieppois enhardis s'engagent plus avant dans les terres : le contre-maître du *Sacre*, Jacques l'Écossois et Vasse, matelots de *la Pensée*, plus deux ou trois autres qui les suivaient, se mettent au bois avec les Mores, comme ils les appellent, dans l'espoir qu'ils leur feront découvrir de l'or et de l'argent. Mais tout à coup Jacques pousse un grand cri, et l'on voit accourir le contre-maître et Vasse qui étaient suivis de seize ou dix-huit Mores, tenant dards en leurs mains.

« Ceux du bâteau firent sonner la trompette, afin que ceux qui étaient allés faire emplir les barillets d'eau se retirassent au bateau, lesquels ne surent sitôt venir qu'ils virent tuer ledit Vasse et le contre-maître du *Sacre* nommé Briant, et poursuivirent le demeurant jusqu'au bord de la mer, tenant déjà la chemise du premier qu'ils avaient tué, tout ensanglantée, et celui qui la portait, de dépit qu'il ne sut ratteindre les autres de nos gens, jeta la chemise contre terre et piéta dessus; puis retournèrent dépouiller les autres, et en prirent chacun leur pièce; puis les vinrent laver au bord de la mer, et s'en allèrent vers le côté du sud. Nos bateaux revinrent bien tard, et quand les capitaines surent la chose advenue, furent fort courroucés et marris.... »

Néanmoins ils ne mettent pas à la voile, « pour ce que aucuns disoient qu'il y avait mine d'argent. »

» .... Le jeudi, 29e, fut dit une messe et un *dirige* pour les trépassés, et au soir fut délibéré de retourner audit lieu, pour avoir de l'eau et pour voir s'il y a mine d'argent ou d'or. Nos deux bateaux et les deux bateaux du *Sacre*, équipés de mariniers avec des futailles pour l'eau, arrivèrent au point du jour à la terre, où il y a une belle descente, et de prime face, nous allâmes chercher les lieux où nos gens avaient été tués, et trouvâmes Briant en terre, hors le bois, sur le sablon, enseveli en des feuilles de palmes et enfoui de mi-pied dans le sablon, et dessus avoient mis une grosse boise sèche, et planté un roseau au bout de la fosse ; nous ôtâmes un petit peu de sablon de dessus sa fosse pour voir lequel c'étoit, et vîmes à son visage que c'étoit Briant, et y aperçûmes aucuns coups qu'il avoit à la poitrine et au visage ; puis fut retourné, et entrâmes au bois pour chercher les autres ; et assez avant dedans, nous trouvâmes Jacques l'Écossois tout nud, ayant diverses plaies par tout le corps ; fut retourné, et lui vîmes la poitrine toute couverte de dardilles, et puait fort. Auprès du lieu où il était, nous lui fîmes sa fosse, et le mîmes dedans ; en retournant vers la rive, environ quinze espaces de ce lieu, nous trouvâmes Vasse tout nud et percé tout à travers par les reins, si qu'on lui voyoit les entrailles et plusieurs coups de dards aux fesses et au côté, et fut retourné, et les tripes lui sortaient du ventre, et avoit plusieurs coups de dards à la gorge ; en ce lieu on lui fit sa fosse et fut enterré en priant Dieu qu'il lui plût avoir merci de leurs âmes. Cela fait, nous nous retirâmes du côté de la fontaine, qui est du côté du nord, environ à cent vingt-cinq pas ; y furent roulés nos vaisseaux[1] qui furent légèrement emplis par la bonne diligence de nos gens avec

[1] Futailles.

le bon ordre qu'y mirent nos capitaines ; et à mesure qu'on les emplissait, on les conduisait aux bateaux.

Et pendant qu'étions là, fut regardé l'arène[1] du bord de la mer qui semblait tout argentée, et fut conclu que c'était une mine d'argent, par ceux qui disaient s'y connaître ; mais quand nos capitaines eurent bien considéré le coût et le temps qu'il y faudrait mettre pour en avoir quantité, ils trouvèrent qu'il y aurait plus de perdre que de gagner, par quoi fut conclu de ne s'y plus arrêter. Et cependant qu'étions à remplir nos vaisseaux, nous aperçumes dans le bois, sur la montagne, quatre ou cinq nègres du pays et un More blanc, qui portaient chacun une dardille ou deux, ayant le fer long, plat et aigu, bien poli, qui, par signes, nous montraient le lieu où nos gens avaient été tués, et puis nous montraient signe de l'autre côté ; mais nous n'avions nul qui le sût entendre, et aussi qu'ils n'entendaient point le portugais. Ils s'assemblèrent à la fin jusqu'au nombre de dix, et approchaient au long de la montagne, branlant leurs dardilles. L'on tira vers eux plusieurs coups d'arquebuse, mais jamais ne bougèrent de leur lieu, par quoi nous estimions qu'ils ne savaient ce que c'était d'artillerie, ainsi qu'après ils le montrèrent assez bien. Car sitôt que nous retirâmes vers les bateaux, ils accoururent de toute leur puissance vers nous, pensant en trouver quelqu'un d'écarté derrière. Mais nous étions déjà dans les bateaux quand ils arrivèrent au bord de la mer, s'offrant de jeter leurs dards jusques dans le petit bateau du *Sacre*, qui était le plus près de terre ; et combien que tous les arquebusiers des bateaux tirassent vers eux, ils n'en faisaient compte, et si n'y en eut point de frappé. On tira un coup ou deux de passevolant[2], mais point ne s'en effrayèrent. Toutes fois le

[1] Le sable.
[2] Sorte de canon.

Flamand du *Sacre*, en lâchant un passe-volant, en frappa un par la cuisse, qui s'accroupit tout en coup en un mousseau, et les autres, tous ébahis, vinrent voir que c'était, puis retournèrent vers nos gens pour jeter leurs dards; mais on tira encore un passe-volant dont ils eurent peur; et l'un d'iceux prit son compagnon blessé et le chargea sur ses épaules, puis prirent la fuite vers le bois. Mais le Flamand du *Sacre* tira encore un coup après eux, dont plusieurs de nos gens disaient avoir vu frapper par le dos celui qui était navré[1] et celui qui le portait. Toutes fois il les vit choir et non point relever, et les autres de la bande s'écartèrent; et, en nous en retournant à bord des navires, vîmes une bande de sauvages qui venaient par dessus le sablon du côté du sud. Nous retournés à bord, fut conclu entre nos capitaines et maîtres de quitter ce lieu au premier vent servant.

» Le samedi matin, dernier jour de juillet, le vent vint au sur-sor-ouest, et fîmes voile au ouest-nord-ouest et passâmes plusieurs bancs à quatre, à cinq, à six et à huit brasses d'eau. Ainsi à dix lieues de la terre fut prise la hauteur, et se trouva 19 degrés juste, selon la déclinaison des Portugais, et selon la déclinaison de M. Pierre Mauclerc, astrologue du *Sacre*, nous estimions à 25 degrés 52 minutes; et environ midi vîmes plusieurs limes venant de quelque côté, qu'on estimoit l'eau de commencement, mais ce n'étoit qu'herbes et ordures, et vers le nord environ sept ou huit lieues, on voyait de grands brisans, qu'on estimait bancs ou bassures, et si on voyait de la hune une île ou deux, et vers le soir nous en vîmes sept, et ancrâmes auprès de la sixième île nommée, par nos capitaines, l'*Andouille*, à cause qu'elle est longuette, grêle, et y fut dit la grand'messe sans consacrer, et passâmes le demeurant de la journée à l'ancre.

[1] Blessé.

» Le lundi, 2e jour d'août, au matin, nous déhâlâmes, et fut mis le cap au ouest-nord-ouest, au nord-ouest et au ouest, et jusqu'à midi, fut toujours envoyé le petit bâteau devant, atout[1] la sonde, et trouva-on encore plusieurs bancs et bassures, jusques environ six lieues de la sixième île, où nous avions ancré, et toutes ces îles furent nommées les îles de Crainte, à cause des craintes qu'elles nous donnèrent, et chacune à part fut nommée d'un nom propre : la 1re, prochaine de terre ferme, l'île Majeure ; la 2e, l'Enchaînée ; la 3e, la Boquillonne ; la 4e, Lintille ; la 5e, l'île Saint-Pierre ; la 6e, l'Andouille ; la 7e, l'Aventurée, et le lieu où nos gens furent tués fut nommé le cap de Trahison. Le soir fîmes petite voile au ouest-nord-ouest.

» Le mardi, à midi, il calmit, et la mer grosse et jarleuse, et fut nommée la mer Sans-Raison, et est à savoir que depuis que nous commençâmes à doubler le cap de Bonne-Espérance, les gens de nos navires commencèrent à devenir las, faillis et vains, ayant maladie de reins et aucuns aiguillons de fièvre ; autres avoient mal de jambes, qui se faisoit comme par taches meurtrières de gros sang, et aucuns avaient les jambes et les cuisses couvertes de pourpre.... »

A mesure qu'ils font du chemin, leurs gens deviennent plus malingres et plus souffrants. Le 6 août, un nommé Guillaume Richer succombe : c'est le premier depuis le départ de Dieppe qui soit mort à bord ; en peu de jours ils en perdent deux autres : le fils Pontillon et un nommé Jean Dessaux, « lequel avait langui un mois ou deux, et fut ouvert pour voir d'où le mal lui venait. Fut trouvé qu'il avait le poumon fort empiré... Il fut enseveli à la mode marinière : Dieu en ait l'âme. »

« Le jeudi 5e, la hauteur fut prise à 16 degrés. Ce

[1] Avec.

jour se montra au ciel une nuée en cinq ou six endroits; aucune pièce de la nuée descendante vers l'horizon de la mer, d'une manière d'une chausse à pris ras, la pointe en bas, puis se allongeoit, longue et grêle, tenant toujours à la maîtresse nuée, dont nos gens eurent peur, craignant que ce ne fussent puchos ou typhons; mais cela ne fit aucune chose; et aussi ceux qui ont vu des puchos disent qu'ils se forment autrement, et que la pointe est en haut et le large demeure en la mer, et que la pointe est crochue et se tient en suspens, et attirant l'eau [1]. »

Après un mois de navigation, qui n'offre rien de particulier que la rencontre d'une île inconnue, nos deux vaisseaux se retrouvent, le 7 septembre, au droit sous la ligne, ayant mis quatre mois moins quatre jours à doubler le continent africain depuis leur premier passage sous l'équateur, c'est-à-dire à faire plus de deux mille lieues.

Ils se mettent alors à longer la ligne, marchant à un demi-degré tantôt nord, tantôt sud. Pendant cette navigation, ils découvrent une île et y abordent. Les habitants leur font bon accueil : le grand-prêtre de l'île vient s'agenouiller devant le capitaine et lui présente un gros limon en signe d'amitié.

« En cette île avait un temple ou mosquée de façon assez antique et magistralement composé de pierre. Le capitaine le voulut voir tant dedans que dehors : le grand-prêtre le fit ouvrir, et entra dedans, et l'ouvrage lui plut fort, et, en espécial, une clôture de hucherie, de moulures d'antiques, les meilleures qu'il vît jamais, avec balustres mignonnement tournés, si que le menuisier de notre nef s'ébahissait de voir si bon ouvrage.

[1] On voit, par ce passage, qu'il y avait à bord un certain nombre de marins qui ne naviguaient pas pour la première fois dans ces mers de l'Inde, puisqu'ils connaissaient par expérience ces sortes d'orages, qui ne se rencontrent que sous cette zone.



En ce temple avait des galeries tout autour, et au bout un lieu secret clos de hucherie, comme un *Sanctus Sanctorum*. Le capitaine le fit ouvrir pour voir ce qui était dedans et pour savoir s'y avait nulles idoles dedans; mais il n'y en aperçut qu'une faite de coques de noix de palmes. Le comble ou voûte dudit temple était de forme ronde et lambrissé, et peint d'antique. Auprès de ce temple il y a une piscine ou lavatoire, pavée à fond de cuve de pierre noire comme marbre, bien taillée à bonnes moulures d'antiques, et semblait être composée de grande architecture. En un autre lieu plus à côté avait une manière de puits ou fontaine carrée, profonde de six ou huit pieds, et dedans avait plusieurs perches ayant chacune une courge au bout, dont ils puisent l'eau; et ce lieu était pavé à fond de cuve de semblable pierre que le lavatoire susdit; et ont en cette île plusieurs fontaines et puits semblables, et si y a plusieurs petites chapelles et oratoires en suivant la forme du grand temple. Les maisons sont fort petites et méchantes, les gens petits et maigres ; et nos gens ne virent guères de femmes, mais quasi toutes vieilles et maigres, pauvres et chauves.... »

Suivent encore quelques détails sur l'île et ses habitants, puis on se rembarque. Alors s'élève un petit incident assez piquant: c'est une discussion entre le capitaine de *la Pensée*, Jean Parmentier, et le Portugais embarqué comme interprète à bord du *Sacre*. Le Portugais soutient que cette île est une Maldive; le capitaine prétend qu'il a tort, attendu qu'ils ne sont en ce moment qu'à demi-degré sud, tandis que les Maldives, selon lui, s'étendent depuis le 7e jusqu'au 13e degré. On fait le grand-prêtre juge du débat, et le grand-prêtre dit que son île a nom Moluque. Il paraît néanmoins, d'après sa position, qu'elle appartenait réellement à l'archipel des Maldives.

Les deux vaisseaux continuent, chemin faisant, à

perdre quelques-uns de leurs matelots et mariniers ; mais enfin ils touchent au terme du voyage. Le mercredi 20 octobre ils abordent aux trois îles qui sont en avant de l'île nommée alors Taprobane, qu'ils appellent Scapolane, et qu'on nomme aujourd'hui Sumatra. Ces trois îles, situées en face, mais encore à grande distance de la ville de Ticou, sont baptisées par eux la Parmentière, la Louise et la Marguerite. Ils descendent à terre plusieurs jours de suite pour se ravitailler.

« Le dimanche retournâmes à l'île, et y fut chanté messe par notre chapelain, et aussi y avait chanté le samedi ; puis recueillîmes du bois pour faire racoutrer notre nef; et, pendant que nous allâmes à terre, Lefour, fils de Loublieur, nommé Thomas le Boulanger, mourut. Et allâmes, le capitaine et moi, avec le capitaine du *Sacre*, voir l'île, qui était fort bien plantée de bois ; et si y avait au bord de la mer une fontaine d'eau douce fort claire et excellemment bonne. Le lundi, 10ᵉ, fûmes requérir le demeurant de notre bois, et recueillîmes nasses en chemin avec les bouées et cordages, et si eûmes du poisson pour faire caudière, et jetâmes deux de nos nasses près de notre nef. Le mardi on y trouva force poissons.

« .... » Le mercredi mourut un nommé Nicolas Boucher, et le jour de devant mourut Collenet Flarelle, argentier du *Sacre*. Ce jour, après midi, partîmes desdites îles.

» Le 28 octobre, fîmes voile en l'est-nord-est, et passâmes entre la Parmentière et la Marguerite, outre la Marguerite et la Parmentière, et la Louise, et une longue barre de bancs environ de huit ou dix lieues, et gissent nord-nord-ouest sur-su-est. Ce jour fîmes environ huit lieues. Le soir mîmes les voiles bas, et y a diverses marées ; car n'y a île ni cap qui n'ait marée diverse, mais la marée plus continue vient de l'est.

» Le 29e, au matin, nous vîmes terre grande toute rangée quasi nord et sud. Le samedi nous approchâmes à dix ou douze lieues près.

» Le dimanche, dernier octobre, ancrâmes à deux lieues près de la terre; et le lundi notre grand bateau et celui du *Sacre* furent à terre, et nageâmes longuement le long de la côte sans trouver descente. Mais, à une petite anse, nous trouvâmes lieu assez convenable pour descendre, et se vint présenter devant nous plus de trente des gens du pays avec rondelles, dards et épées. Sitôt que notre truchement et facteur, nommé Jean Masson, eut parlé à eux, il s'en mit deux ou trois à l'eau, et vinrent à notre bateau, apportèrent un peu de riz pour des couteaux et des miroirs, et un coq et un poussin, que nous renvoyâmes, parce qu'ils vouloient un bougran, et nous montrèrent du poivre, disant qu'il en croissoit fort en cette île, et qu'il y croissoit de l'or; mais qu'il y avoit à trois lieues de là, vers le sud, une ville nommée Ticou, où le roi, nommé sultan Megilica, se tenoit, et s'en virent trois avec nous, qui nous promirent nous y mener, moyennant que chacun eût un bougran rouge, et cinq quartiers de toile blanche, un couteau et un miroir.

» Le mardi matin, 10e dudit mois, nous vint un esquif de terre, et trois hommes dedans, dire au capitaine que le roi lui mandoit qu'il fût le bien venu, et qu'il menât ancrer son navire entre la terre et trois îlots qui sont devant la ville de Ticou, et que notre navire y serait sûrement et en bon abri, et que le roi lui voulait faire quelque présent. Et le capitaine lui dit qu'il remerciait le roi, et qu'il avait volonté aussi de lui faire quelque honnête présent, et l'aller voir à terre. Et les ancres furent levées, et allâmes ancrer entre la grande terre et le prochain îlot; et quand nous fûmes arrivés et jeté les ancres hors, arriva un autre esquif, de terre, qui fit présent au capitaine, par le roi, de deux chèvres, un quartier de coques et un boisseau

de riz, avec feuilles de bétel et chaux vive, et d'une racine forte, mise en une écuelle de cuivre en façon de tasse, et une feuille dont ils font grand état, et en mangent souvent devant et après le repas, avec un peu de chaux déteinte, et en la mâchant donne bonne odeur, et rend un suc rouge qui leur teint les dents et leur conserve. Le mercredi, il vint encore un esquif de terre, et le roi attendait que le capitaine descendît ; le capitaine dit qu'il n'irait point à terre, qu'il n'eût de bons pleiges[1] dans sa nef, et ils dirent qu'ils auraient des pleiges assez. Il fut conclu que Jean Marre, Nicolas Boult et moi irions à terre, et demeurant deux ou trois pleiges pour nous dedans le bord, à celle fin que nous eussions connaissance de ceux de la terre, qui étaient plus suffisants pour être pleiges de nos capitaines. Nous, descendus en terre, fûmes reçus assez humainement de ceux du pays, et conduits jusqu'aux lieux où le lieutenant, nommé Tue Biginderais[2], nous attendoit avec toute la seigneurie de la ville de Ticou, lequel vint au-devant de nous, le saluâmes, pensant qu'il fût le roi, ainsi que nous avaient donné à entendre ceux qui nous conduisaient.

» Après la salutation, il nous mena sous un arbre où tous ses gens l'attendaient et s'assit à terre les jambes croisées comme un couturier, et, à sept ou huit pieds ou environ, ses gens s'assirent, et en manière d'une couronne, les jambes croisées, et nous fit signes que nous fassions comme les autres, ce que nous fîmes ; et nous lui vîmes prendre des feuilles de bétel et aux principaux, et nous en fit donner que nous mangeâmes. Après cela, ledit lieutenant demanda qui nous étions, qui nous menait, qui nous cherchions. Jean Masson lui dit, en langue malaye, que nous étions

[1] Otages.

[2] Nous croyons qu'il y a erreur dans cette dénomination ; mais nous la donnons telle qu'elle est au manuscrit : nous observons seulement que l'on peut lire *Biginde rata*. (Note de M. Estancelin.)

Français, et qu'il y avait sept ou huit mois que nous étions partis de notre pays pour les venir voir, et que nous apportions de bonnes marchandises de notre pays, dont il nomma plusieurs espèces, et aussi pour avoir de leur poivre et autres marchandises : ce qu'ils écoutaient volontiers. Ils demandèrent si nous étions point gens de guerre; il leur répondit que nous étions marchands, et que nous ne demandions que paix et amour; mais qui nous voudrait faire tort, c'est qu'étions gens pour nous défendre, et que nos capitaines avaient grand désir de trouver bonne paix et amour avec eux; et ils dirent qu'ils le désiraient ainsi. Et après plusieurs paroles, où n'entendions rien, car Jean Masson ne nous disait pas tout en français, le lieutenant du roi se leva et tous les seigneurs, et nous aussi, et fûmes conduits à la maison de l'un des principaux de la ville, où nous fûmes traités à la mode du pays. Une natte de jonc blanc fut étendue sous nos pieds; et fut présenté pour notre souper un plat de porcelaine plein de riz à demi cuit à l'eau, sans sel, et environ un demi-coq haché par morceaux, avec le brouet qu'ils mirent sur le riz, et la grande tasse de cuivre pleine d'eau claire, et mangeâmes tout à la belle, avec du pain que nous avions apporté de la nef, qui bien nous servit; et puis, après souper, nous couchâmes au lieu où nous avions soupé, sur la nappe de jonc blanc, et nos manteaux nous servirent d'oreiller.

» Le matin nous retournâmes à la nef, et vint avec nous le Chabandar[1] de Ticou, qui est quasi tout, gouverneur du roi et priseur sur toutes les marchandises qui s'achètent ou vendent, et tient les poids et les mesures, et nul n'oserait vendre ou acheter sans son congé, et crois qu'il a lui seul tous les offices du royaume, car nous n'y vîmes pas d'autres officiers; et

[1] Beaulieu, qui fit le même voyage en 1620, nomme cet officier *Sabandar*.



Dieu sait les belles promesses que ledit Chabandar nous fit, tant de bien faire vendre nos marchandises, desquelles il nous promit d'avoir bientôt la dépêche, que de nous faire charger du poivre. Nous venus en notre nef, il fut recueilli honorablement de nos capitaines, ainsi que si c'eût été la personne du roi. Le capitaine lui fit un présent assez honnête, et lui fit montrer de plusieurs sortes de nos marchandises. Mais il disait que l'on ne savait faire marchandise, tant que l'on eût fait le présent au roi ; et eût bien voulu que l'on eût été ce même jour le faire ; mais il fut différé jusqu'au dimanche 7[e] novembre ; ce que nonobstant que tous les jours venait quelque messager dire que le roi n'attendait que ce présent, et pourquoi on différait tant. Cependant nos capitaines firent faire des habits triomphants pour se présenter devant le roi en bon ordre pour faire le présent.

» Le dimanche, 7[e] novembre, nos capitaines équipèrent les bateaux, et descendirent en bon ordre à terre avec les présents, et je n'y sus aller à cause d'un heurt que j'avais eu à la jambe en retournant de terre en descendant à notre nef, par quoi je n'en ferai pas long récit, à cause que je n'en ai rien vu ; mais le présent fut honorablement porté et honorablement reçu, selon la coutume du pays, avec bonne paix, alliance et amour. Par foi promise entre *France et Ticou*, promettant tous être amis de leurs amis et ennemis de leurs ennemis, et eux à nous par réciproque, tant qu'ils disaient tous : *Ticou ! France ! France ! Ticou !* Après ces choses, les capitaines louèrent une maison pour mettre les marchandises, et notre capitaine Jean Parmentier demeura huit jours à terre pour faire fortifier la maison, et aussi pour connaître des poids et mesures, et appointer[1] des coutumes avec le Chabandar, où il se trouva fort empê-

[1] Régler.



ché, et à grande difficulté accordèrent-ils ensemble.

» Le dimanche, 14e jour de novembre, pour ce qu'il m'était un peu amendé de ma jambe, j'allai voir le capitaine à terre, et me tins huit jours avec lui et autres huit jours avec son frère, à cause du barbier du *Sacre*, qui me médicamentait durant ce temps. L'on fit quelque peu de marchandise avec ceux de la ville et les marchands de dehors, environ jusqu'à une livre d'or, d'un peu de miroirs, de coins de fer, et sept ou huit aunes de rouge, et non sans fort barguigner, et ne fit-on autre chose pendant quinze jours que nous fûmes à terre, par quoi nos capitaines délibérèrent de eux retirer et nos marchandises au plus tôt. Me Raoul Parmentier, qui étoit demeuré à terre, fut prendre congé du Roi et des orenchaires : ce sont les grands seigneurs du pays de Ticou ; mais quand ce vint au partir, le Chabandar ne voulut point laisser aller qu'il n'eût un sien frère, et encore un autre de Ticou, qui étoit en otage au *Sacre*. Le capitaine lui promit qu'il ne partirait point de la terre que les autres ne fussent venus. Nonobstant toutes promesses, voyant que nous faisions nos apprêts pour partir, le Chabandar assembla plus de cinq cents hommes, ayant chacun une pertuisane emmanchée de roseau ou de bois, une rondelle et un ais. Le Portugais du *Sacre*, qui allait et venait dans la ville, fut averti de ces choses, et vint prier au capitaine, qui leur bailla otage jusqu'à ce que les leurs fussent venus, pour éviter à tous belliqueux débats, qui sont dangereux de tous côtés, et qu'il était content de demeurer pour un, et je dis que je demeurerais volontiers pour l'autre. Le capitaine dit que je ne demeurerais point, et Me Jean Lepeintre se présenta pour y demeurer, ce que le capitaine accorda. On fit venir le Chabandar, et le Portugais lui dit ce qui avait été ordonné, dont il fut content, car il ne voulut point que Me Jean demeurât, mais que je demeurasse avec le Portugais pour otage ; le capitaine ne voulait, mais je

le priai de demeurer, ce qui m'accorda bien avec le Chabandar. Il nous mena chez notre premier hôte, et nos gens se retirèrent à bord en bon ordre, atout[1] lances à feu, arquebuses et rondelles, et nous voyions en allant dans la ville grande flotte de gens portant rondelles et dardilles, dont je faisais semblant de rire, et notre hôte me regardait et riait. »

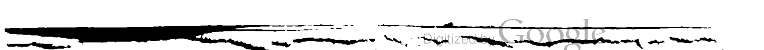
Le capitaine de *la Pensée* est contraint de montrer les dents, de débarquer son monde bien armé sur le rivage, avec tambour, fifre et trompette, ce qui cause un peu d'effroi à ceux de Ticou. Après quelques démêlés on finit par s'entendre et l'on s'embrasse ; mais le Chabandar, qui devait six marcs d'or au capitaine par suite de leurs échanges, refuse de les payer ; alors le capitaine déclare la guerre à ceux de Ticou, et le Chabandar se décide enfin à payer.

« Ticou est situé sous l'équateur, justement en la terre de Taprobane, au côté du ouest; la côte gît sur quart du sud-est. La ville de Ticou n'est pas grande, et y a deux ou trois rues; elle est close aux deux bouts de gros pieux fichés en terre, et là sont les portes; et pour la clôture, il y a des boises traversantes passées à travers deux gros pieux, par les mortaises qui y sont. Les maisons ne sont pas de gros bois, et sont toutes d'une façon, mais y en a de plus grandes les unes que les autres. Le lieu où ils se tiennent est élevé de terre environ quatre pieds, et est tout sollé[2] de petit sollage à demi rond, de trois doigts de large et lié de petites harchelles, et là dessus, aux bonnes maisons, ils mettent des nattes de jonc dessus, et ont une autre boise élevée environ de deux pieds de terre au long de la maison, sur quoi ils marchent, et se siessent à l'entrée de la maison; et a une coque pendue pleine d'eau, de quoi

[1] Avec.
[2] Pavé.

ils lavent leurs pieds devant que marcher sur lesdites nattes, et la maison est toute ouverte proche, et la clôture est faite de roseaux fendus en trois ou en quatre, et y a environ un doigt d'espace entre deux roseaux, et sont tenus de harchelles, et de jour cela est roulé et tenu d'un croc en haut; de nuit, on le décroche et s'abat jusque sur le plancher : il n'y a autre étage en la maison que cestuy-là. La clôture de la maison est de roseaux ou de feuilles de palmes, de quoi la maison est couverte comme une bouche; les orenchaires ont de gros bracelets d'or aux bras, les manches de leur cris [1] ouvrés d'or; aucuns ont la tête toquée de toile, aucuns ont de petits bonnets à dix à douze carres [2]; ils ne sont point pénibles à faire quelques ouvrages et plus du temps ils ne font rien; les femmes besognent à filer du coton ou à filer des toiles dont elles se vêtent; leur vie est bien austère. Au repas, ils ont pour tout mets un petit plat de riz à demi cuit à l'eau, sans sel, et aucune fois un petit peu de poisson menu comme le doigt, séché au soleil, qu'ils mangent, et c'est quelque bon grand banquet quand il a quelque coq haché par morcelets, rôtis sur les charbons ou bouillis en un peu d'eau, et mêlés avec le riz; ils boivent de l'eau, puis aucune fois du vin de palme, qui a le goût bon au matin, quand il est nouveau cueilli à l'arbre; mais au soir, il a mauvais goût, et aussi ils n'en boivent guère. Leur coucher est sur le sollage de leurs maisons, une natte de jonc sous eux; ils ne sont point forts, mais fins et astucieux, grands flatteurs, menteurs et marauds, toujours demandent. Qui eût voulu obtempérer à leur requête, nous n'avions point marchandises pour y fournir. Ils sont fort barguigneux, plus qu'Écossais ou Houinetz; car, après marché fait, ils veulent rabattre du prix, ou ils se dédisent; et n'est si sage qui aucune fois n'en fût

[1] Poignards.
[2] Faces.



courroux contre eux. Mais nous le portions plus patiemment à cause que voyions que c'était coutume du pays; car le roi et les plus grands sont tous faits à ce moule.....

..... » Et partîmes de Ticou le 27 novembre; et plusieurs de nos gens furent pris des fièvres chaudes; et estimions que c'était des mauvaises eaux que nous avions bues à terre; car, de tous ceux qui se tinrent à terre, n'en réchappa qu'un ou deux, que tout ne fût malade, fût de fièvre chaude, mal ou plus, et en mourut une grande partie; et pour le premier notre chef et capitaine, Jean Parmentier, commença et trépassa le 3e décembre, et huit jours après que la fièvre le prit. Ses obsèques furent faites en l'îlot. »

Voilà donc le chef de l'entreprise, le capitaine Jean Parmentier qui succombe. De ce moment le découragement s'empare des deux équipages. Ils lèvent l'ancre de devant Ticou, ne sachant s'ils doivent aller plus avant ou retourner dans leur pays. Enfin ils vont à Andripoivre ou Indapoure, dans l'espoir d'y trouver du poivre; mais ils ne peuvent entrer en commerce avec les habitants. Alors on se met de nouveau à délibérer sur le parti à prendre.

« Aucuns disaient qu'il fallait aller en Java; d'autres disaient qu'il valait mieux retourner à Andripoivre ou en Priame, et qu'on y vendrait nos marchandises, et qu'on y trouverait du poivre; d'autres disaient qu'il s'en fallait retourner au pays à cause des morts et malades des deux navires, et aussi de nos victuailles qui étaient fort empirées. Par quoi ceux du *Sacre* et de *la Pensée* concluaient d'avoir les avis de toute la communauté des deux navires, à savoir lequel leur semblait le meilleur de passer outre et aller en Java, ou de s'en retourner au pays.

» Le 28 décembre, furent envoyés au *Sacre* Guillaume Sapin, contre-maître de *la Pensée*, Jean Leroux

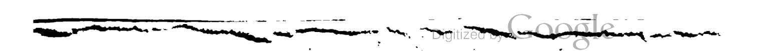


et moi, pour ouïr et voir enregistrer la délibération de ceux du *Sacre*, lesquels, après plusieurs belles remontrances à eux faites par M[e] Pierre Mauclerc et le maître du *Sacre*, des fortunes et inconvénients à eux advenus, comme d'avoir perdu leur capitaine, deux contre-maîtres, plusieurs bons compagnons, leur grand bateau, et encore plusieurs malades en leur bord en danger de mort, les victuailles empirées et grand nombre de breuvage coulés, et puis la nuaison du temps qui approchait où il faudrait être sept ou huit mois davantage, si l'on attendait qu'elle fût venue; sur quoi il y en a eu treize ou quatorze qui dirent qu'ils s'en voulaient retourner en France, et neuf ou dix qui dirent qu'ils voulaient aller à Java; aucuns dirent qu'ils feraient tout ce qu'il plairait au maître, mais qu'ils eussent des victuailles, qu'on les menât où l'on voudrait.

» Ce même jour, après dîner, le maître du *Sacre*, M[e] Pierre Mauclerc et Antoine de la Sarde vinrent en *la Pensée* pour ouïr la délibération de tous nos gens, mais n'en fut trouvé que deux ou trois qu'ils ne fussent tous délibérés d'aller où l'on voudrait moyennant qu'il y eût victuailles pour les nourrir. Sur quoi fut dit qu'on lèverait les ancres pour aller chercher lieu à visiter les victuailles, et tournâmes vers Indapoure.

» Le jeudi, 29[e] dudit mois, Jean Masson fut à terre au port d'Andripoivre, où ceux de ce lieu leur dirent qu'ils portassent échantillon de leurs marchandises à terre et qu'ils avaient de l'or pour les acheter, et non point de poivre.

» Le pénultième jour de décembre, nous portâmes échantillons à tous les marchands, et firent marché d'une pièce de drap, mais ils nous dirent qu'ils n'osaient acheter tant qu'ils eussent congé du roi, et que nous lui eussions fait un présent et au Chabandar; et on leur dit que le prix fût fait et que eussions délivrance de nos marchandises, que nous leur ferions un



présent honnête et dont ils n'auraient occasion se plaindre de nos toiles : ils en voulaient avoir huit pour un *facel*, un bougran pour deux *coupens*.

» Le dimanche, 14e novembre, le maître et moi fûmes voir le capitaine à terre, et m'y tins avec lui le demeurant de la semaine. En ces jours, vinrent plusieurs voir et barguiner nos marchandises, mais on ne leur pouvoit rien vendre; toutes fois, vers la fin de la semaine, on vendit un peu de coins de fer, et des miroirs, et quelque peu de patenôtres d'ivoire et d'étain en rouge, en troque de victuailles.

» Et cette semaine, nous fut dit qu'il y avait un orenchaire nommé Moroudou, qui avait prédit notre venue deux mois avant que nous arrivassions ; nous fûmes voir ledit homme et lui fîmes demander par notre truchement comment il savoit notre venue ; il répondit qu'il l'avait vue au ciel.

» Le premier jour de l'an, le bateau du *Sacre* et le nôtre furent à terre pour avoir des victuailles, car nous en avions besoin; car nous ne mangions que du riz et buvions de l'eau pure pour épargner nos victuailles. Depuis ce jour jusqu'au 18e de janvier, nous continuâmes à faire marchandise avec eux, et leur vendîmes du rouge de Paris, de la toile et des bougrans, des miroirs et des patenôtres, pour de l'or, du riz et du miel, des coqs et poules pour vivre, et ne sûmes avoir de poivre que deux bachars pour *le Sacre* et pour nous.

» Et pour ce que la nuaison se passait, vivres nous faillaient, nos gens se mouraient; et quatre hommes du *Sacre* furent noyés à la barre d'Indapoure, le 15e jour de janvier.

» Pour ces raisons et plusieurs autres, le samedi 22 de janvier, nous dévadâmes et fîmes voile au ouest-sorouest pour retourner à notre pays. »

Ainsi se termine le Journal tenu à bord de *la Pensée*.

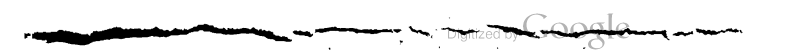
Avait-il une suite? son auteur pendant le retour a-t-il continué de noter ses observations quotidiennes? rien ne l'indique, et il importe assez peu de le savoir.

Comme monument historique et même pour ainsi dire comme œuvre littéraire, cette chronique marine doit, ce me semble, inspirer le plus vif intérêt. Indépendamment de la naïveté et de la justesse des observations, de la simplicité concise du récit, et de ce charme qui s'attache aux paroles de quiconque peut dire j'étais là, telle chose m'advint, il y a dans le journal de Parmentier ample matière à réflexions. Les marins seront surpris de voir combien la marche de ces deux vaisseaux était habile[1]: ils remarqueront que pour doubler le cap de Bonne-Espérance, Parmentier manœuvre comme on le ferait aujourd'hui, avec une expérience consommée des dangers dont est entourée cette pointe terrible; qu'il s'élève à une grande hauteur pour être porté plus aisément dans le canal de Mozambique; que dans la mer des Indes il suit la direction qu'on a depuis jugée la meilleure et la plus sûre pour éviter les moussons et tous les périls qui menacent sur ces mers le navigateur ignorant. Quand vient la saison du départ ils s'aperçoivent que la nuaison se passe, et bien vite on les voit mettre à la voile. En un mot, tout concourt à prouver que nos Dieppois n'en étaient pas à leur coup d'essai[2], que,

[1] Leur traversée de Madagascar à Ticou fut de deux mois et demi seulement (du 1er août au 19 octobre). Beaulieu, qui naviguait un siècle après (1620), employa six mois à faire le même trajet (du 1er juin au 1er décembre). Les détails que celui-ci donne de sa navigation attestent son inexpérience de ces mers, et font ressortir l'habileté des anciens Dieppois. Aussi est-il probable que les traditions étaient perdues en 1620; on avait assurément des occasions plus fréquentes d'étudier le chemin des Grandes-Indes du temps de Parmentier que du temps de Beaulieu.

[2] Le fait suivant, *extrait d'un auteur portugais,* témoigne de ce que nous avançons :

« Il y avait peu de jours que le roi (Badour de Chitor) était parti pour Champanel, au commencement de juillet de l'année 1527, quand un vaisseau français, qui avait été armé dans le port de Dieppe,



déjà plus d'une fois ils avaient doublé le cap Comorin ; or, comme le premier Portugais qui soit allé au-delà de ce cap est Jacques Lopez de Sequeira qui naviguait en 1510, on conviendra que si les Dieppois n'ont pas précédé les Portugais dans ces parages, ils ont bien le droit de prétendre qu'ils les ont visités à peu près en même temps. Le journal de Parmentier constate un fait qui démontre que Dieppe aussi bien que Lisbonne avait déjà vu quelques-uns de ses fils revenir de l'archipel Indien : sur chacun des deux vaisseaux nous voyons un interprète à qui la langue malaye est familière ; celui du *Sacre* est un Portugais, celui de *la Pensée* un Dieppois [1].

L'église de Saint-Jacques de Dieppe renferme un curieux bas-relief du XVIe siècle [2], qui est l'un des plus précieux documents de notre histoire maritime encore si peu connue. Il représente des Indiens du Brésil coiffés de plumes et armés de flèches, des nègres aux cheveux crêpus, des Indiens des Indes-Orientales avec leur costume oriental et leur turban, des orangs-outangs, etc., figurant dans diverses scènes, dont l'histoire et le sens nous échappent

arriva au port de Diu. Ce vaisseau avait un équipage de quarante Français environ, et il était commandé par un capitaine-pilote portugais, nommé Étienne Diaz, dont le sobriquet était Brigas (c'est-à-dire querelles ou rixes). » (JEAN DE BARROS, Quatrième décade de l'Asie : *Des faits des Portugais dans la découverte et la conquête des mers et des terres de l'Orient*. Madrid, imprimerie royale, 1615, liv. V, ch. VI, p. 296.)

Ainsi, de l'aveu d'un Portugais, voilà trois vaisseaux dieppois qui, deux ans avant Parmentier (juillet 1527), se trouvaient dans les mers de l'archipel Indien. Ils étaient nécessairement partis en 1526, et rien ne prouve qu'ils fussent les premiers qui tentassent ce voyage.

Un autre fait résulte de ce passage de Barros : c'est cette coutume alors fréquente à Dieppe de prendre à bord des navires français des pilotes étrangers, en échange, pour ainsi dire, des nombreux pilotes dieppois qui s'en allaient servir dans la marine des autres nations. N'est-ce pas encore un argument de plus pour admettre la possibilité de la présence de Vincent-Yanez Pinzon sur le vaisseau monté par Cousin en 1488 ?

[1] Il se nomme Jean Masson.

[2] Sa date est aux environs de 1530.

aujourd'hui. On peut lire dans l'*Histoire de Dieppe* de Vitet la description si bien faite de ces belles sculptures. Nous n'en citerons que quelques lignes :

« Ce monument ne nous apprend pas seulement quelle était alors à Dieppe la passion des voyages, la splendeur du commerce et l'importance des navigations, il nous prouve jusqu'à quel point ces contrées lointaines devaient être déjà connues, combien de fois elles avaient été visitées, observées, étudiées, puisque d'un côté les élèves et les successeurs de Descaliers les traçaient sur leurs cartes, et que de l'autre les sculpteurs et les artistes en donnaient des portraits si détaillés et si fidèles. »

DÉCOUVERTE DU CANADA

OU NOUVELLE-FRANCE.

I.

VERAZZANI.

LE PÈRE DE CHARLEVOIX[1], *Histoire générale de la Nouvelle-France.*

Les premiers qui, après les Scandinaves et les frères Zeni, voyagèrent aux terres septentrionales de l'Amérique, furent : le Polonais *Jean Scalve* ou Scolnus de Kolno, au service du roi de Danemark Christian II, qui aperçut le Labrador en 1476[2] ; — les Vénitiens *Jean* et *Sébastien Cabot*, au service de Henri VII, roi d'Angleterre, qui reconnurent l'île de Terre-Neuve de 1494 à 1497 ; — le Portugais *Corte-Real*, qui

[1] Le Père de Charlevoix, de la Société de Jésus, naquit en 1682 et mourut en 1761. Après avoir été employé dans les missions du Canada, il revint en France et publia, en 1744, son excellente histoire de la Nouvelle-France (Paris, 3 vol. in-4°).

[2] LELEWEL, *Histoire de la Géographie* (en polonais) ; Varsovie, 1814, in-8°.

visita la côte orientale de Terre-Neuve, celles du Labrador [1], l'embouchure du Saint-Laurent et l'entrée du détroit d'Hudson, qu'il appela le détroit d'Anian (1500) ; — nos pêcheurs basques et bretons, qui certainement dès 1504, et bien probablement avant cette date, venaient prendre la morue sur le banc de Terre-Neuve ; — en 1506, un capitaine de Honfleur, *Jean Denis*, qui dressa une carte du golfe du Saint-Laurent [2] ; — enfin, un pilote de Dieppe, *Thomas Aubert*, qui amena en France, en 1508, des sauvages du Canada.

Mais le premier voyage entrepris sous le patronage du gouvernement fut celui de Verazzani, capitaine florentin, que François Ier envoya, en 1523, reconnaître les nouvelles terres dont on commençait à parler beaucoup en France.

Premier voyage de Verazzani, 1523.

Verazzani fut donc envoyé en 1523 avec quatre vaisseaux, pour découvrir l'Amérique septentrionale ; mais nos historiens n'ont point parlé de cette première expédition, et on l'ignorerait encore aujourd'hui, si nous n'avions pas une lettre de Verazzani même, que Ramusio [3] nous a conservée dans son grand recueil.

Elle est adressée à François Ier et datée de Dieppe du 8 juillet 1524. L'auteur y suppose que le roi était déjà instruit du succès et des particularités de son voyage ; de sorte qu'il se contente de dire qu'il était parti de Dieppe avec quatre vaisseaux qu'il avait heureusement ramenés dans ce port. Il en sortit bientôt avec deux bâtiments, la *Dauphine* et la *Normande*, pour aller en course contre les Espagnols.

Second voyage de Verazzani, 1525.

Vers la fin de la même année, ou au commencement

[1] La Terre des Agriculteurs.
[2] CHARLEVOIX, I, 4, « d'après de bons mémoires », dit-il.
[3] *Racolta di navigazioni e viaggi*, Venise, 1550-1559, 3 vol. in-folio. — Ramusio, né en 1485, mort en 1557, fut le secrétaire du conseil des Dix, à Venise, et un érudit distingué.



de la suivante, il arma de nouveau la *Dauphine*, sur laquelle il embarqua 50 hommes, avec des provisions pour dix-huit mois, et se rendit d'abord à l'île de Madère. Il en partit le 17 janvier 1525, avec un petit vent d'est, qui dura jusqu'au 20 février, et lui fit faire, suivant son estime, 500 lieues au couchant. Une tempête violente le mit ensuite à deux doigts du naufrage; mais le calme étant revenu, il continua sa route sans aucun accident, et se trouva vis-à-vis d'une terre basse. Il s'en approcha, mais ayant reconnu qu'elle était fort peuplée, il n'osa y débarquer avec si peu de monde. Il tourna au sud et fit 50 lieues, sans apercevoir aucun havre où il pût mettre son navire en sûreté, ce qui l'obligea de rebrousser chemin. Il ne fut pas plus heureux du côté du nord, de sorte qu'il fut contraint de mouiller au large et d'envoyer sa chaloupe pour examiner la côte de plus près.

A l'arrivée de cette chaloupe, le rivage se trouva bordé de sauvages, en qui l'on voyait tout à la fois des effets de la surprise, de l'admiration, de la joie et de la crainte; mais il n'est pas aisé de juger sur la lettre que Verazzani écrivit au roi de France, au retour de son voyage, par quelle hauteur il découvrit d'abord la terre, ni précisément jusqu'où il s'éleva au nord. Lescarbot[1] dit qu'il découvrit tout le pays qui est entre les 30e et 40e degrés de latitude septentrionale[2], mais il ne cite point ses auteurs. Verazzani dit seulement qu'après avoir navigué quelque temps il se trouva par 34 degrés.....

Le reste du détail de ce voyage n'a rien de fort intéressant, et n'est pas même trop intelligible. Nous connaissons beaucoup mieux les pays que Verazzani parcourut qu'il ne les connaissait lui-même lorsqu'il rendit

[1] Voyageur français, né vers 1590, mort vers 1630. Il a écrit une histoire de la Nouvelle-France.

[2] Côte des États-Unis.

compte au roi de cette seconde expédition, et les endroits où il débarqua ne portent plus aujourd'hui les noms qu'il leur avait donnés. Il finit le mémoire qu'il présenta à François I[er] en disant qu'il s'était avancé jusque fort près d'une île que les Bretons avaient découverte et qui est située par le 50[e] degré. S'il ne s'est pas trompé dans son estime, il est hors de doute que l'île dont il parle est celle de Terre-Neuve, où les Bretons faisaient la pêche depuis longtemps.

Troisième voyage de Verazzani.

Peu de temps après son arrivée en France, Verazzani fit un nouvel armement à dessein d'établir une colonie dans l'Amérique. Tout ce qu'on sait de cette entreprise, c'est que s'étant embarqué, il n'a point reparu depuis, et qu'on n'a jamais bien su ce qu'il était devenu : car je ne trouve aucun fondement à ce que quelques-uns ont publié, qu'ayant mis pied à terre dans un endroit où il voulait bâtir un fort, les sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec tous ses gens et le mangèrent[1].

II.

JACQUES CARTIER.

Premier voyage de Jacques Cartier.

LE P. DE CHARLEVOIX.

Dix ans après la dernière expédition de Verazzani,

[1] Un auteur espagnol, dans son ouvrage intitulé *Ensayo chronologico para la historia de la Florida*, prétend que Verazzani fut pris par les Espagnols, mené à Séville puis à Madrid, et pendu comme corsaire.

l'amiral Philippe de Chabot engagea François Ier à reprendre le projet d'établir une colonie française dans le Nouveau-Monde, d'où les Espagnols tiraient tous les jours de si grandes richesses ; et il lui présenta un capitaine de Saint-Malo, nommé Jacques Cartier, dont il connaissait le mérite, et que le roi agréa. Cartier ayant reçu ses instructions, partit de Saint-Malo le 20 avril 1534 avec deux bâtiments de 50 tonneaux et 122 hommes d'équipage. Il prit sa route à l'ouest, tirant un peu sur le nord, et il eut les vents si favorables, que le 10 mai il aborda au cap de Bonne-Viste en l'île de Terre-Neuve. Ce cap est situé par 46° de latitude. Cartier y trouva la terre encore couverte de neiges, et le rivage bordé de glaces, de sorte qu'il ne put ou qu'il n'osa s'y arrêter. Il descendit six degrés au sud-sud-est et entra dans un port auquel il donna le nom de Sainte-Catherine.

De là, il remonta au nord et gagna des îles qu'il appelle, dans ses mémoires, les îles aux Oiseaux. Elles sont, dit-il, éloignées de Terre-Neuve de 14 lieues, et il fut bien surpris d'y voir un ours blanc de la grosseur d'une vache, qui avait fait ce trajet à la nage. Dès que cet animal eut aperçu les chaloupes qui allaient à terre, il se jeta à la mer, et le lendemain Cartier l'ayant rencontré assez près de Terre-Neuve, le tua et le prit. Il côtoya ensuite toute la partie du nord de cette grande île, et il dit qu'on ne voit pas ailleurs ni de meilleurs ports, ni de plus mauvais pays ; que ce ne sont partout que des rochers, que des terres stériles, couvertes d'un peu de mousse ; point d'arbres, mais seulement quelques buissons à moitié desséchés ; qu'il y trouva néanmoins des hommes bien faits, qui avaient les cheveux liés au-dessus de la tête, comme un paquet de foin, c'est son expression, avec quelques plumes d'oiseaux entrelacées sans ordre, ce qui faisait un effet assez bizarre.

Après avoir fait presque tout le tour de Terre-Neuve,

sans pouvoir néanmoins encore s'assurer que ce fût une île, il prit sa route au sud, traversa le golfe, s'approcha du continent et entra dans une baie fort profonde, où il souffrit beaucoup de la chaleur, ce qui la lui fit nommer la baie des Chaleurs[1]. Il fut charmé de la beauté du pays et fort content des sauvages qu'il y rencontra, et avec lesquels il troqua quelques marchandises pour des pelleteries. Cette baie est la même que l'on trouve marquée dans quelques cartes sous le nom de baie des Espagnols, et une ancienne tradition porte que des Castillans y étaient entrés avant Cartier, et que n'y ayant aperçu aucune apparence de mines, ils avaient prononcé plusieurs fois ces deux mots *aca nada*, ici rien, que les sauvages avaient répétés depuis ce temps-là aux Français, ce qui avait fait croire à ceux-ci que *Canada* était le nom du pays[2].... La baie des Chaleurs est un assez bon havre, et depuis le milieu de mai jusqu'à la fin de juillet on y pêche une quantité prodigieuse de loups marins.

Au sortir de cette baie, Cartier visita une bonne partie des côtes qui environnent le golfe, et prit possession du pays au nom du Roi Très Chrétien, comme avait fait Verazzani dans tous les endroits où il avait débarqué. Il remit à la voile le 15 août, pour retourner en France, et il arriva heureusement à Saint-Malo le 5 septembre, plein d'espérance que les peuples avec qui il avait traité, s'apprivoiseraient sans peine, qu'on pourrait aisément les gagner à J.-C., et par ce moyen établir un commerce avantageux avec un grand nombre de nations diverses.

[1] Cette baie est un peu au sud de l'embouchure du Saint-Laurent.

[2] Quelques-uns dérivent ce nom du mot iroquois *Kannata*, qui se prononce Cannada et qui signifie un amas de cabanes.

Second voyage de Cartier, 1535-1536.

Le P. de Charlevoix.

Sur le rapport qu'il fit de son voyage, la Cour jugea qu'il serait utile à la France d'avoir un établissement dans cette partie de l'Amérique; mais personne ne prit plus à cœur cette affaire que le vice-amiral Charles de Mouy, sieur de la Meilleraye. Ce seigneur obtint pour Cartier une nouvelle commission plus ample que la première, et lui fit donner trois navires et de bons équipages. Cet armement fut prêt vers la mi-mai, et Cartier, qui avait beaucoup de religion, fit avertir tout son monde de se trouver, le 16, jour de la Pentecôte, dans l'église cathédrale, pour y faire ses dévotions. Personne n'y manqua; et au sortir de l'autel, le capitaine, suivi de toute sa troupe, entra dans le chœur, où l'évêque les attendait, revêtu de ses habits pontificaux, et leur donna sa bénédiction.

Le mercredi 19, ils s'embarquèrent. Cartier montait un bâtiment de 120 tonneaux, nommé la *Grande-Hermine*, et avait avec lui plusieurs gentilshommes, qui avaient voulu le suivre, en qualité de volontaires. Ils mirent à la voile par un très beau temps, mais dès le lendemain le vent devint contraire, le ciel se couvrit, et pendant plus d'un mois toute l'habileté des pilotes fut presque toujours à bout. Les trois navires, qui s'étaient d'abord perdus de vue, essuyèrent chacun de leur côté les plus violentes tempêtes, et ne pouvant plus gouverner, se virent enfin forcés de s'abandonner au gré des vents et de la mer.

La *Grande-Hermine* fut portée au nord de Terre-Neuve, et le 19 juillet Cartier fit voiles pour le golfe, où il avait marqué le rendez-vous en cas de séparation. Il y arriva le 25, et le jour suivant ses deux autres bâtiments le rejoignirent. Le 1er août, un gros temps le contrai-

gnit de se réfugier dans le port de Saint-Nicolas, situé à l'entrée du fleuve du côté du Nord. Cartier y planta une croix, où il mit les armes de France, et il y demeura jusqu'au 7.

Ce port est presque le seul endroit du Canada qui ait conservé le nom que Cartier lui donna ; la plupart des autres en ont changé depuis, ce qui a répandu beaucoup d'obscurité dans les mémoires de ce navigateur. Le port de Saint-Nicolas est par 49° 25′ de latitude nord ; il est assez sûr, et on y mouille par 4 brasses d'eau, mais l'entrée en est difficile, parce qu'elle est embarrassée de récifs.

Le 10, les trois vaisseaux rentrèrent dans le golfe, et en l'honneur du saint dont on célèbre la fête en ce jour, Cartier donna au golfe le nom de Saint-Laurent, ou plutôt il le donna à une baie qui est entre l'île d'Anticosti et la côte septentrionale, d'où ce nom s'est étendu à tout le golfe dont cette baie fait partie ; et parce que le fleuve, qu'on appelait auparavant la rivière de Canada, se décharge dans ce même golfe, il a insensiblement pris le nom de fleuve de Saint-Laurent, qu'il porte aujourd'hui.

Le 15, Cartier s'approcha de l'île d'Anticosti, pour la mieux reconnaître, et à cause de la célébrité du jour il la nomma l'île de l'Assomption[1]. Mais le nom d'Anticosti a prévalu dans l'usage ordinaire. Ensuite les trois navires remontèrent le fleuve, et le 1er septembre ils entrèrent dans le Saguenay. Cartier ne fit que reconnaître l'embouchure de cette rivière, et après avoir encore rangé la côte pendant 15 lieues, il mouilla auprès d'une île, qu'il nomma l'île aux Coudres, parce qu'il y trouva beaucoup de coudriers.

Cartier se voyant alors engagé bien avant dans un pays inconnu, se hâta de chercher un port où ses na-

1 Les sauvages l'appelaient *Natiscotec*. Le nom d'Anticosti paraît lui avoir été donné par des Anglais.

vires pussent être en sûreté pendant l'hiver. Huit lieues plus loin que l'île aux Coudres, il en trouva une beaucoup plus belle et plus grande, toute couverte de bois et de vignes ; il l'appela l'île de Bacchus ; mais ce nom a été changé en celui d'île d'Orléans [1]. L'auteur de la relation de ce voyage, imprimé sous le nom de Cartier, prétend que le pays ne commence qu'en cet endroit à s'appeler Canada ; mais il se trompe assurément ; car il est certain que dès les premiers temps les sauvages donnaient ce nom à tout le pays, qui est le long du fleuve des deux côtés, particulièrement depuis son embouchure jusqu'au Saguenay.

De l'île Bacchus, Cartier se rendit dans une petite rivière, qui en est éloignée de 10 lieues, et qui vient du nord ; il la nomma la rivière de Sainte-Croix [2], parce qu'il y entra le 14 septembre ; on l'appelle aujourd'hui communément la rivière de Jacques Cartier. Le lendemain de son arrivée il y reçut la visite d'un chef sauvage nommé Donnacona, que l'auteur de la relation de ce voyage qualifie seigneur du Canada. Cartier traita avec ce capitaine par le moyen de deux sauvages, qu'il avait menés en France l'année précédente et qui savaient un peu de français. Ils avertirent Donnacona que les étrangers voulaient aller à Hochelaga, ce qui parut l'inquiéter.

Hochelaga était une assez grosse bourgade, située dans l'île qui est aujourd'hui connue sous le nom de Montréal. On en avait beaucoup parlé à Cartier, et il ne voulait pas retourner en France sans la voir. Ce qui faisait de la peine à Donnacona par rapport à ce voyage, c'est que les habitants d'Hochelaga étaient d'une autre nation que la sienne, et qu'il voulait pro-

[1] Cette île est à côté de Québec.

[2] La rivière Sainte-Croix de Cartier se jette dans le Saint-Laurent à Québec.



fiter seul des avantages qu'il se promettait de tirer du séjour des Français dans son pays. Il fit donc représenter à Cartier que le chemin qui lui restait à faire pour gagner cette bourgade était plus long qu'il ne pensait, et qu'il y rencontrerait de grandes difficultés ; mais Cartier, qui pénétra sans doute le motif qui le faisait parler, ne changea point de résolution. Il partit de Sainte-Croix, le 19, avec la *Grande-Hermine* seule et deux chaloupes, laissant les deux autres navires dans la rivière de Sainte-Croix.

Le 29, il fut arrêté au lac Saint-Pierre[1], que son navire ne put passer, parce qu'apparemment il n'avait pas bien enfilé le canal. Il prit le parti d'armer ses deux chaloupes, et s'y embarqua. Il arriva enfin à Hochelaga le 2 octobre, accompagné de MM. de Pontbriand, de la Pommeraye et de Goyelle, trois de ses volontaires. La forme de cette bourgade était ronde, et trois enceintes de palissades y renfermaient environ 50 cabanes, longues de plus de 50 pas chacune, larges de 14 ou 15, et faites en forme de tonnelles. On y entrait par une seule porte, au-dessus de laquelle, aussi bien que le long de la première enceinte, il régnait une espèce de galerie où l'on montait avec des échelles, et qui était abondamment pourvue de pierres et de cailloux pour la défense de la place.

Les habitants de cette bourgade parlaient la langue huronne. Ils reçurent très bien les Français ; ils leur donnèrent des fêtes à leur manière, et on se fit réciproquement des présents. L'étonnement de ces sauvages fut extrême à la vue des Européens ; leurs armes à feu, leurs trompettes et leurs autres instruments de guerre, leurs longues barbes, leur habillement furent longtemps le sujet de l'admiration et des entretiens de ces barbares, qui ne se lassaient point de questionner

[1] Ce lac n'est réellement qu'un élargissement considérable du Saint-Laurent ; il se trouve au-dessus de Trois-Rivières.

leurs hôtes ; mais comme de part et d'autre, on ne pouvait se parler que par signes, les nôtres ne donnèrent et ne reçurent que bien peu de lumières sur ce qu'on se demandait mutuellement....

Le même jour Cartier visita la montagne au pied de laquelle était la bourgade, et lui donna le nom de Mont-Royal[1], qui est devenu celui de toute l'île. Il découvrit de là une grande étendue de pays, dont la vue le charma, et avec raison, car il en est peu au monde de plus beau et de meilleur. Il comprit que difficilement il aurait pu trouver un lieu plus propre à faire un établissement solide, et l'esprit rempli de cette idée, il partit d'Hochelaga le 5 octobre, et arriva le 11 à Sainte-Croix.

Ses gens s'étaient fait autour de leurs baraques une manière de retranchement, capable de les garantir au moins d'une surprise : précaution souvent nécessaire avec les sauvages, et dont on ne doit jamais se repentir, lors même qu'on n'a pas eu occasion d'en reconnaître la nécessité. Il y aurait même eu ici de l'imprudence à ne pas prendre ces mesures, parce qu'il s'agissait de passer l'hiver dans le voisinage d'une bourgade fort peuplée, et où commandait un chef dont on avait plus d'une raison de se défier. Je trouve dans quelques mémoires, et c'est une tradition constante en Canada, qu'un des trois navires fut brisé contre un rocher qui est dans le fleuve Saint-Laurent, vis-à-vis de la rivière de Sainte-Croix, et que la marée couvre entièrement lorsqu'elle est haute[2]; mais la relation d'où j'ai tiré ce récit ne dit rien de cet accident.

Un plus grand malheur fit bientôt oublier celui-ci, et cela d'autant plus aisément, que ce bâtiment perdu, il aurait fallu l'abandonner, faute de matelots pour le reconduire en France. Ce fut une espèce de scorbut, dont

[1] Montreal.
[2] On l'appelle encore la roche de Jacques Cartier.

personne ne fut exempt, et qui aurait peut-être fait périr jusqu'au dernier des Français, s'ils n'y eussent, quoique un peu tard, trouvé un remède qui opéra sur-le-champ. C'était une tisane faite avec la feuille et l'écorce de l'épinette blanche pilée ensemble. Cartier était lui-même attaqué du mal, quand les sauvages lui enseignèrent ce secret ; il avait déjà perdu 25 hommes, et à peine lui en restait-il deux ou trois en état d'agir. Mais huit jours après qu'il eut commencé de faire usage de ce remède, tout le monde était sur pied. C'est ce même arbre qui produit la térébenthine ou le baume blanc du Canada.

Jacques Cartier à Hochelaga.

EXTRAIT DE LA RELATION DE JACQUES CARTIER.

Le 19e jour de septembre, nous appareillâmes et fîmes voile avec le gallion et les deux barques pour aller avec la marée amont [1] le dit fleuve, où nous trouvâmes à voir des deux côtés de celui-ci les plus belles et meilleures terres qu'il soit possible de voir, aussi unies que l'eau, pleines des plus beaux arbres du monde, et tant de vignes chargées de raisins le long du fleuve, qu'il semble plutôt qu'elles y aient été plantées de mains d'homme qu'autrement ; mais parce qu'elles ne sont cultivées ni taillées, lesdits raisins ne sont ni si doux, ni si gros que les nôtres. Pareillement nous trouvâmes grand nombre de maisons sur la rive dudit fleuve, lesquelles sont habitées de gens qui font grande pêcherie de tous bons poissons selon les saisons. Et ils venaient en nos navires en aussi grand amour et privauté que si nous eussions été du pays, nous apportant force poissons et de ce qu'ils avaient pour avoir de notre marchandise, tendant les mains

[1] Pour rencontrer.

au ciel, faisant plusieurs cérémonies et signes de joie.

Et nous étant posés à environ 25 lieues de Canada, en un lieu nommé Achelaci[1], qui est un détroit dudit fleuve fort courant et dangereux, tant de pierres que d'autres choses, là vinrent plusieurs barques à bord, et entre autres il y vint un grand seigneur du pays, lequel fit un grand sermon en venant et arrivant à bord, montrant par signes évidents avec les mains et autres cérémonies, que ledit fleuve était, un peu plus en amont, fort dangereux, nous avertissant de nous en donner garde. Et présenta ce seigneur deux de ses enfants en don au capitaine, lequel prit une fille de l'âge d'environ huit à neuf ans, et refusa un petit garçon de deux ou trois ans, parce qu'il était trop petit. Ledit capitaine festoya ledit seigneur et sa bande de ce qu'il put, et lui donna quelque petit présent, duquel ledit seigneur remercia le capitaine, puis ils s'en allèrent à terre. Depuis, ce seigneur et sa femme sont venus voir leur fille jusqu'à Canada[2], et apporter quelque petit présent au capitaine.

Depuis ledit jour, dix-neuvième, jusqu'au vingt-huitième dudit mois, nous avons été naviguant amont ledit fleuve, sans perdre heure ni jour, durant lequel temps nous avons vu et trouvé aussi beaucoup de pays et terres aussi unies que l'on saurait désirer, pleines des plus beaux arbres du monde, savoir : chênes, noyers, pins, cèdres, pruches, frênes, boules, saules, osiers et force vigne (qui est le meilleur), lesquelles avaient si grande abondance de raisins, que les compagnons en venaient tout chargés à bord. Il y a pareillement force grues, cygnes, outardes, oies, canes, alouettes, faisans, perdrix, merles, mauviettes, tourterelles, chardonnerets, serins, linottes, rossignols et autres oiseaux, comme en France, et en grande abondance.

[1] Le Richelieu, affluent du Saint-Laurent.
[2] Partie du fleuve où Québec a été bâti depuis.

Le 28e jour de septembre, nous arrivâmes à un grand lac et plaine dudit fleuve, large d'environ 5 ou 6 lieues et 12 de long [1]. Et nous naviguâmes ce jour amont ledit lac sans trouver dans tout celui-ci que 2 brasses de profond, sans hausser ni baisser. Et nous, arrivant à l'un des bouts dudit lac, il ne nous apparaissait aucun passage, ni sortie. Ainsi celui-ci nous semblait être tout clos, sans aucune rivière ; et nous ne trouvâmes audit bout qu'une brasse et demie ; en sorte qu'il nous convint de poser et mettre l'ancre dehors et aller chercher passage avec nos barques ; et nous trouvâmes qu'il y a quatre ou cinq rivières toutes sortantes dudit fleuve en ce lac et venant dudit Hochelaga ; mais en celles ainsi sortantes il y a barres et traverses faites par le cours de l'eau, où il n'y avait pour lors qu'une brasse de profond. Et lesdites barres passées, il y a quatre ou cinq brasses, au temps des plus petites eaux de l'année, ainsi que nous vîmes par les flots desdites eaux qu'elles croissent de plus de deux brasses de pic.

Toutes ces rivières font le tour de cinq ou six belles îles, qui font le bout de ce lac, puis se rassemblent environ quinze lieues amont toutes en une [2]. Ce jour, nous fûmes à l'une d'elles, où nous trouvâmes cinq hommes qui prenaient des bêtes sauvages, qui vinrent aussi privément à nos barques que s'ils nous eussent vus toute leur vie, sans avoir peur ni crainte ; et nos dites barques arrivées à terre, l'un de ces hommes prit le capitaine entre ses bras et le porta à terre, ainsi qu'il eût fait d'un enfant de six ans, tant cet homme était fort et grand. Nous leur trouvâmes un grand monceau de rats sauvages [3], qui vont à l'eau, sont gros comme des lapins et bons à manger à merveille, desquels ils

[1] C'est le lac Saint-Pierre formé par le fleuve ; il est moins grand que le dit Jacques Cartier.

[2] L'île Montréal.

[3] Rats musqués.

firent présent au capitaine, qui leur donna des couteaux et patenôtres[1] pour récompense. Nous leur demandâmes par signes si c'était le chemin de Hochelaga, et ils nous répondirent que oui, et qu'il y avait encore trois journées pour y aller.

Le lendemain, 29e de septembre, notre capitaine voyant qu'il n'était possible de pouvoir pour lors passer ledit gallion, fit avictuailler et accommoder les barques, et mettre des vivres pour le plus de temps qu'il fut possible, et que lesdites barques en purent accueillir, et se partant avec celles-ci, accompagné de partie des gentilshommes et 28 mariniers, pour aller amont ledit fleuve au plus loin qu'il nous serait possible. Et nous naviguâmes de temps agréable jusqu'au 2e jour d'octobre, que nous arrivâmes à Hochelaga, qui est distant du lieu où était demeuré le gallion d'environ 45 lieues, durant lequel temps et chemin faisant nous trouvâmes plusieurs gens du pays qui nous apportèrent beaucoup de poissons et autres victuailles, donnant et menant grande joie de notre venue. Et pour les attirer et tenir en amitié avec nous, ledit capitaine leur donnait pour récompense des couteaux, patenôtres et autres menus hardes, dont ils se contentaient fort. Et nous, arrivés audit Hochelaga, se rendirent au-devant de nous plus de mille personnes, tant hommes que femmes et enfants, lesquels nous firent aussi bon accueil que jamais père fit à enfant, menant une joie merveilleuse ; car les hommes en une bande dansaient, et les femmes de leur part et leurs enfants d'autre ; lesquels nous apportèrent force poissons et de leur pain fait de gros mil, lequel ils jetaient dedans nos dites barques, en sorte qu'il semblait qu'il tombât en l'air. Voyant cela, le capitaine descendit à terre, accompagné de plusieurs de ses gens; et sitôt qu'il fut descendu, ils s'assemblèrent tous sur lui et sur les

[1] *Pater noster*, chapelets.

autres, en faisant une chère[1] inestimable, et les femmes apportaient leurs enfants à brassée, pour les faire toucher audit capitaine et aux autres qui étaient en sa compagnie, en faisant une fête qui dura plus d'une demi-heure; et ledit capitaine, voyant leur largesse et bon vouloir, fit asseoir et ranger toutes les femmes, et leur donna certaines patenôtres d'étain et autres menues besognes[2], et à une partie des hommes, des couteaux; puis il se retira à bord desdites barques pour souper et passer la nuit, durant laquelle ce peuple demeura sur le bord du fleuve, au plus près desdites barques; faisant encore toute la nuit plusieurs feux et danses; en disant à toutes heures *Agüiazé*, qui est leur dire de salut et joie.

Le lendemain, dès le matin, le capitaine s'accoutra et fit mettre ses gens en ordre pour aller voir la ville et demeurance dudit peuple, et une montagne qui est jointe à ladite ville, où avec ledit capitaine allèrent les gentilshommes et 20 mariniers, et il laissa le surplus pour la garde des barques, et il prit trois hommes de ladite ville de Hochelaga pour les mener et conduire audit lieu. Et nous étant mis en chemin, le trouvâmes aussi battu qu'il soit possible de voir, en la plus belle terre et merveilleuse plaine : des chênes aussi beaux qu'il y en ait en forêt de France, sous lesquels toute la terre était couverte de glands. Et nous, ayant fait environ une lieue et demie, nous trouvâmes sur le chemin l'un des principaux seigneurs de la ville de Hochelaga, avec plusieurs personnes, lequel nous fit signe qu'il fallait se reposer audit lieu, près d'un feu qu'ils avaient fait audit chemin.

Et lors ledit seigneur commença à faire un sermon et prêchement, comme il est dit ci-devant que c'est leur coutume de faire joie et connaissance, ce seigneur

[1] Bonne figure.
[2] Ouvrages.

faisant chère au capitaine en sa compagnie; lequel capitaine lui donna une couple de haches et une couple de couteaux, avec une croix et remembrance[1] du crucifix, qu'il lui fit baiser et lui pendit au cou; de quoi il rendit grâces audit capitaine.

Cela fait, nous marchâmes au-delà ; et à environ une demi-lieue de là nous commençâmes à trouver les terres labourées et belles campagnes pleines de blé de leurs terres, qui est comme mil de Brésil, aussi gros ou plus que pois, duquel ils vivent ainsi que nous faisons du froment. Et parmi ces campagnes est située et assise ladite ville de Hochelaga, près et joignant une montagne qui est alentour d'elle, bien labourée et fort petite, de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes cette montagne le Mont Royal[2]. Ladite ville est toute ronde et close de bois[3] à trois rangs..... Il y a dans cette ville environ 50 maisons, longues d'environ 50 pas au plus chacune, et de 12 ou 15 pas de large, toutes faites de bois, couvertes et garnies des grandes écorces et pelures desdits bois, aussi larges que des tables, bien cousues artificiellement, suivant leur mode ; et par dedans celles-ci, il y a plusieurs aires et chambres. Et au milieu de ces maisons il y a une grande salle par terre où ils font leur feu et vivent en communauté ; puis ils se retirent en leurs dites chambres, les hommes avec leurs femmes et enfants. Et pareillement, ils ont des greniers en haut de leurs maisons, où ils mettent leur blé, duquel ils font leur pain, qu'ils appellent *caraconi*.

Après un hiver fort rude, Cartier partit de Sainte-Croix pour retourner en France aussitôt que la navigation du fleuve fut libre, c'est-à-dire quand il fut débarrassé des glaces. En 1540, François Ier envoya au Canada M. de Roberval, en

[1] Souvenir, image.
[2] D'où l'on a fait le nom de Montréal.
[3] De palissades.

qualité de vice-roi. Jacques Cartier l'accompagnait comme pilote. La mort de M. de Roberval, en 1549, mit fin à cette première tentative d'établir une colonie en Canada.

III.

SAMUEL DE CHAMPLAIN.

Voyages du sieur de Champlain.

Samuel de Champlain, né à Brouage, fut d'abord un des plus dévoués serviteurs de Henri IV pendant les guerres de la Ligue. En 1603, il partit pour le Canada avec M. de Pont-Gravé, pour continuer les explorations de Jacques Cartier et fonder des établissements dans les terres nouvellement découvertes. L'entreprise était dirigée par le commandeur de Chattes, gouverneur de Dieppe, qui avait obtenu de Henri IV des lettres-patentes et qui était resté en France. Champlain arrivé au Canada explora le pays, en dressa la carte, revint en France et publia la relation de son voyage. M. de Chattes étant mort, Henri IV le remplaça par M. de Mons, gentilhomme saintongeois, qui partit, en 1604, avec Champlain. Ils explorèrent l'Acadie, la baie Française et le littoral de l'Amérique jusqu'au cap Cod. Ce voyage, dont Champlain a publié la relation, dura trois ans.

En 1608, Champlain, lieutenant de M. de Mons, fondait la ville de Québec, qui devint la capitale de la Nouvelle-France, nom que prit, en 1609, la belle colonie que fondait Henri IV.

A la fois colonisateur et explorateur, Samuel de Champlain s'allia avec les Algonquins, les aida à battre leurs ennemis les Iroquois (1610), découvrit la rivière des Iroquois [1], le lac Champlain et le lac Saint-Sacrement ; il remonta le Saint-Laurent jusqu'au lac Ontario, qu'il découvrit également. Cherchant aussi le Passage du Nord-Ouest pour aller à la Chine, il remonta la rivière des Outaouais [1], ex-

[1] Appelée depuis la rivière Richelieu.
[2] Appelée aujourd'hui l'Ottawa.

plora l'intérieur du pays, mais ne trouva pas le passage, qui n'existait pas. A la même époque il fondait Montréal.

La détestable coutume (qui n'est pas encore détruite chez nous quand il s'agit de fonder et d'organiser une colonie) de changer sans cesse de système et de personnel, entrava pendant longtemps le développement de la Nouvelle-France. Le prince de Condé en avait été nommé vice-roi ; il fut bientôt remplacé par le maréchal de Montmorency, et celui-ci par le duc de Ventadour. Les compagnies de commerce changeaient aussi. Au milieu de ces changements perpétuels, rien ne se faisait. En 1621, Champlain était nommé lieutenant général pour le vice-roi de la Nouvelle-France ; il consacra sa vie à lutter contre les difficultés de toutes sortes qui s'opposaient au développement de la colonie ; difficultés qui furent enfin résolues par le cardinal de Richelieu, qui donna, en 1627, une organisation stable à la Nouvelle-France, en créant la compagnie des Cent-Associés.

En 1628, les Anglais s'emparèrent de Québec et firent Champlain prisonnier ; mais en 1630, ils furent obligés de nous rendre le Canada, et Champlain en fut nommé gouverneur. Il mourut à Québec en 1635.

Fondation de Québec.

De l'île d'Orléans jusques à Québec il y a une lieue, et j'y arrivai le 3 juillet (1608), où étant, je cherchai lieu propre pour notre habitation ; mais je n'en pus trouver de plus commode, ni mieux situé que la pointe de Québec, ainsi appelée des sauvages, laquelle était remplie de noyers et de vignes. Aussitôt j'employai une partie de nos ouvriers à les abattre, pour y faire notre habitation, l'autre à scier des ais, l'autre à faire des fossés, et l'autre à aller querir nos commodités à Tadoussac avec la barque. La première chose que nous fîmes fut le magasin pour mettre nos vivres à couvert, qui fut promptement fait par la diligence d'un chacun, et le soin que j'en eus. Proche de ce lieu est une rivière agréable, où anciennement hiverna Jacques Cartier.

Pendant que les charpentiers, scieurs d'ais et autres ouvriers travaillaient à notre logement, je fis mettre tout le reste à défricher autour de l'habitation, afin de faire des jardinages pour y semer des grains et graines pour voir comme le tout succéderait[1], d'autant que la terre paraissait fort bonne.

Ce pendant quantité de sauvages étaient cabanés proche de nous, qui faisaient pêche d'anguilles, qui commencent à venir comme au 15 septembre, et finissent au 15 octobre. En ce temps tous les sauvages se nourrissent de cette manne, et en font sécher pour l'hiver jusques au mois de février que les neiges sont grandes, comme de 2 pieds et demi, et 3 pieds pour le plus, qui est le temps que, quand leurs anguilles et autres choses qu'ils font chercher, sont accommodées, ils vont chasser aux castors, où ils sont jusqu'au commencement de janvier. Ils ne firent pas grand'chasse de castors, pour être les eaux trop grandes et les rivières débordées, ainsi qu'ils nous dirent. Quand leurs anguilles leur faillent[2], ils ont recours à chasser aux élans et aux bêtes sauvages qu'ils peuvent trouver en attendant le printemps, où j'eus moyen de les entretenir de plusieurs choses. Je considérai fort particulièrement leurs coutumes.

Tous ces peuples pâtissent tant, que quelquefois ils sont contraints de vivre de certains coquillages, et manger leurs chiens et peaux de quoi ils se couvrent contre le froid. Qui leur montrerait à vivre et leur enseignerait le labourage des terres et autres choses, ils apprendraient fort bien; car il s'en trouve assez qui ont bon jugement et répondent à propos sur ce qu'on leur demande. Ils ont une méchanceté en eux, qui est d'user de vengeance, d'être grands menteurs, et auxquels il ne se faut pas trop assurer, sinon avec rai-

[1] Réussirait, aurait du succès.
[2] Manquent, font défaut.

son et la force en main. Ils promettent assez, mais ils tiennent peu, la plupart n'ayant point de loi, selon que j'ai pu voir, avec tout plein d'autres fausses croyances.

Je leur demandai de quelles sortes de cérémonies ils usaient à prier leur dieu; ils me dirent qu'ils n'en usaient point d'autres, sinon qu'un chacun le priait en son cœur comme il voulait. Voilà pourquoi il n'y a aucune loi parmi eux, et ne savent ce que c'est d'adorer et prier Dieu, vivant comme bêtes brutes; mais je crois qu'ils seraient bientôt réduits au christianisme, si on habitait et cultivait leur terre, ce que la plupart désirent. Ils ont parmi eux quelques sauvages qu'ils appellent Pilotais, qu'ils croient parler au diable visiblement, leur disant ce qu'il faut qu'ils fassent, tant pour la guerre que pour autre chose; et s'ils leur commandaient qu'ils allassent mettre en exécution quelque entreprise, ils obéiraient aussitôt à son commandement. Comme aussi ils croient que tous les songes qu'ils ont sont véritables : et de fait il y en a beaucoup qui disent avoir vu et songé choses qui adviennent ou adviendront. Mais pour en parler avec vérité, ce sont visions diaboliques, qui les trompent et séduisent. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre de leur croyance bestiale.

Tous ces peuples sont bien proportionnés de leurs corps, sans difformité, et sont dispos. Les femmes sont aussi bien formées, potelées et de couleur basanée, à cause de certaines peintures dont elles se frottent, qui les fait paraître olivâtres. Ils sont habillés de peaux : une partie de leur corps est couverte, et l'autre partie découverte; mais l'hiver ils remédient à tout, car ils sont habillés de bonnes fourrures, comme de peaux d'élan, loutre, castor, ours, loup marin, cerf et biche, qu'ils ont en quantité. L'hiver, quand les neiges sont grandes, ils font une manière de raquettes, qui sont grandes deux ou trois fois plus que celles de France,

qu'ils attachent à leurs pieds, et vont ainsi dans les neiges sans enfoncer; car autrement ils ne pourraient chasser, ni aller en beaucoup de lieux....

Pour ce qui est de leurs enterrements, quand un homme ou une femme meurt, ils font une fosse, où ils mettent tout le bien qu'ils ont, comme chaudières, fourrures, haches, arcs, flèches, robes et autres choses : puis ils mettent le corps dans la fosse et le couvrent de terre, et mettent quantité de grosses pièces de bois dessus, et une autre debout, qu'ils peignent de rouge par en haut. Ils croient l'immortalité des âmes, et disent qu'ils vont se réjouir en d'autres pays avec leurs parents et amis qui sont morts. Si ce sont capitaines ou autres d'autorité, ils vont après leur mort, une fois l'an, faire un festin, chantant et dansant sur leur fosse.

Ils sont fort craintifs et appréhendent infiniment leurs ennemis, et ne dorment presque point en repos en quelques lieux qu'ils soient, bien que je les assurasse tous les jours autant qu'il m'était possible, en leur remontrant de faire comme nous, savoir, veiller une partie, tandis que les autres dormiront, et chacun avoir ses armes prêtes, comme celui qui fait le guet, et ne tenir les songes pour vérité, sur quoi ils se reposent. Mais peu leur servaient ces remontrances, et disaient que nous savions mieux nous garder de toutes ces choses qu'eux, et qu'avec le temps, si nous habitions leur pays, ils le pourraient apprendre.

La bataille contre les Iroquois.

L'an 1610, étant allé dans une barque avec quelques hommes de Québec à l'entrée de la rivière des Iroquois[1], attendre 400 sauvages qui devaient me venir

[1] Le Richelieu, qui se jette sur la rive droite du Saint-Laurent entre Québec et Montréal.

trouver pour les assister en une autre guerre qui se présenta plus proche que nous ne pensions, un sauvage Algoumequin[1], avec son canot, vint en diligence avertir que les Algoumequins avaient fait rencontre des Iroquois, qui étaient au nombre de cent, et qu'ils étaient fort bien barricadés, et qu'il serait mal aisé de les emporter, si les Misthigosches ne venaient promptement. (Ainsi nous appellent-ils).

Aussitôt l'alarme commença parmi quelques sauvages, et chacun se mit en son canot avec ses armes. Ils furent promptement en état, mais avec confusion; car ils se précipitaient si fort, qu'au lieu d'avancer, ils se retardaient. Ils vinrent à notre barque, me priant d'aller avec eux dans leurs canots, et mes compagnons aussi, et me pressèrent si fort, que je m'y embarquai moi cinquième. Je priai La Routte, qui était notre pilote, de demeurer en la barque, et m'envoyer encore quatre ou cinq de mes compagnons.

Ayant fait environ demi-lieue en traversant la rivière, tous les sauvages mirent pied à terre, et abandonnant leurs canots prirent leurs rondaches[2], arcs, flèches, massues et épées, qu'ils emmanchent au bout de grands bâtons, et commencèrent à prendre leur course dans les bois, de telle façon que nous les eûmes bientôt perdus de vue, et nous laissèrent cinq que nous étions sans guide; néanmoins nous les suivîmes toujours. Comme nous eûmes cheminé environ demi-lieue par l'épais des bois, dans des palus et marécages, toujours l'eau jusques aux genoux, armés chacun d'un corselet[3] de piquier, qui nous importunait beaucoup, et aussi la quantité de mousquites qui étaient si épaisses qu'elles ne nous permettaient point presque de reprendre notre haleine, tant elles nous persécu-

[1] Algonquin.
[2] Grands boucliers convexes.
[3] Cuirasse.

taient, et si cruellement que c'était chose étrange, et ne savions où nous étions, sans deux sauvages que nous aperçûmes traversant les bois, lesquels nous appelâmes et leur dîmes qu'il était nécessaire qu'ils fussent avec nous pour nous guider et conduire où étaient les Iroquois, et qu'autrement nous n'y pourrions aller, et nous égarerions; ce qu'ils firent.

Ayant un peu cheminé, nous aperçûmes un sauvage qui venait en diligence nous chercher, pour nous faire avancer le plus promptement qu'il serait possible, lequel me fit entendre que les Algoumequins et les Montagnets avaient voulu forcer la barricade des Iroquois, et qu'ils avaient été repoussés, et les meilleurs hommes des Montagnets tués, et plusieurs autres blessés. Qu'ils s'étaient retirés en nous attendant, et que leur espérance était du tout en nous.

Nous n'eûmes pas fait demi-quart de lieue avec ce sauvage, qui était capitaine Algoumequin, que nous entendions les hurlements et cris des uns et des autres, qui s'entredisaient des injures, escarmouchant toujours légèrement en nous attendant. Aussitôt que les sauvages nous aperçurent, ils commencèrent à s'écrier de telle façon qu'on n'eût pas entendu tonner. Je donnai charge à mes compagnons de me suivre toujours, et ne m'écarter point. Je m'approchai de la barricade des ennemis pour la reconnaître. Elle était faite de puissants arbres arrangés les uns sur les autres en rond, qui est la forme ordinaire de leurs forteresses. Tous les Montagnets et Algoumequins s'approchèrent aussi de ladite barricade. Lors nous commençâmes à tirer force coups d'arquebuse à travers les feuillards, d'autant que nous ne les pouvions voir, comme eux nous. Je fus blessé, en tirant le premier coup sur le bord de leur barricade, d'un coup de flèche qui me fendit le bout de l'oreille et entra dans le col. Je la pris et l'arrachai ; elle était ferrée par le bout d'une pierre bien aiguë. Un autre de mes compagnons en

même temps fut aussi blessé au bras d'une autre flèche que je lui arrachai. Néanmoins ma blessure ne m'empêcha pas de faire le devoir, et nos sauvages aussi de leur part, et pareillement les ennemis, tellement qu'on voyait voler les flèches de part et d'autre, menu comme grêle.

Les Iroquois s'étonnaient du bruit de nos arquebuses, et principalement de ce que les balles perçaient mieux que leurs flèches, et eurent tellement l'épouvante de l'effet qu'elles faisaient, voyant plusieurs de leurs compagnons tombés morts et blessés, que de crainte qu'ils avaient, croyant ces coups être sans remède, ils se jetaient par terre quand ils entendaient le bruit. Aussi ne tirions-nous guère à faute, et deux ou trois balles à chaque coup, et avions la plupart du temps nos arquebuses appuyées sur le bord de leur barricade.

Comme je vis que nos munitions commençaient à manquer, je dis à tous les sauvages qu'il les fallait emporter de force et rompre leurs barricades, et pour ce faire, prendre leurs rondaches et s'en couvrir, et ainsi s'en approcher de si près, que l'on pût lier de bonnes cordes aux piliers qui les soutenaient, et à force de bras tirer tellement qu'on les renversât, et par ce moyen y faire ouverture suffisante pour entrer dedans leur fort, et que ce pendant nous, à coups d'arquebuse, repousserions les ennemis qui viendraient se présenter pour les en empêcher; et ainsi, qu'ils eussent à se mettre quelque quantité après de grands arbres qui étaient proches de ladite barricade, afin de les renverser dessus pour les accabler. Que d'autres couvriraient de leurs rondaches, pour empêcher que les ennemis ne les endommageassent, ce qu'ils firent fort promptement.

Et comme on était en train de parachever, la barque, qui était à une lieue et demie de nous, nous entendait battre par l'écho de nos arquebuses qui retentissait

jusqu'à eux : qui fit qu'un jeune homme de Saint-Malo, plein de courage, appelé Des Prairies, qui avait sa barque près de nous pour la traite de pelleterie, dit à tous ceux qui restaient que c'était une grande honte à eux de me voir battre de la façon avec des sauvages, sans qu'ils me vinssent secourir, et que pour lui il avait trop l'honneur en recommandation, et ne voulait point qu'on lui pût faire ce reproche : et sur cela délibéra[1] de me venir trouver dans une chaloupe avec quelques siens compagnons, et des miens, qu'il amena avec lui.

Aussitôt qu'il fut arrivé, il alla vers le fort des Iroquois, qui était sur le bord de la rivière, où il mit pied à terre et me vint chercher. Comme je le vis, je fis cesser nos sauvages qui rompaient la forteresse, afin que les nouveaux venus eussent leur part du plaisir. Je priai le sieur Des Prairies et ses compagnons de faire quelque salve d'arquebusades, auparavant que nos sauvages les emportassent de force, comme ils avaient délibéré ; ce qu'ils firent, et tirèrent plusieurs coups, où chacun se comporta selon son devoir. Après avoir assez tiré, je m'adressai à nos sauvages, et les incitai de parachever.

Aussitôt, s'approchant de ladite barricade, comme ils avaient fait auparavant, et nous à leurs ailes, pour tirer sur ceux qui les voudraient empêcher de la rompre, ils se comportèrent si bien et si vertueusement, qu'à la faveur de nos arquebusades, ils y firent ouverture, néanmoins difficile à passer, car il y avait encore la hauteur d'un homme pour entrer dedans, et des branchages d'arbres abattus, qui nuisaient fort : toutefois, quand je vis l'entrée assez raisonnable, je dis qu'on ne tirât plus : ce qui fut fait. Au même instant, vingt ou trente, tant des sauvages que de nous autres, entrâmes dedans, l'épée à la main, sans trouver guère

[1] Résolut.

de résistance. Aussitôt ce qui restait sain commença à prendre la fuite; mais ils n'allaient pas loin, car ils étaient défaits par ceux qui étaient à l'entour de ladite barricade, et ceux qui échappèrent se noyèrent dans la rivière.

Nous prîmes quinze prisonniers, et le reste fut tué à coups d'arquebuse, de flèche et d'épée. Quand ce fut fait, il vint une autre chaloupe, et quelques-uns de nos compagnons dedans, qui fut trop tard, toutefois assez à temps pour la dépouille du butin, qui n'était pas grand'chose, car il n'y avait que des robes de castor, des morts pleins de sang, que les sauvages ne voulaient prendre la peine de dépouiller, et se moquaient de ceux qui le faisaient, qui furent ceux de la dernière chaloupe. Ayant obtenu la victoire par la grâce de Dieu, ils nous donnèrent beaucoup de louanges.

Ces sauvages écorchèrent[1] les têtes de leurs ennemis morts, ainsi qu'ils ont accoutumé de faire, pour trophée de leur victoire, et les emportèrent. Ils s'en retournèrent avec cinquante blessés des leurs et trois morts desdits Montagnets et Algoumequins, en chantant, et leurs prisonniers avec eux. Ils pendirent ces têtes à des bâtons devant leurs canots, et un corps mort coupé par quartiers, pour le manger par vengeance, à ce qu'ils disaient, et vinrent en cette façon jusques où étaient nos barques, au-devant de ladite rivière des Iroquois.

Mes compagnons et moi nous embarquâmes dans une chaloupe, où je me fis panser de ma blessure. Je demandai aux sauvages un prisonnier iroquois, lequel ils me donnèrent. Je le délivrai de plusieurs tourments qu'il eût soufferts, comme ils firent à ses compagnons, auxquels ils arrachèrent les ongles, puis leur coupèrent les doigts, et les brûlèrent en plusieurs endroits.

[1] Scalpèrent.

Ce dit jour, ils en firent mourir trois de cette façon. Ils en amenèrent d'autres sur le bord de l'eau, et les attachèrent tous droits à un bâton, puis chacun, venant avec un flambeau d'écorce de bouleau, les brûlait tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre ; et ces pauvres misérables sentant ce feu jetaient des cris si haut, que c'était chose étrange à ouïr. Après les avoir bien fait languir de cette façon, ils prenaient de l'eau et leur versaient sur le corps, pour les faire languir davantage ; puis leur remettaient derechef le feu de telle façon que la peau tombait de leur corps, et continuaient avec grands cris et exclamations, dansant jusqu'à ce que ces pauvres malheureux tombassent morts sur la place.

Aussitôt qu'il tombait un corps mort à terre, ils frappaient dessus à grands coups de bâton, puis lui coupaient les bras et les jambes, et autres parties d'icelui, et n'était tenu pour homme de bien entre eux, celui qui ne coupait un morceau de sa chair, et ne la donnait aux chiens. Néanmoins ils endurent tous ces tourments avec tant de constance, que ceux qui les voient en demeurent tout étonnés.

Quant aux autres prisonniers qui restèrent, tant aux Algoumequins qu'aux Montagnets, ils furent conservés pour les faire mourir par les mains de leurs femmes et filles, qui en cela ne se montrent pas moins inhumaines que les hommes, et les surpassent encore en cruauté ; car, par leur subtilité, elles inventent des supplices plus cruels, et prennent plaisir de leur faire ainsi finir leur vie.

LES MALDIVES.

Relation de François Pyrard.

François Pyrard naquit à Laval vers 1570 et mourut en 1621. Il avait fait plusieurs voyages au long cours, lorsque des marchands de Saint-Malo, de Laval et de Vitré formèrent en 1601 une compagnie pour exploiter le commerce des Indes. Deux gros bâtiments, le *Croissant* et le *Corbin* furent équipés, et Pyrard s'embarqua sur le *Corbin*, « n'étant pas moins désireux, dit-il, de voir et d'apprendre que d'acquérir des biens ». Pyrard, en effet, sans avoir beaucoup d'instruction, était un observateur judicieux : aussi sa relation, publiée en 1611, est-elle un très bon livre, dont les explorateurs modernes, le capitaine Moresby entre autres (1834), ont confirmé l'exactitude.

Parti de Saint-Malo en mai 1601, Pyrard doublait le cap de Bonne-Espérance à la fin de décembre, abordait à Madagascar puis aux îles Comores ; mais, le 1er juillet 1602, le *Corbin* faisait naufrage sur les récifs des Maldives. Devenu l'esclave du roi de Malé, l'une des îles de l'archipel, Pyrard fut bien traité par son maître ; il ne recouvra cependant la liberté que cinq ans après, lorsque les Maldives eurent été conquises par une flotte bengalaise. Pyrard continua à voyager dans l'Inde avec les deux seuls compagnons qui lui restaient ; mais en allant à Cochin ils furent arrêtés par les Portugais, qui les incorporèrent de force dans leurs troupes, et les forcèrent de faire partie des expéditions qu'ils envoyèrent successivement à Ceylan, Malacca, Sumatra, Java, Ormuz, etc. Enfin, en 1610, Pyrard fut rendu à la liberté et revint en France la même année.

Les îles Maldives commencent à 8 degrés de la ligne équinoxiale du côté du nord, et finissent à 4 degrés du côté du sud. C'est une bien grande longueur, qui est environ de 200 lieues, et elles n'ont de largeur que 30 ou 35 lieues. Elles sont distantes de la terre ferme, à

savoir, du cap Comorin et de Cochin, de 150 lieues. Les Portugais comptent qu'il y a 4500 lieues de mer pour y venir d'Espagne.

Elles sont divisées en treize provinces qu'ils nomment Atollons[1], qui est une division naturelle, selon la situation des lieux; d'autant que chaque atollon est séparé des autres et contient en soi une grande multitude de petites îles. C'est une merveille de voir chacun de ces atollons environné d'un grand banc de pierre tout autour, n'y ayant point d'artifice humain qui pût si bien fermer de murailles un espace de terre comme est cela[2]. Ces atollons sont quasi tout ronds ou en ovale, ayant chacun 30 lieues de tour, les uns quelque peu plus, les autres quelque peu moins, et sont tous de suite et bout à bout, depuis le nord jusqu'au sud, sans aucunement s'entre-toucher. Il y a entre deux des canaux de mer, les uns larges, les autres fort étroits. Étant au milieu d'un atollon, vous voyez autour de vous ce grand banc de pierre que j'ai dit, qui environne et qui défend les îles contre les impétuosités de la mer. Mais c'est chose effroyable, même aux plus hardis, d'approcher ce banc et de voir venir de loin les vagues se rompre avec fureur tout autour; car lors, je vous assure, comme chose que j'ai vue une infinité de fois, que le fallin ou le bouillon est plus gros qu'une maison, aussi blanc que du coton; tellement que vous voyez autour de vous comme une muraille fort blanche, principalement quand la mer est haute.

Au dedans de chacun de ces enclos sont les îles, tant grandes que petites, en nombre presque infini. Ceux du pays me disaient qu'il y en avait jusqu'à douze mille. J'estime, quant à moi, qu'il n'y a pas apparence

[1] Le mot *atoll* ou *atollon* désigne le cercle madréporique entourant les îles, c'est-à-dire la muraille de mer dont parle Pyrard.

[2] Ces bancs, ces récifs, disposés en cercles autour des îles de la mer des Indes et de la mer du Sud, sont construits par les madrépores, coraux et autres polypiers.

d'y en avoir tant, et qu'ils disent douze mille pour désigner un nombre incroyable et qui ne se peut compter. Bien est-il vrai qu'il y en a une infinité de petites qui ne sont quasi que des mottes de sable, toutes inhabitées. Davantage, le roi des Maldives met ce nombre en ses titres, car il s'appelait : Ibrahim, sultan roi de treize provinces et de douze mille îles. Quoi qu'il en soit, les courants et les grandes marées diminuent tous les jours ce nombre, comme les habitants m'ont appris, qui disaient même qu'il n'y en a pas tant qu'il en avait anciennement. Aussi on dirait à voir le dedans d'un de ces atollons, que toutes ces petites îles et la mer qui est entre deux ne sont qu'une basse[1] continuée, ou que ce n'a été anciennement qu'une seule île, coupée depuis en plusieurs. Et, de fait, ceux qui naviguent auprès des Maldives aperçoivent le dedans tout blanc, à cause du sable, qui est de cette couleur, dessus toutes les basses et les roches.

La mer y est pacifique et a peu de profondeur, en telle sorte qu'à l'endroit le plus profond il n'y a pas 20 brasses ; et encore c'est en fort peu d'endroits, car on voit presque le fond partout. Ce sont toutes basses de pierre, de roche et de sable, tellement que quand la mer est basse, on n'y serait pas à la ceinture, et pour la plupart à mi-jambe ; et ainsi il serait facile d'aller sans bateau par toutes les îles d'un même atollon, si ce n'était deux choses qui en empêchent : l'une, les grands poissons nommés *païmones*, qui dévorent les hommes et leur rompent les bras et les jambes quand ils se rencontrent ; l'autre, c'est qu'au fond de la mer ce sont pour la plupart des rochers fort tranchants et aigus, qui blessent grandement quand on marche dessus. Et, davantage, il se rencontre aussi quantité de branches d'une chose que je ne saurais dire si c'est arbre ou pierre, tant y a qu'il approche du corail blanc, et il est

[1] Petit banc qui ne découvre jamais.



aussi branchu et aigu, mais point du tout poli ; au contraire, fort rude, tout cave et percé de petits trous et tout poreux ; au demeurant dur et pesant comme de la pierre[1]. Ils l'appellent en leur langue *aquiry*, et ils s'en servent pour faire le miel et le sucre de coco, l'ayant concassé par petites pierrettes et le mettant bouillir avec l'eau de coco ; c'est ce qui fait former leur miel et leur sucre. Cela incommode grandement ceux qui se baignent et qui marchent dans la mer. Pour moi, il m'était difficile d'aller ainsi d'île en autre sans bateau ; mais eux, qui y sont accoutumés, y vont souvent.

Entre ces îles, il y en a une infinité, et c'est le plus grand nombre, comme je crois, qui sont entièrement inhabitées et qui n'ont que des arbres et des herbes, d'autres qui n'ont aucune verdure et qui ne sont que pur sable mouvant ; encore y en a-t-il qui sont pour la plupart submergées aux grandes marées, et qui sont découvertes quand la mer est basse ; le reste est tout couvert de gros crabes qu'ils appellent *cacouvé*, et d'écrevisses de mer, ou bien d'une quantité d'oiseaux nommés *pinguy*, qui font là leurs œufs et leurs petits ; et il y en a une quantité si prodigieuse, qu'on ne saurait mettre (je l'ai souvent expérimenté) le pied en quelque endroit que ce soit sans toucher leurs œufs et leurs petits, ou les oiseaux mêmes, qui ne s'enfuient pas loin pour voir[2] des hommes. Les insulaires n'en mangent pourtant point ; toutefois ils sont bons à manger, et ils sont gros comme des pigeons, de plumage blanc et noir.

Ces îles-là, que j'ai dit être inhabitées, paraissent de loin blanches comme si elles étaient couvertes de neige, à cause de la grande blancheur du sable, qui est délié et subtil comme celui d'une horloge, et si chaud et si

[1] Ce sont des polypiers.
[2] Quoiqu'ils voient.

ardent, que les œufs de ces oiseaux en couvent aisément. Ils n'ont point d'eau douce que rarement; les autres îles couvertes, et habitées ou non, en ont, excepté quelques-unes, où les habitants sont contraints d'en aller chercher aux îles circonvoisines; aussi ont-ils des inventions pour recevoir celle qui tombe du ciel. Et encore qu'il y ait des eaux dans ces îles, elles ne sont pas semblables les unes aux autres, étant bien meilleures en un endroit qu'en un autre. Toutes leurs eaux de pluie ne sont pas fort douces ni fort salubres. Ils font leurs puits de cette façon: c'est qu'en creusant trois ou quatre pieds en terre, peu plus ou moins, on trouve de l'eau douce en abondance, et ce qui est fort étrange, à quatre pas du bord de la mer, même aux lieux qu'elle inonde souvent. J'ai observé que leurs eaux sont fort froides le jour, principalement à midi, et la nuit fort chaudes...

J'ai été, pendant mon séjour, en tous ces atollons, et j'ai navigué ès environs avec ceux du pays. Chacun des atollons est séparé de son voisin par un canal de mer qui passe entre deux, les uns étroits, les autres larges, chacun diversement; mais, quoi que ce soit, on ne peut y passer avec de grands navires sans se perdre. Toutefois il y en a quatre qui sont beaucoup plus larges que les autres, et qui se peuvent facilement passer par les plus grands navires; mais toutefois ils sont fort dangereux, et il y a bien du hasard d'y aller, et principalement la nuit, car c'est pour se perdre infailliblement, comme nous fîmes, parce qu'il ne laisse pas de s'y rencontrer quelques basses et quelque rocher qu'il faut éviter.

J'ai vu, aux Maldives, plusieurs cartes marines où cela était fort exactement remarqué. Comme aussi ces peuples sont merveilleusement adroits à les éviter et à se tirer des passages très dangereux sans s'y perdre. Je les ai vus souvent passer, au milieu des bancs de basses et de roches, par de petits canaux si étroits qu'il

n'y avait que la place de leur barque, et quelquefois si juste qu'elle frayait les rochers des deux côtés; et néanmoins ils allaient assurément au milieu de ces dangers, et la voile haute ; et moi, qui étais conduit par eux, j'en avais très grande appréhension, ce qui m'est souvent arrivé.....

On tient que les Maldives ont été autrefois peuplées par les Cingala (ainsi s'appellent les habitants de l'île de Ceylan) ; mais je trouve que les Maldivois ne ressemblent aucunement aux Cingala, qui sont noirs et assez mal formés, et ceux-ci sont bien formés et bien proportionnés, et il y a peu de différence d'avec nous, hormis la couleur qui est olivâtre. Toutefois il est à croire que le lieu et la longueur du temps les ont rendus plus beaux que ceux qui ont premièrement peuplé les îles ; joint qu'il s'y est aussi rangé grand nombre d'étrangers de tous les côtés, qui s'y sont habitués, outre tant d'Indiens qui, de temps en temps, se sont perdus, comme nous fîmes, et qui s'y perdent tous les jours et qui y demeurent. C'est pourquoi le peuple qui habite depuis Malé et aux environs jusqu'à la pointe du nord se trouve plus poli, plus honnête et plus civilisé ; et celui qui est du côté du sud, vers la pointe d'en bas, est plus grossier en son langage et en ses façons de faire, même n'est pas si bien formé de son corps et est plus noir.....

Au reste, parlant généralement, ce peuple est fort spirituel, grandement adonné à la manufacture de toutes sortes d'ouvrages, en quoi ils excellent, même aux lettres et aux sciences, à leur mode, notamment à l'astrologie, dont ils font grand état. Ce sont gens prudents et avisés, fort fins en la marchandise et à vivre parmi le monde. Au reste, ils sont vaillants et courageux, et entendus aux armes, et ils vivent avec une grande règle et police.

Quant aux femmes, elles sont belles, hormis qu'elles sont de couleur olivâtre, et même il s'en trouve plu-

sieurs aussi blanches qu'en Europe. Toutefois elles ont les cheveux tout noirs ; mais ils estiment cela beauté, et plusieurs les font ainsi venir, parce qu'ils tiennent la tête rasée à leurs filles jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, ne leur laissant jusque-là qu'un peu de cheveux tout le long du front, pour les distinguer d'avec les garçons, qui n'en ont point du tout; encore n'est-ce pas davantage que le sourcil, et depuis que les enfants sont nés, ils les rasent de huit en huit jours, ce qui rend les cheveux fort noirs, qui sans cela, ne seraient quelquefois pas tels, car j'ai vu les petits enfants les avoir à demi blonds.

C'est la beauté et l'ornement des femmes d'avoir les cheveux forts longs, épais et noirs, qu'elles accommodent et lavent souvent, et qu'elles dégraissent avec des eaux et des lessives faites exprès; et s'étant bien lavées et dégraissées tête et cheveux, elles demeurent tout échevelées au vent, mais dans l'enclos de leur maison, jusqu'à ce que cela soit parfaitement sec ; puis frottent et huilent leurs cheveux d'huile fort odoriférante, de sorte qu'elles ont toujours la tête humide et huilée. Car ils ne se mouillent jamais le corps, hommes ou femmes, qu'après ils ne s'huilent ainsi deux et trois fois la semaine pour les cheveux, mais pour le corps, parfois plus souvent que tous les jours.

Pour les femmes, elles se parfument aussi la tête, pour peu de moyen qu'elles aient, et, étant ainsi lavées, huilées et parfumées, elles se coiffent, qui est de ramener bien tous leurs cheveux de devant en arrière et se les tirer le plus qu'elles peuvent, afin qu'un seul cheveu ne bouffe ou n'aille çà et là ; puis elles les lient par derrière, où elles font une grosse houppe nouée, pour laquelle grossir elles ont une fausse perruque d'homme, mais aussi longue que celle des femmes, en forme d'une queue de cheval; et pour tenir cela, elles le garnissent par le gros bout d'une manière de dé à coudre, et là tout le reste des cheveux est arrangé ;



puis ce dé d'or ou d'argent est couvert de perles et de pierreries, selon les moyens; et il y en a telles qui portent de ces fausses chevelures, parce que cela sert à nouer leurs cheveux par derrière et à grossir leur houppe. Elles y mettent encore des fleurs odoriférantes du pays, qui n'en manque pas. Cela ne paraît pas toutefois. Bref, tout cela est si bien agencé qu'un cheveu ne passe pas l'autre.

Pour le regard des hommes, il n'est permis qu'aux soldats et aux officiers du roi et aux gentilshommes de porter les cheveux longs, ce qu'ils font la plupart, et aussi longs que les femmes; voire ils prennent autant de peine qu'elles à les laver, à les dégraisser, à les huiler et les parfumer de fleurs; et il n'y a point d'autre différence, sinon que les hommes lient leurs cheveux sur un des côtés, ou droit au-dessus de la tête, et non derrière comme les femmes; mais aussi ne portent-ils jamais de fausse perruque.....

Les Maldives sont fort fertiles en fruits et autres commodités nécessaires pour la vie de l'homme. Il y vient du mil, qu'ils nomment *oura*, en abondance, comme aussi d'une autre petite graine appelée *bimby*, qui est semblable au mil, sinon qu'elle est noire comme la graine de navet. Ces graines se sèment et se cueillent deux fois l'an. Ils en font une manière de farine, de laquelle ils font de la bouillie avec du lait et du miel de coco, et aussi des tourteaux et beignets, et plusieurs autres sortes de mangers. Il y croît aussi des racines de plusieurs sortes dont ils vivent, entre autres d'une nommée *itelpoul*, qui y vient à foison sans être semée, et est ronde et grosse comme les deux poings, peu plus ou peu moins. On la broie en la frottant sur une pierre fort rude, puis on la met sur une toile au soleil pour sécher; cela devient comme une manière d'amidon ou farine fort blanche, qui se garde tant que l'on veut, dont ils font de la bouillie, des tourteaux et des galettes, qui est un manger fort délicat, sinon qu'il charge

un peu l'estomac, et il faut qu'il soit mangé frais pour être bon.

Il y a encore d'autres sortes de racines nommées *alas*, de fort bon goût et en grand nombre, qu'ils sèment et cultivent, les unes rouges comme betteraves, d'autres blanches comme navets, et sont plus grosses d'ordinaire que la cuisse d'un homme. On les cuit et accommode de diverses sortes, et même pour les garder au long de l'année (parce qu'elles ne viennent qu'à la fin de l'hiver, au mois de septembre), ils les confisent avec du miel et du sucre de coco, et c'est une bonne partie de la nourriture de ces peuples. De froment, appelé *godam*, ou de riz, qu'ils nomment *andoue*, il n'y en croît point; mais il vient quantité de riz de la terre ferme, que les marchands leur apportent, et pour ce ils en usent fort, et est à bon marché. On le mange et accommode de diverses sortes, le faisant cuire seul dans l'eau, et on le mange avec d'autres viandes au lieu de pain, ou bien en y mêlant des épiceries, quelquefois avec du lait et du sucre de coco; quelquefois ils y font cuire des poules ou bien du poisson, ce qu'ils accommodent fort proprement et délicatement. Ils le font aussi cuire, puis sécher et broyer, et de cette farine, avec des œufs, du miel, du lait et du beurre de coco, en accommodent des tourtes et mangers fort excellents.

Au reste, les herbes et les arbres foisonnent partout dans ces îles. Il y en a grand nombre qui portent fruits, d'autres qui n'en ont point, et dont ils mangent néanmoins les feuilles, qui sont douces et délicates; d'autres qui servent à toute autre sorte d'usage. Pour les fruits, il y a des citrons, des grenades et des oranges en si grande abondance, que rien plus; des bananes, que les Portugais appellent figues d'Inde, et aux Maldives *quella*, qui est un gros fruit qui multiplie beaucoup, délicieux et de grande nourriture, en telle sorte qu'ils en nourrissent les petits enfants au lieu de bouillie; outre une

infinité d'autres que je ne puis désigner, dont les uns ressemblent en quelque chose à nos prunes, poires, figues, concombres et melons, bien que ce soit en des arbres. Mais il n'y en a point de plus utile que le coco, ou noix d'Inde, qu'ils appellent *roul*, et le fruit *cate*, lequel abonde aux Maldives plus qu'en aucun lieu du monde, qui en fournissent, par manière de dire, plusieurs régions voisines, à cause de quoi les habitants en savent mieux tirer la substance et les commodités qu'on en peut avoir, que n'ont pas les autres. C'est bien la plus grande et merveilleuse manne qu'on se saurait imaginer, parce que ce seul arbre peut servir à tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme, leur fournissant en abondance du vin, du miel, du sucre, du lait et du beurre; et davantage la moelle ou l'amande sert pour manger avec toutes sortes de viandes au lieu de pain; car là il ne s'en fait et ne s'en voit point; de sorte que j'ai été cinq ans ou plus sans en goûter, ni seulement en voir; et toutefois j'étais si accoutumé à cette façon de vivre, que cela ne me semblait point étrange. Outre cela, le bois, l'écorce, la feuille et les coquilles servent à faire la plus grande partie de leurs meubles et ustensiles.

Quant au bois pour brûler, il y en a une telle quantité qu'il ne s'achète point, d'autant que le pays est fort couvert de toutes sortes d'arbres, ce qui donne une grande ombre et beaucoup de fraîcheur et de plaisir. Il y a même des arbres qui ne servent à autre chose qu'à brûler, étant loisible de les aller couper quand on en a besoin; comme aussi il y a des îles entières qui en sont pleines, où chacun envoie tous les jours ses gens et ses esclaves en querir pour son usage. Au reste, en cette abondance de fruits, comme j'ai dit, c'est chose admirable que chacun des treize atollons produit diversité de commodités; et encore qu'ils soient tous sous un même climat, néanmoins chacun n'a pas tout ce qui lui est nécessaire, en



sorte qu'ils ne se peuvent passer les uns des autres. Vous diriez que Dieu ait voulu que ces peuples se visitassent les uns les autres, tant il y a de diversité, et ce qui abonde en l'un est rare en l'autre.

Les gens de métier sont assemblés en des îles à part, comme les tisserands en l'une, les orfèvres en l'autre, les serruriers, les forgerons, les faiseurs de nattes, les potiers, les tourneurs et les menuisiers. Bref, tous les métiers ne sont point mêlés ; chacun a son île. Néanmoins ils se communiquent aux autres îles en cette sorte : c'est qu'ils ont des bateaux couverts d'un petit tillac, et vont d'île en île travaillant et débitant leur marchandise, et sont quelquefois plus d'un an auparavant que de retourner en leur île et demeure ordinaire. Ils mènent avec eux tous leurs enfants mâles, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, pour les apprendre et les accoutumer. Au reste, ils couchent toujours en leur barque et y boivent et mangent, et le plus souvent y travaillent. Il me souvenait, voyant cela, de nos chaudronniers qui vont de village en village.

Quant aux animaux, il y a des poules en si grand nombre que c'est chose étrange, et elles ne coûtent qu'à prendre, car elles sont sauvages. Au marché, elles ne se vendent qu'un sou la pièce, et semblablement 36 œufs pour le même prix. C'est la viande dont ils vivent le plus, après le poisson. Il y a aussi quantité de pigeons, de canes, de râles et de certains oiseaux qui ressemblent du tout à des éperviers, mouchetés de noir et de gris, lesquels pourtant ne vivent pas de proie, mais de fruits; et plusieurs autres espèces différentes, le tout sauvage et non domestique. Les corneilles incommodent fort les habitants ; car elles sont si hardies qu'elles entrent dans les maisons pour y prendre quelque chose, encore qu'il y ait des hommes présents, dont elles ne s'effrayent quasi point, ce qui me semblait fort étrange, et, du commencement, je les croyais domestiques et privées. Il y en a

si grande abondance qu'on ne les saurait nombrer à ceux qui ne les tuent pas. Les chauves-souris y sont aussi grosses que des corbeaux. On est là aussi fort incommodé des moustiques ou cousins, qui piquent vivement; ils en sont autant ou plus tourmentés qu'en l'île de Saint-Laurent [1] ou autre part des Indes. Mais ce qui les incommode le plus, ce sont les rats, les lirons et les fournis, qui se trouvent partout, avec d'autres sortes d'animaux et de vermines, qui entrent dans leurs maisons, et leur mangent et gâtent tous leurs grains, provisions, fruits et marchandises tendres; de sorte qu'ils sont contraints, pour obvier à cela, de bâtir des loges et greniers sur des pilotis en la mer, à deux et trois cents pas de terre, où ils vont avec des bateaux, et y mettent leurs grains et leurs fruits pour les conserver. La plupart des magasins du roi sont bâtis de cette sorte.

Au reste, il n'y a point d'animaux venimeux, hormis quelques couleuvres. En la mer, il y a une espèce de couleuvres qui sont fort dangereuses. On y voit beaucoup de chats, de fouines et furets. C'est tout ce que j'ai pu remarquer des animaux qui croissent en ces îles. J'y en ai vu d'autres de toutes sortes, mais ils viennent de dehors. De bêtes de monture, il n'y en a point; d'autres gros animaux aussi peu, de sauvages ni de domestiques; bien est vrai qu'il y a des vaches et des taureaux environ 4 ou 500, mais ils appartiennent seulement au roi, qui les fait nourrir en son île de Malé; ce qui, étant amené de la terre ferme par curiosité, a multiplié jusqu'à ce nombre, d'autant qu'on n'en mange point, sinon quatre ou cinq fois l'an, aux grandes fêtes, que le roi en fait tuer un, et quelquefois pour en donner à des navires étrangers que le roi veut gratifier. J'y ai vu aussi quelques moutons, qui sont pareillement au roi. De chiens, il n'y en a point, et da-

[1] Madagascar.



vantage ils les ont en horreur. Pendant que j'y étais, les Portugais de Cochin en envoyèrent deux au roi par rareté, qui les fit incontinent noyer. Si un chien avait touché quelqu'un d'eux, il s'irait baigner à l'instant, comme pour se purifier.

La mer est tellement poissonneuse que c'est merveille, et de toutes sortes, grands et petits, principalement à cause que la mer est basse et pacifique entre les atollons, outre quelque autre propriété de ce parage. La pêcherie en est très abondante ; c'est le plus grand exercice des insulaires. Aussi est-ce leur principale nourriture, soit frais, avec du riz ou autres viandes, soit fricassé avec de l'huile de coco, ou bien cuit avec de l'eau de mer et séché pour le garder, dont outre cela ils envoient journellement plusieurs navires chargés à Achen en Sumatra et autre part.

Entre ces poissons, il y en a de gros qui les incommodent, d'autant plus qu'ils dévorent les hommes quand ils vont se baigner ou qu'ils vont pêcher, et même il s'en fallut fort peu qu'ils ne me dévorassent. On voit grand nombre de personnes qui ont perdu les bras ou les jambes.

Cette grande abondance de choses fait qu'il y coûte fort peu à vivre, et tout y est à bon marché. On a 400 cocos pour 1 larin[1], qui vaut 8 sous ; 500 bananes aussi pour 1 larin ; semblablement pour le même prix, 100 gros poissons, ou bien une douzaine de poules, ou 300 livres de racines, et ainsi des autres ; de sorte qu'il n'y a pas de pays en l'Inde où les étrangers s'enrichissent si tôt, parce que le trafic y est fort bon, et les vivres y coûtent fort peu. Aussi disent-ils par proverbe qu'eux habitants naturels ne s'enrichissent jamais, et que les étrangers seront riches. Quant à moi, j'estime que c'est le bon marché des vivres qui les

[1] Petite pièce d'argent fabriquée dans l'île du Roi et portant en lettres arabes le nom du souverain.



rend paresseux au travail et négligents, ce qui les empêche d'enrichir, d'autant que la plupart ne se soucient que d'avoir de quoi vivre, sans autre ambition ni avarice, et ils ne se mettent pas en peine d'autre chose.

L'île principale, comme j'ai dit, s'appelle Malé, qui donne le nom à tout le reste des autres ; car le nom de *dives* signifie un nombre de petites îles amassées. Elle est à peu près au milieu de toutes les autres îles, et contient de tour environ une lieue et demie. C'est la plus fertile de toutes les îles, l'étape et l'abord des autres et des étrangers, le séjour du roi et de la cour; en conséquence de quoi elle est la plus habitée ; mais certainement elle est la plus malsaine, dont ils rendent cette raison, que, de toute mémoire et antiquité, les rois y faisant leur séjour, il y meurt beaucoup de personnes qu'on y enterre chacune à part, de sorte que toute l'île en étant remplie, le soleil, qui est fort ardent, donnant là-dessus, il s'en élève des vapeurs fâcheuses et malsaines. Aussi les eaux y sont fort mauvaises ; à cause de quoi le roi est contraint, pour lui et sa maison, d'en envoyer querir d'une autre île où l'eau soit meilleure et où l'on n'enterre personne, comme font aussi les principaux et les gens de moyen de l'île.

Par toutes les îles, il n'y a point de villes closes, non pas même en l'île de Malé; mais toute l'île est remplie deçà et delà de maisons et de logements, soit des seigneurs et des gentilshommes, soit du commun peuple, et ainsi aux autres. Toutefois les maisons sont distinguées par rues et par quartiers avec un assez bel ordre, et chacun sait son département.

Les maisons et les édifices du commun peuple sont de bois de coco qu'ils coupent du tronc de l'arbre. On les couvre des feuilles du même arbre, cousues en double les unes dans les autres. Les seigneurs et les riches en font bâtir de pierre, qu'on tire de la mer des-

sous les basses et les bancs où on en trouve tant qu'on veut, de longues et de grosses. Elle est polie et de bel emploi, fort blanche, un peu dure toutefois à scier et à tailler; mais quand elle est à la pluie, elle perd à la longue sa dureté naturelle et sa blancheur, et enfin elle devient toute noire quand elle est battue de la pluie ou mouillée d'autre eau douce......

XVᵉ ET XVIᵉ SIÈCLES

QUATRIÈME PARTIE

LES VOYAGES AUTOUR DU MONDE

ET AUX TERRES AUSTRALES

MAGELLAN.

Après les découvertes de Colomb on crut qu'il était arrivé aux côtes orientales de l'Asie; les Antilles devaient être Cipangu ou le Japon; on cherchait à pénétrer plus à l'ouest, mais un immense continent barrait la route, soit au nord jusqu'à Terre-Neuve, soit au sud jusqu'au Rio de la Plata. En 1513, Balboa, l'un des conquistadors les plus importants de l'époque, s'en allant, comme Colomb, à la recherche des royaumes de l'Asie décrits par Marco Polo, découvrit enfin le Grand océan. Il avait traversé l'isthme de Darien[1], c'est-à-dire la partie la plus étroite du grand isthme de l'Amérique centrale, long de 2000 kilomètres, qui réunit l'Amérique du nord à l'Amérique du sud, entre le plateau du Mexique et le massif des Andes de la Colombie. Arrivé au sommet de la Sierra Quaréqua, à l'est du golfe de Panama, Balboa aperçut une vaste mer, dont la découverte allait faire cesser l'erreur générale, et amener enfin la solution du problème : qu'étaient les terres découvertes jusqu'alors ?

L'historien espagnol Oviedo[2] raconte qu'à la vue de cette mer immense Balboa se jeta à genoux, leva les mains au ciel et comprit aussitôt de quelle importance était la découverte que le hasard lui faisait accomplir. En lutte avec les Indiens du pays, il lui fallut se battre avec eux pour arriver au bord de la mer. A l'aide de ses mousquets et des lévriers féroces qu'il menait avec lui, il mit en fuite les sauvages et arriva enfin sur le rivage du golfe de Saint-Michel. Alors, environné de ses compagnons, il prit possession de la mer à laquelle il donna le nom de mer du Sud; il entra dans l'eau jusqu'à la ceinture, tenant d'une main son épée, de l'autre le drapeau de Castille, et fit rédiger l'acte par un tabellion du roi. Il croyait assurer à jamais la propriété de cet océan à son maître.

Il devenait dès lors évident que l'Amérique était séparée

[1] Partie méridionale de l'isthme de Panama.
[2] *Historia general*, liv. XXXIX, ch. II.

8.

de l'Asie, qu'il y avait entre elles une mer dont on ignorait encore l'étendue, et qu'il restait à exécuter un nouveau voyage de découvertes comme celui de Colomb, pour achever et compléter l'œuvre du grand navigateur. Six ans après, Magellan s'embarquait à San-Lucar pour entreprendre cette expédition et faire le premier voyage autour du monde, et Pizarre, l'un des compagnons de Balboa, partait de Panama pour conquérir le Pérou, dès 1524. Les découvertes en engendraient, d'autres ; le mouvement une fois commencé ne devait plus s'arrêter.

Fernand de Magellan était un marin portugais, né vers 1470, qui avait longtemps navigué aux Indes, aux Moluques et en Afrique. Malgré les services qu'il avait rendus à son pays, quand il y revint en 1512, il fut calomnié auprès du roi Emmanuel ; il confondit ses ennemis et passa au service de Charles-Quint (1517).

Depuis quelques années, Magellan s'occupait du grand voyage de circumnavigation qu'il exécuta plus tard ; il voulait aller aux Moluques par un nouveau chemin, par l'ouest, en passant au sud de l'Amérique et en traversant la mer nouvelle vue par Balboa. Son ami et compatriote, le cosmographe Ruy Faleiro, qui l'avait aidé de ses conseils et de sa science, passa avec lui en Espagne. Charles-Quint les accueillit favorablement, grâce à la protection de Juan de Aranda, facteur principal de l'administration coloniale [1]. Magellan présentait son entreprise au point de vue purement commercial : arriver aux Moluques par une route nouvelle, acheter directement aux Moluques et à Malacca les épices, à meilleur marché que les Portugais ne les achetaient à Calicut, et les revendre avec bénéfice en Europe. Magellan affirmait qu'on trouverait un passage au sud de l'Amérique.

L'entreprise paraissait si aventureuse, que Charles-Quint mit plus d'un an à se décider ; enfin, le 22 mars 1518, il signa un traité avec Magellan et Ruy Faleiro. Mais tout n'était pas terminé. L'ambassadeur de Portugal voulait faire assassiner Magellan ; Faleiro tombait en démence ; la contratacion soulevait mille difficultés ; le nouvel amiral manquait d'argent pour équiper ses vaisseaux ; les Espagnols

[1] Appelée la *Contratacion*.

refusaient de servir sous un Portugais ; on lui donnait pour commander ses bâtiments des capitaines ouvertement hostiles, qui se révoltèrent contre lui pendant le voyage. Magellan tint bon, vainquit tous les obstacles, fit taire l'envie, et partit, le 20 septembre 1519, du port de San-Lucar de Barrameda à l'embouchure du Guadalquivir.

La flotte se composait de cinq bâtiments de petite dimension, montés par 265 hommes, dont 13 matelots français. Parmi les personnages embarqués il faut citer l'Italien Pigafetta et Duarte Barbosa, qui ont écrit chacun une relation du voyage.

Magellan toucha successivement aux Canaries, aux îles du Cap-Vert, à la baie de Rio de Janeiro, à l'embouchure du Rio de la Plata et arriva à la baie de Saint-Julien sur la côte de Patagonie. Le long séjour qu'il fit dans cette baie diminua ses provisions, et il se vit forcé de diminuer les rations. On avait cru y trouver le détroit qu'on cherchait, et on reconnut qu'il n'y avait qu'un cul-de-sac rempli de bas-fonds. On désespéra du succès, et la mutinerie se mit dans les équipages. Ils disaient que le passage cherché était une chimère, qu'il fallait être fou pour persister, que le roi n'avait pas commandé l'impossible, qu'après s'être approché si près du pôle austral il était temps de songer au retour, qu'au delà on ne pouvait attendre qu'une mort certaine dans une mer terrible et des climats affreux. Magellan répondait : « J'ai des ordres, il les faut exécuter. Des Castillans croiront-ils avoir assez fait en parvenant à des lieux aussi voisins du pôle que ceux déjà visités par les Portugais ? J'ai diminué la distribution des vivres, mais c'est par précaution plus que par disette, et nous avons devant nous un pays où l'on trouve du gibier, du poisson, de l'eau et du bois. » Il essaya de leur rendre l'espérance et crut y avoir réussi ; mais bientôt il apprit que ses principaux capitaines avaient résolu de le tuer et de retourner ensuite en Espagne. Leur trame fut découverte et prouvée, et Magellan se montra inflexible : trois d'entre eux, Louis de Mendoza, Antoine Cocco, Gaspard de Quesada furent mis à mort ; un autre, Jean de Carthagène, fut abandonné sur la côte de Patagonie avec deux autres conjurés. Puis Magellan se remit en mer le 24 août 1520.

C'est dans la baie de Saint-Julien que Magellan vit pour la première fois les Patagons ou grands-pieds. Ces sauvages

sont grands, sans être cependant des géants comme le dit Pigafetta. La taille des plus grands n'excède jamais 2 mètres. Le 14 septembre Magellan découvrit le Rio Santa-Cruz; il y pénétra, et une terrible tempête faillit faire périr la flotte. On avait cru que le Rio Santa-Cruz était le détroit que l'on cherchait, mais il fallut encore renoncer à cette espérance.

Décidé à aller jusqu'au 75e degré de latitude pour trouver le passage, Magellan le découvrit enfin sous le 52e degré. Le 21 octobre 1520, il arriva au cap des Vierges, situé à l'entrée orientale du détroit si ardemment cherché et si justement nommé le détroit de Magellan. L'amiral s'engagea dans le détroit, en fit la reconnaissance et envoya Estevan Gomez pour explorer la sortie orientale du passage; mais Estevan Gomez abandonna l'expédition et revint en Europe après avoir recueilli Jean de Carthagène. Magellan, ne voyant pas reparaître Estevan Gomez, le crut perdu et continua sa route. Il découvrit la Terre du Feu (*Tierra del Fuego*), qu'il appela ainsi à cause des feux que les naturels allumaient pour s'avertir d'un danger, et qu'ils multiplièrent à la vue des navires espagnols. Au bout de vingt jours de traversée (27 novembre), Magellan sortait du détroit et entrait dans le Grand océan. Ses eaux calmes lui firent donner le nom d'océan Pacifique.

Quelques pilotes pensaient que, puisqu'on avait découvert le passage, il fallait s'en retourner en Espagne, et revenir avec une flotte nouvelle et pourvue de provisions fraîches. Mais Magellan repoussa cet avis et poursuivit sa route; il fit cingler au nord-ouest, trouva toujours une mer calme, sans tempête et sans vents contraires; chaque jour il faisait au moins soixante lieues.

Quand l'escadre était sortie du détroit, les vivres étaient déjà bien diminués et une partie commençait à se corrompre; aussi, malgré les vents favorables et la rapidité de la marche, la misère des équipages devint-elle bientôt extrême. Magellan traversait le Grand océan dans sa partie orientale, où l'on ne rencontre aucun archipel, et dans cette course d'au moins 16,000 kilomètres, qui dura trois mois et vingt jours, il ne trouva que deux îles désertes, n'offrant aucune ressource. Le biscuit était épuisé, l'eau corrompue; on mangeait de vieux cuirs; les souris trouvées dans les navires se vendirent un

demi-ducat [1]. Beaucoup de matelots avaient le scorbut et plusieurs succombèrent. Enfin le 6 mars 1521, il arrivèrent aux îles Mariannes qu'ils appelèrent les îles des Larrons. Magellan débarqua sur la plus grande, nommée Guam, mais il ne le fit pas sans peine, car les habitants accoururent dans leurs canots, entourèrent les vaisseaux, dérobèrent tout ce qu'ils purent prendre, même les clous enfoncés dans le bordage des navires. Repoussés dans leurs canots, ils lancèrent aux Espagnols une grêle de pierres, et forcèrent Magellan à leur infliger une sévère leçon, en brûlant leurs cabanes et en en tuant quelques-uns.

Les Espagnols remirent à la voile le 10 mars, et bientôt découvrirent l'archipel qui porte aujourd'hui le nom d'îles Philippines en l'honneur de Philippe II. Le premier groupe où Magellan aborda reçut le nom d'archipel de Saint-Lazare, parce qu'il y était arrivé le samedi de la Passion, qu'on appelle en Espagne le dimanche de Saint-Lazare. Il cingla de là vers le nord et arriva à Zébu, grande île et bien peuplée. Le sultan qui la possédait était en guerre avec celui d'une île voisine; il accueillit avec plaisir les Espagnols, qui lui promirent de le seconder contre ses ennemis, et se fit chrétien avec toute sa famille et plusieurs centaines de ses sujets. Le jour de la Pentecôte, la croix fut élevée ; on célébra la messe, et Magellan prit possession de ces îles au nom de Charles-Quint. Deux fois il battit les ennemis du sultan de Zébu; mais dans un troisième combat, le 27 avril 1521, il fut tué. La plupart de ceux qui étaient avec lui partagèrent son sort.

Barbosa et Jean Serrano furent nommés pour lui succéder ; mais Barbosa ayant maltraité avec brutalité un esclave né aux Moluques, que Magellan avait pris sur son bord, celui-ci résolut de s'en venger. Il se rendit auprès du sultan de Zébu, lui fit entendre que ces hommes avides et méchants, sous le nom de ses alliés, allaient devenir ses maîtres, et que c'était ainsi qu'ils avaient traité tous les peuples qui les avaient reçus, que partout leur cruauté et leur avarice les faisaient exécrer. Il lui fit concevoir l'espérance des richesses renfermées dans leurs vaisseaux. La crainte et la cupidité changèrent bientôt les dispositions du sultan. Les Espagnols

[1] Le ducat = 10 francs.

qui se trouvèrent à terre, ayant été invités à un festin, furent massacrés avec Barbosa et Serrano leurs chefs ; et le sultan de Zébu, qui n'avait embrassé le christianisme que par politique, renonça aussitôt à ses engagements.

Les équipages des trois vaisseaux qui restaient de l'escadre[1] étaient alors réduits à 180 hommes ; on brûla un de ces bâtiments et avec les deux autres on se dirigea sur les Moluques. Quand l'expédition eut quitté ces îles pour revenir en Europe, l'un des deux navires, la *Trinité*, se trouva trop faible pour continuer le voyage ; son capitaine retourna aux Moluques et tomba au pouvoir des Portugais. Le second bâtiment, *la Victoire*, commandé par Sébastien del Cano, prit la route du cap de Bonne-Espérance, en s'éloignant de la côte des Indes pour éviter la rencontre des Portugais ; il doubla heureusement le cap, relâcha aux îles du Cap-Vert pour se procurer des vivres, y perdit encore 13 hommes que les Portugais lui enlevèrent, et rentra enfin au port de San-Lucar, le 6 septembre 1522, avec 18 hommes d'équipage, seuls survivants de ce grand voyage.

Par leur estime, ce vaisseau avait fait 14,460 lieues[2] dans l'espace de 37 mois. Tous allèrent pieds-nus, la torche en main, rendre grâce à Dieu dans la cathédrale de Séville. Le vaisseau fut amené dans la ville et y fut conservé avec soin, comme un monument de cette mémorable expédition. Sébastien del Cano vint à la cour, alors à Valladolid, accompagné de son équipage ; Charles-Quint les récompensa tous en leur donnant des lettres de noblesse ou de l'argent.

Ce premier voyage autour du monde prouvait la sphéricité de la Terre et donnait la première notion certaine de l'étendue de sa circonférence.

Nous empruntons à Pigafetta[3] deux récits : la traversée du détroit de Magellan et de l'océan Pacifique, et la mort de Magellan.

[1] Un avait péri sur la côte de Patagonie ; un autre était retourné en Europe.

[2] Environ 58,000 kilomètres.

[3] L'italien Pigafetta servait comme volontaire dans l'expédition de Magellan, pendant laquelle il rendit de grands services à l'amiral et devint son ami dévoué. Il fut blessé dans le combat où fut tué Magellan. A son retour, il fut reçu dans l'ordre de Malte et nommé commandeur. Sa relation a été traduite de l'italien en français par Fabre, au XVIe siècle, et par Amoretti l'an IX (1801).

La traversée du détroit de Magellan et de l'océan Pacifique.

En poursuivant notre voyage vers le sud, le 21 octobre, étant par 52° de latitude, nous trouvâmes un détroit que nous appelâmes le détroit des Onze mille Vierges, parce que ce jour-là leur était consacré. Comme nous le reconnûmes ensuite, ce détroit a 440 milles de longueur, ou 110 lieues marines; il va déboucher dans une autre mer que nous appelâmes la mer Pacifique. Ce détroit est bordé de hautes montagnes neigeuses, et ses eaux sont profondes; nous ne pouvions y jeter l'ancre que très près de terre et encore par 25 ou 30 brasses d'eau. Tous les équipages étaient convaincus que ce détroit n'avait pas d'issue à l'ouest, et on n'aurait même pas cherché à la découvrir, sans les grandes connaissances de l'Amiral. Mais il savait qu'il y avait un détroit peu apparent; il l'avait vu représenté sur une carte faite par Martin de Bohême [1], savant cosmographe, carte que le roi de Portugal conservait dans sa trésorerie.

Aussitôt que nous entrâmes dans cette eau, que l'on regardait comme une baie, l'Amiral envoya deux vaisseaux pour reconnaître où elle se terminait, ou bien si elle avait une sortie, et avec deux vaisseaux il attendit à l'entrée. A la nuit, il survint une tempête qui dura trente-six heures, et nous força d'abandonner nos ancres et de nous laisser entraîner dans le détroit au gré des courants et des vents. Les deux autres vaisseaux, aussi maltraités que les nôtres, ne purent parvenir à doubler un cap [2] pour nous rejoindre et se

[1] Martin Beheim ou Behaim. — Rien ne prouve l'authenticité de cette assertion ; Magellan savait si peu qu'il y avait un détroit et où il se trouvait, qu'il était résolu à aller jusqu'au 75° degré pour découvrir un passage.

[2] Le cap de la Possession.

laissèrent aussi conduire par les vents qui les portaient toujours vers le fond de ce qu'ils croyaient être une baie; ils s'attendaient à y échouer d'un moment à l'autre, lorsqu'ils aperçurent une ouverture, qu'ils crurent n'être qu'une anse de la baie et où ils entrèrent; mais voyant que ce canal n'était pas fermé, ils continuèrent leur route, entrèrent dans une autre baie, puis dans un nouveau canal et enfin dans une autre baie beaucoup plus grande [1] que les précédentes. Mais au lieu d'aller jusqu'au bout, ils revinrent auprès de l'Amiral lui rendre compte de ce qu'ils avaient vu.

Nous étions restés deux jours sans voir reparaître les deux vaisseaux envoyés à la découverte; nous pensions qu'ils avaient été détruits dans la tempête que nous venions d'essuyer, et voyant de la fumée à terre, nous eûmes l'idée que ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper au naufrage avaient allumé des feux pour nous annoncer leur présence en ce lieu. Pendant que nous faisions ces conjectures, nous vîmes les deux bâtiments revenir vers nous, tirant plusieurs coups de bombarde et poussant des cris de joie. Nous en fîmes autant, et après avoir appris d'eux qu'ils avaient vu que la baie se continuait, ce qui faisait croire que c'était un détroit, nous nous réunîmes à eux pour continuer notre route.

Quand nous fûmes entrés dans la troisième baie, nous vîmes deux canaux, l'un au sud-est, l'autre au sud-ouest. L'Amiral envoya deux vaisseaux reconnaître le canal du sud-est et découvrir une issue sur une mer ouverte. L'un d'eux partit aussitôt et fit force de voiles sans vouloir attendre le second bâtiment, parce que le pilote avait l'intention de rebrousser chemin pendant la nuit et de retourner en Espagne. Ce pilote était Estevan Gomez, qui haïssait Magellan

[1] Le détroit de Magellan, en général assez étroit, se compose en effet d'une suite de goulets séparés par des parties plus larges.



parce que, au moment où l'Amiral obtint de Charles-Quint le commandement de l'expédition, Estevan Gomez allait être chargé d'en commander une autre, à laquelle on renonça, et qu'il ne put obtenir que d'être embarqué comme pilote sur la flotte de l'Amiral. De plus, il était irrité d'être sous les ordres d'un Portugais. Pendant la nuit, il s'entendit avec les autres Espagnols de l'équipage; ils blessèrent et mirent aux fers le capitaine du vaisseau, Alvaro de Mesquita, cousin-germain de l'Amiral, et le ramenèrent ainsi en Espagne. L'autre vaisseau croisa dans le canal pour attendre le retour d'Estevan Gomez, mais inutilement.

Nous étions entrés dans le canal du sud-ouest et nous parvînmes à une rivière que nous appelâmes la rivière des Sardines, à cause de la prodigieuse quantité de ces poissons que nous y trouvâmes. Nous y restâmes quatre jours à attendre les deux autres vaisseaux; mais pendant ce temps on envoya une chaloupe bien équipée pour aller reconnaître l'extrémité de ce canal, qui devait avoir une ouverture sur la mer. Elle revint trois jours après et nous apprit qu'en effet ils avaient vu le cap où finissait le détroit et une grande mer, c'est-à-dire l'Océan. Nous en pleurâmes tous de joie. On donna le nom de Désiré[1] au cap qu'on venait de découvrir, parce qu'en effet nous désirions depuis longtemps de le voir.

Nous revînmes en arrière pour rejoindre les deux autres vaisseaux. On demanda au pilote Jean Serrano ce que l'autre navire était devenu; il répondit qu'il le croyait perdu, parce qu'il ne l'avait plus revu depuis qu'il était entré dans le canal. L'Amiral donna l'ordre de le chercher partout, principalement dans le canal où il était entré; il fit placer, à l'embouchure du détroit et dans un endroit éminent, un étendard, au pied duquel on mit une marmite renfermant une lettre qui

[1] Cabo Dezeado.

indiquait la route qu'on allait tenir, afin que Gomez pût suivre la flotte, s'il venait à passer par là.

Si nous n'avions pas découvert ce détroit pour passer d'une mer à une autre, l'Amiral était résolu de continuer sa route jusqu'au 75e degré de latitude sud, où, pendant l'été il n'y a pour ainsi dire pas de nuit, comme pendant l'hiver il n'y a pas de jour. Pendant que nous étions dans le détroit, nous n'avions que trois heures de nuit, et c'était au mois d'octobre.

Nous appelâmes ce détroit le détroit des Patagons. A chaque demi-lieue, on y trouve un port sûr, de bonne eau, du bois de cèdre, des sardines et beaucoup de coquillages. Il y a aussi des herbes, dont quelques-unes étaient amères, mais d'autres bonnes à manger, surtout une sorte de céleri qui pousse autour des sources et dont nous mangeâmes beaucoup, faute d'autre chose. Je crois qu'il n'y a pas au monde de meilleur détroit que celui-ci.

Quand nous entrâmes dans l'Océan, nous assistâmes à une chasse curieuse que quelques poissons faisaient à d'autres poissons. C'étaient des dorades, des albicores et des bonites qui poursuivaient des colondrins, espèces de poissons volants. Ces derniers, quand ils sont chassés par les autres, sortent de l'eau, déploient leurs nageoires, qui sont assez longues pour leur servir d'ailes, et volent à la distance d'un coup d'arbalète; ensuite ils retombent dans l'eau. Pendant ce temps, les autres poissons les suivent, guidés par leur ombre, et au moment où ils rentrent dans l'eau, ils les prennent et les dévorent. Ces poissons volants ont plus d'un pied de long et sont très bons à manger.

Pendant le voyage j'entretenais le mieux que je pouvais le géant patagon qui était sur notre vaisseau; au moyen de signes, je lui demandais le nom patagon de plusieurs objets, de manière que je pus faire un petit vocabulaire. Il s'y était si bien accoutumé, qu'à peine me voyait-il prendre la plume et le papier, qu'il venait

me dire les noms des objets qu'il voyait et des actes que j'accomplissais. Il nous montra comme on allume le feu dans son pays, en frottant un morceau de bois pointu contre un autre jusqu'à ce que le feu prenne à une espèce de moelle d'arbre qu'on place entre les deux morceaux de bois. Lorsqu'il se sentit à l'extrémité, dans sa dernière maladie, il demanda à embrasser la croix, et il nous pria de le baptiser, ce que nous fîmes en lui donnant le nom de Paul.

Le mercredi, 28 novembre, nous sortîmes du détroit pour entrer dans la grande mer, à laquelle nous donnâmes le nom de mer Pacifique, dans laquelle nous naviguâmes pendant trois mois et vingt jours, sans manger d'aucune nourriture fraîche. Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers qui en avaient dévoré toute la substance, et qui de plus était d'une puanteur horrible, étant imprégnée d'urine de souris. L'eau qui nous restait était infecte. Nous fûmes obligés, pour ne pas mourir de faim, de manger des morceaux de cuir de bœuf dont on avait recouvert la grande vergue, pour empêcher que le bois n'usât les cordages. Ces cuirs, toujours exposés à l'eau, au soleil et au vent, étaient si durs, qu'il fallait les faire tremper pendant quatre à cinq jours dans la mer pour les rendre un peu plus tendres; ensuite nous les mettions sur de la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois; et les souris même, si répugnantes qu'elles fussent, étaient devenues un mets recherché et se payaient un demi-ducat pièce. Ce n'était pas tout. Notre plus grand malheur fut de nous voir attaqués par une maladie[1] dans laquelle les gencives se gonflaient au point de couvrir les dents, tant de la mâchoire supérieure que de l'inférieure, de sorte que ceux qui en étaient atteints ne

[1] Le scorbut.



pouvaient plus manger. Nous perdîmes dix-neuf hommes, parmi lesquels le Patagon et un Brésilien que nous amenions en Europe. Nous eûmes une trentaine de malades, qui avaient de vives douleurs dans les bras et dans les jambes ; mais ils guérirent. Quant à moi, je ne puis trop remercier Dieu de ce que, pendant tout ce temps, et au milieu de tant de malades, je n'ai pas éprouvé la moindre atteinte.

Pendant ce temps de trois mois et vingt jours, nous fîmes environ 4000 lieues dans cette mer que nous appelâmes Pacifique, parce que, durant tout le temps de notre traversée, nous n'éprouvâmes pas une seule tempête. Nous ne vîmes aucune terre pendant tout ce temps, excepté deux îles désertes [1], où nous ne trouvâmes que des oiseaux et des arbres ; c'est pour cela que nous leur donnâmes le nom d'îles Infortunées. On ne trouva point de fond le long de leurs côtes et nous ne vîmes que plusieurs requins. Elles sont à 200 lieues l'une de l'autre, la première par 15° de latitude sud, la seconde par 9°. D'après la marche de notre vaisseau nous faisions chaque jour de 60 à 70 lieues ; et si Dieu et sa sainte Mère ne nous eussent pas accordé une heureuse navigation, nous serions tous morts de faim dans une si vaste mer. Je ne crois pas que personne à l'avenir veuille recommencer un pareil voyage.

La mort de Magellan.

Nous partîmes à minuit, au nombre de 60 hommes, armés de cuirasses et de casques. Le roi chrétien, son gendre et plusieurs chefs de Zébu, avec beaucoup d'hommes armés nous suivirent dans vingt ou trente bateaux. Nous arrivâmes à Matan trois heures avant le jour. L'amiral ne voulut pas commencer l'attaque à ce moment ; il envoya à terre le Maure dire à Cilapu-

[1] Probablement deux îlots de l'archipel de la Société (îles Taïti).

lapu et aux siens que s'ils voulaient reconnaître la souveraineté du roi d'Espagne, obéir au roi de Zébu et payer le tribut qu'on venait leur demander, ils seraient traités en amis, sinon qu'ils feraient connaissance avec nos lances. Les insulaires ne furent pas épouvantés de nos menaces ; ils dirent qu'eux aussi avaient des lances, bien qu'elles ne fussent que de bambou et de bois durci au feu ; ils demandèrent seulement qu'on ne les attaquât pas pendant la nuit, parce qu'ils attendaient des renforts. C'était un piège qu'ils nous tendaient, espérant que nous commencerions le combat aussitôt, et que nous tomberions dans les fossés qu'ils avaient creusés entre le bord de la mer et leurs maisons.

Mais nous attendîmes le jour. Nos chaloupes ne pouvant approcher de terre à cause des rochers et des bas-fonds, nous nous mîmes à l'eau jusqu'à la ceinture et nous marchâmes assez longtemps avant d'arriver à terre. Nous n'étions que quarante-neuf, ayant laissé onze hommes à la garde des chaloupes. Les insulaires étaient environ quinze cents ; ils se formèrent en trois corps et se jetèrent sur nous en poussant des cris terribles. Deux de leurs bataillons nous prirent de flanc, le troisième nous attaqua de front. L'amiral partagea son monde en deux pelotons. Les mousquetaires et les arbalétriers tirèrent de loin pendant une demi-heure sans faire grand mal à l'ennemi ; car, bien que les balles et les flèches traversassent leurs boucliers formés de planches assez minces et les blessassent aux bras, ils continuaient à combattre et devenaient plus hardis et plus furieux. Ils nous lançaient des lances, des pieux durcis au feu, des pierres, de la terre, en si grande quantité, qu'il devenait difficile de se défendre. Ils jetèrent même contre l'amiral des pieux ferrés par le bout. Croyant les intimider, on alla brûler leurs cases ; ils n'en devinrent que plus acharnés et se ruèrent sur nous avec fureur. Une flèche empoisonnée

perça la jambe de l'Amiral, qui ordonna la retraite; mais le plus grand nombre de nos hommes se sauvèrent en désordre, et nous restâmes seulement sept ou huit avec l'Amiral.

Les insulaires avaient remarqué que leurs coups ne nous faisaient aucun mal quand ils touchaient la tête ou le corps, à cause de nos armures, et que nos jambes n'étaient pas défendues; ce fut là qu'ils dirigèrent leurs lances, leurs flèches et leurs pierres, et en si grande quantité que nous ne pûmes y résister. Les bombardes des chaloupes ne nous servaient à rien, parce que les chaloupes étaient trop éloignées. Nous nous retirâmes donc peu à peu, en combattant toujours, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, et poursuivis avec acharnement par l'ennemi, et de si près qu'ils venaient reprendre les lances qu'ils nous avaient jetées. Ils connaissaient l'Amiral; aussi c'est lui qu'ils attaquaient surtout; deux fois ils firent sauter le casque de sa tête. Malgré notre petit nombre, nous combattîmes près d'une heure. Un insulaire atteignit avec sa lance le front de l'Amiral, qui lui passa la sienne à travers le corps et ne put la retirer. Il ne put alors sortir son épée du fourreau, parce qu'il était blessé au bras. Les ennemis, le voyant désarmé, se jetèrent sur lui; l'un lui donna un coup de sabre sur la jambe gauche et le renversa; tous alors se précipitèrent sur lui et l'achevèrent.

Ce fut ainsi que périt notre guide, notre lumière et notre soutien. Lorsqu'il tomba et qu'il se vit accablé par l'ennemi, il se tourna plusieurs fois vers nous pour voir si nous avions pu nous sauver. Comme nous étions tous blessés et que nous étions hors d'état de pouvoir le secourir, nous nous retirâmes à la hâte sur nos chaloupes qui étaient sur le point de partir. C'est donc à l'Amiral que nous dûmes notre salut, parce qu'au moment où il périt, tous les insulaires se portèrent à l'endroit où il était tombé.

Mais la gloire de Magellan survivra à sa mort. Il avait toutes les vertus; il montra toujours une constance inébranlable au milieu de ses plus grandes adversités. En mer, il se soumettait à de plus grandes privations que le reste de l'équipage. Savant plus qu'aucun autre dans la connaissance des cartes nautiques, il excellait dans l'art de la navigation, ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le premier le tour du monde.

DRAKE.

Il se passa cinquante-cinq ans, après le voyage de Magellan, avant qu'un autre marin, sir Francis Drake, osât refaire le tour du monde.

L'Anglais Drake, né en 1540 et mort en 1596, est l'un de ces hommes du seizième siècle, si vigoureusement trempés, qu'on trouve en grand nombre dans toutes les branches de l'activité humaine : navigation, guerre, politique, lettres, sciences, arts, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, aux Pays-Bas, esprits supérieurs au milieu de fortes générations, qui ont accompli la Renaissance, c'est-à-dire transformé l'Europe du Moyen-Age.

Drake avait été matelot. A force d'intelligence et de volonté, il avait acquis l'instruction nautique nécessaire pour devenir capitaine. En 1565, il alla en Amérique où il fut ruiné par les Espagnols, qui confisquèrent sans raison sa cargaison. Plein de vengeance, il voua aux Espagnols une haine implacable et ne cessa dès lors de leur faire la guerre, de brûler leurs villes, de détruire leur commerce en Amérique et en Afrique.

En 1577, il entreprit une expédition dans l'océan Pacifique, toujours dans le but de ravager les possessions espagnoles. La reine Élisabeth lui donna le commandement de cinq navires avec lesquels il partit de Plymouth le 15 novembre 1577. On le trouve successivement : à Mogador, aux

îles du Cap-Vert, au Brésil, au Rio de la Plata, à la baie Saint-Julien où il trouva une potence dressée autrefois par Magellan, et qui lui servit aussi à pendre un de ses capitaines. On le voit ensuite traverser le détroit de Magellan, et, rejeté au sud par la tempête, découvrir le cap Horn. En vrai corsaire, il ravage Valparaiso au Chili, Arica et le Callao au Pérou, les côtes de l'isthme de Panama et celles du Mexique. Réduit à un vaisseau et chargé de richesses, Drake voulait revenir en Europe; mais craignant de rencontrer les Espagnols au détroit de Magellan, il résolut de chercher un passage au nord-ouest de l'Amérique. Il alla jusqu'au 43° degré de latitude nord, ne trouva pas de passage et revint à la baie de San-Francisco. Il prit possession du pays qu'il appela la Nouvelle-Albion (Californie) et mit à la voile le 29 septembre 1579 pour les Moluques. De là, il toucha à Java, doubla le cap de Bonne-Espérance, relâcha à Sierra-Leone et rentra à Plymouth le 3 novembre 1580, après une navigation de trois ans.

Accusé de piraterie par ses ennemis, envieux des richesses qu'il avait rapportées, et par les Espagnols auxquels il les avait enlevées en pleine paix, il trouva un appui auprès d'Élisabeth, qui le fit chevalier. La grande reine d'Angleterre savait qu'elle aurait bientôt besoin de ce marin intrépide contre le roi d'Espagne Philippe II. En effet, la guerre éclata en 1585, et sir Francis Drake fit une série de courses contre les possessions espagnoles, et, en 1588, il joua un rôle important dans la lutte contre l'Invincible-Armada. En 1594 enfin, renvoyé de nouveau contre les possessions espagnoles en Amérique, il mourut en mer pendant l'expédition.

La relation du voyage de Drake qu'on va lire est celle que Bérenger a rédigée d'après les sources pour sa *Collection abrégée des voyages autour du monde* (Paris, 1789, 10 volumes in-8°).

Drake partit de Plymouth avec une flotte de cinq bâtiments. Le plus grand était le *Pélican*, de 100 tonneaux, et il le monta comme amiral : les autres étaient l'*Élisabeth*, de 80 tonneaux, commandé par le vice-amiral Jean Winter; le *Souci*, de 30 tonneaux, commandé par Jean Thomas; le *Cygne*, de 50 tonneaux, dont le

capitaine était Jean Chester; et le *Christophe*, yacht de 15 tonneaux, sous les ordres de Thomas Moon. Cette flotte avait été équipée en partie aux frais de Drake, en partie aux frais d'aventuriers et de particuliers : on y comptait 164 matelots vigoureux; elle était fournie de toutes les provisions nécessaires pour un voyage hasardeux de si long cours. Il y donna tous ses soins, et pourvut aux malheurs qui pouvaient arriver aux vaisseaux, aux suites de la guerre et d'un long séjour sur les mers; il le fit avec la prévoyance d'un marin expérimenté, qui veut rendre son entreprise utile à la grandeur et à la gloire de sa patrie. Sa table était servie en vaisselle d'argent; la cuisine était fournie d'ustensiles de ce métal qui n'est point à craindre par les effets d'un air humide et salin : il embarqua même avec lui des joueurs d'instruments, parce qu'il connaissait la puissance de la musique sur la santé et sur les passions.

Il cacha l'objet de son voyage avec soin : ses gens croyaient faire voile vers Alexandrie, et ils étaient parvenus sur les côtes du Brésil, avant de savoir qu'ils allaient passer le détroit de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud.

Il mit à la voile le 15 novembre 1577, et sortit de Plymouth ; mais une tempête, telle qu'aucun de ces vieux marins n'en avaient vu une pareille, les assaillit lorsqu'ils étaient à peine au dehors du port, et les força de se jeter dans celui de Falmouth, où ils demeurèrent jusqu'au 13 décembre, pour réparer les dommages que leurs vaisseaux avaient essuyés. Ils arrivèrent le 25 sur les côtes de Barbarie, jetèrent l'ancre sur le rivage de l'ile Mogador, à environ un mille du continent ; entre lequel et cette île on trouve un port très commode ; il en partit le 27 janvier 1578, et découvrit le cap Blanc, où ils s'arrêtèrent. Dans leur course ils prirent divers bâtiments espagnols.

Drake y fournit son équipage de poissons frais, et

l'habitua au service de terre comme à celui de mer. Les habitants vinrent vers eux, et apportèrent de l'ambre et autres résines, pour les échanger contre diverses marchandises qui leur étaient plus nécessaires. Il prit soin qu'ils eussent lieu d'être contents des Anglais, et mettant à la voile le 22 janvier, il cingla vers les îles du Cap-Vert, et jeta l'ancre près de celle de Mayo, pour y renouveler sa provision d'eau douce; mais lorsqu'il y eut débarqué, il en trouva la ville abandonnée. Il pénétra plus avant dans le pays, et y vit des vallées abondantes en figues, en noix de coco et autres fruits; mais il ne put découvrir de traces qui pussent le conduire vers les habitants, pour commercer avec eux. Ils parcoururent l'île sans être troublés dans leurs recherches; ils n'y trouvèrent de l'eau que dans un tel éloignement de la mer, que le travail de l'amener sur les vaisseaux parut plus grand que le besoin; mais il leur coûtait peu d'y chercher le sel que l'usage leur rendait nécessaire : le rivage en était presque couvert, le flux y amenait l'eau de la mer, le soleil y durcissait le sel : ce serait une source abondante de commerce pour cette île. Quoiqu'elle nourrisse beaucoup de chèvres, d'oiseaux, de fruits divers et de bon goût, on ne pouvait y trouver d'objets de commerce, parce que les Portugais qui l'habitent ne peuvent trafiquer avec les étrangers, sans s'exposer à des peines sévères.

Le 31 janvier, ils vinrent à Santiago, dont les Portugais ont fait la conquête; ils traitent les naturels avec une cruauté d'autant plus odieuse qu'elle n'est pas nécessaire; la plupart de ces noirs fuient sur les montagnes ou dans les forêts, où plusieurs meurent de faim; d'autres prennent les armes contre leurs oppresseurs, leur font éprouver de grandes pertes, et ne meurent point sans vengeance. Ils s'étaient réunis dans la partie la plus montueuse de l'île, d'où ils faisaient des irruptions sur les établissements portugais, quelquefois avec perte, ordinairement avec un succès assuré

par le désespoir. Leurs tyrans, toujours inquiets, vivent dans la crainte, dans l'angoisse, suites naturelles du crime : ils sont riches et ne sont point heureux, et occupent l'île sans en jouir.

Pendant que les Anglais cinglaient autour de l'île, on tira d'un fort trois coups de canon sur eux ; mais aucun ne les atteignit. Ils se vengèrent de cet outrage en s'emparant d'un bâtiment portugais chargé de vin, et en gardèrent le pilote ; mais ils déposèrent le reste de l'équipage sur la côte. Ce pilote, nommé Nuno de Sylva leur devenait utile par sa connaissance des côtes du Brésil ; il savait surtout quelles en sont les baies et les ports, où l'on peut trouver de la bonne eau et des provisions. Son vaisseau avait été bien réparé avant de sortir du port, mais ne pouvait être conservé jusque sur les côtes du Pérou ; Drake résolut de le laisser sur le rivage de quelques établissements espagnols d'où le pilote pouvait le ramener chez lui, avec une attestation de la manière dont il avait été pris, emmené et abandonné.

La prise de ce navire fit élever une dispute entre Drake et son ami Thomas Doughty; leur amitié se changea insensiblement en haine, qui ne finit qu'à la mort. Doughty était d'une famille honorée et avait beaucoup étudié : Drake l'avait engagé à ce voyage ; il lui semblait qu'il en serait plus heureux, et jusqu'à ce moment, ils s'étaient donné des marques d'une estime particulière et de l'amitié la plus intime.

On a caché jusqu'ici la source de leur haine aux yeux du public; nous devons l'exposer aujourd'hui, pour qu'on s'intéresse à celui qui en fut l'infortunée victime, et qu'on voie comment Drake, en s'abandonnant à la vengeance, perdit les éloges dus à ses vertus, son repos, et imprima sur sa gloire une tache ineffaçable.

On trouve dans les manuscrits d'Harley une relation de ce voyage, dont l'auteur n'a pas omis le détail de

cette querelle ; c'est sur son autorité que nous allons la raconter.

Dès que Drake se fut saisi du vaisseau de Nuno de Sylva, il en donna le commandement à Thomas Doughty comme à son ami le plus cher, le mieux éprouvé dans tous les cas, pour qu'il y maintînt l'ordre, et punît ceux qui le troubleraient. Parmi ceux qui passèrent sur ce vaisseau était un frère de Drake, jeune encore, avide de butin comme d'honneur et de gloire, et qui croyait devoir commander, parce que l'amiral était son frère ; contre les ordres précis de Drake, il brisa une caisse de ce vaisseau, et l'emporta avant que Doughty pût le savoir ; il crut qu'il n'avait besoin de s'excuser qu'auprès de son frère, et qu'il lui suffisait de lui exposer le fait pour obtenir son pardon. Mais, avant tout, Doughty le fit paraître devant lui, et lui montra toute l'étendue de la faute qu'il avait commise ; il la reconnut et le pria de la cacher à son frère : Doughty lui dit qu'il ne pouvait rien lui cacher, mais qu'il lui exposerait l'affaire si favorablement qu'il n'aurait rien à en craindre.

Le premier jour que le général vint sur la prise, Doughty lui exposa le fait ; Drake s'emporta, vit dans ce récit le désir de nuire à son frère et d'attaquer son propre honneur, auquel, par la vie de Dieu (c'était son jurement ordinaire) on ne pouvait nuire, sans devenir son ennemi. Depuis ce moment, l'aigreur s'accrut entre eux de jour en jour ; l'équipage en était étonné et en parlait diversement : les uns avaient envié la faveur dont Doughty avait joui, d'autres doutaient de sa capacité, quelques-uns semblaient voir dans l'emportement de Drake, l'effet de l'accroissement de sa fortune et de la considération qu'il avait acquise dans son pays. Tels furent les commencements de leur haine ; nous en verrons les suites.

Sur ces entrefaites, Doughty était repassé sur le *Pélican :* l'aigreur s'en accrut encore, et alla au point



qu'on se persuada que leur ancienne amitié n'avait autrefois consisté qu'en paroles. Cependant la flotte avançait; on découvrait l'île de Feu [1], qui doit son nom à un volcan qui brûle sans cesse ; on cingla ensuite sur le Brésil.

Dans cette longue traversée, ils remarquèrent dans l'eau et dans l'air des animaux qu'ils ne connaissaient point encore. Tels étaient les poissons volants, qui sont de la longueur du hareng, et ont les nageoires aussi longues que leur corps, avec lesquelles lorsqu'ils sont poursuivis par la bonite, ils s'élèvent et s'échappent de l'eau et de leur ennemi ; ils demeurent dans l'air aussi longtemps que leurs nageoires demeurent humides (car il paraît que l'humidité leur est nécessaire pour conserver leur mobilité et leur flexibilité); dès qu'elles sont desséchées, ils retombent dans l'eau, où ils se plongent, à moins qu'on ne les arrête dans leur course. Cet animal malheureux n'a pas seulement un ennemi cruel dans les eaux, mais il en trouve encore dans les airs, où il cherche sa sûreté. Une espèce d'épervier l'y poursuit et l'y dévore ; il faut que sa propagation soit très abondante, puisque tant d'ennemis ne le détruisent pas, et que dans cette saison de l'année, la mer, dans ces contrées, est couverte de leurs cadavres. Ils virent un autre poisson, qu'on nomme poisson noir ou sèche, dont de grandes troupes s'élevaient dans l'air, et dont plusieurs retombaient sur leurs vaisseaux.

Enfin, après une course de cinquante-quatre jours, ils découvrirent la terre ; c'était le 5 avril qu'ils aperçurent les côtes du Brésil.

Ils dirigèrent ensuite leur course vers le grand fleuve de la Plata, mais ils n'y trouvèrent aucune place où ils pussent jeter l'ancre. Ils allèrent plus avant, et en longeant la côte, ils découvrirent, le 13 mai, une baie ; mais quoiqu'elle eût une belle apparence, ils n'osèrent

[1] Ténériffe.

s'y confier avant de l'avoir fait sonder. La chaloupe partit; on y eut toujours la sonde à la main, et on la trouva profonde jusqu'à la distance d'une lieue loin des vaisseaux. Sur ces entrefaites le temps changea, le ciel se noircit, le vent souffla avec violence; on vit se rassembler tous les présages d'une tempête. La chaloupe voulut revenir vers les vaisseaux, mais d'épaisses nuées sillonnées d'éclairs lui en cachaient la vue, et il lui fut impossible d'y réussir. Les vaisseaux n'osaient avancer dans une baie qu'ils ne connaissaient point, et cependant la tempête rendait leur situation très dangereuse. Enfin, le capitaine Thomas, qui avait le vaisseau le plus léger, s'avança hardiment dans cette baie, rencontra la chaloupe, prit Drake, qui s'y trouvait, sur son bord, jeta l'ancre, et se trouva en sûreté, tandis que les autres luttant contre les vents déchaînés dans une mer ouverte, souffrirent beaucoup de la tempête; et la *Marie*, ce vaisseau portugais dont ils s'étaient emparés disparut à leurs yeux. Les autres découvrirent pendant l'orage des feux que Drake avait fait allumer, et ils allèrent se rallier à lui.

On ne trouva aucun habitant dans le pays, quoique diverses huttes attestassent qu'il y en avait eu; ils y trouvèrent quelques restes de volailles rôties, et des os d'autruche[1] qui paraissaient aussi gros qu'un gigot de mouton. Ces oiseaux sont si pesants, qu'à peine ils peuvent se lever; mais avec le secours de leurs ailes, ou des moignons qui leur en tiennent lieu, ils courent si vite, que les Anglais ne purent jamais les approcher d'assez près pour les tirer.

Ce port n'était point commode; on n'y trouvait pas de bon bois, ni de bonne eau; on en sortit donc le 15 mai, et on entra le 18 dans un autre beaucoup plus sûr et plus commode. Dès qu'ils y furent entrés, Drake envoya le capitaine Winter vers le sud, pour décou-

[1] Nandous, autruches de l'Amérique méridionale.

vrir, s'il était possible, le vaisseau absent ; et lui, cingla vers le nord : heureusement il aperçut le vaisseau qu'il cherchait, et il le ramena au port qui renfermait la flotte. Il y fit réparer ce qui pouvait l'être, et préparer différents ouvrages de fer : la tempête d'ailleurs avait diminué le nombre de ses vaisseaux. Quoique le lieu où il était descendu fût une île éloignée du continent d'environ un mille, il pouvait traverser à pied le canal dans les basses eaux : de là on découvrit des hommes qui dansaient sur le sommet d'une colline éloignée, et levaient les mains en haut comme pour inviter les Anglais à les venir joindre. Lorsque Drake s'en fut aperçu, il détacha la chaloupe avec des couteaux, des sonnettes, des verres, des émaux, et tout ce qui pouvait leur plaire par son utilité ou par sa nouveauté. Dès que les Anglais eurent débarqué, ils virent deux des sauvages s'avancer à eux comme députés ; ils s'arrêtèrent à quelque distance. Les Anglais, ne pouvant les faire approcher davantage par leurs invitations, lièrent leurs présents au bout d'une perche, la fichèrent en terre et s'en éloignèrent. Alors les Indiens s'approchèrent de la perche, prirent ce qu'ils y trouvèrent attaché, et y laissèrent autant de plumes qu'ils en portaient sur la tête, et y joignirent un petit os de la longueur de six pouces, avec une pointe ronde polie à son extrémité. Drake voyant qu'ils paraissaient désirer d'agir amicalement et de faire des échanges, s'avança vers la colline avec quelques-uns des siens. Les Indiens le virent approcher et se rangèrent en ligne du levant au couchant ; l'un d'entre eux allait d'une extrémité de cette ligne à l'autre, marchait en avant, en arrière, et saluant le lieu où le soleil se montre et disparait à leurs yeux, il se plaça dans le milieu de la ligne, et y demeura les mains élevées sur la tête : dans ce moment ils découvrirent la lune, et ce chef lui fit les mêmes salutations ; sans doute que ces astres sont leurs divinités, et qu'ils les prenaient à té-

moin de la sincérité de leurs sentiments de paix et de leur amitié.

Pendant ces solennités, Drake montait la colline avec ses gens à la vue des Indiens, qui en paraissaient effrayés. Lorsque les Anglais eurent remarqué leurs inquiétudes, ils rebroussèrent chemin. Alors les plus agiles des sauvages s'avancèrent vers eux, et échangèrent leurs dards, leurs plumes et leurs os pour les bagatelles qu'on avait apportées. Le commerce s'établit ainsi pendant quelque temps; et ils environnèrent les Anglais en si grand nombre, qu'ils n'auraient pu se défendre, s'ils avaient été attaqués. Mais ils se mêlaient avec les Anglais, sans avoir eux-mêmes la moindre défiance. Deux d'entre eux prirent à l'Amiral son chapeau galonné, et se le partagèrent amicalement; l'un prit le galon, l'autre le chapeau.

Ces hommes sont nus; mais quand ils sortent de leurs huttes, ou sont assis au dehors, ils mettent une peau de bête sur leurs épaules; ils roulent leurs longs cheveux autour d'un paquet de plumes d'autruche, et communément ils y enfoncent leurs flèches, afin qu'elles ne les gênent point dans leurs mouvements; elles sont faites avec des roseaux armés d'un caillou tranchant, et sont fort légères; leurs arcs ont environ une aune de long : leur principal ornement est le fard qui est de diverses espèces; ils se peignent ordinairement pour honorer leurs divinités, et tracent sur leur corps les figures du soleil et de la lune. Cet usage de se peindre est commun chez les nations qui ne connaissent point l'usage des habits; tels furent aussi les premiers Bretons. Il semble qu'on n'ait eu pour but dans ces peintures que celui de se préserver du froid; ensuite on y mit de la recherche, et on y appliqua des idées d'élégance et de beauté.

Ces sauvages n'avaient point de chaloupes, ni aucun moyen d'aller sur l'eau; c'est pour cette raison que les oiseaux qui vivent dans les îles voisines, ont si peu

appris à craindre l'homme, qu'on les peut prendre avec la main. Parmi ces oiseaux, on remarque le pingouin; il y est en très grand nombre, ainsi que les veaux marins, qui sont répandus dans toute l'étendue de ces côtes, et dont la chair fournit un mets utile aux équipages. On en trouvait ici une telle quantité, qu'on donna à la baie le nom de baie des Veaux marins. Cet animal paraît être la principale nourriture des habitants; car les Anglais en trouvèrent des morceaux crus à moitié mangés, et ils conjecturèrent que c'étaient des restes de leurs repas, dans lesquels ils ne se servent jamais de mets apprêtés, ni même cuits.

Mais, revenons à Doughty : Drake l'avait envoyé sur le *Cygne*, et c'était une première disgrâce. Les officiers de ce vaisseau, envieux de sa faveur, triomphant de de sa disgrâce, ne laissèrent échapper aucune occasion de le mortifier, de le diffamer. Lorsque ce vaisseau eut perdu de vue les autres, son équipage perdit l'espérance de jamais les rejoindre, et il craignit de manquer de provisions : la disette de vivres fit que la table des officiers fut mal servie; alors on voulut l'y rappeler; mais il s'était soumis à n'avoir pour compagnons que des matelots, et il ne voulut point les quitter; le plus honnête dans ses discours, ou le moins grossier envers lui, était le capitaine Chester. Le munitionnaire voulut encore lui retrancher des vivres; un tel homme ne devait pas avoir autant de nourriture, tandis que des gens utiles étaient menacés de mourir de faim; il ne devait avoir que les restes méprisés des autres. Doughty trouva déraisonnable qu'on ne voulût pas le traiter comme un autre homme ; il ne fit qu'enflammer la colère de cet homme brutal : « Ton partage, lui dit-il, sera le gibet, si nous revenons en Angleterre » ; et se tournant vers le capitaine, il lui demande s'il veut longtemps voyager avec cet imposteur; son regard seul peut nous perdre, et il le désire... Cette querelle obligea Drake de faire repasser Doughty sur sa

flotte, lorsque le *Cygne* l'eut rejoint; bientôt après, il mit le feu à ce vaisseau, après en avoir tiré tout ce qui pouvait être utile aux autres dans le cours du voyage.

Doughty était remonté sur le *Pélican;* mais il y avait été trop diffamé par le munitionnaire, pour y être bien reçu; les plaintes que cet homme en avait portées avaient été bien accueillies du général; il en avait cru les exagérations, les calomnies, parce qu'il ne cherchait que des raisons pour justifier sa haine, et la lui faire ressentir. Il dit à Drake que souvent on lui avait entendu dire que ses paroles méritaient plus de foi que les serments du général; qu'il avait tenu des discours insolents et ridicules. Il irrita encore si fort Drake, qu'il fit transporter Doughty sur le *Carter* ou le *Discoureur*, un des vaisseaux espagnols, enlevés sur les côtes d'Afrique, où était aussi le munitionnaire, et d'autres hommes aussi grossiers que lui. Pendant que les vaisseaux demeurèrent dans le port, il arriva un accident singulier, qui aide à jeter du jour sur la déplorable destinée de Doughty.

Lorsqu'il était à bord du yacht, il s'y trouva Thomas Cuttle, qui avait été quelque temps sous les ordres de Drake, capitaine du *Pélican*, qui avait désiré l'avoir auprès de lui. Il ne put voir la manière dure avec laquelle Doughty était traité, et dans un accès de colère, il voulut quitter les vaisseaux, et se rendre sur le continent; il traversait le canal peu profond qui séparait l'île du continent, et quand il fut au milieu, il se tourna vers ceux qui le regardaient s'éloigner, et leur déclara qu'il n'avait rien vu dans Thomas Doughty qui ne fût agréable à Dieu, qu'il n'en avait jamais rien connu, sinon qu'il était l'ami de Drake, et que plutôt de voir sans cesse les durs traitements qu'on lui faisait essuyer, il préférait de tomber dans les mains des cannibales. Il se recommanda ensuite à leurs prières, parvint au rivage, s'avança dans le pays, et mit le feu à ses armes pour attirer les habitants dans le lieu où il

était. Drake vit ce feu, et crut que c'était un signal de Cuttle pour qu'on vînt le reprendre ; il y envoya sa chaloupe, et les hommes qui la montaient parvinrent à le ramener sur le vaisseau.

Précisément au moment où l'on allait sortir du port, Drake vint à bord de l'*Élisabeth*, et ayant rassemblé l'équipage, il lui dit qu'il allait envoyer deux hommes sur le vaisseau ; qu'il ne savait comment il avait pu les joindre à lui pour faire ce voyage ; que l'un était Doughty, le plus séditieux, le plus inquiet et le plus méchant des hommes, qu'il avait trop estimé autrefois, et son jeune frère, qui était sorcier, et qu'on ne devait souffrir nulle part, puisque s'il avait des connaissances, il les devait au diable. Il avertit les matelots de ne leur parler jamais, de n'avoir aucune liaison avec eux ; que si quelqu'un le faisait, il le regarderait comme son ennemi, comme celui des succès de son voyage. Il recommanda encore qu'on ne les laissât ni lire ni écrire, leur fit espérer de grandes richesses de son voyage, dit que le moindre d'entre eux ne serait plus dans la nécessité de se remettre en mer ; qu'arrivé en Angleterre, il pourrait y vivre en seigneur : « Car pensez, leur dit-il, que l'or sera ici en telle abondance, que chaque vaisseau en sera plus chargé que de bois. »

Après ces avis, il envoya les deux frères Doughty sur l'*Élisabeth ;* ses ordres furent exécutés ; on n'osa leur parler, et quoiqu'ils payassent leur dépense, leur chambre était la plus mauvaise du vaisseau, leur nourriture égale à celle du mousse le plus méprisé. Le premier bosman eut pitié du sort de Thomas Doughty ; il partagea sa chambre avec lui, et cet acte de considération lui fit perdre son emploi ; il demeura dans la disgrâce aussi longtemps que dura le voyage.

Après avoir demeuré quatorze jours dans ce port, pendant lesquels ils vécurent en bonne intelligence avec les sauvages, les Anglais mirent à la voile le 3 juin, et cinglèrent vers la mer du Sud ; mais après

une course heureuse de six jours, ils s'arrêtèrent dans une petite baie, pour y mettre en pièces le *Christophe*, qui, à cause de sa petitesse, fut jugé incapable de soutenir des mers orageuses et presque inconnues, où l'on allait pénétrer ; car ceux qui jusqu'alors y étaient parvenus n'en avaient donné que des relations fort imparfaites.

Avant d'aller plus loin, ils trouvèrent à propos de jeter l'ancre encore un peu plus au sud, afin d'y chercher la prise portugaise, que la tempête avait séparé d'eux le 27 avril. Devait-on rebrousser pour la chercher ? C'est ce qui paraissait bien hasardeux et bien pénible. Fallait-il s'avancer plus avant et l'abandonner ? Il était cruel de perdre ainsi une partie de ses forces, et de laisser ses compagnons, ses amis, qui s'étaient embarqués volontairement pour courir la même fortune, exposés à une mort certaine, ou à une pesante captivité. Ces pensées tourmentaient Drake ; ils marchèrent encore jusqu'au 18. Après la prière, par laquelle ce chef commençait toutes ses entreprises, et dont il donnait toujours l'exemple, ils découvrirent enfin leurs compagnons près du port de Saint-Julien. Leur vaisseau avait une voie d'eau ; il avait beaucoup souffert de la tempête, et cherchait péniblement à retrouver la flotte. Drake, pour les aider à réparer les dommages qu'ils avaient reçus, jeta l'ancre dans ce port.

A peine avaient-ils débarqué, qu'ils virent venir à eux deux des habitants du pays dont Magellan a fait une description effrayante, et qu'il a peints comme un peuple de géants et de monstres. Ils ne trouvèrent pas ces récits sans fondement ; car le plus petit de ceux qu'ils virent était plus gros et plus grand que le plus bel homme des vaisseaux. Les deux qui vinrent vers les Anglais leur parurent doux et pacifiques ; ils reçurent tout ce qu'on voulut leur offrir, et donnèrent toute leur attention aux premières choses qu'ils virent. Ce qui



parut leur faire le plus de plaisir, fut de voir lancer une flèche anglaise au canonnier Oliver ; ils voulurent l'imiter ; mais ils ne purent jamais lancer leurs flèches aussi loin que la sienne.

Pendant cette espèce de lutte amicale, un troisième sauvage survint, qui parut choqué de ce que ses compagnons étaient si familiers avec des étrangers, et le leur reprocha vivement. Il montra bientôt les sentiments qui l'animaient ; car un Anglais, voulant montrer à ce dernier Indien une preuve de sa force et de son adresse, essaya de décocher une flèche devant lui ; mais comme il tendait l'arc avec effort, la corde se rompit. Les Indiens, qui ne connaissaient pas d'autres armes, et ne voyaient plus dans les Anglais que des hommes désarmés, les suivirent, et lorsqu'ils les virent monter négligemment sur leur chaloupe, ils leur lancèrent leurs flèches, dont l'une atteignit Winter, qui avait l'arc détendu dans sa main ; il fut blessé à l'épaule ; et comme il cherchait à remettre son arc en état, une seconde flèche le frappa sur la poitrine. Le canonnier voulut tirer sur ces ennemis perfides ; et dans ce moment une nouvelle flèche lui donna la mort.

Peut-être aucun d'entre eux n'aurait échappé aux flèches des Indiens, si Drake n'eût ranimé leur courage ; il leur dit de ne point rester dans la même place, mais d'en changer sans cesse, afin que l'ennemi n'eût plus d'objet fixe, et de mettre tout ce qu'ils pourraient devant eux pour amortir la force des flèches. A l'instruction, il joignit l'exemple ; il se baissait, se relevait, allait de côté et d'autre avec tant de promptitude, que les Indiens demeuraient immobiles, comme s'ils eussent été désarmés. Alors Drake prend le fusil dont le malheureux canonnier avait inutilement voulu faire usage, et fit feu sur les Indiens. Une grêle de petites balles vint frapper le ventre de celui d'entre eux qui avait commencé la querelle, et avait donné la mort à Oliver. Il poussa des cris effroyables qui épouvantèrent

tous ceux qui étaient venus se joindre à eux : ce coup leur inspira tant d'effroi, que malgré leur désir de combattre encore, ils laissèrent les Anglais enlever leur ami blessé. Il avait une blessure au poumon, et languit encore deux jours ; puis il mourut et on l'ensevelit avec tous les honneurs militaires.

Ils demeurèrent encore deux mois dans cette contrée, sans être attaqués de nouveau par ses habitants. Dans cet intervalle, ils virent un gibet que Magellan avait fait élever, et auquel il avait fait suspendre quelques séditieux de son équipage; cette vue fit peut-être commettre à Drake l'action la moins honorable de sa vie. Nous allons l'exposer un peu au long.

Drake crut devoir tenir dans ce port un conseil où il appela tous les officiers qui servaient sous lui : il y déploya sa patente, où la reine lui donnait droit de vie et de mort, avec toute la plénitude dont elle jouissait elle-même ; ensuite il exposa avec beaucoup d'éloquence le sujet de cette assemblée ; car, quoique son éducation n'eût pas été soignée, il avait une grande facilité à parler et à parler bien. Il accusa Jean Doughty, qui avait été le second en dignité après lui dans ce voyage, d'avoir apporté des obstacles à leurs succès, d'abord en son absence, puis en sa présence même, et d'avoir voulu le faire assassiner. Il avait déjà, disait-il, reçu des avis de ses mauvais desseins avant son départ d'Angleterre ; mais il avait espéré de lui faire abandonner ses odieux projets. Ensuite il invita l'assemblée à décider sur ses allégations et sur le sort du coupable, après avoir fait sentir combien il avait agi avec patience, avec générosité, puisque, dans le temps où il connaissait les projets de Doughty contre sa vie, il l'avait cependant traité comme un ami, comme un frère. Il prouva la vérité de ses plaintes par des écrits signés volontairement par Doughty ; puis il se retira pour attendre le jugement qu'on porterait, ne voulant point juger lui-même dans sa propre cause.

Ainsi le rapporte Camden. D'autres relations assurent que de quarante personnes dont cette assemblée était composée, tous avaient condamné Doughty à la mort, avaient signé la sentence, et y avaient apposé leur sceau ; qu'ils laissaient au général le choix, le temps et le genre de mort ; que le coupable lui-même avait dit qu'il se soumettait volontairement à mourir par les mains de la justice ; que Drake, après y avoir mûrement réfléchi, donna le choix de trois genres de mort à Doughty ; d'avoir la tête tranchée dans le lieu même, ou d'être abandonné sur ces rives sauvages, ou d'attendre ce qu'en décideraient les juges, lorsqu'ils seraient de retour en Angleterre. Il eut un jour pour y penser ; il se décida pour le premier, communia des mains du chapelain avec Drake, fit une confession générale, et le 2 juillet, le prévôt lui trancha la tête d'un coup de hache.

Camden raconte différemment sa mort. Cet homme actif et courageux, dit cet historien, le second de Drake, cité devant les juges, parce qu'il s'était élevé une sédition dans la flotte, pour laquelle onze personnes furent déclarées coupables, selon les lois anglaises, fut condamné à mort, et la souffrit avec intrépidité, après avoir communié avec Drake. L'opinion la plus impartiale a été qu'il s'était conduit en effet séditieusement, que Drake avait en lui un rival de sa gloire, qui cherchait à faire abandonner le projet de passer dans la mer du Sud, et pensait à se rendre l'égal de son chef. Quelques-uns ont dit, et ce n'est pas sans fondement, que le comte de Leicester avait engagé Drake à prendre Doughty pour second, afin de s'en défaire, parce qu'il avait répandu le bruit que ce favori avait fait périr le comte d'Essex par jalousie et par vengeance.

L'auteur du manuscrit dont nous avons parlé, nommé Jean Cook, est bien moins favorable à Drake dans son récit : on remarquera que tout ce que ceux-là attribuent à Jean Doughty, celui-ci l'attribue à Thomas.



Il paraît fort ennemi du général ; on peut donc se défier un peu de ses accusations : voici le précis de ce qu'il dit de cette affaire.

Il arriva diverses choses sur cette île du port de Saint-Julien, dont il en est une que je ne puis passer sous silence, parce qu'on peut l'appeler un assassinat ; c'est là que Drake versa tout son venin sur Doughty, là qu'il satisfit sa haine, en répandant son sang par un jugement tyrannique. Il ne pouvait être tranquille aussi longtemps que cet infortuné vivait encore, lui qui s'était adonné à l'étude de la sagesse, à celle d'un sage gouvernement, autant que les autres hommes sont ardents à exercer la tyrannie. Il ne craignit pas de verser le sang de son ami le plus cher, qui ne lui était devenu odieux que pour avoir fait son devoir.

Le dernier de juin, on vit le général assis sur un tribunal, environné des équipages rassemblés, ayant à côté de lui le capitaine Jean Thomas, qui tenait à la main des papiers, dont le général exposa le contenu, avant qu'il les fît lire. Il accusa Thomas Doughty présent de s'être conduit en malhonnête homme, et s'adressant à lui-même, il lui reprocha d'avoir, par divers moyens, multiplié les obstacles à leur voyage, et de le faire tourner à son déshonneur, d'avoir commis d'autres actes encore qui le rendaient coupable. « Si tu peux prouver que tu es innocent, je redeviens ton ami ; si tu ne le peux, la mort doit être le prix de ton crime. » Doughty répondit qu'il n'avait jamais su répondre lorsqu'on était injuste envers lui, et qu'on lui parlait avec mépris. « Par qui veux-tu être jugé, lui dit Drake ? » Doughty demanda qu'on le laissât vivre jusqu'à ce qu'on fût de retour dans la patrie ; qu'alors il se soumettrait aux lois. Drake rejeta sa demande, et voulut qu'il fût jugé dans ce lieu-même ; malgré sa demande, il ne voulut pas qu'il fût libre pour plaider sa cause. « Voyez, messieurs, dit-il aux spectateurs,

comme ce drôle est discoureur ; liez-lui les bras, si vous ne voulez qu'il attente à ma vie ? Mes bons amis, Thomas Good, etc., liez-moi cet homme-là ! » On le prit, et on lui lia les mains derrière le dos : dans cet état, il lui fit des reproches cruels, et entre autres d'avoir empoisonné le lord Essex. Doughty repoussa cette accusation avec aigreur, et Drake prit à témoin les assistants du désir qu'avait le coupable de le déshonorer. Il fit lire ensuite le détail des accusations, afin que l'équipage en fût instruit; toutes se réduisaient à des mots lâchés dans la colère. Doughty ne daigna pas les nier. Alors un certain Édouard Bright se présenta pour ajouter de nouvelles accusations. Le prisonnier le pria de ne pas le charger de crimes imaginaires, mais de ne pas l'épargner. Bright l'accusa de lui avoir dit, dans le jardin de Drake, que le conseil de la reine, et la reine elle-même, avaient été corrompus. Doughty le nia. Le premier l'accusa encore d'avoir dit que le lord trésorier agissait de mauvaise foi relativement à leur expédition actuelle ; un témoin l'affirma, et Drake s'écria : « Voyez-vous de quoi ce drôle est capable ? Dieu veuille que toutes ses perfidies se découvrent ! » Doughty représenta qu'il ne pouvait trouver de preuves de son innocence qu'en Angleterre ; qu'on ne devait pas du moins le juger avant qu'il y eût écrit, et qu'on en eût reçu une réponse ; sa demande fut rejetée ; on demanda l'avis des juges. Parmi eux était Léonard Vicary, ami de Doughty, qui représenta que toute cette procédure était contraire aux lois. Drake répondit qu'il n'avait pas embarqué des jurisconsultes, pour la faire exactement et selon les lois, mais qu'il connaissait ce qu'il pouvait et ce qu'il devait faire. On ne peut, dit Vicary, décider sur la vie et la mort d'un homme qui ne se trouve qu'au milieu de ses ennemis. « Fort bien, répond Drake ; aussi n'est-ce point de cela qu'on décide ; il s'agit seulement d'examiner si, par les accusations dont il est chargé, il est punissable ou non. — Eh bien,

dit Vicary, je n'y vois aucun fondement à une sentence de mort. » Ce sentiment ne put prévaloir ; les ennemis de Doughty, ou les amis de Drake, se réunirent, ne doutèrent point des accusations dont on chargeait le prévenu, et leur donnèrent la plus grande importance ; la seule affirmation de Bright leur parut suffisante pour décider de la vie d'un homme ; il leur suffit d'un discours tenu secret en Angleterre, rendu public seulement en ce lieu, où la volonté de la loi et l'équité naturelle n'étaient point entendues. Il est vrai que Bright était un honnête homme; mais la haine des ennemis de Doughty l'entraîna. Drake, pour affecter de la modération, parut douter de la vérité des accusations ; et cependant depuis quatorze jours, il traitait Doughty comme un coupable convaincu. Après avoir exprimé ce doute, il vient vers la mer, y appelle les matelots, les officiers, excepté son frère et le prévenu, y ouvre un paquet de lettres et de billets et s'écrie qu'il a oublié la plus importante dans sa chambre; c'était la patente qui lui donnait tout le pouvoir auquel il prétendait ; il montra du moins celles qu'il avait en main ; c'étaient des lettres d'Hankind, du lord Essex, du secrétaire d'État Walsingham, du sieur Hatton, où l'on parlait de lui, où l'on en parlait avec éloge, mais écrites pour des objets indifférents ; enfin un écrit en vertu duquel Sa Majesté lui assignait cent couronnes ; il dit ensuite : « Vous voyez, messieurs, comme cet homme me méprise ; le premier des biens est une bonne réputation, et il veut détruire la mienne ; ce voyage doit nous couvrir de gloire, nous enrichir tous, et il veut que nous retournions dans nos maisons ; quelle honte pour la patrie ! quelle ignominie pour nous, si l'on nous revoit dans un port d'Angleterre, sans avoir rien fait de tout ce qu'on a droit d'attendre de vous ! Et cependant tout succès vous est interdit, si cet homme vit au milieu de nous. Messieurs, que ceux qui le jugent coupable de mort, élèvent la main. » Plusieurs qui enviaient la

faveur passée de Doughty, levèrent la main : d'autres, qui reconnaissaient son innocence, craignirent de s'exposer à la vengeance de Drake, et levèrent aussi la main ; ceux qui ne purent se résoudre à les imiter, joignirent leurs mains et priaient Dieu. Alors Drake s'assit sur son tribunal, et prononça la sentence ; mais il ajouta que si quelqu'un, de ce jour à l'assemblée suivante, pouvait trouver un moyen de sauver la vie au coupable, il l'écouterait ; il souhaitait même que ce moyen le mît en sûreté : « Je vous prie, lui dit Doughty, de vouloir me laisser avec vous jusque sur les côtes du Pérou, et de m'abandonner sur le rivage. » Drake le lui refusa, parce qu'il ne se croyait pas en sûreté tant qu'il naviguerait avec lui. Winter s'intéresse pour qu'il lui accorde cette grâce ; Drake semble se raviser un peu, et demande enfin ce qu'on juge à propos de faire ? « Faut-il retourner en Angleterre ? — Non, non, s'écria la plus grande partie de l'équipage, qui y aurait été sans ressource. — Il faut donc l'envoyer à la mort, dit Drake ? » et il renvoya l'assemblée à deux jours. Doughty demeura ainsi toute la nuit, le jour et la nuit qui la suivirent en prières, excepté les moments qu'il donnait à ceux qui venaient le visiter. Le 2 juillet il reçut ordre de se préparer à mourir. Doughty parut devant Drake avec un visage serein qui annonçait toute l'indifférence qu'il avait pour la vie, et demanda de communier avant sa mort. Drake voulut l'accompagner à la sainte Table. Doughty lui montra de la reconnaissance, et ne l'appela que son bon capitaine. L'amiral lui donna le choix du genre de mort ; il était gentilhomme et voulut avoir la tête tranchée ; ils communièrent ensemble ; le courage du condamné était égal à son innocence ; il mit toute sa confiance en Dieu ; dans aucun des moments de son dernier jour, il ne changea de visage ; il fut toujours tranquille et ferme. Après avoir communié, ils dînèrent encore ensemble pendant qu'on préparait le lieu de l'exécution ; la place fut entourée de hallebardes et de

piques ; il fit sa prière à genoux, pria pour la reine, pour le succès du voyage de ses compatriotes, pour leur retour heureux dans une patrie qu'il ne devait plus revoir, pour ses juges, pour ses amis, puis il se leva, et marcha à la mort comme on marche à un festin : « Maintenant, dit-il, je puis dire comme Thomas Morus, je ne puis faire beaucoup d'honneur à celui qui me tranchera la tête, j'ai le cou trop court : il parcourt ensuite des yeux l'assemblée, prie ceux auxquels il peut avoir fait de la peine de lui pardonner ; déclare qu'il n'a point de perfidies, point de trahisons à se reprocher envers son chef, que jamais il n'a voulu le faire mépriser ; il l'appelle encore son bon capitaine, lui dit adieu, le répète à toute l'assemblée, puis met sa tête sur le billot ; on la lui tranche ; et Drake dit la formule : « Voilà la fin d'un traître. » Quand il fut enseveli, Drake jura qu'il ne souffrirait de personne la huitième partie de ce qu'il avait souffert de Doughty.

Le jour suivant, le jeune frère du mort errait tranquille et triste, pensant à la fin malheureuse de son frère, et à son propre danger, lorsque Édouard Bright, le principal instrument de la mort de Doughty, vint à lui, et l'insulta ; ce ne fut qu'à force de prudence qu'il parvint à ne pas essuyer le sort de son frère.

Voilà quelle fut la mort de Thomas Doughty, quel fut l'examen de ses crimes, si l'on peut donner ce nom à ce qui le conduisit à la mort. On croit que la vraie cause de la haine de Drake vint des doutes, des preuves même que cet Anglais malheureux avait et fit trop connaître, que Drake n'avait point reçu de pouvoir de la reine, et que son autorité sur la petite flotte n'était pas autorisée par sa sanction. Au reste, nous n'affirmons rien, et passant sous silence le reste du manuscrit, nous revenons à la narration du voyage trop longtemps interrompue.

Après avoir réduit le nombre de ses vaisseaux à trois, il partit du port de Saint-Julien, et se trouva le

20 août dans le détroit de Magellan ; il y fut assailli de vents contraires et de divers dangers qui ajoutèrent encore aux peines qu'on éprouve dans ce passage, où quelquefois les deux rivages semblent se joindre pour s'éloigner ensuite, et laisser entre eux un espace semblable à une pleine mer. C'est dans ces derniers espaces qu'il découvrit une île, qu'en l'honneur de la reine, il nomma Élisabeth.

Le 24, il en découvrit une autre, sur laquelle il trouva un nombre incroyable d'oiseaux, qu'on a nommés depuis pingouins. On en tua jusqu'à trois mille dans un jour. Il ne nomme point cet oiseau; mais il dit qu'il est moins grand qu'une oie sauvage; qu'il est sans plumes, mais couvert d'une espèce de duvet; qu'il ne peut s'élever dans l'air, ni voler ; mais qu'il court et nage avec une vitesse étonnante ; qu'il se nourrit de poissons, se repose sur la terre, y dépose ses œufs sur des hauteurs, et que tel est leur nombre, qu'on le compare à celui des abeilles qui forment une ruche.

De cette île à la mer du Sud, le passage est étroit et tortueux ; quelquefois des promontoires le cachent, et l'on se croit dans un bassin sans issue; les détours font qu'il est difficile de doubler le cap qui le termine. Magellan dit qu'on y trouve beaucoup de ports, mais que dans la plupart on n'y trouve pas de fond. On en a trouvé depuis, que les torrents qui s'y jettent et les orages qu'on y éprouve rendent dangereux.

Le pays, sur les deux rivages, s'élève en montagnes innombrables; leurs sommets sont environnés de nuées qui se résolvent en neige, qui se durcit fortement, et subsiste toute l'année sur les hauteurs; elles devaient paraître plus sauvages aux yeux de Drake, parce qu'il traversa ce détroit au milieu de l'hiver ; cependant il y découvrit des vallées vertes, agréables et fertiles.

Il avait jeté l'ancre dans une baie peu éloignée du cap Froward; le détroit lui parut bouché, et il descendit dans une chaloupe pour y trouver une issue ; il

en trouva une vers le Nord, et ce fut par là qu'il en sortit. Il s'arrêta quelque temps pour considérer une espèce d'esquif, où quelques hommes étaient assis. Comme dans l'éloignement il ne pouvait le distinguer, il admirait ce petit bâtiment, qui avait la forme d'un demi-cercle, élevé à sa poupe et à sa proue, mais bas dans le milieu ; il l'admira plus encore, lorqu'il se fut assuré qu'il était fait d'écorces d'arbres, si artistement rassemblées avec des lanières de peau de veau marin, que l'eau ne pouvait entrer par les jointures.

Les hommes étaient bien faits, et habillés comme leurs voisins dont nous avons parlé; sur la terre, ils avaient une hutte formée avec des perches et couverte de peaux, où l'on trouvait quelques ustensiles et un vase où ils tiennent de l'eau, mais le tout d'écorces d'arbres ; ils purent remarquer en ces hommes sauvages combien le génie naturel et une application constante peut suppléer au défaut du travail et des dons de la nature, nécessaires pour l'entretien de notre vie. Ils ne connaissent point l'usage du fer, ni le fer même ; l'écaille d'une moule d'une grosseur étonnante, qui se trouve sur leur côte, leur sert au même usage ; ils lui donnent en l'aiguisant sur une pierre, un tranchant, que le bois ni la pierre ne peuvent avoir ; c'est avec cet outil qu'ils font toutes leurs opérations et leurs travaux.

Nous observerons que, quoique ces navigateurs aient traversé le détroit dans le temps le moins favorable de l'année, ils n'y employèrent cependant que seize jours ; quoique ce passage leur fût entièrement inconnu.

Dès que Drake se fut éloigné du cap Froward, il dirigea sa course vers le nord-ouest, et se trouva le 6 septembre, dans cette vaste mer du Sud, où jamais Anglais n'avait encore pénétré. Il espéra que ses gens, qui avaient beaucoup souffert sous des climats orageux et rudes, se rétabliraient bientôt sous des latitudes plus chaudes ; mais il ne put exécuter son projet aus-

sitôt qu'il l'avait espéré. Le lendemain de sa sortie du détroit, il survint, dans le moment d'une éclipse de lune, une tempête si violente qu'il n'espéra pas de lui résister; sa fureur fut moins effrayante que sa durée; elle dura trente-deux jours, et les jeta à plus de deux cents milles loin de leur route; ils se trouvaient en un tel état de délabrement, que ni leurs voiles, ni leurs ancres ne pouvaient leur être d'aucun usage. Enfin, le 7 octobre ils purent entrer dans un port où ils espérèrent de trouver quelque repos après leurs longues traverses; mais une heure après, un coup de vent vint les rejeter dans la mer; alors ils perdirent de vue l'*Elisabeth*, commandée par Winter, et dont l'équipage, comme on l'apprit dans la suite, exténué par le travail, effrayé par le danger, rentra dans le détroit, le traversa, vint atterrir sur les côtes du Brésil, et l'année suivante arriva en Angleterre.

Drake se trouvait par 55° de latitude méridionale; il y découvrit un petit archipel, et jeta l'ancre près d'une de ses îles, au grand contentement de ses matelots, qui s'y reposèrent pendant deux jours, y trouvèrent des eaux douces et fraîches, ainsi que des végétaux salutaires. Près de la baie où ils étaient, il y en avait une autre où ils virent quelques hommes nus qui suivaient les côtes dans leur chaloupe; ils échangèrent avec eux quelques rafraîchissements contre des bagatelles.

Après s'être fournis d'eau et de bois, ils remirent à la voile, et furent portés par une nouvelle tempête jusque vers le 60e degré de latitude sud. Là ils virent les côtes les plus méridionales de la Terre du Feu, et la réunion des océans Atlantique et Pacifique. Le 28 octobre, ils furent assez heureux pour se trouver sur une mer tranquille, après avoir été pendant deux mois ballottés par des tempêtes dont ils n'avaient pas eu jusqu'alors l'idée, et dans des contrées inconnues.

Le 30 octobre, ils gouvernèrent vers le rendez-vous assigné à la flotte en cas de séparation; il était situé

sous le 50e degré de latitude méridionale. En chemin ils découvrirent deux îles si remplies d'oiseaux, que les deux vaisseaux en firent promptement une abondante provision. De là, ils naviguèrent en longeant les côtes du Pérou jusqu'au 30e degré ; mais ils n'y virent, ni le vaisseau qui leur manquait, ni un port commode. Ils jetèrent l'ancre près de Mocha, une des îles qu'habitent les Indiens chassés du continent par la cruauté des Espagnols ; ils les trouvèrent disposés à leur rendre tous les services qui dépendaient d'eux ; ils leur montrèrent un lieu où ils pouvaient prendre de l'eau ; ils leur donnèrent des fruits et deux brebis grasses, et paraissaient portés au commerce.

Les Anglais s'embarquèrent donc le matin avec leurs futailles, et envoyèrent deux hommes vers le lieu indiqué ; mais à peine avaient-ils fait la moitié du chemin que les Indiens les attaquèrent, et ils y périrent. Le reste de la troupe, quoique encore dans la chaloupe, ne fut pas hors de danger ; environ cinq cents hommes, cachés derrière les rochers, lancèrent contre eux leurs dards, et tous furent blessés ; ils s'efforcèrent de gagner la haute mer, afin de se mettre hors de portée des armes de leurs adversaires, et se servir des leurs. Drake lui-même avait reçu une blessure profonde sous l'œil, et une autre dans l'estomac ; ses blessures étaient d'autant plus dangereuses, qu'ils n'avaient pas de chirurgien ; le seul qu'ils avaient eu, était sur *l'Élisabeth*, vaisseau perdu pour eux ; ils n'avaient qu'un apprenti, dont la jeunesse et le défaut d'expérience leur promettaient peu de secours ; cependant ses soins furent si heureux, que tous recouvrèrent en peu de temps la santé.

Ces Indiens, n'ayant aucun motif de plainte contre les Anglais, avaient sans doute été excités par les Espagnols à cette attaque perfide ; ce qui le leur persuadait mieux encore, c'est que ces Indiens auraient pu, un peu auparavant, leur faire plus de mal s'ils l'eus-

sent voulu, et qu'ils ne leur avaient montré que de l'honnêteté.

Vers le minuit, ils mirent à la voile, et vinrent mouiller dans la baie Philippe : comme ils avaient envoyé leur chaloupe pour visiter le pays, un Indien vint à eux dans son canot; sa physionomie était agréable ; il était vêtu d'une robe blanche, qui lui descendait jusqu'aux genoux ; il se montra doux, modeste, intelligent, comme étaient presque tous les Indiens, avant que les Espagnols leur eussent fait connaître leur perfidie et leur cruauté. Les Anglais le reçurent bien, lui firent divers présents, et le laissèrent en sûreté regagner le rivage. Quand il fut à terre, il leur fit entendre par signes qu'ils devaient attendre son retour. Il dit tant de bien des Anglais à ses compatriotes, que dans peu d'heures on les vit accourir dans un canot, chargés d'œufs, de volailles et de cochons. Un de leurs chefs était avec eux, qui sauta volontairement sur le vaisseau, et souhaita que les Anglais l'emmenassent.

Ils apprirent de lui qu'ils ne pouvaient attendre de ce lieu d'autres provisions; mais que plus au midi, il les mènerait dans un lieu où ils en trouveraient en grande abondance; ils acceptèrent la proposition, et vinrent, sous la conduite de ces bons Indiens, dans la baie de Valparaiso, peu éloignée de la petite ville de Santiago. Ils y trouvèrent des magasins de provisions, des caves remplies des vins du Chili, et un vaisseau richement chargé, qui menait à Valdivia une grande quantité de vins estimés, dont la valeur était de 60,000 pesos, ou environ 550,000 livres de France, et une grande croix d'or enrichie d'émeraudes.

D'abord les habitants crurent que les Anglais étaient des amis, et ils les invitèrent à un festin; mais ils sortirent bientôt de leur erreur. Un des matelots du vaisseau espagnol s'élança sur le rivage, et répandit l'alarme dans la ville; ses habitants prirent la fuite, au lieu de chercher à se défendre, et laissèrent en proie à



leurs ennemis tout ce qu'ils possédaient dans leurs maisons; c'est dans une chapelle que Drake et les siens trouvèrent le plus de richesses. Ils employèrent trois jours à transporter sur leurs vaisseaux toutes celles qu'on leur abandonnait; ils ramenèrent le pilote indien au lieu où ils l'avaient trouvé, et le récompensèrent au delà de ses désirs et de ses espérances. Une crainte seule troubla leur joie; ils craignirent qu'on ne se vengeât sur eux du butin qu'ils venaient de faire avec leur secours. Ils réfléchirent cependant que les Espagnols ne pouvaient venir dans ce lieu tout ouvert avec leurs vaisseaux, qu'ils n'y pouvaient débarquer sans danger, que leurs chaloupes ne pouvaient porter beaucoup de monde; en sorte qu'il était possible aux Indiens, ou de se défendre, ou de s'échapper sans une grande incommodité : ce qui les rassura sur leur sort comme sur la crainte d'être poursuivis eux-mêmes.

Ils quittèrent ce rivage, et vinrent jeter l'ancre le 19 décembre dans une baie peu éloignée de Coquimbo, l'une des villes occupées par les Espagnols. Ils s'y croyaient en sûreté, lorsque cent cavaliers, et environ deux cents Indiens vinrent pour les attaquer ; ils les virent arriver, et se retirèrent sans perte sur leurs chaloupes, excepté un seul homme, que ni les exhortations, ni les prières, ne purent déterminer à se retirer avec les autres : il fut bientôt environné des Espagnols, qui voulurent le faire prisonnier; mais il se défendit longtemps avec une hallebarbe qu'il avait dans les mains, et ne succomba qu'accablé sous la multitude et percé d'une lance au travers du corps. Les Espagnols triomphèrent de leur victoire; ils firent enlever le cadavre par les Indiens, lui coupèrent la tête et la main à la vue des Anglais, et lui arrachèrent le cœur, qu'ils emportèrent en triomphe.

Les Anglais quittèrent ces lieux, et trouvèrent bientôt un port plus sûr et plus commode, dans lequel ils construisirent des canots. Drake en sortit pour cher-

cher le vaisseau qui lui manquait, mais un vent contraire le força d'y rentrer deux jours après. Il en partit pour atteindre le port Sarcipaxa ou Tarapaxa : dès que lui et les siens y furent débarqués, ils virent un Espagnol endormi, qui avait à ses côtés dix-huit lingots d'argent, valant quatre mille ducats d'Espagne; ils prirent son argent, et laissèrent ce pauvre homme dormant encore d'un sommeil paisible. Ils s'éloignaient du rivage, lorsqu'un autre Espagnol s'offrit à leurs yeux, chassant devant lui huit brebis du Pérou; ils redescendirent et s'emparèrent des brebis; elles étaient chargées d'argent: chacune en portait cent livres, suspendues en deux parties sur son dos : ils délivrèrent ces animaux de leur pesante charge, et l'emportèrent sur leurs vaisseaux.

Plus loin, ils découvrirent une ville indienne, dont les habitants se divertissaient sur des radeaux faits avec des peaux de veau marin, gonflées d'air; ils s'asseyent entre deux de ces outres, avancent avec rapidité à la rame, et portent des poids considérables. Ils commercèrent volontiers avec les Anglais, en reçurent du verre et d'autres bagatelles, dont les jeunes et les vieux se paraient avec un égal plaisir.

Le 26 janvier 1579, ils parvinrent près de Marmarena, et Drake invita les Espagnols à commercer avec lui; ils y consentirent, et il s'y pourvut de diverses choses nécessaires, et acheta quelques brebis du Pérou [1], dont le corps est aussi gros que celui du bœuf, et qui sont si fortes, qu'une d'entre elles portait assez longtemps trois hommes sur son dos : leur cou est semblable à celui du chameau, et leur tête à celle de nos brebis. Ce sont les bêtes les plus utiles de ces contrées; elles fournissent une laine estimée et une chair très saine; elles transportent les fardeaux sur les rochers et les montagnes où aucun autre animal ne pourrait les faire

[1] Lamas.

pénétrer : la forme de leurs pieds en rend les pas fermes et sûrs, même dans les lieux les plus roides et les plus glissants.

On dit aux Anglais que le long de ces côtes, les montagnes sont si remplies d'argent, que sur cent livres de terre, on en peut séparer cinq onces de ce métal. Ils quittèrent ce lieu, et cinglant vers le nord, ils arrivèrent près d'Arica le 7 de février : ils trouvèrent dans le port trois barques qui étaient chargées de cinquante-sept pièces d'argent, chacune de la grosseur d'une brique ordinaire, et du poids de vingt livres. Ils ne firent aucun prisonnier, car leurs matelots ne craignant ni l'ennemi, ni l'orage, étaient descendus sur le rivage et s'y divertissaient tous rassemblés. C'est dans ce port que les Espagnols embarquent leurs marchandises et l'argent pour les conduire à Panama ; mais depuis les pillages de Drake, ils portent leur argent par terre jusqu'à Lima, et n'embarquent plus ici que les marchandises qui servent au commerce ordinaire, ou qu'on apporte d'Europe dans leurs foires.

Ils manquaient de bras pour attaquer la ville ; ils allèrent plus loin, et atteignirent un petit bâtiment chargé de toiles de lin et d'étoffes dont Drake aimait à être pourvu pour les besoins de son équipage ; il en renvoya les matelots avec le reste de leur charge. Il fit voile vers Chuli ; il entra dans ce port : là, était un vaisseau qui portait des lingots d'argent pour la valeur de trois cent mille pesos, ou plus de deux millions sept cent mille livres, argent de France ; mais les Espagnols avaient dépêché un exprès d'Arica, pour avertir le commandant que Drake se trouvait sur ses côtes, et l'avis y arriva deux heures avant Drake : le vaisseau fut déchargé ; ses richesses, son équipage, étaient sur le rivage quand Drake y parut ; il ne trouva qu'un Indien dans le vaisseau, et il lui raconta ce que nous venons de dire.

Drake voyant que l'alarme pouvait se répandre plus

rapidement qu'il ne pouvait faire voile, ne perdit point de temps en d'inutiles recherches, et cingla vers Lima. Il arriva au port de cette ville le 15 février; il y entra sans résistance, et s'y empara d'une douzaine de vaisseaux, dont quelques-uns étaient de grands bâtiments. La sûreté de Drake n'était pas dans les forces qu'il commandait, mais dans sa réputation, qui le rendait si redoutable aux Espagnols, qu'en le voyant ils ne pensaient qu'à fuir, sans essayer de résister; ils ne pouvaient concevoir l'espérance du succès contre lui, et peut-être Drake dut son bonheur plus à leur lâcheté, qu'à son intrépide audace, plutôt à leur sécurité, qui n'avait jamais été troublée, qu'à son activité constante.

Drake fit un grand butin dans cette occasion; il trouva dans l'un des vaisseaux espagnols une caisse d'argent cachée sous le gouvernail, et des étoffes de soie et de lin pour une somme considérable. Il ne resta pas longtemps dans ce port; il en sortit afin de tâcher d'atteindre un vaisseau qui en était parti trois jours auparavant pour se rendre à Payta. En chemin, il rencontra un autre vaisseau qui portait beaucoup d'or, et une croix de ce métal, enrichie d'émeraudes. Il continua sa poursuite; et comme il avait ouï dire que le navire qu'il cherchait allait à Panama, au lieu de Payta, il déploya toutes ses voiles; et pour encourager ses gens à le découvrir, il promit une chaîne d'or à celui qui l'apercevrait le premier : elle échut à son frère Jean, qui l'annonça vers les trois heures après minuit. Les deux vaisseaux anglais l'attaquèrent des deux côtés, et le prirent : ils y trouvèrent beaucoup de pierres précieuses, 13 caisses d'argent, 80 livres d'or, 26 tonnes d'argent brut, et de la vaisselle dont le travail était de grand prix. Ils employèrent six jours à dépouiller ce navire, et l'abandonnèrent ensuite à ceux qui le montaient.

Un écrivain espagnol dit que, durant cette poursuite, un des gouverneurs de la côte avait rassemblé

les forces du pays, pour lui en défendre l'entrée, et qu'il avait armé trois vaisseaux de 6 pièces de canon, les seules qu'il eût pu rassembler, et y avait fait monter 250 hommes; mais que dans le temps employé à l'équipement de ces navires, Drake s'était emparé de sa proie. Le capitaine espagnol, qui était biscayen, et se nommait Juan de Anton, étant près du cap Saint-François, vit un vaisseau hérissé de voiles qui venait à lui; il s'imagina que le vice-roi du Pérou lui envoyait quelques instructions, et il avait baissé ses voiles pour l'attendre. L'approche de Drake le détrompa, mais il était trop tard pour fuir ou se défendre. Selon cet écrivain, le vaisseau portait 850,000 pesos en argent (7,820,000 livres de France), et 40,000 pesos en or. Tout ce trésor appartenait à différents particuliers, excepté 180,000 pesos, qui étaient pour le compte du roi. Les Anglais y trouvèrent encore beaucoup de provisions qu'on portait à Panama.

Après cette prise, il fit voile pour la Nouvelle-Espagne[1], sans s'arrêter à Panama, qu'il supposait pouvoir être instruite de son arrivée dans ces mers. On y avait, en effet, reçu avis de la mer du Nord, que Drake, avec ses trois vaisseaux, faisait voile vers le détroit de Magellan, et sans doute dirigerait sa course vers les côtes du Pérou. Il cingla au couchant, et rencontra encore un navire des Indes Orientales, chargé de soie, de coton et de porcelaine : l'Espagnol qui en était propriétaire se trouva à bord, et fit présent à Drake d'un faucon en or, qui avait sur l'estomac la plus grosse émeraude qu'on eût vue encore. Ce présent, joint à celui d'un gobelet d'or, fit tant de plaisir à Drake, qu'il le laissa continuer sa route, après lui avoir pris cependant quatre caisses de porcelaine, qui était alors d'un grand prix en Europe.

Le 13 mars, ils virent la côte du Mexique : devant

[1] Mexique et Amérique centrale.

elle, à 2 milles de distance, était une petite île où ils trouvèrent un port, et ils y jetèrent l'ancre; ils y restèrent jusqu'au 20, qu'ils en sortirent pour donner la chasse à une frégate qu'ils virent sur la côte; ils la prirent : sa charge consistait en salsepareille, en miel, beurre et autres marchandises. Drake en ôta la salsepareille, et y mit l'or et l'argent de son propre vaisseau qu'ils rendaient pesant, puis le fit calfater et boucher les voies d'eau.

Les Anglais furent-ils occupés de ces réparations jusqu'au 26, puis ayant fait leurs provisions de bois et d'eau, ils reprirent leur course le long de la côte, menant avec eux la frégate espagnole. Le 6 avril, avant le coucher du soleil, ils découvrirent encore un vaisseau éloigné du continent d'une petite lieue; ils le poursuivirent pendant la nuit, l'atteignirent au matin, l'abordèrent rapidement et l'enlevèrent; ils en firent passer l'équipage sur leurs vaisseaux. On y trouva les lettres et patentes de don Francisco Xarate, des lettres du roi au gouverneur des Philippines, des cartes marines, qui furent utiles à Drake pour son retour, et qui devaient l'être aux Espagnols pour leur voyage de Panama à la Chine. Ils enlevèrent aussi de ce vaisseau diverses balles de marchandises, et une fille maure. Après y avoir pris ce qui pouvait les accommoder, ils s'en séparèrent honnêtement, et parurent cingler vers une petite île dont nous parlerons ailleurs.

Ils avaient pris encore sur ce vaisseau un pilote-côtier espagnol, qui leur était nécessaire pour les conduire dans un port sûr, où ils pussent se pourvoir de vivres, et se préparer au voyage qu'ils méditaient : il les conduisit dans celui d'Anguatulco ou Gualtaco[1], où ils entrèrent le 13 avril, et où ils restèrent jusqu'au 26. Ils y laissèrent leurs prisonniers, et même Nuno da Sylva, qui les avait suivis depuis le Cap-

[1] Acapulco.

Vert, et leur avait rendu de bons et fidèles services, qu'ils ne récompensèrent qu'en l'abandonnant en ce lieu. Lorsqu'il fut sur le continent, on le conduisit à Mexico, où on lui donna la question pour lui faire révéler ses découvertes. Il fit un récit fidèle de tout ce qu'il connaissait, et fut délivré. Il revint dans sa patrie, où il donna une histoire de ses voyages, qui a été traduite dans toutes les langues de l'Europe.

A peine les Anglais eurent-ils abordé à Anguatulco, que Drake se rendit dans la ville avec une partie de ses gens : ils y trouvèrent le tribunal de la province assemblé, pour prononcer sur le sort d'un grand nombre de malheureux sauvages qui devaient être punis de mort, parce qu'ils avaient fait une conspiration pour tuer leurs maîtres, et mettre le feu à la ville. Drake dérangea le spectacle qu'ils allaient donner, fit prisonniers les juges et les coupables, et les emmena dans son vaisseau. Les juges signèrent un ordre au commandant, pour qu'il payât leur rançon. Les Anglais trouvèrent dans cette ville un pot de terre, de la grosseur d'un boisseau, rempli de réales d'argent, une chaîne d'or, et quelques pierres précieuses : la chaîne d'or avait été prise à un fuyard par le bosman anglais ; et ils emportèrent encore tant de richesses, que cette chaîne était une des moindres.

Après s'être enrichis, n'ayant pas d'espérance de l'être davantage, et peut-être soupirant après le repos et la jouissance des biens qu'ils venaient d'acquérir, impatients de les mettre en sûreté, ils tinrent conseil pour leur retour. L'avis de Drake fut de chercher un port commode et sûr où ils pussent préparer leur retour, de s'efforcer de se rapprocher du détroit pour rentrer dans la mer Atlantique ; que par là on se trouverait en peu de temps en une pleine sûreté et en Angleterre ; que la navigation serait plus facile, parce qu'ils avaient déjà parcouru ces mêmes climats, et parce que le temps était plus favorable.

Ils se déterminèrent d'abord pour se rendre dans le port de Cane, où l'on trouvait du poisson, du bois et de bonnes eaux. Puis se trouvant suffisamment fournis de provisions qu'ils avaient enlevées à leurs prises et à la ville d'Anguatulco, ils résolurent de chercher un passage par le nord-ouest; et s'ils n'y pouvaient réussir, de prendre la route des îles Moluques, et de revenir en Europe par le cap de Bonne-Espérance.

Ils firent voile pour exécuter ce projet, et parvinrent jusqu'à 43° de latitude septentrionale, où ils trouvèrent l'air si froid, que les matelots ne pouvaient plus agir; ils revinrent sur leurs pas jusqu'à 38° 30', où ils découvrirent un bon port, et y entrèrent poussés par un vent favorable. Ils y jetèrent l'ancre le 17 juin. Un naturel, dans son canot, venant à la rame près du navire, leur adressa un long discours, qu'il accompagnait de gestes extraordinaires. Bientôt après, il vint leur faire une seconde visite, et leur adressa un nouveau discours; il revint une troisième fois, et à la fin de son discours, il leur fit présent d'une couronne de plumes noires, telles que leurs rois en portaient sur la tête, et une corbeille tissue avec du jonc, remplie de certaines herbes; il les lia ensemble et les jeta dans la chaloupe; il ne voulut rien en retour, quoiqu'on lui descendît diverses choses sur une planche; seulement il tira de l'eau une peau qu'on y avait jetée.

Trois jours après, s'apercevant que leur navire faisait eau, ils l'approchèrent du rivage, afin de l'y pouvoir décharger. Instruits qu'il ne fallait pas s'abandonner négligemment à la bonne volonté des peuples sauvages, ils firent sur la terre une espèce de fort, muni de palissades, et élevèrent des tentes dans son enceinte. Les habitants admiraient tout ce qu'ils leur voyaient faire; ils venaient par troupes sur la côte, sans autre dessein que de contempler ce bel ouvrage étranger, qu'on élevait avec tant d'art dans leur pays.

Drake qui ne se fiait pas beaucoup à l'apparence, ni à la manière amicale avec laquelle les habitants l'avaient reçu, les suivait de l'œil, pour voir s'ils ne quittaient point leurs arcs et leurs flèches. Mais voulant bien agir avec eux, il leur fit des présents de toile de lin et d'autres choses dont ils connaissaient l'usage : ils s'en retournèrent alors à leur demeure, qui était à demi-lieue du camp des Anglais. Là ils firent des cris éclatants, que les Anglais entendirent, et que l'amour-propre leur fit croire être une sorte d'adoration pour leurs bienfaits. Deux jours après, ils les virent accourir de loin en grand nombre; ils demeurèrent immobiles sur le sommet de la colline, d'où l'on pouvait voir le camp : puis un d'entre eux leur adressa un long discours, à la fin duquel tous s'inclinèrent et prononcèrent, d'un ton solennel, la syllabe *ob,* comme s'ils eussent, par elle, ajouté à la force du discours de l'orateur. Ensuite les hommes posèrent leurs arcs, et laissant leurs femmes et leurs enfants sur le sommet de la colline, ils se rendirent sous les tentes, et témoignèrent à Drake une vive reconnaissance de ses présents; les femmes, dans l'éloignement, paraissaient avoir pris d'eux l'idée que les païens avaient autrefois de leurs dieux : elles s'étaient fait des blessures aux joues, aux seins, avec leurs ongles, et sans doute en honneur de leurs hôtes, et elles se jetaient avec leurs corps nus sur les pierres.

Trois jours après, Drake reçut deux envoyés de l'*Hiob,* ou roi du pays, qui lui annonçaient sa visite dans son camp, et qu'il désirait de lui une marque de son amitié, un présent de paix. Sa demande lui fut accordée avec plaisir. Ce chef parut bientôt, accompagné d'une garde de corps d'environ cent hommes de haute taille : il était précédé d'un officier qui portait un sceptre de bois noir, orné d'une chaîne faite d'os ou de corne, et qui paraissait être parmi eux la plus grande marque d'honneur : après lui venait le chef,

vêtu d'une robe de peau de bête, portant sur la tête une couronne de plumes : ses serviteurs le suivaient, tous habillés de la même manière. Le peuple venait ensuite, ayant dans ses mains des corbeilles tissues avec tant d'art, que l'eau ne s'en écoulait pas, et elles étaient pleines de racines et de poissons, présents offerts aux Anglais.

Drake ne se relâcha point pour les soins de la sûreté commune : il rangea ses gens en ordre de combat, et attendit ainsi leur arrivée. Quand ils furent fort près, ils s'arrêtèrent, et le porte-sceptre fit un discours, à la fin duquel ils revinrent au pied de la colline ; le porte-sceptre commença un chant et une danse : les hommes et les femmes dansèrent, mais les hommes seuls chantèrent.

Drake se lassa de sa défiance ; il sortit de ses fortifications, et regarda quelque temps leurs chants et leurs danses : puis le roi et ses compagnons lui firent un long discours, par lequel il semble qu'ils le priaient de prendre le gouvernement de leur pays. Le roi lui mit la couronne sur la tête, le décora d'une chaîne et des autres marques du pouvoir, et le salua, en lui donnant le titre de *Hiob*.

Quoique ce royaume qu'on lui offrait ne pût lui être d'aucun prix, que celui de la facilité qu'il lui donnait de pourvoir en sûreté à ses besoins présents, Drake prit dans cette occasion l'air de dignité qui convenait à la cérémonie, et se mit en possession de ce qui lui était offert au nom de la reine Élisabeth, non sans faire des vœux pour que cette acquisition devînt un jour utile à sa patrie.

Malgré ce don fait avec solennité, Drake laissa le chef au milieu de son peuple, et se retira dans son camp. Alors, ils se firent, comme auparavant, des blessures et élevèrent des clameurs : c'était un témoignage de vénération. Ensuite ils vinrent près de lui, et lui montrèrent les maux dont ils étaient affligés, peut-

être dans l'espérance d'une guérison miraculeuse. Pour leur être utile sans les fortifier dans leur erreur, les Anglais cherchèrent les remèdes analogues à leur genre de maladie, et les leur appliquèrent. Devenus plus hardis et plus confiants, ils vinrent tous les jours au camp, et suivirent leurs usages, desquels on ne crut pas devoir les détourner, jusqu'à ce qu'ils eussent connu par eux-mêmes qu'ils étaient désagréables. Ils s'en aperçurent, et désirèrent si ardemment de prendre les nôtres, qu'ils ne laissaient pas un instant qui ne fût rempli par le soin de pourvoir à leurs nécessités. Ils voyaient chaque jour les mœurs et les inclinations de leurs nouveaux hôtes, et s'y attachaient : ces hommes étaient bien plus forts, plus agiles même que les Anglais; mais ils manquaient d'armes, soit pour l'attaque, soit pour la défense; car leurs arcs étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient s'en servir que par manière de jeu. Ils étaient très adroits à la pêche : à peine les avait-on vus approcher du rivage, qu'on les en voyait revenir avec leur proie, et ils paraissaient l'avoir prise sans se jeter à l'eau.

Le même désir, qui avait attiré la multitude sur le rivage, porta Drake à visiter le pays avec quelques-uns des siens : ils le trouvèrent fertile et rempli de cerfs à quelque distance des côtes; ils y virent encore un grand nombre d'une espèce de lapins plus petits que les nôtres, ayant une queue comme les rats, des pattes comme la taupe, et une bourse sous le menton, où ils mettent des provisions pour leurs petits. Les cabanes des habitants étaient rondes, enfoncées dans la terre, où ils tracent une enceinte, autour de laquelle ils élèvent un rang de perches, qui se réunissent au sommet où elles sont liées ensemble. Les habitants de la cabane sont assis sur des joncs entassés; ils font le feu dans le milieu, et la fumée s'en échappe par la porte. Les hommes sont communément nus; les femmes ont une espèce de jupon tissu avec

des joncs, qui leur servent au même usage que le chanvre, et se jettent sur les épaules la dépouille d'un cerf : elles sont fort modestes, dociles et obéissantes à leurs époux. Les champs sont mal cultivés, mais en général il paraît que le contentement et le bonheur règnent dans tous les états chez ce peuple.

Drake nomma ce pays la Nouvelle-Albion [1], de quelques rochers blancs qui lui donnaient une certaine ressemblance avec les côtes d'Angleterre : l'histoire de la cession du pays fut gravée sur une plaque de métal, qu'on cloua à un poteau élevé avant leur départ. Ils se rendirent sur leur vaisseau le 23 juillet : les habitants qui les avaient vus s'y préparer ne purent retenir leurs plaintes, et quand ils les virent sur la mer, ils allumèrent de grands feux, peut-être pour offrir des sacrifices à leurs dieux, afin qu'ils leur procurassent un retour heureux. Non loin de ce port sont diverses îles abondantes en veaux marins.

L'espérance de revenir dans leur patrie par le nord-ouest étant détruite, tous convinrent qu'il fallait prendre le chemin des îles Moluques. Ils perdirent la terre de vue le 25 juillet, et ne la revirent que soixante-huit jours après. Le 30 septembre, ils découvrirent quelques îles vers le 20e degré de latitude sud; leurs habitants vinrent à eux dans leurs canots, dont le centre était assez bas et dont les extrémités étaient si élevées, que le tout formait un demi-cercle : le bois en était uni et poli comme l'ivoire, et à chacun de leurs côtés était un morceau de bois pour le tenir en équilibre.

Les premiers qui vinrent portaient des fruits (des bananes) et autres choses de grand prix, qu'ils échangèrent contre diverses marchandises, avec beaucoup

[1] Ce pays, situé entre 43° et 48° lat., comprend aujourd'hui l'État d'Orégon et le territoire de Washington (États-Unis), et la Colombie anglaise.

d'amitié en apparence. Mais après avoir, dit-on, éloigné par ces manières amicales les soupçons et les craintes, ils envoyèrent une seconde flotte de canots remplis d'hommes, qui attaquèrent les Anglais avec la férocité des bêtes sauvages. Le prétexte de cette attaque fut que l'un d'eux ayant reçu des Anglais le prix de ce qu'il offrait, il garda le tout, et ne voulut ni rendre ce qu'il avait pris, ni donner ce qui était l'objet de l'échange : on voulut le saisir, mais dans cet instant il partit de chaque canot une nuée de pierres. Drake répondit à cette attaque par le feu de ses gros canons, dirigés de manière à ne blesser personne. Ils en furent si effrayés, que tous s'élancèrent dans l'eau et se cachèrent entre leurs canots : bientôt ils disparurent.

Ils eurent ensuite des vents si faibles, qu'ils ne purent arriver aux îles Moluques que vers le 3 novembre : ce jour ils virent l'île de Tidor. Bientôt ils se trouvèrent près de l'île Mutua ou Mutyr, qui dépend du roi de Ternate : ils visitèrent le gouverneur qu'il y avait placé, et en obtinrent des vivres avec d'autant plus de facilité, qu'ils étaient en paix avec les Portugais; ils lui témoignèrent leur reconnaissance, et vinrent ensuite pour jeter l'ancre devant Ternate.

A peine y parurent-ils, que le vice-roi avec les hommes les plus considérés de l'île vinrent dans trois grandes barques, qui, de chaque côté, avaient 40 rameurs : ces barques conduisirent les Anglais dans le port. Drake envoya au roi un manteau de velours en témoignage de bonne intelligence : ce roi vint bientôt lui-même accompagné d'une suite nombreuse, et avec la plus grande magnificence. On le reçut au bruit du canon et avec tous les instruments de musique qu'on avait : il fut si content, et marqua tant de confiance, qu'il laissa venir tous les musiciens sur sa barque.

Le roi était de grande taille, avait un air de dignité,

une physionomie qui annonçait l'humanité. Ses courtisans étaient vêtus d'une étoffe de coton blanche, ou de calicot; les plus anciens paraissaient les plus respectés, et formaient son conseil; les autres étaient des nobles ou des officiers militaires. Sa garde avait des armes à feu en bon état, mais en petit nombre; les autres étaient armés d'arcs et de flèches. Le roi admira tout ce qu'on lui montra, permit au vaisseau de rester dans le port, et promit de revenir le jour suivant. Les habitants obtinrent aussi de pouvoir y commercer et d'y porter des vivres. Le roi ne vint pas à bord comme il l'avait promis, mais il envoya son frère pour s'en excuser, et pour inviter Drake à descendre sur le rivage. Son frère voulait rester pour otage jusqu'à son retour, mais Drake ne le lui permit pas; il envoya avec lui quelques-uns de sa suite, et attendit leur retour avec le vice-roi.

Les Anglais furent reçus par un autre frère du roi, et conduits avec beaucoup de solennité dans le château où était rassemblée une Cour d'environ mille personnes. Ils y virent soixante vieillards qui formaient le conseil du roi. Au dehors, de chaque côté de la porte, se tenaient quatre étrangers d'un grand âge, qui lui servaient d'interprètes pour le commerce. Le roi parut enfin lui-même, vêtu d'une étoffe d'or; ses cheveux étaient noués en boucles avec de l'or; à son cou était une chaîne de même métal; il avait des anneaux d'or à ses doigts, qui brillaient par leurs diamants et autres pierres précieuses; un riche dais le couvrait; près de sa chaise royale, un enfant noble tenait un éventail brillant de saphirs, pour modérer la chaleur qu'on ressentait. Les Anglais reçurent des politesses flatteuses, et ils furent reconduits avec de grands honneurs.

Le château, comme on a pu le remarquer, n'est pas bien fort; il fut bâti par les Portugais, qui cherchaient à mettre ce royaume sous leur joug; pour réussir dans

leur dessein, ils firent périr le roi et son fils; leur cruauté arma le peuple contre eux; ils furent forcés de se retirer de toute l'île, et depuis ce temps elle a repris sa puissance, a fait de nouvelles conquêtes et leur a enlevé d'autres possessions.

Les Anglais embarquèrent en ce lieu quatre à cinq tonnes de girofles qu'ils voulaient porter en Europe; Drake mit à la voile le 9 novembre pour chercher un port plus commode, afin d'y nettoyer et réparer son navire, qui avait beaucoup souffert de la longueur du voyage, et de l'intempérie du climat. Il cingla vers le sud, et découvrit peu après une île inhabitée au couchant de Célèbes, qui lui parut propre à remplir ses vues; elle paraissait de loin un bois de plaisance; les arbres en étaient hauts, droits et gros; mais ce qui l'étonna le plus fut la multitude innombrable de mouches luisantes qui y étaient répandues; l'île entière paraissait être en feu durant la nuit.

On y trouva un port commode; Drake y entra, et y demeura vingt-six jours. Il vit sur cette île des tortues d'une grandeur monstrueuse, qui se cachaient dans la terre, et diverses sortes de fruits du goût le plus agréable.

Les Anglais s'éloignèrent de cette île le 12 décembre; ils eurent la barbarie d'y abandonner la jeune Mauresse, qui était tombée dans leurs mains sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, et qu'ils avaient transportée sur leur vaisseau. Ils y avaient pris aussi un jeune Maure, qu'ils croyaient leur pouvoir être utile dans leur retour pour parler à ses compatriotes; mais comme ils trouvèrent ensuite qu'il ne pouvait leur servir à rien, et qu'ils manquaient de provisions, ils résolurent d'envoyer ce couple malheureux cueillir des fruits dans l'intérieur du pays; et pendant qu'ils s'occupaient de ce soin, ils levèrent l'ancre, et déplièrent les voiles : avant qu'ils fussent de retour au rivage, les vaisseaux étaient déjà bien loin, et les Anglais ne

purent voir leur larmes, ni entendre leurs cris. La jeune Mauresse n'avait que quinze ans, et était enceinte; le Maure n'avait pas encore vingt ans; ils furent l'un à l'autre leur seule ressource dans leur malheur et leur abandon absolu; on n'a rien su de leur sort; mais la Providence sembla punir les Anglais de leur perfidie, en les mettant à une épreuve bien cruelle.

Ils avançaient par un vent peu favorable, lorsque le 5 janvier 1580, ils se virent enveloppés par une multitude d'îles, unies par des bas fonds dangereux; ils crurent voir le moment de s'en éloigner, et firent voile avec un vent très frais, lorsque, au commencement de la nuit, un coup soudain ébranla le vaisseau et arrêta leur course. La cause en fut bientôt découverte; ils avaient rencontré un rocher caché sous l'eau, et lorsqu'ils y avaient donné, leur course était si rapide, qu'ils perdirent l'espérance de pouvoir se dégager de cet écueil. Ici l'intrépidité de Drake fut ébranlée, et son industrie mise à une épreuve cruelle; ceux dont la conscience n'était qu'endormie sur leurs mauvaises actions éprouvèrent des inquiétudes déchirantes, et leur trouble augmenta, en pensant aux deux esclaves innocents qu'ils avaient abandonnés; on se reprochait mutuellement la perte commune. L'aumônier surtout en accusait le capitaine, dont les actions et l'incontinence attiraient sur tout le peuple la vengeance divine.

Drake ne supportait pas ses reproches avec patience; mais il attendit un temps plus convenable pour lui faire sentir le poids de sa colère; il cherchait tous les moyens qui étaient encore en son pouvoir, pour apaiser cette aigreur qui augmentait sans cesse; il s'agissait d'abord de rassurer son équipage; il fallait faire agir leurs mains, et il ordonna qu'on travaillât à la pompe.

Lorsque, par ce moyen, il eût montré que l'eau n'entrait point encore à fond de cale, il fit renaître

l'espérance, et dit qu'en allégeant le vaisseau, on pourrait le dégager; il savait bien que s'il se bornait à exhorter ses gens à jeter leurs trésors dans la mer, il ne les persuaderait pas; il commença donc à jeter lui-même les étoffes, puis les ballots d'épiceries; ensuite les barriques d'eau, dans l'espérance que s'ils réussissaient à se dégager, il leur serait facile de trouver de l'eau douce dans quelques-unes des îles voisines. Alors il chercha un endroit autour de ces bas-fonds, où une ancre pût mordre, afin que le vaisseau allégé eût un point d'appui, et qu'on pût le tirer de dessus le roc; mais il le chercha vainement; il trouva que les écueils qui l'entouraient étaient, comme presque tous ceux de ces mers, un roc nu, qui ne donnait à l'ancre aucune prise, et qu'à la longueur de la chaloupe, tout autour du vaisseau, on ne trouvait aucun fond. Drake, qui seul faisait ces observations, résolut de les taire pour ne décourager personne, et ne point répandre le désespoir dans son équipage, qui ne verrait de moyen à choisir que celui de se lancer à l'eau avec les débris du navire. Dans cette déplorable situation, ils virent s'écouler vingt-quatre heures sans qu'elles amenassent aucune nouvelle raison d'espérer. Drake les employa en vain à ranimer ses compagnons affligés par tous les moyens possibles; il les exhorta enfin à déposer leurs inimitiés, à se pardonner mutuellement, à se confier dans les miséricordes du Christ, puisqu'ils ne pouvaient plus espérer qu'en lui. Il eut plus de pouvoir sur ce point, et l'aumônier leur donna la communion.

Au moment où ils ne conservaient plus d'espérance, qu'ils ne daignaient plus chercher des moyens pour se délivrer, le changement soudain du vent vint les enlever à leur perte; le vaisseau jeté sur le côté, glissa, et se dégagea du roc, sans être beaucoup endommagé. Qu'on juge de la joie que tous ressentirent, en sentant le vaisseau se balancer librement sur la

mer ! Ce fut là le plus grand danger qu'ils coururent, et il fit une impression si forte sur leurs esprits, qu'ils n'osèrent pendant quelque temps se confier à leurs voiles ; ils s'abandonnèrent à la Providence qui venait de les sauver, jusqu'à ce qu'ils se vissent près de l'île fertile de Baratène. Là, ils entrèrent dans un port pour réparer les avaries qu'avait souffertes leur vaisseau sur le rocher.

Ils trouvèrent les habitants de cette île d'un naturel doux, complaisants, honnêtes dans leur commerce ; ils sont grands, bien faits, et d'une belle physionomie. Toutes les choses nécessaires se trouvent abondamment sur cette île, ainsi que les commodités de la vie.

Après avoir réparé leur bâtiment et rafraîchi l'équipage, ils reprirent leur course, et la continuèrent sans incidents remarquables jusqu'au 11 mars, où ils jetèrent l'ancre devant la grande île de Java ; ils envoyèrent au roi un présent de drap et de soie, pour obtenir la permission d'y faire leurs provisions. Drake descendit sur le rivage, et y reçut ce prince avec toute sa musique ; le roi lui accorda tout ce qu'il avait demandé.

Cette île était partagée entre plusieurs rois ou radjahs, qui reconnaissaient l'autorité d'un supérieur unique. Trois de ces princes vinrent sur le vaisseau anglais, peu de temps après son arrivée ; on satisfit leur curiosité sur les lieux d'où l'on venait, sur les aventures qu'on avait eues, les choses rares qu'on avait observées ; et ils parlèrent à leur tour de ce qui pouvait intéresser les étrangers sur leur île. Le roi vint aussi lui-même, et fit le tour du vaisseau pour en observer les engins de guerre, et les parties qui servaient à la navigation.

Cet échange d'honnêtetés retarda quelque temps les affaires pour lesquelles ils étaient venus ; mais enfin leur vaisseau fut calfaté, réparé avec des planches nouvelles, et pourvu de toutes les provisions nécessaires.

De Java, Drake désirait se rendre à Malacca ; mais ses gens s'y opposèrent; un seul désir les occupait, c'était celui de retourner en Angleterre. Dans cette occasion, il se souvint des discours de l'aumônier Fletcher, lorsqu'ils étaient échoués sur le rocher, et sans espérance de s'en dégager; il appela à lui ceux qui s'opposaient à son projet, fit devant eux quelques cérémonies ridicules, et mettant des pantoufles dans ses mains, il apostropha ainsi l'aumônier : « François Fletcher, ici je te mets hors de l'église de Dieu, je te prive de tous ses bienfaits, de toutes ses grâces, et je te donne au diable et à tous ses anges. » Et vu qu'il méritait la mort, il lui attacha au bras un écriteau, sur lequel était écrit : *François Fletcher, le plus dissimulé fourbe qui soit entre les mortels*, et le menaça de le faire pendre au grand mât, dans le lieu même où il oserait le quitter. On ne sait combien de temps il porta cet écriteau, mais il ne fut point pendu; et Drake céda au désir de son équipage, pour continuer sa route par le chemin le plus court.

Il partit de Java, le 25 mars 1580; le 15 juin il arriva au cap de Bonne-Espérance; il avait encore à bord 57 hommes, mais seulement trois barriques d'eau. Le 12 juillet, ils repassèrent la ligne; le 16, ils virent les côtes de Guinée, et abordèrent à Sierra-Leone. Ils s'y arrêtèrent deux jours pour s'y rafraîchir; et après s'être munis de bois et d'eau pour le reste de leur voyage, ils cinglèrent vers l'Angleterre, très impatients de s'y voir, enrichis des captures qu'ils avaient faites sur les Espagnols. Le 3 novembre, ils entrèrent dans la rade de Plymouth, où ils s'aperçurent qu'en faisant le tour de la terre, du Couchant au Levant, ils avaient perdu un jour.

Drake, à son retour, reçut ordre de conduire son vaisseau à Deptford sur la Tamise. La reine, suivie de toute la Cour, se rendit le 4 avril à bord de ce vaisseau, où Drake avait préparé un dîner splendide,

qu'elle daigna accepter ; elle fit placer le marin à côté d'elle à table ; et au dessert, elle se leva, et dit à haute voix : « Capitaine Drake, je n'ignore pas que plusieurs personnes, envieuses de votre gloire, ont blâmé votre conduite pendant votre voyage, et moi je l'approuve ; j'en suis satisfaite à tel point, que je ne crois pas pouvoir assez la récompenser. » Élisabeth alors se tournant vers un page, lui demande la chaîne d'or qu'on lui avait confiée ; elle la prend, la passe au cou de Drake, et le salue chevalier ; puis elle ajouta : « Je veux qu'on prenne soin du vaisseau qui a servi à vous illustrer, et qu'on le conserve précieusement ; de tels trophées honorent l'Angleterre, et seront un monument de gloire pour votre postérité. » Les ordres de la reine furent exactement exécutés, et le vaisseau de Drake fut longtemps montré à Deptford. Le temps commençait à le détruire, lorsque John Davier, curieux d'en conserver les débris, en fit construire un large fauteuil, dont il fit présent à l'université d'Oxford, où il existe encore.

JACQUES LEMAIRE ET CORNELIS SCHOUTEN.

Six ans après Drake, en 1586, l'Anglais Thomas Cavendish fit une nouvelle expédition à la mer du Sud pour ravager les possessions espagnoles ; revenu à Plymouth en 1588, après avoir fait le tour du monde, il repartit en 1591, pour la mer du Sud. Cette fois il était accompagné de Davis, dont nous reparlerons dans le chapitre consacré au détroit d'Anian. Ce fut dans ce voyage qu'ils découvrirent, à l'est du détroit de Magellan, les îles Falkland, appelées les îles de la Vierge[1] en l'honneur de la reine Élisabeth.

[1] *Maiden* ou *Virginia Islands*.

Un nouveau voyage allait compléter la connaissance de l'extrémité méridionale du continent américain. On sait aujourd'hui que, pour aller de l'Atlantique au Pacifique, il y a trois routes : on peut passer par le détroit de Magellan, et c'est le chemin le plus suivi actuellement ; on peut passer au large de la Terre du Feu et en doublant le cap Horn ; on peut passer enfin par le détroit de Lemaire et en doublant le cap Horn. Magellan avait trouvé la première route ; Drake aussi l'avait suivie, mais il avait découvert ensuite le cap Horn et reconnu la jonction des deux océans au sud de la Terre du Feu ; Lemaire et Schouten ont découvert la troisième route.

Les États-Généraux de la république de Hollande ou des Sept Provinces-Unies avaient créé la compagnie des Indes-Orientales et lui avaient accordé de nombreux privilèges ; entre autres, il était défendu à tous navires hollandais, autres que ceux de la Compagnie, d'aller dans la mer des Indes soit par le cap de Bonne-Espérance, soit par le détroit de Magellan. On espérait ainsi conserver le monopole du commerce des Indes et des Moluques aux vaisseaux de la Compagnie. Mais un riche commerçant de la ville de Horn, Isaac Lemaire, s'associa avec quelques autres négociants de la ville et avec un habile capitaine, Cornelis Schouten, pour organiser une expédition dont le but était de trouver, au sud de l'Amérique, un nouveau passage, non spécifié dans le privilège de la compagnie des Indes. Jacques Lemaire, fils d'Isaac, et Cornelis Schouten furent les deux chefs de l'expédition, qui partit de la rade du Texel le 14 juin 1615. Elle se composait de la *Concorde* et du *Horn*. La *Concorde*, de 360 tonneaux, portait 65 hommes d'équipage et 29 canons ; le *Horn* était beaucoup plus petit. Le but de l'entreprise était caché au public ; les directeurs se donnaient le titre de directeurs de la compagnie australe, et on croyait qu'ils allaient à la recherche de nouvelles mines d'or.

Suivant l'habitude de l'époque, la *Concorde* gagna la côte d'Afrique et relâcha à Sierra-Leone. Ce ne fut qu'après avoir passé la Ligne qu'on informa l'équipage du véritable but de l'entreprise, puis on atteignit la côte de Patagonie. Le *Horn* y fut détruit par un incendie.

Le 10 janvier 1616, dit la relation, nous remîmes à la voile avec notre unique vaisseau. On vit les îles Se-



balde huit jours après. Sur le soir, on découvrit des terres vers le couchant, et nous trouvâmes fond. Devant nous étaient de hautes montagnes couvertes de neige : peu après nous vîmes une autre terre à l'orient et aussi fort élevée : l'espace qui les séparait était de huit lieues. On cingla dans cet espace, jugeant qu'il y avait un passage entre elles; des courants rapides l'annonçaient, mais le vent tomba ; les courants seuls firent avancer le vaisseau, autour duquel on voyait une multitude de pingouins et de baleines, qu'on eut assez de peine à éviter. Le lendemain on se trouva fort près de la côte orientale ; elle était haute, entrecoupée, verdoyante, s'étendant entre le levant et le midi, bordée des deux côtés de rivages sablonneux. On la nomma *Terre des États*. Nous y trouvâmes beaucoup d'eau douce, d'oiseaux, de poissons, d'amphibies, mais la terre y est dénuée d'arbres. Nous allâmes plus au midi, et vîmes la terre s'étendre à perte de vue, et toujours élevée.

Vers le soir, le vent fraîchit, et les lames furent très fortes pendant la nuit ; l'eau bleue annonçait une grande profondeur. Nous ne doutâmes point que ce ne fût la grande mer du Sud, et que nous n'eussions trouvé le passage que nous cherchions. De grandes mouettes de mer, dont le corps était de la grosseur du cygne, les pieds larges, le plumage blanc et noir, et qui avaient plus de cinq pieds d'envergure, venaient se percher sur nos vergues et s'y laissaient prendre à la main. Nos matelots les appelaient aussi Jean de Genten. Nous voyions encore la terre entre le nord et le couchant, lorsque nous essuyâmes une grande tempête qui nous força de mettre à la cape : le froid était vif, des nuées de grêle tombaient sur nous, et nous avancions lentement. Nous découvrîmes deux îles, que nous nommâmes *îles de Barnevelt ;* c'étaient des rochers arides, grisâtres, entourés de beaucoup d'autres plus petits. Après les avoir passées, nous revîmes la terre : c'était

celle qui est au midi du détroit de Magellan ; elle ne montre que de hautes montagnes blanchies de neiges, qui finissent par un cap pointu, que nous nommâmes *Cap de Horn.* Le vent et de rapides courants nous poussèrent bientôt au delà.

Le 31 janvier, nous perdîmes les terres de vue; les lames étaient très grosses et l'eau fort bleue; ce qui nous persuada que nous étions dans la mer du Sud. On crut donc pouvoir donner un nom au détroit qu'on avait découvert : on lui donna celui de *Lemaire.* On célébra une fête au milieu de la pluie, de la grêle, de la neige et des orages qui nous tourmentaient. Nous avions pénétré jusqu'à 59° 25′ de latitude méridionale, sans découvrir de terres ; nous cinglâmes alors entre le nord et le couchant; et le beau temps qui succéda nous persuada que nous étions dans l'océan Pacifique.

Le scorbut qui se répandait dans notre équipage nous fit chercher les îles *Juan Fernandez* pour nous y rafraîchir, et nous les découvrîmes le 1er mars 1616; toutes deux sont élevées; la plus petite est au couchant de l'autre; celle-là n'offre que des montagnes arides et stériles; celle-ci a ses monts couverts d'arbres. On y trouve des porcs, des boucs, et le long de la côte, une quantité prodigieuse de poisson. Les Espagnols viennent y pêcher.

Nous en fîmes le tour ; mais à son couchant, le calme nous laissa immobiles, à cause de la hauteur des montagnes. Nous envoyâmes la chaloupe sur le rivage ; ceux qui la montaient y trouvèrent un mouillage, une belle vallée couverte de verdure, ombragée de grands arbres; ils y trouvèrent de beaux ruisseaux, des lions marins, et des chèvres qu'ils virent dans l'éloignement ; en peu de temps ils prirent beaucoup de poisson. Leurs discours ranimèrent nos malades ; et le calme nous empêchant toujours d'y jeter l'ancre, nous y envoyâmes pêcher et chasser : ceux-ci ne réussirent pas ; les autres nous apportèrent deux tonneaux d'ex-

cellents poissons et de l'eau. Ce fut là tout l'avantage que nous tirâmes de cette île ; car après les plus grands efforts pour nous en approcher, nous fûmes forcés, le 5 mars, d'y renoncer, et de profiter d'un vent favorable pour continuer notre route. Les vents alisés que nous rencontrâmes bientôt vers le tropique du capricorne nous firent avancer rapidement.

Il est remarquable que ni Magellan, ni Drake, en traversant le Pacifique, n'aient rencontré aucun des nombreux archipels qui s'y trouvent. Poussés par les vents et les courants, ils ont navigué dans les parties orientales et septentrionales de cette vaste mer, où il n'y a aucune terre de quelque étendue. Lemaire et Schouten traversèrent la mer du Sud par sa partie centrale et arrivèrent aux Moluques après avoir vu seulement quelques îlots des groupes appelés depuis les îles des Amis et les îles des Navigateurs, la Nouvelle-Islande, les îles de l'Amirauté et la Nouvelle-Guinée. Ils ne découvrirent pas plus que leurs prédécesseurs les terres principales du monde océanique. Le 23 octobre 1616, la *Concorde* entrait dans la rade de Iacatra, où est aujourd'hui Batavia.

Le 1er novembre, le président de l'établissement hollandais fit citer dans le conseil Schouten et Lemaire, et il leur fut ordonné de livrer leur vaisseau. Ils alléguèrent en vain leurs raisons, qu'on les condamnait injustement, qu'on les ruinait : ils n'étaient pas les plus forts, et furent obligés de se soumettre. Il leur resta la ressource de poursuivre ceux qui les dépossédaient devant les tribunaux de Hollande : ressource éloignée, tandis que le malheur était présent et certain.

Une partie de l'équipage passa sur d'autres vaisseaux. Schouten et Lemaire s'embarquèrent sur l'*Amsterdam*, monté par l'amiral Spilberg, qui se rendait en Europe. Les fatigues et le chagrin firent mourir Lemaire quinze jours après que le vaisseau fut parti de la rade de Bantam : ses connaissances, son caractère, ses découvertes



le firent regretter de ceux mêmes qui l'avaient dépouillé. Schouten, plus heureux, arriva en Hollande, après avoir employé deux ans et dix jours dans son voyage autour du monde. Nous voudrions pouvoir dire que les biens qui lui furent enlevés lui furent restitués ensuite; mais nous l'ignorons, et nous ne le croyons pas. Une aristocratie marchande ne se dessaisit pas facilement de sa proie.

MENDANA.

1567 et 1595.

Alvaro Mendana était venu s'établir à Lima en 1558, auprès de son oncle le licencié Lope Garcia de Castro, gouverneur du Pérou. A cette époque, l'océan Pacifique était à peine connu, et cependant son exploration devait conduire à de nombreuses découvertes. Plusieurs expéditions parties de la Nouvelle-Espagne (Mexique) et du Pérou avaient traversé l'océan découvert par Magellan et avaient abordé aux îles de la Malaisie : en 1526, Alvar de Saavedra, parti du Mexique, était arrivé à la Nouvelle-Guinée, et en revenant, il avait vu plusieurs groupes de l'archipel des Carolines ; en 1541, Villalobos, parti également de la Nouvelle-Espagne, avait traversé le Pacifique dans toute son étendue, et, de même que Saavedra, il était allé à la Nouvelle-Guinée et, au retour, avait découvert quelques-unes des Carolines. Garcia de Castro envoya une nouvelle expédition, dont il donna le commandement à son neveu. Mendana partit du Callao, port de Lima, le 19 novembre 1567, avec deux bâtiments montés par 4 pilotes et 125 hommes.

Après avoir vu quelques-uns de ces îlots qui se rencontrent çà et là dans la partie orientale du Grand océan, entre 10° lat. S. et 10° lat. N., Mendana arriva aux îles Salomon, situées à l'est de la Nouvelle-Guinée. Il leur donna le nom de

Salomon, dans la supposition que c'était là où les vaisseaux du grand roi des Hébreux venaient chercher l'or dont il avait besoin pour construire le Temple. Il faisait ainsi, de cet archipel fort misérable, un El Dorado, que l'on devait avoir intérêt à visiter encore et à coloniser. En effet, une seconde expédition fut résolue en 1595, et Mendana, accompagné cette fois de Quiros, l'un des plus habiles marins de l'Espagne, partit de Payta, au Pérou, le 11 avril, avec 4 navires et 400 matelots ou colons destinés à la colonisation des îles Salomon. Les quatre navires étaient : le *Saint-Jérôme,* monté par Mendana, général commandant l'expédition, par le mestre de camp Pedro Merino Manriquez et le pilote en chef Quiros ; la *Sainte-Isabelle*, commandée par l'amiral Lope de Vega ; le *Saint-Philippe* et la *Sainte-Catherine.*

Dans ce second voyage, Mendana découvrit les îles Marquises [1], ainsi nommées en l'honneur du marquis de Mendoça, gouverneur du Pérou; il découvrit ensuite les îles Sainte-Croix (Santa-Cruz), appelées aujourd'hui les îles Charlotte, où la *Sainte-Isabelle* et l'amiral Lope de Vega disparurent, puis les Nouvelles-Hébrides, où Mendana mourut le 17 octobre, accablé de chagrin à la suite de nombreuses révoltes de ses équipages. Sa femme, Dona Isabelle Baretto, qu'il avait emmenée avec lui, prit le commandement de l'expédition d'après les ordres qu'avait donnés Mendana, et cette femme courageuse et distinguée remit la direction de la navigation à Quiros. Ce qui restait de la flotte alla à Manille (11 février 1596) et revint de là au Mexique.

Nous reproduisons ici : une relation du voyage de 1567 d'après un manuscrit de la bibliothèque nationale, dont M. Dulaurier a publié la traduction dans les *Nouvelles annales des voyages* (1852, tome III), — et, pour le voyage de 1597, la relation qu'en donne le président de Brosses, dans son *Histoire des navigations aux Terres australes.*

[1] Marquesas de Mendoça. — On sait que les Marquises sont aujourd'hui à la France. On n'a jusqu'à présent tiré aucun parti de cet archipel. Le percement de l'isthme de Panama donnera une importance réelle à cette possession ainsi qu'à l'île de Taïti, qui forment les deux premières étapes de la route de Panama à la Nouvelle-Zélande et à l'Australie.



I.

RELATION DU VOYAGE QUE FIT ALVARO DE MENDANA A LA RECHERCHE DE LA NOUVELLE-GUINÉE.

L'an 1567, par ordre du licencié Lope Garcia de Castro, membre du conseil de Sa Majesté, gouverneur du royaume du Pérou et président de l'audience de los Reyes, on arma deux navires de moyenne grandeur, sur lesquels nous nous embarquâmes, au nombre de 125 hommes. La moitié se composait de matelots et d'hommes de mer, et l'autre moitié de soldats, sans compter les gens de service et la chiourme. Nous avions avec nous quatre pilotes, dont le chef se nommait Herman Gallego, et pour général Alvaro de Mendana, neveu du Président, jeune homme de vingt et un ans. Le mestre de camp et amiral était Pedro de Ortega, originaire du royaume de Valence, alguazil supérieur de Panama; il y avait aussi à bord quatre frères de l'ordre de Saint-François.

Nous appareillâmes du port de Callao de Lima et de la ville de los Reyes, le mercredi, jour de Sainte-Isabelle, 19 novembre 1567. Nous louvoyâmes le reste de la soirée et une partie de la nuit, et le lendemain nous gagnâmes le large. Pendant dix jours nous fîmes route avec des vents frais, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à 15° 30' de latitude sud. Là nous trouvâmes des vents d'est, avec lesquels nous naviguâmes pendant plusieurs jours, où nous eûmes quelques grains, mais une mer toujours belle.

Après avoir couru 500 lieues[1] depuis la côte du Pérou, nous aperçûmes une grande quantité d'oiseaux,

[1] La lieue marine d'Espagne, de 20 au degré, = 5566 mètres. (L. D.)

qui disparurent au bout de trois jours. Ici, l'on prit la hauteur du soleil, et l'on trouva que nous étions par 8 degrés de latitude sud. Nous estimâmes que nous étions éloignés de 900 lieues de la côte du Pérou. Nous aperçûmes de nouveau une grande quantité d'oiseaux. En courant par les sept degrés de latitude sud, nous eûmes la vue d'une terre : c'était une petite île. En allant la reconnaître, nous vîmes s'avancer sept canots montés par des Indiens. Mais ils ne se laissèrent pas approcher d'assez près pour savoir si c'étaient des Indiens ou des nègres. Puis ayant levé leurs rames en l'air, ils gagnèrent la terre, d'où ils ne cessèrent de nous faire des signaux et des gestes. Pendant la nuit et le matin, nous eûmes une tempête avec des coups de vent et de la pluie, ce qui nous força, ainsi que les nombreux courants que nous rencontrâmes, à passer outre sans pouvoir aborder; nous donnâmes à cette terre le nom d'île de Jésus.

Le 1er février, nous découvrîmes un récif. Plus loin, en avançant péniblement, à cause du mauvais temps et des grains que nous eûmes à essuyer, nous aperçûmes quantité d'herbes, de morceaux de bois et des orangers, comme les rivières en rejettent ordinairement. Quelques jours après, le 7 février, nous vîmes une terre élevée, à une distance de 15 lieues. Y étant arrivés un dimanche, un grand nombre de canots vinrent à nous, dans lesquels il y avait plus de 100 Indiens. Mais comme ils refusèrent de monter à bord, quoique nous leur eussions donné quelques petits objets de troque, nos avances n'eurent aucun succès; alors on mit le canot à la mer pour aller à la découverte d'un port. Nous louvoyâmes toute cette nuit jusqu'au lendemain, au grand risque d'échouer nos navires, car ces parages sont parsemés de bas-fonds.

Le lundi matin, 9 février, nous trouvâmes le port que nous désirions, et nous y jetâmes l'ancre. Nous l'appelâmes le port de l'Étoile (el puerto de l'Estrella), parce

qu'en y entrant nous avions vu briller une étoile au firmament. Nous donnâmes à l'île le nom de Sainte-Isabelle, parce que le jour de la fête de cette sainte nous étions sortis du port du Callao, et que le général avait promis que la première terre qu'il découvrirait s'appellerait ainsi[1].

Cette île est habitée par des Indiens qui vont tout nus; ils portent seulement un pagne tissu de feuilles de palmier. Ils se teignent les cheveux d'une couleur blond ardent et se les frisent. Nous ne vîmes parmi eux aucune sorte de métaux. Ils ont des bracelets faits avec des os de poissons, et au cou des médailles de la même substance. Il n'existe chez eux aucune espèce de céréales, mais des raisins, des noix de coco et autres plantes, dont il sera question plus loin. Le pays est montueux et très boisé. Un chef vint à nous, accompagné d'autres Indiens; il se nommait Tauriqui Biliban Harra. Il proposa au général, par amitié, de changer de nom, disant qu'il voulait s'appeler Alvaro de Mendana, et que le général se nommerait Tauriqui Biliban Harra. Le général lui fit donner quelques vivres, et on lui fit entendre une guitare et d'autres instruments que nous avions avec nous, comme une petite trompette et un tambour. En retour, le cacique fit venir sa musique, qui se composait d'une conque marine et de petits roseaux attachés ensemble, avec lesquels ces peuples forment une sorte de concert.

Les montagnes de l'île nous paraissant très riches en bois, et les Indiens nous témoignant des dispositions amicales, on résolut de construire un brigantin. Le pilote alla donner des ordres afin qu'il fût fait assez vaste et assez solide pour pouvoir entreprendre la reconnaissance des îles de cet archipel. Nos pas nous conduisirent bientôt auprès d'une hutte d'Indiens qui étaient réunis avec leurs femmes, lesquelles vont

[1] Cette île a été revue en 1792 par Manning.

toutes nues comme eux, et ne se couvrent que de quelques feuilles d'arbres.

Ils nous donnèrent des noix de coco, des binaus, sorte de racines dont ils se nourrissent, et un gâteau rond fait avec l'intérieur de la noix de coco et des raisins, ainsi que des amandes. Le pays produit en effet de très beaux amandiers dans les montagnes. Le mestre de camp étant parti pour une excursion dans l'intérieur de l'île, rencontra des terres fertiles, des montagnes et des rivières. Plusieurs fois il fut en danger de la part des Indiens; car, quoiqu'ils ne soient pas très nombreux, chaque village est en guerre l'un contre l'autre. A la fin, étant parvenu au sommet d'une montagne très élevée, il reconnut distinctement que c'était une île et non un continent, conformément au témoignage des naturels, qui nous avaient dit, à notre arrivée, qu'à l'ouest il y avait plusieurs îles, mais qu'il ne s'en trouvait aucune du côté de l'est, où le soleil se lève.

Le mestre de camp s'en revint, non sans de grandes difficultés, occasionnées par le mauvais temps, qui était très fort, par les courants et en outre par les attaques des Indiens. L'île de Sainte-Isabelle est située à l'ouest de la ville de Truxillo, par 8° de latitude sud et à 1700 lieues de Lima [1], comme les pilotes nous l'assurèrent.

Les habitants de Sainte-Isabelle sont idolâtres; ils adorent le démon qui leur apparaît sous la forme d'un lézard et d'une couleuvre, à ce qu'ils disent. Aussi vîmes-nous, dans de petits temples qu'ils ont élevés, un grand nombre de figures de crocodiles et de couleuvres. Il y avait même de ces animaux vivants conservés dans de petits réduits de ces temples. Ces peu-

[1] La position de Sainte-Isabelle est exactement entre 7° 16′ et 8° 28′ de latitude sud, et entre 155° 18′ et 157° 4′ de longitude est. Elle fait partie des îles Salomon.



ples sont barbares, anthropophages, mangeurs de chair humaine; ils se dévorent entre eux lorsqu'ils peuvent se faire prisonniers de guerre, et même sans être en hostilité ouverte, quand ils réussissent à se prendre par trahison. La preuve qu'ils sont anthropophages, c'est qu'ils offrirent au général, à plusieurs reprises, des quartiers d'Indiens, comme un mets très goûté par eux et exquis.

La construction du brigantin étant achevée, le troisième jour d'avril on le lança à l'eau et on le nomma le *Santiago*. Le mestre de camp s'y embarqua avec 13 soldats, le pilote en chef Gallego, 8 matelots et 7 hommes de service. Nous côtoyâmes l'île dans la direction du sud, puis nous tournâmes vers l'ouest, où s'élèvent un grand nombre d'îles. Sortis du port le 7 avril, nous eûmes vent contraire; aussi fûmes-nous obligés d'y rentrer, en vue des vaisseaux. Le lendemain, nous naviguâmes avec une très forte pluie, et nous abordâmes à l'île des Palmiers, et de là, escortés par plusieurs canots et ayant le vent contraire, nous allâmes chercher un abri dans cette île. Les Indiens voulurent nous lancer des flèches, mais nous les effrayâmes avec nos arquebuses. Nous trouvâmes dans leurs habitations des vivres qui furent transportés au brigantin.

Le dimanche des Rameaux, ayant appareillé de ce port, nous aperçûmes au nord une île que nous appelâmes l'île des Rameaux [1]. De la côte où nous avions mouillé la nuit précédente, quatre petits canots vinrent à nous, contenant une centaine d'Indiens, armés d'arcs et de flèches. Parmi eux était un vieillard, debout avec son arc, menaçant ses compagnons et leur disant que c'était à lui qu'il appartenait de nous emmener manger, et nous engageant à le suivre, sans quoi, ajoutait-il, il déchargerait sa flèche sur nous et nous

[1] Par 8° 24′ lat. sud, et 157° 42′ long. est.

tuerait. Sur ces entrefaites les Indiens nous cernèrent et nous tirèrent des flèches, lorsque, en nous défendant, le vieillard tomba frappé d'un coup de feu. A cette vue, ils nous laissèrent. Cependant le mauvais temps nous obligea de retourner à la côte d'où nous étions venus, c'est-à-dire à celle de Sainte-Isabelle. Mais comme nous n'y étions pas bien, au gré du pilote, nous nous en éloignâmes à force de rames, et, doublant une pointe, nous entrâmes dans une baie semée de récifs. Le lendemain nous eûmes la vue de quelques petites îles, et le jeudi saint au matin, en prolongeant cette côte, nous eûmes la certitude que c'était l'île de Sainte-Isabelle ; car, quoique reconnaissant les montagnes dont il a été déjà parlé, nous conservions encore quelques doutes à cet égard, parce que l'île va en fuyant dans la direction du sud-est. Le pilote jugea à propos de prendre terre dans une île placée au sud, et faisant partie d'un groupe situé par le même rumb [1], en s'écartant de l'île de Sainte-Isabelle. Cette île est entourée de récifs. On l'appela la Galère. Elle a deux lieues de circuit. Le lendemain, nous quittâmes cette île pour passer dans une autre, à une lieue et demie de distance ; elle est très montueuse et très pittoresque. On lui donna le nom de Bellevue.

Il vint à nous quelques Indiens qui nous firent bon accueil. La mer était calme, et leur ayant jeté un cordage afin qu'ils nous remorquassent jusqu'à terre, chaque canot demandait pareillement un cordage ; mais toutes ces démonstrations d'amitié n'étaient que pour nous tuer et nous manger. Comme c'était à marée basse, le brigantin ne put approcher du rivage. Alors le mestre de camp se rendit à terre et prit possession de l'île au nom de Sa Majesté. Voulant couper une branche de cocotier pour en manger les fruits, car les

[1] Intervalle compris entre deux des trente-deux aires de vent de la boussole.

naturels nous avaient refusé des vivres, même en échange des objets que nous leur offrions, ils commencèrent à s'agiter tumultueusement et à nous lancer des flèches. Ayant tué un de leurs chefs en les repoussant à coups d'arquebuse, ils furent forcés de nous laisser regagner tranquillement le brigantin. Nous nous dirigeâmes vers une petite île située à un quart de lieue plus loin, et où il y avait beaucoup de cocotiers. Les habitants nous firent présent d'un porc semblable à ceux d'Espagne, excepté qu'il était sauvage, de très petite taille, et que la chair avait un mauvais goût.

Nous priâmes ces insulaires de nous donner encore de ces animaux; mais ils nous dirent qu'ils étaient très rares chez eux et qu'ils les tiraient des îles voisines. Cependant ils nous en donnèrent un autre, qui nous servit à fêter le jour de Pâques. Ce fut la première viande que nous obtînmes dans notre voyage, et que nous mangeâmes fraîche depuis notre départ du Pérou ; nous en fîmes un régal qui n'était pas à dédaigner. Cette île, ainsi que celle de Sainte-Isabelle, offre de très beaux sites, et sous ce rapport, elle est supérieure même à l'Espagne. Les habitants ne connaissent aucune espèce de boisson préparée ni d'autres aliments que ceux qui viennent d'être mentionnés. Ils n'ont ni or ni argent; mais il y a lieu de croire que l'on trouvera des perles, parce que nous vîmes beaucoup de coquilles à perles.

De là nous allâmes, le jour de Pâques, à une île située une demi-lieue plus loin, et que nous appelâmes du nom de San-Dimas. En plein midi, au moment où nous sortions du port, dans lequel nous venions de nous arrêter, nous vîmes une étoile très brillante, comme si c'eût été de nuit. Des canots s'avancèrent vers nous comme auparavant, avec des paroles de paix, mais avec des intentions hostiles. Néanmoins nous jetâmes l'ancre devant cette île. Les Indiens du rivage, se joignant à ceux des canots, formèrent une troupe de plus

de 600 hommes. Ne nous trouvant pas commodément dans cet endroit, nous poussâmes plus loin. Les Indiens nous attaquèrent vigoureusement ; mais nous les effrayâmes avec nos arquebuses, et nous leur fîmes éprouver quelques pertes. Ainsi repoussés, ils nous laissèrent. Ayant pris possession de cette île, nous continuâmes notre navigation.

Ce fut le lundi de Pâques que nous quittâmes l'île de San-Dimas. Nous aperçumes, dans la direction du sud-est, une île assez étendue, mais sans pouvoir y arriver. Bientôt nous découvrîmes une petite île qui reçut le nom de Sesarga, et de là nous gagnâmes la grande, dont nous prîmes possession au nom de S. M. On l'appela Guadalcanar, et une petite rivière qui l'arrosait, Ortega mineros, pour indiquer que cette rivière roulait de l'or. Quant à moi, je n'y en vis pas. Ici nous trouvâmes du gingembre pour la première fois. Cette île est par les 10 degrés 30 minutes de latitude sud.

Nous résolûmes de revenir à l'île de Sainte-Isabelle, mais par l'autre direction, afin de découvrir de nouvelles terres, et avec l'intention de dire au gouverneur de s'en venir à Guadalcanar avec les navires et tout notre monde. La température en est meilleure et le sol plus fertile qu'à Sainte-Isabelle. Nous nous dirigeâmes vers une île qui est à la pointe de Sainte-Isabelle et qui s'appelle Boru ; nous y abordâmes le mercredi 21 avril. Elle est entourée d'un grand nombre de petites îles et de récifs. Les Indiens avaient caché toutes leurs provisions et s'étaient enfuis dans la montagne. Nous nous procurâmes cependant quelques petits cochons. Cette île est très peuplée ; nous l'appelâmes du nom de Saint-Georges.

Nous avions continué de naviguer jusqu'au 21 avril, que nous vîmes venir à nous huit canots montés par des pêcheurs, qui firent pleuvoir sur nous une nuée de flèches et blessèrent un de nos soldats ; mais l'un d'eux ayant été tué, tous prirent la fuite. Cette côte est par-

tout hérissée de récifs. Nulle part les Indiens n'y sont en paix entre eux. Un jour nous vîmes traverser d'une île à l'autre une multitude de chauves-souris, aussi grosses que des milans. Ce jour-là on prit la hauteur du soleil, et l'on trouva que cette île, qui s'étend de l'est à l'ouest 1/4 nord-ouest, est par les 7 degrés 30 minutes de latitude australe, et l'autre extrémité, qui est du côté de l'est, par 9 degrés de latitude [1]. Cette île a 110 lieues de long.

Le lendemain, mardi 27 avril, le pilote en chef voulut traverser en canot pour visiter un canal, pensant que par là on pourrait couper le chemin; mais ce fut impossible, à cause des nombreux courants; en conséquence, il s'en retourna. Le lendemain nous sortîmes de cet archipel. Dans la direction du nord, nous vîmes s'avancer de la côte de Sainte-Isabelle quelques canots, comme auparavant. Tous ces parages sont remplis de récifs, qui s'étendent dans la mer à une distance de plus de 20 lieues. Aussi ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, qu'en retournant aux navires, nous arrivâmes à la côte de Sainte-Isabelle, et après avoir perdu six soldats qui avaient été envoyés en avant dans un canot pour donner avis au général de notre arrivée.

Le 4 mai, nous rejoignîmes les navires, et chacun se réjouit de notre retour. Aussitôt l'ordre fut donné d'appareiller du port de Sainte-Isabelle, parce qu'il est très malsain. Aussi le colonel et quatre soldats y moururent, et un grand nombre d'hommes tombèrent malades. Nous le quittâmes au bout de trois jours pour nous rendre à l'île de Guadalcanar, où nous mouillâmes le 12 mai, tout près de la rivière qui avait reçu le nom d'Ortega. Les religieux, ainsi que nous tous, nous descendîmes à terre, et nous élevâmes sur un monticule une croix que les Indiens nous dérobèrent; mais s'apercevant que nous nous disposions à la chercher,

[1] Et entre les 158e et 159e degrés de longitude est.

ils nous la rapportèrent et n'y touchèrent plus. Le général commanda à 20 hommes de se rendre avec Andres Nunez sur une montagne élevée, pour tâcher de découvrir si c'étaient des îles qui nous entouraient; il ordonna en même temps que le brigantin irait reconnaître la côte plus avant, et aussi loin que possible. Celui qui alla dans l'intérieur de l'île eut à soutenir quelques escarmouches avec les Indiens, et fit environ 10 lieues de chemin; mais plusieurs de ses soldats étant tombés malades, et la mèche de leurs arquebuses étant près de finir, ils revinrent après avoir vu des poules semblables à celles d'Espagne, et pas autre chose.

Vers cette époque, le dépensier[1] de la capitane se rendit à terre avec 9 hommes de l'équipage, dans une barque, pour faire de l'eau; et quoique dans ce nombre il y eût deux arquebusiers, le malheur voulut qu'ils fussent tous massacrés par les Indiens. Un nègre seul parvint à s'échapper à la nage; un des deux arquebusiers perdit sa mèche dans l'eau; l'autre eut son arme qui ne voulut pas prendre feu; ils périrent tous, taillés en pièces par les Indiens : ces sauvages coupèrent à ceux-ci la tête, à ceux-là un bras ou une jambe. Ces malheureux ne purent recevoir de secours, quoiqu'ils fussent à une bien faible distance de nous : parce que les arquebuses n'éclatant pas, rien n'indiqua la catastrophe. Le général fit tirer vengeance de ces cruautés; mais elle se borna à peu de chose, parce que les Indiens étaient extrêmement agiles, et que nous avions à les poursuivre à pied sur un terrain très raboteux.

Don Hernando Henriquez revint, avant le temps, avec le brigantin; car le pilote en chef était tombé malade, ainsi que plusieurs de ses gens, ce qui l'empêcha de continuer sa route. Il raconta qu'il avait vu des îles et un grand nombre de peuplades, avec lesquelles il avait

[1] Le commis aux vivres.

été tantôt en guerre, tantôt en paix, et que s'étant trouvé plusieurs fois en danger parmi elles, il avait été contraint de leur tirer dessus. Il trouva un casse-tête d'Indien, fait d'une sorte de pyrite ; le maître de cette arme paraissait y attacher un grand prix, car il la portait enveloppée dans trois feuilles de palmier. Dans la suite on trouva d'autres casse-tête pareils, mais ce ne fut que rarement.

Ayant prolongé la côte de l'île de Guadalcanar, nous la doublâmes le 24 mai, et de là nous passâmes dans une île située 15 lieues plus loin vers l'ouest, et dans laquelle vivaient des Indiens dans un état de nudité plus complet que ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors. Leurs cheveux étaient teints de diverses couleurs. Nos relations avec eux furent sur le même pied qu'avec les autres insulaires de ces parages. Nous continuâmes notre route vers une île située 8 lieues plus loin. Nos rapports avec les naturels furent encore les mêmes qu'auparavant. Étant allés à terre pour nous procurer de l'eau et des vivres, nous aperçûmes des plaines, un petit village et les cases dans lesquelles les Indiens rendent un culte à leurs démons, lesquels sont peints avec des cornes. Ils leur présentaient en offrande, dans des lieux très obscurs, divers objets de nourriture. Ces insulaires avaient des boucliers de bois, à l'abri desquels un grand nombre vinrent nous attaquer; mais voyant le mal que nous leur faisions, ils prirent la fuite comme les autres. Nous donnâmes à cette île le nom de la Atreguada [1]. Les naturels sont grands et robustes.

Nous vîmes ensuite trois îles inhabitées, que nous appelâmes les Trois-Maries; de là nous allâmes à la grande île; mais le pilote ayant commencé à se sentir malade, nous décidâmes de revenir sur nos pas. Chemin faisant, nous rencontrâmes des îles, d'où les In-

[1] Celle avec qui on a fait une trève.

diens vinrent à nous comme les précédents. Dans l'une d'elles ils avaient des lances et des armes. On l'appela Saint-Jean. Elle a 10 lieues de circuit. Enfin nous arrivâmes aux navires.

Sur ces entrefaites, les Indiens voulurent attaquer des charpentiers espagnols qui étaient occupés à couper du bois pour les navires, tandis que les arquebusiers étaient assis. Le général accourut, commanda aux soldats de les hacher en pièces et de les exposer dans l'endroit où ils avaient tué le dépensier et les autres soldats ; car on avait trouvé parmi les Indiens les dépouilles des vingt-deux hommes qui avaient péri. Le général distribua ensuite ses troupes dans les bateaux et chercha à exercer des représailles contre les Indiens ; il leur brûla un petit village et s'en revint sans leur avoir fait d'autre mal.

Lundi 14 juin, nous mîmes à la voile avec l'intention de nous rendre dans l'île de Saint-Jean, le pilote pensant que c'était un endroit convenable pour caréner les vaisseaux et les approvisionner de tout ce qui était nécessaire pour notre voyage. Il fut convenu que dans l'intervalle le brigantin irait à la découverte; en conséquence nous partîmes tous ensemble. Nous eûmes à supporter bien du mauvais temps dans ce trajet. Les vents du nord-est rendirent notre excursion pénible et souvent périlleuse jusqu'à notre arrivée au port de la Visitation. Nous trouvâmes dans l'île de Saint-Jean une petite peuplade qui nous reçut avec amitié ; mais un jour, ayant demandé des vivres à ces insulaires, ils nous les refusèrent ; aussi fûmes-nous obligés de les leur prendre par force. Le général ayant résolu d'envoyer Fernan Munoz Rio à la découverte, celui-ci partit avec le brigantin, le 16 juillet, ayant à bord 14 arquebusiers et le pilote en chef, Hernan Gallego. Ce dernier ayant vu qu'il n'y avait pas d'issue au nord, mais au contraire beaucoup d'endroits remplis de mangliers, s'en alla en prolongeant la côte de San-Chris-

toval. Il rencontra dans sa navigation beaucoup d'îles et de peuplades, dont les unes se montrèrent favorables aux Espagnols et les autres leur furent hostiles, et durent être combattues. Fernan Munoz fut blessé à la main, et plusieurs soldats reçurent aussi des blessures. Après quoi il revint trouver le général. Celui-ci ayant prolongé la côte de Saint-Jean pendant plusieurs lieues, ordonna de chercher un port pour caréner les vaisseaux et faire les préparatifs afin de nous remettre en mer. Le pilote en chef, avec le mestre de camp, n'ayant pas trouvé de lieu convenable, malgré toutes leurs recherches, on résolut de ne pas aller plus loin et de radouber les navires en cet endroit. Nous descendîmes donc à terre, emportant nos hardes, nos effets et tout ce que nos embarcations contenaient, et ayant mis ces objets en sûreté, on entreprit de calfater les navires.

Un jour, pendant la célébration de la messe, nous entendîmes des cris, et courant vers le lieu d'où ils partaient, nous vîmes que les Indiens tuaient un Espagnol, et qu'ils en poursuivaient un autre qu'ils avaient grièvement blessé. Ces hommes étaient sortis du camp pour couper des palmiers, malgré la défense qui avait été faite d'en franchir les limites. Depuis lors on veilla avec plus de soin à la sûreté du camp. Cela n'empêcha pas les Indiens de nous donner souvent de l'occupation, et de nous forcer à nous tenir tous les jours les armes à la main. Le général voyant que les vaisseaux étaient prêts à reprendre la mer, et que les vivres tiraient à leur fin, tint conseil avec les pilotes et les capitaines sur ce qu'il y avait à faire, puisque déjà on avait exploré cette île.

On délibéra sur la question de savoir si elle devait être colonisée, ou s'il fallait chercher de nouvelles terres. Hernan Gallego répondit que le temps manquait pour continuer nos explorations, puisque chaque jour les vivres s'épuisaient et que les agrès des navires se pourrissaient ; que pour fonder une colonie, il y avait

trop peu de monde; que même la plupart étaient malades ; que les Indiens étaient tous en hostilité contre nous ; qu'il était impossible de vivre parmi eux, et que de nouveaux retards nous mettraient tout à fait hors d'état de nous en retourner pour rendre compte à S. M. des découvertes qui avaient été faites. A cette opinion se rangèrent les autres pilotes et les soldats, lesquels dirent que, depuis qu'ils s'étaient engagés au service de Dieu et de Sa Majesté, ils étaient à la recherche d'un bon pays, et quoique celui-ci le fût, néanmoins on n'y trouvait point d'or, d'argent, ni d'autres métaux ; qu'il était convenable de s'en revenir, parce qu'on ne pouvait pas fonder là un établissement ; qu'au surplus les munitions manquaient et que les arquebuses étaient en mauvais état et hors de service ; que les naturels étaient très belliqueux, et la contrée d'où nous étions partis trop éloignée pour en tirer promptement du secours ; qu'il fallait aller rendre compte à Sa Majesté de nos découvertes, et qu'elle nous donnerait tels ordres qu'il lui plairait.

Un ou deux soldats furent d'avis que l'on colonisât, et là-dessus ils donnèrent leurs raisons. Enfin le mestre de camp et les religieux dirent que tout établissement était inopportun, parce que, au Pérou, on avait assuré licencié Castro que cet archipel était près de Lima, et que sa plus grande distance du cap de Cruzes et de la Nouvelle-Guinée était de 600 lieues. Le résultat de cette conférence fut qu'on pousserait plus avant à la recherche de la Nouvelle-Guinée. Le général ordonna de se procurer quelques Indiens pour les emmener, parce que ceux que l'on avait pris jusqu'alors s'étaient enfuis. Alors on se mit en mesure de s'assurer de quelques-uns d'entre eux, quoique ce ne fût pas chose facile. On en prit un avec sa femme et un enfant nouveau-né, ainsi qu'une jeune fille qu'on mit en sûreté et dans l'impossibilité de s'échapper en les enfermant sous l'écoutille.

Le jour de Saint-Laurent, nous fîmes tous la communion à terre. Le 11 août, nous mîmes à la voile et longeâmes en vue de l'île de Saint-Christoval. Il nous fallut huit jours pour la doubler, et ce ne fut pas sans difficulté : puis nous aperçûmes les îles de Santa-Catalina et de Santa-Anna[1]. Comme nous avions à la remorque le brigantin, le navire était en danger; aussi fûmes-nous forcés de le lâcher. A cette époque, les vents d'est régnaient dans ces mers.

Le pilote en chef prenant en considération cette circonstance, et voyant que les cordages finissaient de s'user et se rompaient chaque jour, et que les matelots succombaient successivement, dit au général qu'il était impossible d'aller plus avant, et que c'était courir à une perte certaine. Il pria les pilotes de lui dire la même chose, et leur ordonna, ainsi qu'aux soldats, d'en conférer ensemble en se parlant d'un navire à l'autre. Telle fut la manière dont cette affaire se traita, et le résultat de ces pourparlers fut que, si l'on ne revenait pas au Pérou, c'en était fait de la flotte. Le général voulut qu'on lui exposât ces raisons par écrit, et l'équipage non seulement y consentit, mais les lui présenta sous forme de réquisition et en les accompagnant de nombreuses protestations. Aussitôt l'ordre fut donné de se diriger vers le Pérou, en évitant surtout de se porter vers la Nouvelle-Espagne. Le pilote Herman Gallego, qui était un homme habile dans sa profession, répondit au général qu'il ferait tous ses efforts pour cela, mais qu'il ne pouvait éviter de mettre le cap au nord, parce que l'on ne pouvait espérer des vents favorables qu'en se plaçant au nord de la ligne, et qu'ainsi il était obligé forcément d'aller aboutir à la Nouvelle-Espagne. Nous gouvernâmes donc au nord-est, d'autrefois à l'est, mais le plus souvent au nord, et toujours au-dessus du vent.

[1] Appelées depuis par Surville, en 1769, les îles de la Délivrance.

Le 7 septembre, vers le matin, nous aperçûmes une terre au vent, à environ deux lieues de distance. Le pilote dit que c'étaient les basses de San-Bartolome; mais nous ne pûmes en approcher. Nous aperçûmes aussi d'autres basses qui étaient sous le vent. Ces parages sont sillonnés par les courants. Le mestre de camp et quelques soldats, ayant mis pied à terre sur une petite île, virent sur un monticule des Indiens éloignés les uns des autres. Ils trouvèrent des vivres frais et de la volaille; parmi quelques objets que l'on recueillit, il y avait un ciseau, qui d'abord avait servi de lime. Cet objet fit conjecturer que les Espagnols étaient déjà venus dans cette île.

Nous étant embarqués, et après avoir fait deux lieues, une voile se montra à l'horizon, mais le corps du bâtiment était invisible. Désirant savoir quel était ce navire, nous mîmes en ralingue, mais nous le perdîmes de vue. Étant parvenus au 27e degré de latitude nord, nous aperçûmes une île inhabitée, à laquelle nous donnâmes le nom de San-Francisco. Elle est entourée de récifs. C'était le soir, jour de Saint-François, dans le mois d'octobre. Nous naviguâmes jusqu'au 30e degré; arrivés au 32e, il y avait huit jours que nous n'avions communiqué avec le vaisseau amiral, parce qu'il restait en arrière à cause de sa pesanteur. Voyant qu'il n'avançait pas, nous amenâmes nos voiles; il répéta la même manœuvre; nous les hissâmes de nouveau pour l'avertir d'en faire autant et lui donner à entendre que nous l'avions attendu; mais tous ces signaux ne servirent à rien.

Toute cette nuit, nous conservâmes nos basses voiles et le lendemain nous avions perdu de vue le vaisseau amiral; il nous fallut l'attendre tout le jour, et lorsqu'il arriva, le pilote en chef et le général querellèrent les pilotes; mais cela n'empêcha qu'il restât le lendemain en arrière, et nous ne le vîmes plus. Les vents et la mer augmentant de violence, nous ne songeâmes

plus à l'attendre jusqu'à notre arrivée au cap Corrientes[1]. Nous étions à la hauteur de 32° de latitude nord, lorsque le vent fraîchit tellement, que nous fûmes forcés d'amener nos voiles et de mettre en travers jusqu'à la nuit du dimanche 18 octobre. La mer devint alors si forte, quoiqu'elle le fût moins que le vent, que, pendant le peu de temps que cette tempête dura, nous eûmes sous les yeux un spectacle comme il ne s'en était jamais vu. Le pilote dit que c'était un ouragan déchaîné; aussi nous nous mîmes tous à réciter les litanies en nous recommandant à Dieu. La mer et le vent frappaient le vaisseau avec tant de furie par le côté de dessous le vent, que notre bateau fut submergé. Ces coups se répétant avec une force redoublée, le vaisseau se trouva couvert par la mer. Les Frères nous consolèrent par de saintes paroles et nous exhortaient à nous pardonner mutuellement et à prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de nous. Ainsi ceux qui étaient brouillés s'embrassaient, et nous allâmes tous réunis aider les matelots. Le pilote ordonna de mettre dehors le trinquet[2] et une voile[3] pour faire arriver le navire vent arrière et laisser courir sous une petite voilure. A peine une de ces voiles fut-elle larguée qu'elle fut déchirée en mille pièces. Voyant que dans la fureur de l'ouragan le trinquet n'avait pu être bordé et que le vaisseau ne pouvait pas arriver, de plus que nous étions constamment battus par des coups de mer, que le bateau coulait bas, et que l'eau qui entrait dans le navire était si considérable, qu'il était déjà complètement enseveli sous les flots, nous clouâmes avec la plus grande promptitude l'écoutille, et nous la calfatâmes. Puis le bateau fut lancé à la mer, ce qui se fit avec tant de facilité qu'il suffit pour cela de huit hommes.

[1] Sur la côte du Mexique, alors la Nouvelle-Espagne, par 20 degrés et demi de latitude nord.
[2] Mât qui porte une voile triangulaire.
[3] Probablement la misaine.

Le pilote allait de l'avant à l'arrière, portant remède de tous côtés. Il dit de faire une espèce de petite voile avec des couvertures et de la hisser ; mais peine inutile ! Le vent était si violent, qu'il emporta cette voile. Comme plus l'on allait et plus l'eau nous gagnait, on résolut de couper le grand mât, qui tomba sans occasionner aucun dommage. On revint à l'emploi des couvertures en guise de voiles. Cet expédient, l'absence du grand mât, le jeu continuel des pompes, allégèrent le navire. A cette vue, nous adressâmes de ferventes actions de grâces à Dieu, et nous fîmes un grand nombre de vœux à la Vierge, pour avoir bien voulu nous servir de protectrice dans cette périlleuse situation. Nous nous accommodâmes cette nuit, et dans la suite, le mieux que nous pûmes, de vieilles voiles et d'espars que nous avions en réserve. Parvenus au 28e degré, nous éprouvâmes dans la nuit du 21 du même mois une nouvelle tempête aussi forte que la première. Les lames s'élevaient si haut et avec tant de violence, que la mer n'offrait à la vue qu'une nappe d'écume. Cette bourrasque dura jusqu'au lendemain. Comme le vaisseau était déjà très allégé, il supporta mieux cet assaut que la première fois. Depuis lors nous ne cessâmes d'avoir de temps en temps des coups de mer qui nous épouvantaient, en ajoutant aux frayeurs que nous avions déjà éprouvées.

Au milieu de tant de malheurs il nous en survint un autre bien pénible : c'était la certitude que l'eau allait nous manquer. Celle qui nous restait était si corrompue et si fétide, à cause des vers qui s'y étaient engendrés, qu'elle n'était plus potable. Le biscuit était rempli des ordures de ces insectes, et tellement rongé et pourri, que personne ne pouvait le manger. Ce n'est pas tout ; les rations furent diminuées, ce qui n'était pas une de nos moindres souffrances. Les soldats eux-mêmes furent les premiers à provoquer cette mesure, voyant le dénûment où nous étions, et dans l'incerti-

tude du moment où la terre se montrerait à nous. Ainsi nos maux ne cessèrent de s'accroître. La nourriture n'étant pas suffisante, un grand nombre d'entre nous tombèrent gravement malades, en proie à une affection fort commune dans ces mers, et qui consiste dans un gonflement des gencives tel, qu'elles recouvrent les dents ; et lorsque ce mal se complique de douleurs de reins, la mort s'ensuit ; mais dans le cas contraire, les malades en réchappent. Une autre maladie se déclara parmi nous, et principalement parmi les matelots ; c'était la perte de la vue ; pendant la nuit ils cessaient tout à fait de voir. Dans l'espérance de soulager notre sort, nous ne redoutions plus les vents du nord-est, quoique toujours accompagnés de bourrasques, parce qu'ils nous amenaient la pluie, que nous recueillions dans des tonneaux. Au bout de quelques jours nous aperçûmes un tronc de bois qui flottait au gré des vagues. Comme c'était un bon pronostic et l'annonce de notre salut, c'est-à-dire un indice du voisinage de la terre, nous mîmes un matelot à la mer avec une corde, lequel nous rapporta ce tronc de bois.

Nous en fîmes une croix, que nous plaçâmes au bout du trinquet ; les morceaux nous servirent à faire un grand nombre d'autres croix que nous nous suspendîmes au cou. La misère et les souffrances que nous endurâmes furent si grandes, que nous fûmes sur le point de prendre le chemin des Philippines, où réside le gouverneur Miguel Lopez, de Legaspi, dans l'intention de nous en revenir, après nous être rétablis et pourvus des choses les plus nécessaires, en profitant des vents alisés que les Espagnols établis dans ce pays connaissent fort bien. Un jour, quoique le ciel fût très nuageux, un soldat qui était de garde aperçut la terre, après avoir vu auparavant de ces herbes que l'on appelle conederas [1]. Enfin, après de grands efforts, nous

[1] Algues flottantes.

arrivâmes au port de Colima[1], au bout de cinq mois de navigation. Nous jetâmes l'ancre dans le premier port de la Nouvelle-Espagne le premier jour de l'an... Nous perdîmes 40 hommes dans ce voyage. Que Dieu leur pardonne ! Amen.

Le vaisseau amiral, après six mois de séparation d'avec la capitane, entra dans le port de la Natividad[2], sans savoir comment ni d'où il venait, parce qu'il n'avait pas de bon pilote, le 25 février de l'an 1569.

II.

SECOND VOYAGE DE MENDANA.

1595.

Le manuscrit publié par le président de Brosses était incomplet ; il manquait le premier cahier, et le récit commence quand l'expédition est déjà aux îles Marquises en lutte avec les indigènes.

Ils nous lançaient des pierres à coups de fronde, dont un soldat a eu le bras cassé. Les nôtres voulurent tirer leurs arquebuses, mais la poudre mouillée avait peine à prendre feu ; cependant, du peu de coups qui partirent, un des chefs fut atteint d'une balle à la tête et tomba raide mort. C'était une chose épouvantable que d'entendre le bruit et les cris de toute cette foule qui s'embarrassait dans les canots, les sauvages voulant tous se cacher les uns derrière les autres. Après qu'ils se furent éloignés, nous en vîmes revenir trois dans un canot criant de toute leur force et tenant en main un rameau vert, d'où pendait quelque chose de blanc, ce

[1] Ce port de la province de Colima doit être Manzanillo, par 19° lat. sud.

[2] Sur la côte de la presqu'île de Californie.

que nous prîmes pour un signal de paix. Les hostilités cessèrent donc ; ils nous firent entendre que nous leur ferions plaisir d'aller mouiller dans leur port ; mais nous n'en voulûmes rien faire. Ils se séparèrent donc de nous après nous avoir laissé quelques noix de coco.

Cette île est à 10 degrés de l'équateur, environ à 1000 lieues de Lima. Elle est fort peuplée ; car, outre la quantité de gens qui remplissaient les canots, le rivage en était encore tout garni ; elle paraît avoir une dizaine de lieues de tour. La côte est haute et montueuse, taillée net en falaises. Le port se trouve à la bande du sud. Mendana ne la reconnut pas ; et, nous avertissant de notre erreur[1], il nous dit qu'à moins qu'il ne se trouvât quelque autre marque, ce n'était pas ce que nous cherchions.

A peu de distance de celle-ci nous en découvrîmes trois autres, que le commandant nomma Saint-Pierre, Madeleine et Dominique. Les deux premières sont basses, boisées, d'environ 4 lieues de circuit. Je ne puis dire si elles sont habitées ou non. La Dominique est plus grande, et a bien 13 lieues de tour. L'aspect en est tout à fait agréable, plein de beaux arbres et de bonnes baies. Elle n'est séparée d'une quatrième, nommée l'île Christine, que par un canal limpide et profond, large d'une lieue. Le commandant nomma toutes ces îles les Marquises de Mendoça. Comme il cherchait à mouiller à la Dominique, nous vîmes venir à nous plusieurs pirogues remplies d'Indiens de couleur plutôt noire qu'autrement, parmi lesquels était un vieillard de bonne mine, portant en main un rameau vert garni de blanc. Ils criaient de toute leur force pour nous faire approcher du rivage, faisant signe de leurs grands chapeaux et montrant la terre. Le commandant en avait assez d'envie ; mais la houle brisait si fort, que la cha-

[1] Il est évident qu'on s'était cru d'abord aux îles Salomon.

loupe envoyée pour chercher l'ancrage ne put jamais approcher. Le pilote aperçut quantité de gens sur la côte. Il nous raconta qu'un des insulaires, qui était entré dans la chaloupe, levait sans peine un gros veau par les oreilles. Trois d'entre eux montèrent sur la capitane. Après y être resté quelque temps, l'un d'eux saisit tout d'un coup une fort jolie petite chienne, et faisant un cri, tous trois se jetèrent légèrement à la mer avec assez de grâce, et regagnèrent leurs pirogues à la nage.

Le lendemain, qui était le jour de Saint-Jacques (25 juillet), l'amiral envoya dans la chaloupe un mestre de camp, suivi de 20 soldats, chercher un port et de l'eau sur l'île Christine. Il fit sa descente en bon ordre au bruit du tambour. Les insulaires, au nombre d'environ 300, tournaient tout autour de sa troupe. Il leur fit signe d'approcher et de ne pas dépasser une raie que l'on traça sur la terre, ce qu'ils exécutèrent, apportant de l'eau, des noix de coco et d'autres fruits. Les femmes approchèrent aussi ; elles sont tout à fait charmantes. On fit signe aux hommes de remplir les tonneaux ; mais ils nous firent signe à leur tour que nous n'avions qu'à en prendre la peine nous-mêmes ; et prenant quatre de nos barriques, ils s'enfuirent avec, raison pour laquelle on leur tira dessus.

Le 28, le commandant vint à terre avec sa femme, dans ce même port où il fit dire la messe, que les insulaires entendirent à genoux, paisiblement et en grand silence, faisant tout ce qu'ils nous voyaient faire. Une jolie Indienne aborda de fort bonne grâce dona Isabelle, et voyant qu'elle avait de beaux cheveux blonds, lui fit signe d'en couper une boucle et de la lui donner ; mais comme dona Isabelle reculait et se tenait sur ses gardes, l'Indienne se retira de peur de lui déplaire. Le peuple est affable et paraît plus prévenant qu'aucune autre nation indienne.

Mais à peine Mendana fut-il de retour à son bord

que nos gens, restés dans l'île avec le mestre de camp, prirent querelle, par leur mauvaise conduite, avec les naturels. On en vint aux coups. Les Indiens jetèrent sur les Espagnols une grêle de pierres et de lances, dont il n'y eut néanmoins qu'un soldat blessé à la jambe ; puis emmenant leurs femmes et leurs enfants, ils s'enfuirent vers la montagne, où ils se fortifièrent par des tranchées. Les nôtres les poursuivirent à coups d'arquebuse. Le soir et le matin ils jetaient tous à la fois une espèce de cri concerté, qui retentissait horriblement dans les rochers. Ils se répondaient de troupes en troupes, et faisaient assez connaître l'envie qu'ils avaient de nous nuire ; mais ce fut en vain. Le mestre de camp posa trois corps de garde pour la sûreté des mariniers qui faisaient de l'eau, et des femmes de l'équipage[1] qui se divertissaient sur le bord de la mer.

Les Indiens, voyant donc que leurs lances étaient des armes fort inégales contre nos mousquets, en revinrent à faire des signes de paix, abordant amicalement les soldats avec des racines et des fruits. Ils paraissaient avoir besoin de certaines choses qu'ils n'avaient pas eu le loisir d'emporter de leurs cabanes, et suppliaient par signes qu'on leur permît d'y aller. Au retour ils apportaient libéralement des vivres au corps de garde, et se liaient d'amitié avec les Espagnols. Un d'eux se mit si bien en liaison avec le chapelain, qu'on les appelait les camarades. Celui-ci lui enseignait à faire le signe de la croix et à prononcer *Jesùs Maria*. Les deux nations se prirent ainsi d'amitié ; on voyait de côté et d'autre un Espagnol et un Indien se promener tête à tête, s'entretenant par signes comment on appelait le soleil, la lune, la mer et le reste. On s'écoutait avec grand plaisir, et les Indiens, en se séparant, ne manquaient pas de dire, *amigos*, *camaradas*.

[1] Ces femmes faisaient partie des colons qu'on devait établir aux îles Salomon.

Les gens du corps de garde proposèrent par signes au camarade du chapelain de le mener au vaisseau amiral ; à quoi il répondit d'un air gai, *amigos*. Le commandant le reçut avec toutes sortes de caresses ; on lui servit du vin et des confitures, mais il ne voulut ni boire ni manger. Il admira beaucoup notre gros bétail, et demanda comment s'appelaient ces bêtes en notre langue. Il regardait avec étonnement le navire, les mâts, les voiles, les cordages. Il voulut aller partout entre les ponts, et considérait chaque chose avec un soin qui n'avait rien d'un sauvage. Il disait *Jesus* quand on lui en faisait signe. Au bout de quelque temps il demanda d'être remis à terre ; mais il continua de nous porter tant d'affection, qu'il eut beaucoup de chagrin en apprenant notre prochain départ, et qu'il demanda la permission de nous suivre.

Cette île Christine, située sous le 9e parallèle, est bien peuplée, haute dans le milieu, pleine de rochers et de vallées où les insulaires ont leurs habitations. Le port, faisant face à l'ouest, est en fer à cheval, étroit d'entrée, bon fond de sable sur 30 brasses au milieu, et 12 près du rivage ; bonne source d'eau douce qui sort d'un rocher, plus grosse que le bras. Les naturels de cette île sont plus basanés que ceux de la Madeleine ; d'ailleurs c'est à peu près le même parler et les mêmes usages. L'habitation est disposée en équerre sur deux lignes, bien pavées d'un côté ; et de l'autre, disposée en place publique plantée d'arbres. Les maisons sont plus élevées que le sol, couvertes à deux eaux. Les portes sont basses, et les fenêtres percées vis-à-vis dans le mur opposé ; elles paraissent communes ; du moins vîmes-nous un grand nombre de places à coucher marquées dans chaque cabane. Les femmes ont le visage et la main très jolis, la taille fine, le corsage bien fait, le teint assez blanc ; en un mot elles sont mieux que nos plus jolies femmes de Lima. Elles sont vêtues, de la poitrine en bas, d'un fin tissu d'écorce.

Nous vîmes près de la bourgade une espèce de temple ou sanctuaire formé d'une enceinte de palissades, où étaient quelques figures de bois mal travaillées, auxquelles les insulaires présentent pour offrande divers choses comestibles. Nos gens y prirent un cochon et venaient emporter le reste, lorsque les naturels les arrêtèrent, en leur faisant signe de n'y pas toucher, et que c'était un lieu respectable. Leurs pirogues sont fort bien creusées d'une seule pièce, recouvertes de planches et amarrées en cordages de cocotier. Il y en a qui tiennent jusqu'à 30 et 40 rameurs. Ils les travaillent avec des doloires d'os de poisson, et d'arminettes de coquillages qu'ils aiguisent sur de gros cailloux. La force, la taille et l'air sain des insulaires sont de bons indices de la salubrité du climat. Nous n'y sentîmes ni serein ni rosée du matin. L'air y est si sec, que les linges mouillés qu'on laissait sur terre, pendant la nuit, se trouvaient secs le lendemain matin, sans qu'on eût pris la précaution de les étendre. Le soleil n'incommode pas beaucoup durant le jour, et la nuit on supporte bien une couverture.

Les animaux les plus communs sont des poules et des cochons semblables à ceux de Castille. Il y a un fruit gros comme la tête d'un enfant, d'un vert foncé qui s'éclaircit en mûrissant, marqué sur l'écorce de raies qui se traversent, d'une forme oblongue, plus étroite au bout qu'au pied ; il n'a ni noyau ni pépins ; le dedans est une substance blanche, de peu de suc, mais fort délicate, saine et nourrissante ; nous le nommions blanc-manger. Les feuilles de l'arbre sont grandes, très dentelées, à peu près semblables à celles des papayes. Il y a un autre fruit hérissé de pointes comme les châtaignes, mais six fois plus gros. Un autre, huileux, d'une écorce très dure, assez semblable à la noix, sinon qu'il n'y a pas de zeste qui le partage dans le milieu. Les citrouilles sont comme en Espagne, si ce n'est que certaines espèces ont de très belles

fleurs sans odeur. Je ne puis rien dire de l'intérieur de l'île que nous n'avons pas visité. On éleva quatre croix sur le rivage, au bas desquelles on grava la date de notre voyage.

Le 5 août, nous remîmes à la voile, faisant route à l'ouest, pour continuer la recherche des îles dont nous étions en quête [1]. On fit environ 400 lieues à l'ouest ou au nord-ouest. Un jour, la sentinelle cria qu'il croyait voir la terre cherchée, ce qui remplit tout l'équipage d'une joie à laquelle la tristesse succéda bientôt, quand on ne vit rien en regardant de plus près ; car l'eau et les vivres commençant à manquer, la faiblesse et le découragement, compagnons ordinaires des entreprises incertaines et laborieuses, commençaient à se glisser parmi nous.

Le 20 août, jour de Saint-Bernard, les vaisseaux se trouvèrent en vue de quatre petites îles basses, sablonneuses, couvertes d'arbres, disposées comme un cadre en carré, d'environ 8 lieues de circuit. Nous ne sûmes pas si elles étaient habitées. Quelques personnes dirent cependant qu'elles avaient aperçu deux canots, mais c'était par l'envie qu'elles avaient de prendre terre. Le général nomma ces îles Saint-Bernard ; elles sont à 10° 20′ lat. sud, à 1400 lieues à l'ouest de Lima (219° long.)

Après les avoir passées, le vent fut sud, mêlé de pluies et de grands et épais nuages de formes bizarres, qu'on soupçonna venir de terre, d'autant mieux qu'ils se montraient régulièrement du côté inconnu. Nous naviguions toujours entre le 8e et le 12e parallèle, sans nous en écarter, selon nos instructions. Le 29, on découvrit une île basse, ronde, boisée et environnée de chaussées à ce qu'il paraissait. Elle était seule ; aussi, on la nomma la Solitaire (10° 40′ lat. et 1535 lieues de

[1] Le manque de connaissances positives pour prendre la longitude était l'obstacle qui s'opposait au succès de la recherche de Mendana.



Lima, 240° long.). Nos petits bâtiments y allèrent faire de l'eau et du bois, mais ils crièrent à l'amiral de s'éloigner à cause des roches cachées sous l'eau. Nous regagnâmes au plus vite la haute mer, tout épouvantés de nous voir environnés d'écueils.

On navigua jusqu'au 7 septembre, avec vent arrière de sud-est. Le soir, on crut apercevoir la terre ; c'était un gros nuage noir, qui couvrit tout le ciel et produisit une pluie affreuse avec une telle obscurité qu'on n'apercevait plus les fanaux. Le matin, quand la pluie fut dissipée, on aperçut la terre[1], mais l'on fut très inquiet de ne plus voir le vaisseau amiral. La terre était environnée de rochers, toute sèche, montueuse et crevassée. Le pic était un volcan, qui ne cessait de mugir et de lancer des étincelles. Cette pointe en pic sauta peu de jours après, avec un bruit effroyable, en donnant une telle secousse à la terre, que nous la sentîmes fortement sur nos vaisseaux, à dix lieues de là.

Le général avait envoyé une frégate à la recherche de l'amiral Lope de Vega. Cependant, comme nous approchions de terre, nous vîmes venir à nous une cinquantaine de canots pleins de gens qui criaient et remuaient les mains. Ils étaient les uns basanés, les autres d'un noir vif. Tous avaient les cheveux crépus, blancs, rouges ou d'autres couleurs, car ils étaient peints, les dents de même teintes en rouge; la tête à demi rasée; le corps nu, à l'exception du milieu du corps couvert d'un voile de toile fine ; le visage et les bras peints en noir reluisant, rayés de diverses couleurs ; le col et les membres chargés de plusieurs tours de cordons en petits grains d'or ou de bois noir, en dents de poisson, en espèces de médailles en nacre de perle. Leurs canots étaient petits, attachés deux à deux. Ils portaient pour armes des arcs, des flèches empennées, à pointe aiguë durcie au feu, ou armées d'os et

[1] C'était l'une des îles Sainte-Croix.



trempées dans un suc d'herbes, de grosses pierres, des épées de bois lourd, des dards d'un bois raide avec trois pointes de harpons de plus d'une palme chacune. Ils avaient en bandoulière des havre-sacs de feuilles de palmier, fort bien travaillés, remplis de biscuits qu'ils font avec de certaines racines dont ils se nourrissent.

Dès que le général les aperçut, il dit qu'il les reconnaissait pour les habitants du pays dont on était en quête[1]. Il nommait les îles à la vue desquelles nous nous trouvions; cependant, quand il leur parla dans la langue qu'il avait apprise à son premier voyage, il ne put ni les entendre ni se faire entendre d'eux. Ils s'arrêtèrent longtemps à considérer la flotte autour de laquelle ils allaient en croisant. Quelque invitation qu'on leur fît d'y monter, ils n'en voulurent rien faire. Après s'être parlé entre eux, ils prirent tout d'un coup les armes, par le conseil, à ce qu'il nous parut, d'un vieil Indien fort maigre qui était à leur tête. A mesure qu'il parlait, la parole courait partout; ils agissaient ou s'arrêtaient tout court; enfin, ils jetèrent un grand cri et lancèrent sur la flotte une nuée de flèches qui ne blessèrent personne. Nos soldats, qui se tenaient tout prêts, firent feu aussitôt. Les Indiens, dont l'un fut tué et plusieurs blessés, prirent la fuite pleins d'épouvante. Sitôt que nous en fûmes débarrassés, on se hâta d'approcher de terre. C'était l'objet des vœux de tout l'équipage, qui croyait en sautant à terre trouver du remède à ses souffrances. Les trois vaisseaux mouillèrent à l'entrée d'une baie peu profonde et de mauvaise tenue. La marée, en montant, fit chasser le galion sur ses ancres; il pensa échouer et ne regagna le large qu'à grand'peine. Cependant, la frégate revint sans avoir trouvé l'amiral, ce qui redoubla notre chagrin.

[1] Les habitants des îles Sainte-Croix et ceux des îles Salomon sont en effet de même race; ils appartiennent au groupe des nègres océaniens.



Le lendemain, le général monta sur la galiote, pour aller chercher un port. On en trouva un petit, au nord-ouest du volcan, sur un fond de 12 brasses, près d'un village et d'une rivière. On posta un sergent et douze soldats pour s'en assurer ; mais les Indiens vinrent les attaquer avec tant d'impétuosité, qu'ils furent forcés de se retrancher dans une cabane, où la barque les alla chercher, après que le canon des vaisseaux eut écarté les barbares. Le général trouva, le jour suivant, un meilleur port, bon abri sur 15 brasses de fond, près d'une rivière et de plusieurs villages, d'où nous entendîmes toute la nuit les chants et les danses des Indiens au son d'un tambour et de deux bâtons qu'ils frappaient en mesure l'un sur l'autre.

A notre arrivée, il en vint un grand nombre ayant la tête et les narines parées de fleurs rouges. Quelques-uns se laissèrent persuader de monter à bord de la capitane, laissant leurs armes dans leurs canots. Il vint un homme de bonne mine, assez beau de visage, un peu basané, maigre, les cheveux blancs, âgé d'environ soixante ans, coiffé de plumes bleues, rouges et jaunes, armé d'un arc avec des flèches à pointe d'os. Deux hommes, qui paraissaient supérieurs aux autres, se tenaient à ses côtés ; on vit bien à sa parure et au respect qu'on lui rendait que c'était un chef important. Il demanda aussitôt par signes où était le chef des étrangers; le général courut à lui les bras ouverts. Alors, l'Indien dit qu'il s'appelait *Malope*. Notre général répliqua qu'il s'appelait Mendana. Aussitôt l'Indien s'efforça de faire entendre qu'il fallait échanger les noms ; qu'il s'appellerait Mendana et que le général se nommerait Malope. Il parut fort satisfait de cet échange ; car lorsque dans le discours on le nommait Malope, il faisait signe du doigt, en montrant le général, que c'était là Malope, et que c'était lui qui était Mendana. Il nous dit aussi qu'il s'appellait *Taurique*, ce que nous prîmes pour un titre équivalent à celui de chef ou de cacique. Le géné-

ral lui donna une chemise et quelques autres effets de peu de valeur. Nos soldats donnèrent à ses compagnons des plumes, des grelots, des colliers de verre, des épingles, des morceaux de toile et de taffetas. Ils pendirent tout cela à leur cou.

On leur enseigna à dire *amigos*, à toucher dans la main, à s'embrasser; ce qu'ils recommencèrent souvent après l'avoir appris. On leur montra des épées, des miroirs; on leur rasa la tête; on leur coupa les ongles des mains et des pieds, ce qui les réjouissait beaucoup. Ils voulurent aussitôt avoir les rasoirs et les ciseaux. Ils regardèrent sous nos habits, et voyant qu'ils ne faisaient pas partie de notre corps, ils se mirent à faire les mêmes contorsions que ceux de la première île. Ceci dura quatre jours, pendant lesquels ils nous apportèrent des vivres. Malope venait souvent et paraissait fort de nos amis. Un jour il vint avec 50 canots, au fond desquels on avait caché des armes. Il monta sur la capitane; mais, voyant un soldat prendre par hasard un fusil, il s'enfuit à terre sans qu'on pût le retenir. Les siens le reçurent sur le rivage avec de grandes démonstrations de joie. Ils parurent se consulter ensemble, et le même soir ils retirèrent tous leurs effets des maisons voisines du port. Toute la nuit on vit des feux allumés de l'autre côté de la baie, les canots aller et venir d'un village à l'autre, comme entre gens qui se donnent des avis et qui se préparent à quelque chose.

Le matin, l'équipage de la galiote étant allé à l'aiguade de la rivière, tomba dans une embuscade d'Indiens qui le poursuivirent à coups de flèches. On fit feu des vaisseaux sur eux pour les forcer de se retirer. Après que les blessés furent pansés, le général envoya le mestre de camp à la tête de trente hommes pour tout mettre à feu et à sang. Les Indiens firent tête et ne prirent la fuite qu'après qu'on leur eut tué cinq hommes. Nous ne perdîmes personne dans ce choc. On

leur brûla quelques canots et quelques cabanes, et l'on coupa les palmiers d'alentour. Le capitaine don Lorenzo fut renvoyé avec la frégate à la recherche de l'amiral, et le mestre de camp avec 40 hommes à l'attaque d'un village indien. On voulut essayer si, en leur faisant un peu de mal, on ne pourrait pas se dispenser de leur en faire davantage. Les Indiens ne s'y attendaient pas. Sept d'entre eux, surpris dans les maisons où l'on avait mis le feu, après s'être vaillamment défendus, se jetèrent au milieu des nôtres, sans faire cas de leur vie, et périrent tous, à l'exception d'un seul qui fut blessé en prenant la fuite. Le mestre de camp revint avec sa troupe et deux soldats blessés.

Le village appartenait à Malope, qui vint le soir au rivage, en se frappant la poitrine et appelant le général par le nom de Malope, tandis qu'il se donnait celui de Mendana. Il faisait signe qu'on lui avait fait injustice ; que ce n'étaient pas ses gens qui avaient attaqué les nôtres ; que c'étaient d'autres Indiens demeurant de l'autre côté de la baie ; et bandant son arc, il donnait à entendre qu'il se joindrait à nous pour en tirer vengeance, si nous le voulions. Le général tâcha de lui donner quelque satisfaction, et l'on se fit de nouvelles protestations d'amitié de part et d'autre.

Le jour de Saint-Matthieu (21 septembre) la flotte alla mouiller dans un meilleur port situé dans la même baie. Don Lorenzo revint sans avoir vu l'amiral ; il nous dit qu'en faisant le tour de l'île il avait trouvé, à la bande du nord, une baie plus peuplée et mieux fournie que celle où nous étions ; qu'un peu au delà il avait vu deux îles moyennes très peuplées ; qu'à huit lieues, à la bande du sud-ouest, il en avait découvert une autre d'environ huit lieues de circuit ; qu'à dix lieues, au nord-ouest, il y en avait trois autres peuplées de mulâtres de couleur claire, pleines de palmiers, mais entourées de récifs.

L'escadre alla à cette autre baie. Les sauvages pas-

sèrent la nuit à mugir et à faire des risées, criant d'une voix distincte : *Amigos !* Au point du jour, ils lancèrent des flèches et des pierres ; mais étant trop éloignés pour nous atteindre, ils se jetèrent à la nage, en poussant de grands cris, et accrochèrent les bouées des vaisseaux qu'ils croyaient entraîner à terre. Lorenzo marcha contre eux dans la chaloupe. Une partie de la troupe prit des boucliers pour couvrir l'autre. Cependant les flèches des insulaires les percèrent de part en part, et blessèrent deux Espagnols. Ces barbares se battaient épars çà et là, sautant et se montrant lestes et si courageux, que nous vîmes bien qu'on ne brûlerait pas impunément leurs maisons. Je pense qu'ils croyaient d'abord que nos armes ne faisaient pas de mal ; mais quand la chute de trois d'entre eux les eut détrompés, ils quittèrent la place emportant leurs morts.

Le lendemain, notre mestre de camp mena sa troupe sur un petit tertre, où il voulait jeter les fondements d'une habitation pour la colonie. Son projet ne fut pas du goût des soldats, surtout de ceux qui étaient mariés. Ils vinrent dire au général qu'on choisissait un lieu malsain ; qu'il valait mieux s'établir dans un village des Indiens où l'on trouverait les maisons toutes bâties, et plus saines pour avoir déjà été habitées. Le général, à leur prière, descendit à terre, où l'on assembla la troupe...

Ici, lacune d'un cahier dans le manuscrit, qui contenait à cet endroit la partie la plus intéressante du voyage :

On voyait des Indiens sortir d'entre ces îles dans leurs canots, à voiles et sans voiles. Ne pouvant passer par-dessus les chaussées [1], ils sautaient dessus et nous appelaient de là en gesticulant des mains. Sur le soir,

[1] Bordures de récifs madréporiques qui entourent beaucoup d'îles de l'Océanie.



un Indien sortit des baies seul dans un canot. Il passa sur le vent trop loin de nous, pour que nous puissions voir s'il avait de la barbe, car on était dans les parages des insulaires barbus. Il nous parut être de bonne taille, nu, à longs cheveux flottants. Il mangeait quelque chose de blanc et portait à sa bouche une coque de coco, dans laquelle il semblait boire. Il ne voulut pas venir à nous, quelques signes que nous lui fissions. Cette île est par 6° lat. nord, ronde, couverte d'arbres, les côtes garnies de rosiers. A trois lieues vers l'ouest, il y en a quatre autres, outre quantité de petites environnées de chaussées.

On continua de naviguer au nord-nord-ouest. Le lundi 1er janvier, à 14° de latitude, on porta droit à l'ouest avec vent frais; si bien que, le 3 au matin, nous découvrîmes les îles des Larrons[1] où nous voulions aller. Nous passâmes entre Guam et la Serpane. Il sortit de Guam un grand nombre de canots aussi légers que du liège. Il n'y tient qu'un seul homme, quoique la pirogue porte un mât, sa voile et un timon. L'homme gouverne d'une main; de l'autre, il manœuvre la voile; si la barque chavire, il se jette à l'eau comme un poisson, et la retourne avec l'épaule. A terre, il porte sa barque au pied d'un arbre, sur lequel il fait son habitation comme dans un nid, et vit de sa pêche.

Ces insulaires apportèrent à bord une quantité de fruits et de poissons; ils attrapent ces derniers dans les creux des rochers; il n'y en a point qui leur échappent, si ce n'est le caïman et le tiburon que, n'osant prendre, ils adorent comme des divinités. Ils leur payent une dîme des fruits de la terre, qu'ils lancent à l'eau dans un bateau où il n'y a personne. Le bateau, en moins de rien tourne et s'abîme. Ces insulaires sont de couleur truitée; ils vont tout nu; ils sont forts et courageux. Tout nus et sans chaussures, ils se four-

[1] Ou îles Mariannes.

rent dans les ronces et sautent de rochers en rochers comme des cerfs.

Nous étions d'abord assez embarrassés de commercer avec eux. Ils ne voulaient ni de notre or, ni de notre argent, mais ils avaient grande envie de notre fer, surtout des haches et des couteaux, parce que, avec du fer, on coupe les arbres et on taille le bois. Nos soldats allant à terre virent plusieurs de leurs habitations nichées sur les arbres. Les chaumières de la plaine n'étaient que des sépultures contenant des squelettes entrelacés les uns avec les autres : ce sont les os de leurs ancêtres, qu'ils adorent aussi comme des divinités, et dont ils croient que les âmes passent après la mort dans le corps des tiburons et des caïmans. Ils adorent aussi le soleil et la lune. Ils désossent les cadavres de leurs parents, brûlent les chairs et avalent la cendre mêlée avec du tuba, qui est un vin de coco. Ils pleurent les défunts tous les ans pendant une semaine entière. Il y a grand nombre de pleureuses qu'on loue exprès; outre cela, tous les voisins viennent pleurer dans la maison du défunt; on leur rend la pareille, quand le tour vient de faire la fête chez eux. Ces anniversaires sont très fréquentés, parce qu'on y régale copieusement les assistants. On pleure toute la nuit, et l'on s'enivre tout le jour. On récite, au milieu des pleurs, la vie et les actes du mort depuis sa naissance, racontant sa force, sa taille, sa beauté, en un mot tout ce qui peut lui faire honneur. S'il se rencontre dans le récit quelque action plaisante, la compagnie se met à rire à gorge déployée; puis subitement on boit un coup, et l'on se remet à pleurer à chaudes larmes. Il se trouve quelquefois 200 personnes à ces ridicules anniversaires.

En 1568, Lopez d'Aguire et Laurent Chacon passèrent ici, allant aux Philippines. Un soldat qui s'était écarté de l'aiguade fit rencontre d'un petit sauvage, d'environ quinze ans. L'Espagnol voyant un enfant nu

et sans armes n'en eut aucune peur; il s'approcha quoique désarmé lui-même. L'enfant l'embrassa et lui fit signe de venir cueillir des fruits qu'on voyait au bord du bois. Quand ils y furent, l'enfant l'embrassa de nouveau, l'enleva de terre agilement, et le retournant tout d'un coup les pieds en haut, le mit sous son bras, et l'emporta en fuyant à travers le bois, sans que l'Espagnol pût se débarrasser, ni qu'il osât crier de peur d'attirer d'autres sauvages. Par bonheur quatre Espagnols de l'équipage, qui chassaient dans la forêt, entendant du bruit, se dirigèrent de ce côté, croyant que c'était quelque bête fauve. En les voyant, l'insulaire lâcha prise et s'enfuit.

Cinq ans après, Don Martin de Henriquez, vice-roi du Mexique, renvoyant Lopez d'Aguire aux Philippines, lui donna charge d'enlever quelques habitants des îles des Larrons pour leur faire embrasser le christianisme et leur faire apprendre l'espagnol, afin de les renvoyer ensuite dans leur pays, où ils instruiraient leurs compatriotes et serviraient d'interprètes à nos vaisseaux. Lopez d'Aguire n'en put attraper qu'un, qui fut baptisé à Manille : c'était le même jeune homme. Il retrouva son soldat espagnol à Manille. Cette aventure produisit entre eux une grande liaison. L'insulaire avoua à son nouvel ami que son dessein avait été de lui manger la cervelle, de boire ses cendres après avoir brûlé sa chair, et de tapisser une cabane avec ses os.

Le navire poursuivit sa route à l'ouest sous le 13e parallèle nord. Notre premier pilote, à qui ces parages étaient inconnus, marchait par conjecture en cherchant le cap Saint-Esprit des Philippines. Le 14 janvier, on entrevit le sommet d'une montagne. La joie fut si grande en l'apercevant, qu'on aurait dit qu'il n'y avait plus qu'à prendre terre le même jour. La plus grande partie de l'équipage ne pouvait plus se tenir sur pied; ce n'était plus qu'une troupe de squelettes, qui ne pouvaient monter sur le pont sans se soutenir les uns les autres.

Cependant le vaisseau ne naviguait que fort lentement, le pilote n'allant que la sonde à la main au milieu des récifs et des bas-fonds ; mais ses bonnes raisons pour ne rien précipiter ne lui servaient guère auprès de gens perdus de misère et d'ennui. La mer était grosse ; les cordages du vaisseau pourris. Quand on voulait hausser la vergue, les palans se rompaient, et la voile tombait. L'équipage désespéré se jetait dans le découragement et voulait laisser tout aller à l'aventure ; il ne voulait pas seulement mettre la main à l'œuvre pour y apporter remède.

Il ne restait plus qu'un hauban de chaque côté du mât ; de sorte que nous crûmes qu'il allait se casser à la première secousse, ce qui aurait tout fini ; par bonheur il tint bon. Enfin nous entrâmes dans une baie ; trois Indiens vinrent nous montrer l'ancrage. L'un d'eux était chrétien et parlait un peu latin. Ils répandirent une grande joie dans l'équipage en nous apprenant que nous étions au cap Saint-Esprit. On fournit ici en abondance les vivres si nécessaires à des gens affamés, qui en usèrent avec si peu de prudence que plusieurs en moururent, et que les autres retombèrent dans la disette peu de temps après ; car il fallut longtemps errer à travers ces détroits, où nous devions nous perdre cent fois sur les bas-fonds.

Le 1er février, la gouvernante envoya la barque à terre avec ses deux frères et sept de ses gens, sous prétexte d'acheter des vivres ; mais nous sûmes qu'ils étaient allés en droiture par terre à Manille, donner avis de notre arrivée. Nous ne pouvions trouver d'issue au milieu de tant de canaux. Les vivres manquaient, et les pirogues indiennes s'enfuyaient au plus vite à notre vue, nous prenant pour un vaisseau anglais. Nous vînmes presque à la vue de Manille ; mais le vent était si contraire, le vaisseau si dépourvu d'agrès et l'équipage tellement accablé de fatigue, qu'on n'avançait plus que peu ou point. Les matelots voulaient absolument que le pi-

lote fit échouer le vaisseau et que tout le monde se jetât à terre, disant qu'il valait mieux perdre le navire que de pâtir plus longtemps. Le pilote ne voulut jamais s'entendre avec eux dans un si lâche dessein, à la vue des cheminées de Manille, et après avoir échappé aux périls d'une si extraordinaire navigation. Il leur représenta l'infamie d'abandonner tant de femmes et de malades, qui ne manqueraient pas de périr avant d'être secourus, et de se sauver seuls parce que l'on avait le bonheur de savoir nager et de se porter un peu mieux que les autres. Il leur déclara qu'il ne consentirait jamais à perdre, dans le port même, le fruit et la gloire de tant de travaux et de nouvelles découvertes.

Sur ces entrefaites, on vit arriver, dans une chaloupe, le maître d'hôtel du gouverneur des Philippines, suivi de quelques domestiques. Son maître, averti par une des sentinelles de la côte, l'envoyait faire des compliments de condoléance à dona Beatrix [1] sur son malheur. Tous les gens du vaisseau se mirent à pleurer de joie en voyant des Espagnols. Ceux-ci restèrent consternés et muets de saisissement à la vue de tant de malades, et de tant de squelettes misérables, qui criaient, surtout les femmes : « Nous mourons de faim et de soif ; apportez-nous de quoi manger. » Les Espagnols annoncèrent la prochaine arrivée d'un bateau chargé de vivres, qui vint en effet avec les deux frères de la gouvernante. Dès que les provisions furent dans le vaisseau, chacun se jeta dessus sans humanité, sans subordination, les plus forts enlevant par force tout ce qu'ils pouvaient prendre et ne laissant rien à ceux qui en avaient le plus besoin.

Un second bateau chargé de provisions fut réparti avec plus d'égalité ; il en arriva un troisième, monté par des mariniers habillés de soie de toutes couleurs,

[1] On ne sait quelle était cette dame ; on croit qu'elle était la femme de l'amiral Lope de Vega, qui avait disparu.

qui venaient aider à la manœuvre ; de sorte que nous mouillâmes bientôt et primes terre à 2 lieues de Manille, le 11 février 1595. Notre équipage avait perdu 50 personnes dans le trajet depuis Sainte-Croix. Dès que nous eûmes mis pied à terre, un nombre infini de personnes charitables vinrent nous voir, apportant des vivres en si grande abondance, qu'il y en eut de reste. Dona Isabelle Baretto fit son entrée dans Manille au bruit du canon et de la mousqueterie des troupes qui avaient pris les armes. Elle reçut dans la maison royale les harangues de tous les corps. Les femmes et tous les gens de l'équipage furent logés aux frais du public. Les femmes se marièrent presque toutes à Manille, excepté quatre ou cinq qui entrèrent en religion.

Nous ne revîmes jamais la frégate ; nous sûmes seulement qu'on l'avait trouvée échouée sur une côte, les voiles tendues et tout l'équipage mort dedans. La galiote aborda à Mindanao, où les gens s'étant égarés sur la côte et mourant de faim, rencontrèrent par hasard quelques Indiens, qui les menèrent à un hospice de Jésuites. Le corregidor de l'endroit envoya cinq hommes de ce vaisseau prisonniers à Manille, sur les plaintes de leur capitaine qu'ils avaient voulu pendre. Il écrivit à don Antoine de Morga la lettre suivante : « Il est arrivé ici une galiote espagnole commandée par un capitaine, homme aussi étrange que les choses qu'il raconte. Il prétend qu'il était d'un voyage du général don Alvar de Mendana, parti du Pérou pour les îles Salomon, et que la flotte était de quatre vaisseaux. Vous serez peut-être à portée de savoir ce qui en est. » Les soldats prisonniers déclarèrent que la galiote ne s'était séparée du général, que parce que le capitaine avait absolument voulu suivre une autre route.

Telle fut l'issue de ce prodigieux voyage, plus considérable sans doute et plus curieux que ceux d'Ulysse et de Gama, qui ont mérité d'être chantés par les plus fameux poètes de la Grèce et du Portugal. Quoique

l'on n'ait pas fait dans ce voyage tout ce que l'on voulait faire, le succès n'en fut rien moins qu'inutile. Quiros, après avoir reconduit de Manille au Mexique dona Isabelle Baretto, vint à Lima, où il remit à don Louis de Vélasque, successeur du marquis de Mendoce, des mémoires instructifs, en conséquence desquels il fit, par ordre de la Cour, de nouvelles découvertes dans ces parages avec l'amiral Louis Paz de Torrès.

FERNAND DE QUIROS.

1606.

Histoire des Navigations aux Terres australes, par le président de Brosses.

I.

RELATION DU VOYAGE [1].

Le roi d'Espagne Philippe III, curieux de perfectionner les découvertes faites dans la mer Pacifique par Ferdinand Gallego et par Alvar de Mendana sous Philippe II, son père, envoya dans ce dessein au Pérou Fernand de Quiros, qui avait déjà couru ces parages avec Gallego. La cour de Rome et le conseil d'Espagne lui donnèrent les dépêches les plus honorables, avec un ordre adressé au comte de Monterey, vice-roi du Pérou, pour faire armer deux navires aussi forts et

[1] De Brosses a rédigé cette relation d'après la *Monarchie indienne* de Torquemada, définiteur général de l'ordre de Saint-François au Mexique, imprimée en espagnol à Séville en 1615 (3 vol. in-folio, liv. V, ch. XLIV et suivants). Torquemada avait eu entre les mains les journaux de Quiros et de Torrès.

aussi bien pourvus qu'on n'en eût jamais équipé pour la mer du Sud. Quiros, perdant le souvenir des cruels travaux qu'il avait déjà essuyés durant onze années en de pareilles recherches, partit le 21 décembre 1605, faisant voiles sur la route de la Nouvelle-Guinée. Le 26 janvier 1606, les deux navires découvrirent à leur sud-ouest, à 1000 lieues du Pérou et vers le 25e degré de latitude, une petite île rase, d'environ quatre lieues de circuit, où l'on apercevait de l'eau et quelque verdure; mais on ne vit aucun lieu d'abordage, et la mer y était sans fond, même dans une espèce d'anse. Deux jours après, ils en découvrirent encore une autre[1] autour de laquelle on vit voler beaucoup d'oiseaux. Elle est haute et en plaine au sommet. La côte est tellement en précipice, que le vaisseau, n'ayant que vingt brasses de sonde à la proue, ne pouvait trouver le fond à la poupe avec 200 brasses.

Une grande tempête accueillit ici l'escadre. Après qu'elle fut dissipée, on vit une autre île d'environ trente lieues de circuit, noyée au milieu, et entourée comme d'un mur de chaussée couvert de corail. On n'y put trouver ni fond ni port, et il fallut renoncer à l'espérance de faire ici de l'eau et du bois dont on avait grand besoin. A la suite de cette île on en vit cinq ou six, vers 18° 40'. C'était le 9 février. La joie fut grande, peu de jours après, d'apercevoir une côte[2] où la terre paraissait nouvellement remuée, signe certain qu'elle avait des habitants. Le petit vaisseau mouilla sur 10 brasses, fond de roches, sans abri et mal assuré. On mit 40 hommes dans les canots pour aller au rivage, sur lequel une centaine d'Indiens nous faisaient des signes. Mais la mer battait contre la côte d'une si terrible manière, qu'il ne fut jamais possible de prendre terre, quelque risque qu'on se fût déterminé de courir

[1] Quiros se trouvait alors à l'entrée des îles de la Société.
[2] Cette île, appelée Sagittaria par Quiros, est Taïti.

pour en venir à bout, les canots ayant manqué d'être plusieurs fois submergés par le coup de la vague et par la quantité d'eau qu'elle jetait dedans.

Nos gens étaient prêts à s'en retourner fort tristes pour eux et pour nous à qui ils allaient rapporter de si mauvaises nouvelles, dans le besoin où nous étions d'avoir de l'eau, et dans les bonnes dispositions où les insulaires paraissaient être à notre égard, lorsqu'un jeune homme, nommé François Ponce, se leva d'un air audacieux, criant qu'en une telle extrémité il serait honteux de retourner vers la flotte sans y porter du secours, et d'être arrêté par le péril présent après en avoir bravé tant d'autres ; qu'il allait se jeter à la nage et tenter de gagner le rivage au hasard d'être brisé contre les écueils. En disant ces mots il se déshabillait à la hâte, et se jeta dans la mer, gagnant à la nage l'endroit où la mer battait avec tant de fureur contre la côte. Les sauvages montrèrent par leurs gestes quelque inquiétude de son sort, qui, sans doute, eût été malheureux si ceux-ci, charmés de son courage, ne se fussent avancés dans l'eau pour l'aider. Ils l'amenèrent au rivage avec de grandes marques d'amitié, en le baisant sur le front à diverses reprises et recevant de bonne grâce les caresses qu'il leur rendait de son côté. Trois des nôtres, voyant cela, se jetèrent à la mer et arrivèrent de même. Les insulaires étaient armés, les uns de gros bâtons, les autres de lances brûlées par le bout, longues de 25 à 30 palmes. Ils ont leur habitation près du rivage, dans des cabanes de palissades, entre des palmiers, dont le fruit fait leur nourriture ordinaire avec du poisson de mer. Ils vont nus. Ils sont de couleur olivâtre, d'assez bonne mine et bien proportionnés. Nos gens firent leur possible pour les déterminer par signes à venir au vaisseau; n'en ayant pu venir à bout, ils regagnèrent assez tristement les canots et se mirent à la rame. Neuf ou dix des insulaires, les voyant s'éloigner, s'avancèrent en se mettant dans

l'eau. Nous nous arrêtâmes. On leur fit de nouvelles caresses, on leur donna de petits présents qu'ils reçurent avec grande joie; mais quand il fallut les faire monter dans la barque, ils ne purent jamais s'y résoudre, et ils s'en retournèrent à terre.

Nous allâmes donc 8 lieues plus loin chercher quelques secours. Les barques n'abordèrent qu'avec les mêmes risques, la côte étant garnie de brisants que la mer couvrait d'écume. Il y avait près du rivage un petit bois dans lequel nos gens entrèrent cherchant de l'eau et quelque habitation. Le bois était si épais, que les Espagnols étaient obligés de se frayer un chemin en coupant les branches avec leurs épées. Ils trouvèrent au milieu une place ronde entourée de petit pierres, avec un tas de plus grosses pierres debout en forme d'autel, d'une coudée et demie de haut, appuyée contre un grand arbre. De grosses touffes de feuilles de palmier, attachées au tronc de l'arbre, pendaient sur cet autel. C'était sans doute un lieu sacré où ces barbares allaient rendre leurs hommages au prince des ténèbres. Nos gens, sous de meilleurs auspices, coupèrent un arbre et y plantèrent l'étendard de la croix.

Au delà de ce bois ils en trouvèrent un autre, et des prairies humides arrosées de quelques flaques d'eau saumâtre qui ne valait rien à boire. Ils étanchèrent leur soif avec des noix de coco, et ne trouvant point d'eau, ils se chargèrent de ces noix pour en porter à leurs camarades, marchant le long du rivage, dans l'eau jusqu'aux genoux. Quelques-uns, qui s'étaient séparés de la troupe, trouvèrent une femme si vieille, qu'il y avait de quoi s'étonner qu'elle pût se tenir sur ses pieds; cependant sa taille encore assez bien prise, son air passablement dispos, son visage, quoique sec et ridé jusqu'à l'excès, montraient qu'elle avait eu d'assez beaux traits dans sa jeunesse. Nous lui fîmes signe de venir avec nous aux navires, ce qu'elle exé-

cuta de suite sans aucune marque de crainte ni d'inquiétude.

Le capitaine, après qu'elle eut bu et mangé d'un air assez gai, la fit habiller, lui fit signe d'aller dire à ses compatriotes que nous voulions être leurs amis, et donna ordre à nos gens de la ramener sur le rivage, où elle les conduisit du côté opposé à celui qu'ils avaient pris d'abord, leur montrant de la main que les habitations étaient de ce côté-là. Sur ces entrefaites, on découvrit cinq ou six pirogues étroites, voguant au moyen de leurs voiles latines, d'un tissu de palmettes cousues avec du fil de même arbre, et fabriquées à peu près comme les nattes de même étoffe, dont les femmes du pays se couvrent de la ceinture en bas. Les Indiens sautèrent de leurs *almadies* sur le rivage, et vinrent à la troupe des Espagnols, où, dès qu'ils aperçurent la vieille femme parmi eux, ils coururent l'embrasser, s'émerveillant de la voir ainsi vêtue, et firent de grandes caresses à nos gens. Notre sergent Pedro s'adressa au chef des Indiens, homme robuste, de belle taille bien proportionnée, le front et les épaules larges, portant sur la tête une espèce de couronne de petites plumes noires, aussi douces et fines que de la soie. Ses cheveux rouges et crépus lui tombaient à moitié des épaules. Nos gens furent si étonnés de voir un homme qui n'était pas blanc avec une chevelure si rouge, qu'ils crurent que c'étaient des cheveux de femme qu'il avait mis sur sa tête. Pedro lui fit signe de venir aux vaisseaux, où il serait régalé. L'Indien monta dans nos chaloupes avec quelques-uns des siens ; mais à peine fut-on embarqué que ceux-ci, saisis tout à coup d'une épouvante subite, se jetèrent à l'eau, fuyant vers le rivage. Leur chef en allait faire autant, si les nôtres ne l'eussent retenu par force en l'embrassant par le milieu du corps et voguant au vaisseau le plus vite qu'ils purent. Le barbare s'agitait comme un furieux, remuant les bras avec une grande vigueur ; mais ses efforts furent inu-

tiles. On l'amena au vaisseau, où après l'avoir régalé et habillé, on le remit à terre en liberté. On fit bien de ne pas perdre de temps pour le retour ; car les Indiens, voyant emmener de force leur chef, s'étaient assemblés au nombre d'une centaine de gens armés de lances et de bâtons, et étaient prêts à faire un mauvais parti à quatre ou cinq Espagnols restés sur la côte ; mais quand ils aperçurent leur chef qui revenait, ils abandonnèrent la poursuite des Espagnols pour venir à lui. Sans doute il leur fit part du bon traitement qu'il avait reçu, car l'entrevue se passa en caresses réciproques, après lesquelles ils firent signe qu'ils allaient se rembarquer sur leurs *almadies* pour retourner dans leur canton. Les nôtres, après avoir appris d'eux que nous devions trouver de grandes terres sur notre route, les saluèrent en se séparant d'une décharge d'arquebuses, faite assez hors de propos ; car les gens du vaisseau la prirent pour une hostilité qui les inquiéta fort.

Le chef, en quittant Pedro, lui donna sa couronne de plumes noires, faisant signe que c'était ce qu'il avait de plus précieux. Les Indiens voguèrent vers une petite île, et les nôtres revinrent à l'escadre où l'on avait pris la hauteur de 17° 40′. On remit à la voile, et depuis le 14 février on découvrit quelques autres îles qui n'étaient pas propres à l'abordage. Cependant les besoins de prendre terre étaient de plus en plus pressants. On envoya 50 hommes dans les chaloupes chercher un port. Ils trouvèrent tant de poissons et d'oiseaux sur la côte, qu'on les prenait à la main. Les palmiers y étaient aussi en abondance ; mais l'eau douce, dont nous avions le plus grand besoin, y manquait ; aussi la terre est-elle sans habitants. Elle peut avoir 8 ou 10 lieues de tour ; elle a au milieu un grand lac d'eau salée, il en est de même de plusieurs autres îles, que nous abandonnâmes pour n'y avoir point trouvé d'eau douce. Nous les nommâmes Saint-Bernard. Latitude 10° 30′. Longitude 229.

Le 2 mars, on découvrit une nouvelle terre cultivée. Le petit bâtiment s'approcha d'une habitation de cabanes palissadées dans un enfoncement du rivage, d'où il sortit une centaine d'Indiens bien plus méchants qu'ils ne le paraissaient ; car ce sont les plus blancs, les plus beaux et les mieux faits que nous ayons trouvés en ce trajet. Ils étaient au nombre de quatre ou cinq dans de petites pirogues fort légères, faites d'un seul tronc d'arbre. Ils vinrent hardiment autour du vaisseau, faisant des menaces et brandissant de longues lances. On leur jeta du vaisseau quelques vivres et quelques vêtements pour les apprivoiser. Là-dessus un de ces sauvages s'avança d'un air arrogant dans une petite pirogue, faisant des cris et des gestes furieux du bras et de la jambe. Il avait un bonnet de palmette, et une espèce de camisole rouge de même tissu. Il s'approcha de la galerie de poupe, où nous étions à considérer ses bravades, et, prenant sa lance à deux mains, il la jeta de toute sa force contre nous, s'éloignant ensuite d'une grande vitesse. Il fut heureux dans cette conjoncture que nous n'eussions point d'arquebuse prête à tirer. On le menaça tant qu'on put de la voix ; ce qui ne l'empêcha pas de revenir à la charge.

Le capitaine, qui ne voulait pas effaroucher les Indiens, fit tirer un coup de mousquet sans balle, pour l'épouvanter seulement. Mais, sans s'effrayer du bruit, il continua de brandir sa lance, tournant tout autour du navire avec une vitesse incroyable. On descendit 60 hommes dans la chaloupe pour leur donner la chasse. Ils se mirent à l'environner, faisant leurs efforts pour l'enfoncer dans l'eau, tandis qu'une autre troupe nombreuse, nouvellement survenue, jeta une corde sur la proue de la pinasse dans l'espérance de la tirer à bord. Quand ils virent qu'on coupait leur corde, ils tachèrent de l'attacher à nos cordages. En un mot on eut assez de peine à s'en défaire à coups d'arquebuse, qui en blessèrent et tuèrent quelques-uns, entre autres celui

qui s'était obstiné si longtemps à nous attaquer.

Le commandant donna ordre de se préparer à faire, le lendemain, une descente à terre pour y prendre une provision d'eau et de bois suffisante au dessein que nous avions de continuer la recherche du continent ; car nous jugions qu'un si grand nombre d'îles ne pouvaient qu'être détachées de quelque grande terre voisine. Soixante hommes descendirent dans les chaloupes pour remorquer la pinasse jusqu'auprès d'une chaussée naturelle contre laquelle la mer battait avec fureur. C'était pourtant l'endroit où la descente était le plus praticable. Mais à peine quelques-uns des nôtres eurent-ils mis pied à terre, que 150 insulaires vinrent tomber sur eux, lances baissées. Notre inquiétude fut d'autant plus grande à cette vue, que le commandant Paz de Torrès était du nombre de ceux qui avaient les premiers mis le pied sur le rivage, en entrant dans l'eau jusqu'au col. Mais le feu de la mousqueterie des chaloupes, ayant fait fuir les barbares plus vite qu'ils n'étaient venus, la descente se fit avec un peu moins de difficulté, quoique toujours avec grand danger, la violence du vent augmentant l'agitation des vagues.

La troupe mise en ordre de bataille s'achemina vers une habitation, d'où l'on vit sortir une douzaine de vieillards portant des torches allumées, d'une espèce de bois résineux qui brûle comme un flambeau. C'est parmi eux un signe de paix et d'amitié. Ils nous firent entendre que les hommes s'étaient enfuis dans un bois voisin, où ils avaient déjà caché leurs femmes et leurs enfants, près d'une lagune salée, dans les terres, que la mer inonde quand elle est haute. En effet, nous vîmes sortir de ce bois un sauvage qui, à notre vue, s'exposant aux derniers périls pour sauver un de ses camarades, blessé d'un coup d'arquebuse, nous donna un exemple de courage et d'amitié digne des plus grands éloges.

Ces pauvres vieillards, pénétrés de frayeur, se

prosternèrent devant nous, avec leurs torches et des rameaux verts, dont l'un d'entre eux nous présenta un faisceau en tremblant. Torrès en fit revêtir un autre d'un habit de taffetas; et comme il paraissait plus dispos que les autres, il lui fit signe de nous guider où il y avait de l'eau. L'Indien marcha d'un air assez content du côté du lac vers lequel le gros des insulaires s'était retiré. La troupe qui le suivait fut bien joyeuse à la vue d'un ruisseau et bien triste d'en trouver l'eau salée, car tout le monde mourait de soif. On trouva là un insulaire qui avait de l'eau douce plein une noix de coco. On lui demanda où il l'avait prise; il fit signe que c'était de l'autre côté de la lagune. Torrès détacha sept soldats guidés par l'insulaire pour aller trouver la source. Ils passèrent à travers plusieurs jardins ou enclos, dans lesquels les Indiens s'étaient tapis. Mais dès qu'ils virent les nôtres, ils se levèrent et vinrent à eux en faisant des signes de paix, surtout les femmes, qui étaient d'une jolie figure et d'un air tout à fait agréable.

On ne peut trop s'étonner de la blancheur extrême de ce peuple barbare, dans un climat où l'air, le soleil et le froid auxquels les naturels sont sans cesse exposés devraient les hâler et les noircir. Ces femmes sauvages effaceraient nos beautés espagnoles si elles étaient parées et façonnées par le commerce du monde. Elles sont vêtues de la ceinture en bas de fines nattes de palmier bien tissues, et d'un petit manteau de même sur les épaules. Elles nous jetèrent d'abord un coup d'œil doux et soumis, puis vinrent nous embrasser avec les plus grandes marques d'amitié. Nos gens furent bien satisfaits de voir les choses tourner ainsi à la paix. L'insulaire qui les guidait les mena près d'une source d'eau douce, dont le filet était si petit, qu'il n'aurait pu suffire aux besoins de l'escadre.

On envoya dire toutes ces nouvelles au commandant, qui, de son côté, dépêcha un messager pour les

apprendre à la troupe restée sur le rivage et aux gens des navires. Cet homme, repassant dans l'habitation sans autre arme que son épée nue à la main, fut attaqué par une dizaine de barbares, qui fondirent en troupe sur lui, armés de bâtons pointus et de pieux brûlés. L'un d'entre eux lui porta un coup de pique, qu'il para de son épée ; mais il ne put s'en venger, ayant trop de gens sur ses bras. Les cris qu'il poussait attirèrent bientôt les Espagnols de toutes parts, assez à temps pour lui sauver la vie, mais non pas pour l'empêcher d'être gravement blessé au bras et à la tête. Une décharge faite sur ces barbares en tua quatre ou cinq et en blessa d'autres.

Parmi ceux qui périrent en cette occasion, on fut dans la plus grande surprise d'en voir un, qui, nu et mal armé, défendit longtemps sa vie contre vingt soldats espagnols armés d'épées et de rondaches, faisant le moulinet avec un gros bâton, d'une telle force qu'aucun des nôtres n'osait l'approcher. Il donnait des coups furieux et blessait nos gens malgré leurs boucliers. Enfin, épuisé de fatigue, accablé par le nombre, percé de coups, il ne cessa de se défendre qu'en tombant raide mort, mordant la terre de rage et laissant les nôtres dans l'admiration de sa valeur et dans le regret d'avoir ôté la vie à un homme qui avait si bien su la défendre.

Nous nous remîmes à la poursuite du reste de la troupe indienne. Tous avaient pris la fuite au loin. On ne vit plus qu'un vieux et une vieille, probablement le mari et la femme, qui se sauvaient aussi vite que leur âge pouvait le permettre. L'homme, se voyant près d'être pris par les nôtres, fit signe à la femme de le quitter et de se jeter à l'écart dans une broussaille voisine ; l'homme fut pris. On l'emmenait dans l'espérance de tirer de lui quelque connaissance sur le pays, lorsque la femme revint d'elle-même se mettre entre nos mains, disant à son mari, à ce que nous pûmes présu-

mer, qu'elle aimait mieux mourir avec lui que de se sauver seule. On les conduisit tous deux aux chaloupes.

Le danger fut plus grand que jamais en quittant la côte, tant la lame était terrible sur les écueils. Les coups de mer pensèrent nous faire périr cent fois. Il fallut laisser à terre les jolies nattes, les noix de coco et les autres rafraîchissements que l'on devait porter à la flotte, trop heureux de pouvoir sauver les armes et d'arriver aux navires bien tristes, mouillés de la tête aux pieds, meurtris par les brisants, mais assez contents de n'avoir eu personne de tué ni de noyé. Cette île, que nous nommâmes l'île de la Belle-Nation (*Gente harmosa*), court nord et sud, et peut avoir 6 lieues de tour (lat. 13 ; long. 519[1]).

Nous fîmes voile vers l'île Sainte-Croix, que notre capitaine, dans un précédent voyage, avait trouvée commode et fertile, bien que par un malentendu il fût arrivé une querelle entre les insulaires et les Espagnols, où quelques hommes perdirent la vie de part et d'autre. La nuit du Jeudi-Saint, 22 mars 1606, il y eut une éclipse de lune totale. Nous courûmes jusqu'au 7 avril, laissant des terres à droite et à gauche, autant que nous en pûmes juger par la quantité d'oiseaux et de rochers de pierre-ponce que nous apercevions. L'après-midi, le grand navire vit à l'ouest-nord-ouest une terre noire et brûlée comme un volcan. On mit en panne durant la nuit, de crainte des bas-fonds. En s'avançant le lendemain matin vers la terre, on trouva 12 ou 15 brasses de fond pendant deux heures de route, puis une mer sans fond. Il fallut encore différer au lendemain 9.

Torrès s'avança dans le petit vaisseau, longeant la bande du sud-ouest dans un canal entre deux petites îles, où il aperçut non loin du rivage diverses cabanes

[1] Elle n'a pas été retrouvée par les navigateurs qui, depuis Quiros, ont exploré l'océan Pacifique.

entre les arbres. On mouilla sur 25 brasses entre la grande île [1] et les deux îlots. Les barques allèrent à terre, d'où elles rapportèrent aux navires quelque eau douce, des patates, des cocos, des palmettes, des cannes douces et autres racines, comme échantillons des produits du pays. On prit là-dessus le parti d'envoyer 50 ou 60 hommes pour traiter avec les insulaires. Les nôtres, peu après leur départ, découvrirent au milieu d'un îlot entouré de chaussées un monticule de pierres vives, qui paraissait fait de main d'homme, au-dessus duquel il y avait une soixantaine de cabanes couvertes de palmiers et garnies de nattes en dedans. Nous aprîmes depuis que c'était une forteresse où les insulaires se retirent quand ils sont attaqués par leurs voisins, qu'ils attaquent souvent eux-mêmes, ayant de grandes et bonnes pirogues avec lesquelles ils naviguent en toute sûreté.

Nos gens prirent terre et commençaient à marcher vers ce lieu, lorsqu'ils aperçurent près de la côte quelques-unes de ces pirogues pleines d'Indiens. Ils apprêtèrent aussitôt leurs armes à feu, et se mirent sur la défensive, mais ce n'était pas le cas. Les insulaires avaient autant d'envie que nous d'avoir la paix ; ils se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour gagner plus promptement la terre, et vinrent de notre côté en nous saluant d'un air joyeux, et marchant vers l'habitation comme pour nous y guider ; ils avaient à leur tête leur capitaine qui portait un arc au lieu de bâton. La vue de tant d'hommes robustes continuait cependant à nous tenir en crainte. Nous nous rapprochâmes du rivage, de peur surtout qu'ils ne vinssent à submerger notre canot, si nous nous en éloignions. Nous fîmes des signaux pour avoir du renfort à la barque de la capitane, et même à nos vaisseaux mouillés à portée de la

[1] La grande île est Taumago ou Taumako, dans l'archipel de Santa-Cruz, appelé par Carteret les îles de la Reine-Charlotte.

vue ; et quand nous nous vîmes en force, nous commençâmes à marcher vers l'habitation.

Tous ces mouvements de notre part avaient fait disparaître les Indiens. Nous marchâmes en bon ordre, avec de grandes précautions, regardant de tous côtés s'il n'y avait point d'embuscade auprès des cabanes ; mais n'y trouvant personne, il fallut regagner le rivage, où nous élevâmes en l'air un linge blanc en signe de paix. Les Indiens revinrent alors à nous d'un air de gaieté. Leur chef tenait en main un rameau de palmes qu'il offrit à Paz de Torrès en l'embrassant. Ses compagnons firent de même, et les nôtres ne se sentaient pas de joie de se voir si bien reçus dans un pays où l'on trouvait de l'eau et du bois, dont l'équipage avait tant besoin.

Deux vieillards qui arrivèrent sur ces entrefaites posèrent leurs armes à terre sur le bord de la rivière, et nous saluèrent d'une manière soumise. Nous comprîmes, par les gestes des insulaires, que l'un des deux était le père ou l'oncle de leur chef, nommé Taliquen. Nous nous arrêtâmes ensemble sur une petite esplanade au-devant de la forteresse. Si les insulaires étaient dans l'admiration de nos armes et de nos vêtements, nous n'étions pas moins étonnés de les voir si bien bâtis, si agiles, si robustes.

Quand nous nous vîmes bien en sûreté, et que le chef des Indiens avait dispersé son monde de côté et d'autre, ne gardant auprès de lui que deux insulaires et un petit garçon, nous résolûmes aussi de prendre un peu de repos après tant de fatigues. On posa deux corps de garde, l'un sur la côte, l'autre dans l'habitation, et le reste de nos gens s'étant désarmés se répandirent par la forêt, où ils cueillirent des fruits, tandis que les sauvages amenaient dans leurs pirogues du bois et de l'eau pour l'escadre. C'était le jour de Pâques-fleuries ; on célébra la messe dans une cabane, où la plupart des gens de l'équipage firent leurs dévotions. Nous restâmes

là sept jours. Le besoin qu'on avait pour le reste de la route de quelques insulaires, qui connussent les parages et entendissent la langue, nous fit prendre la résolution d'en enlever quatre en partant. Leur chef au désespoir vint lui-même au vaisseau avec son fils pour les réclamer ; n'ayant rien pu obtenir, il s'en retournait fort triste, lorsqu'il aperçut ces quatre malheureux, qui, dès qu'ils virent leur chef, se mirent à pousser des cris lamentables. Celui-ci, déterminé à risquer sa vie pour leur liberté, donnait d'un air hardi le signal à ses pirogues ; mais le bruit d'un coup de canon sans boulet, que nous tirâmes du vaisseau, les effraya tellement que le chef, faisant un geste aux captifs pour marquer qu'il n'était pas en son pouvoir de les délivrer, s'éloigna d'eux la larme à l'œil. Le lendemain, un de ces Indiens sauta dans la mer ; ceci nous obligea de veiller sur l'autre que nous avions à bord, car on en avait mis deux sur chaque vaisseau. Cependant, nous ne pûmes si bien faire que celui-ci ne se jetât encore à la mer, le 21 avril, comme nous étions à la vue d'une belle côte habitée, au sud-est, pleine de bois, de palmiers et de terres cultivées. C'était vers 12 degrés de latitude (longitude 191). Nous envoyâmes donner avis de notre perte au vaisseau amiral, ce qui n'empêcha pas qu'un de leurs prisonniers n'en fît autant ; et si le quatrième ne suivit pas le même exemple, c'est qu'il était leur esclave, et qu'il se trouvait mieux traité parmi nous qu'il ne l'avait été chez ses maîtres de l'île Taumago.

Torrès, n'ayant pas besoin de rafraîchissements, ne s'arrêta pas sur cette côte. Il y alla seulement un moment parler aux naturels, qui lui firent présent de quelques noix de coco, et d'une mante de tissu de palmettes.

Ils lui firent signe qu'il y avait dans ces parages de grandes terres habitées par un peuple plus blanc que celui que nous venions de quitter. Nous naviguâmes, faisant route au sud, par des vents assez variables jus-



qu'au 25 avril, que nous vîmes à 14° 30' (longitude 188°) une longue et haute côte que nous appelâmes Notre-Dame de Lumière (*Nuestra senora de Luze*), puis une autre à l'ouest, puis une au sud-est, toutes couvertes de hautes montagnes [1].

La côte était mauvaise, escarpée, pleine de grosses sources d'eau qui se précipitaient en ravines dans la mer. Nous distinguâmes, en approchant, des jardins ou enclos semés, et des habitants qui criaient de notre côté en nous montrant des rameaux de palmiers. Les insulaires continuant de faire des signaux de paix par des fumées sur les montagnes, et s'approchant de nous sans armes dans leurs bateaux, on envoya vers eux un officier avec 20 soldats armés de rondaches et de mousquets. Ils entrèrent dans une grosse rivière qui coulait entre de belles roches vives, et dont la source paraissait venir des montagnes voisines. Nos gens virent sur la plage une quantité de cochons semblables à ceux d'Espagne, et grand nombre d'habitants de trois couleurs ; les uns tout noirs, les autres fort blancs, à cheveux et barbe rouges, les autres mulâtres, ce qui les étonna beaucoup et leur parut un indice de la grande étendue que cette contrée devait avoir.

Ils furent encore plus étonnés, sur ces entrefaites, de voir, au milieu des signes de paix qu'on leur faisait du rivage, un Indien sortir de derrière un rocher, se jeter dans la mer avec impétuosité et nager jusqu'à la chaloupe, où l'on se jeta sur lui, et on le prit prisonnier dans la crainte que son intention ne fût de faire du mal à quelqu'un des nôtres, car il était brave et robuste ; ses gestes des bras et ses contorsions du visage ne promettaient rien de bon. Il avait des bracelets de dents de sanglier, raison pour laquelle on jugea que c'était un cacique ; et nous sûmes depuis que nous ne

[1] Quiros entrait dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, auquel il donna le nom de Terre australe du Saint-Esprit.

nous étions pas trompés. D'un autre côté les gens de l'esquif avaient engagé par leurs caresses un Indien des pirogues à venir avec eux au navire, où l'on voulait le régaler et lui faire des présents, afin qu'il nous servît d'entremetteur pour traiter avec ses compatriotes. On lui mit un fer au pied, de peur qu'il ne se sauvât, mais il rompit un chaînon avec ses mains sans qu'on s'en aperçût, et sauta dans l'eau avec le cadenas et le reste de la chaîne pendue à son pied, nageant avec vitesse du côté du rivage. Nos gens voyant que ce serait peine perdue que de courir après lui, dans l'obscurité de la nuit, poursuivirent leur chemin. Cependant on avait amené l'autre Indien au capitaine, qui fit de son mieux pour le rassurer, et après l'avoir fait bien habiller, donna l'ordre qu'on le ramenât le lendemain matin vers les siens. On le tenait néanmoins toujours aux ceps [1], de crainte qu'il ne s'échappât.

Ceux de la proue, en faisant voile par un très petit vent, entendirent une voix dans la mer; on y courut. C'était l'Indien qui avait rompu sa chaîne, et qui dans l'impossibilité de gagner la terre, accablé de lassitude, criait au secours, aimant encore mieux tomber entre les mains de ses ennemis que de se noyer. On le tira de l'eau, on lui ôta la chaîne du pied, et, pour le consoler on lui montra son compagnon. On leur donna à manger, et on les laissa ensemble le reste de la nuit. Le matin, notre capitaine donna ordre qu'on leur taillât la barbe et les cheveux, les fit habiller de taffetas rouge, et leur remit plusieurs pièces de même étoffe pour échanger contre des vivres; après quoi, les ayant embrassés fort cordialement, il les fit reconduire chez eux.

Le cacique, en reconnaissance du bon traitement qu'il avait reçu, donna à nos gens des cochons, des plantains (bananes), et des figues d'une espèce bien

[1] Aux fers, à la chaîne.

différente de celle des Indes. Celles-ci sont de belle couleur et d'une odeur agréable. Il leur donna aussi des patates et des racines d'igname dont les insulaires font leur nourriture habituelle.

Ces bonnes gens ne nous virent pas partir sans regret. Nous continuâmes à courir, le long de la côte, dans la chaloupe, à la vue d'une autre peuplade nombreuse, de haute taille, plus grisâtre que la précédente. Peu après qu'ils nous eurent fait des signes d'amitié, nous vîmes leurs femmes fuir vers un bois, et aussitôt ils nous décochèrent une grêle de flèches, dont un de nos Espagnols fut légèrement blessé au visage. Notre mousqueterie les fit repentir de leur méchanceté; après quoi, la nuit s'approchant, la chaloupe revint à la flotte raconter ce qui s'était passé.

L'envie de connaître cette grande terre qu'on voyait au sud-est nous fit lever l'ancre. Ceux qu'on y envoya le 30 avril rapportèrent qu'ils avaient trouvé une bonne baie, large, bien à l'abri, bon mouillage sur 30 brasses; que la côte s'étendait fort au loin; qu'on leur avait fait des signaux par des feux allumés sur les montagnes; que les peuples de cette côte étaient de haute stature; qu'ils les avaient abordés dans une pirogue avec des marques d'amitié, quoique feintes, comme nous l'éprouvâmes dans la suite, et leur avaient fait présent d'une belle aigrette de plumes de héron. Ce rapport combla de joie l'équipage, qui se voyait parvenu au but de ses désirs par la découverte d'une grande terre et d'un bon port.

L'escadre entra, le 1er mai, dans la baie qu'elle nomma, du nom de la fête, Saint-Jacques et Saint-Philippe. L'ouverture, d'environ 8 lieues de large, court nord et sud; la bande orientale peut en avoir 12, et celle de l'ouest, 15 (lat. 15° 40'; long. 187). Le 3 mai, nous mouillâmes dans un bon port, à l'embouchure de deux rivières, fond de sable net, depuis 40 jusqu'à 6 brasses. Les Indiens, qui nous entouraient dans leurs

canots, nous faisaient signe d'entrer plus avant, mais nous ne jugeâmes pas à propos de le faire. C'était le jour de l'invention de la sainte Croix. Nous nommâmes le port Vera-Cruz ; tout le continent, Terre australe du Saint-Esprit ; et les deux rivières, l'une Jourdain et l'autre Saint-Sauveur.

Les bords de ces deux rivières sont d'une beauté enchantée, garnis de fleurs et de verdure. La plage est large et si bien à l'abri, que quelque vent qui souffle dans la baie, la mer reste calme et tranquille dans le retour. Le rivage, jusqu'à la pente des montagnes est couvert d'arbres; les montagnes, aussi vertes que la plaine, sont séparées par de larges vallons, plats, fertiles, arrosés de rivières ; en un mot il n'y a pas de contrée si belle en Amérique et bien peu qui l'égalent en Europe. La terre y produit en abondance, et presque sans culture, des fruits de bon goût, des patates, des ignames, des plantains, des oranges, des limes, des amandes, des obos et divers autres fruits fort savoureux que nous ne connaissions pas. On y trouve de l'aloès, des noix muscades, de l'ébène, des poules, des cochons, et plus avant dans le pays, selon qu'on nous le fit entendre par signes, du gros bétail, des oiseaux qui chantent à merveille, des ramiers, des perdrix, des perroquets, des abeilles. Les habitants sont noirs; ils demeurent dans des cabanes basses, couvertes de paille; le pays est sujet aux tremblements de terre, signe d'un continent assez étendu.

Ces gens parurent assez mécontents de notre arrivée. Quand nous eûmes mis pied à terre, leur chef vint à nous avec sa troupe, et nous présenta quelques fruits en nous faisant signe de nous en aller. Comme nous n'en tenions pas compte, le chef traça une raie sur la poussière en nous faisant signe de ne pas la passer. A peine Torrès se fut-il avancé au delà, qu'ils nous décochèrent quelques flèches, ce qui nous obligea de faire feu sur eux et d'en tuer quelques-uns, du nombre desquels

fut leur chef ; les autres s'enfuirent vers les montagnes. Une seconde troupe des nôtres était allée d'un autre côté chercher des vivres, et tâcher de faire alliance avec les indigènes ; mais ils sont d'un si mauvais caractère, qu'il n'y eut pas moyen d'entrer en conférence. Ils se mettaient toujours aux aguets sur notre passage, quoique avec peu de succès ; car les branches rompaient le coup de leurs flèches, au lieu qu'elles les paraient mal de nos balles de mousquet. Nous passâmes quelques jours en ce lieu à nous récréer et à nous reposer des fatigues passées. On célébra le service divin dans une cabane de verdure, précédée d'une belle allée d'arbres. On y fit la procession de la Fête-Dieu ; on éleva une croix ; on prit possession du pays au nom de Philippe III. Une troupe des nôtres, étant un jour allé chercher des fruits, découvrit du haut d'une montagne un beau vallon qu'elle traversa ; puis du sommet d'une autre montagne, à 2 lieues du rivage, elle entendit un bruit de tambours qui lui donna la curiosité de s'approcher en grand silence. Les Espagnols arrivèrent à une habitation où les sauvages passaient nonchalamment le temps à danser. Dès qu'ils se virent surpris, ils prirent la fuite vers la montagne, abandonnant leurs femmes et leurs enfants ; mais on eut bientôt lieu de juger qu'ils ne s'étaient ainsi sauvés que pour avoir été surpris sans armes.

Nos gens, restés maîtres de l'habitation, entrèrent dans une cabane, d'où ils enlevèrent trois enfants et 14 cochons, et s'en revinrent au plus vite de notre côté avant le retour des Indiens, étant loin de tout secours et accablés de lassitude. Ils repassaient dans le vallon, lorsqu'ils entendirent de nouveau les cris des sauvages accompagnés du bruit de leurs tambours faits d'un tronc de bois creux. Nos gens, près d'être assaillis, coururent de toutes leurs forces jusqu'à la pente de la montagne, dont ils gagnèrent le sommet le plus vite qu'il leur fut possible, chargés comme ils étaient. La nécessité de

reprendre haleine les obligea de s'y arrêter. Les sauvages s'approchèrent, et poussant leurs cris ordinaires lancèrent aux nôtres une grêle de flèches, qui, par bonheur, n'atteignirent personne. On leur répondit à coups de mousquet, qui en blessèrent quelques-uns et firent reculer leur troupe ; mais elle ne tarda pas à revenir à la charge, poursuivant les nôtres à la descente jusqu'auprès du rivage ; de sorte qu'ils étaient obligés de faire ferme de temps en temps pour recharger leurs mousquets et faire feu. Malgré ceci, la crainte de nos armes ne faisait pas lâcher prise aux sauvages, qui, lorsqu'ils n'eurent plus de flèches, se campèrent sur des pointes de rochers, d'où ils nous lançaient du haut en bas de grosses pierres. Un de nos Espagnols en eut le bras cassé. Ils n'eurent pas d'autre mal, dans cette retraite dangereuse, qu'ils exécutèrent avec une bravoure extrême, sans abandonner leur proie. Quand les Indiens entendirent tirer le canon des vaisseaux et virent qu'on accourait de toutes parts au secours des nôtres, ils abandonnèrent pour le coup la partie en fuyant vers la montagne.

Après quelque séjour en cette baie, les vaisseaux levèrent l'ancre, et nous en sortîmes; mais il fallut bientôt y rentrer. Nos gens tombèrent tout d'un coup malades en si grand nombre, qu'il ne restait plus personne en état de faire la manœuvre. On ne pouvait attribuer cet accident à la nature même du poisson dont nous avions mangé en quantité pendant notre séjour dans la baie ; mais on soupçonna que le dernier qu'on avait pêché pouvait avoir avalé quelque poison, ou avoir été habillé et coupé en morceaux sur des herbes vénéneuses. En peu de temps les deux vaisseaux devinrent semblables à l'hôpital d'une ville pestiférée. Nos gens furent si malades, que pas un d'eux ne crut en revenir ; cependant nos chirurgiens, quoique malades eux-mêmes, servirent les autres avec tant de zèle et d'habileté, que les effets de cet accident

furent bientôt passés, sans que personne en mourût.

Durant ce second séjour, on fit aussi quelques descentes à terre, et l'on relâcha les enfants enlevés de l'habitation, dans l'espoir qu'ils seraient les instruments d'un traité de paix entre les naturels et nous; mais ceci n'ayant produit aucun effet, nous levâmes l'ancre une seconde fois.

Le 5 juin, empressés d'aller reconnaître les terres sur le vent, d'en prendre possession pour le roi et d'y bâtir une ville, comme nous avions fait dans la baie, où nous en fondâmes une qu'on nomma Jérusalem-la-Neuve, dans laquelle on établit des alcades, des corrégidors et autres officiers du roi [1], nous trouvâmes au large le vent contraire et la mer si agitée, que la proue des navires était quelquefois sous l'eau. On fut forcé de regagner la baie. Les deux vaisseaux et le petit bâtiment la coururent ensemble pendant deux jours, non sans risque. Le troisième, deux des trois navires gagnèrent la rivière et se mouillèrent dans un bon abri, plus avancé que celui où nous avions fait notre premier débarquement. Mais la capitane n'en put jamais venir à bout et courut tant de risques dans la baie, qu'elle fut forcée d'en sortir pour prendre le large, où elle dériva si bien, qu'elle ne put jamais regagner la bouque [2].

La saison s'avançait et les vents d'aval régnaient depuis le mois d'avril. Le capitaine et les pilotes furent donc d'avis de faire route et d'aller par la hauteur de 10 degrés chercher l'île Sainte-Croix, où était le rendez-vous des vaisseaux en cas de séparation. Le navire aperçut peu après une voile à laquelle on donna la chasse; mais on la laissa quand on eut reconnu que c'était un bâtiment de ces Indiens des îles voisines.

[1] Les fonctions de ces officiers n'ont pas été de longue durée, non plus que la ville même où ils les exerçaient. Ceci peut bien passer pour une rodomontade espagnole.

[2] La passe.

Nous cherchâmes l'île Sainte-Croix vers 10° 20' sans la trouver[1]. Il y a grande apparence que nous laissâmes les terres sous le vent, et que nous avions beaucoup dérivé en sortant de la baie Saint-Philippe.

En cette occurrence le capitaine assembla tout le monde pour donner son avis sur ce qu'il fallait faire. Nous étions tous fort tristes. Il nous restait d'un côté et de l'autre un long trajet de mer, et un vaisseau fort peu en état de le faire, soit qu'on voulût aller à la Chine ou revenir au Mexique. On se détermina pour le Mexique[2].

C'était tout le contraire de notre premier projet; mais, dans l'incertitude si les deux autres vaisseaux regagneraient jamais les pays de la domination d'Espagne, on ne voulut pas risquer de perdre toutes les nouvelles connaissances que nous venions d'acquérir en ce voyage. Je n'entrerai pas dans le détail de ce que les calmes, les vents, les chaleurs et le manque d'eau nous firent souffrir dans le trajet jusqu'au 3 octobre, où nous vîmes les côtes de la Californie. Nous eûmes pendant quatorze jours de suite la vue de cette terre sans pouvoir y toucher. Il arriva ici une chose fort extraordinaire : un des matelots, Italien de naissance, jeune homme très vigoureux, se jeta dans la mer. Nous sûmes peu après qu'il avait rempli d'une quantité de vivres suffisante pour gagner la terre,

[1] Les pilotes de cette époque prenaient à peu près la latitude, mais ne pouvaient déterminer les longitudes; les erreurs étaient telles, que Quiros, par exemple, ne peut retrouver Sainte-Croix. (L. D.)

[2] Ce fut alors que Torrès se sépara de Quiros pour aller aux Moluques. Il y arriva en passant au sud de la Nouvelle-Guinée, par le détroit qui porte son nom. Il explora pendant deux mois ce passage et rendit compte au roi d'Espagne de sa découverte. Une copie de cette lettre, trouvée par les Anglais dans les archives de Manille, à la prise de cette ville, en 1762, a été publiée par Dalrymple, qui fit connaître la découverte de Torrès, jusqu'alors restée ignorée, et c'est depuis lors qu'on a appelé détroit de Torrès le bras de mer qui sépare la Nouvelle-Hollande, ou Australie, de la Nouvelle-Guinée (voir Du Petit-Thouars, *Voyage de la Vénus*, t. III, p. 262).



éloignée d'environ 4 lieues, deux bouteilles bien bouchées de cire et amarrées à une large planche, sur laquelle il espérait se tenir assis et gagner le rivage. Nous restâmes étonnés d'une résolution si déterminée, laissant à Dieu à juger de son intention qui nous est inconnue ; car il pouvait attendre trois ou quatre jours que nous fussions arrivés vers une côte habitée par des chrétiens, au lieu que celle où nous étions pour lors n'était peuplée que de sauvages idolâtres. Au sortir d'ici le vaisseau fut assailli d'une terrible tempête qui, après avoir cent fois mis l'équipage au dernier moment de sa vie, nous jeta enfin à Zalagua, près du port de la Nativité, au Mexique, où nous attendîmes le moment de faire voile pour Acapulco.

II.

EXTRAIT DU MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU ROI D'ESPAGNE SUR LA TERRE AUSTRALE DU SAINT-ESPRIT[1],

Par Quiros.

Sire, la grandeur des terres nouvellement découvertes, autant que j'en puis juger par mes propres yeux, égale celle de l'Europe entière et de l'Asie-Mineure jusqu'à la Caspienne. Elles sont une cinquième partie du monde, étendues sous les zones torrides et tempérées, dans les latitudes correspondantes à l'Europe et aux meilleures contrées de l'Afrique et de l'Asie, auxquelles elles sont en quelque manière antipodes. La contrée que nous avons le mieux parcourue, sous le 15e parallèle, est préférable à l'Europe, par où l'on peut juger des autres.

[1] Aujourd'hui archipel des Nouvelles-Hébrides.

Toute cette partie du monde est très peuplée d'hommes de diverses couleurs, blancs, noirs, olivâtres ou de couleurs mélangées ; il y en a de rougeâtres, peut-être pour avoir été brûlés de l'ardeur du soleil. Les uns ont les cheveux noirs, longs et épars ; d'autres les ont épais et crépus ; d'autres aussi les ont jaunes et luisants ; ce qui peut être un indice qu'il y a eu parmi eux du mélange dans les espèces. Ils ignorent les arts, n'ont ni villes, ni forteresses, ni lois, ni souverains. Dans cet état de pure nature, ils sont souvent divisés entre eux par de fréquentes querelles. Leurs armes sont l'arc et des flèches sans venin, des bâtons, des lances et des zagaies de bois. Ils ne les quittent même pas en naviguant dans leurs canots, d'où l'on peut conjecturer qu'ils sont ordinairement en guerre avec leurs voisins. Ils ne se couvrent le corps que de la ceinture au milieu des cuisses ; ils ont assez soin de se tenir propres ; ils sont gais, accessibles et très reconnaissants des marques d'amitié qu'on leur donne. J'en ai fait plus d'une fois l'épreuve, et j'ai reconnu que lorsqu'on en usait bien avec eux, on les trouvait doux et traitables.

On trouve parmi eux quelques sortes d'instruments de musique. Ils aiment la danse, et leur humeur paraît portée à la joie et aux divertissements. Ils ont des barques assez bien construites, dont ils se servent pour aller d'une île à l'autre. Quelques-uns ont des voiles d'un fil assez semblable au chanvre, mieux fabriquées que celles des Indes et de Java. Ils habitent des maisons de bois, couvertes de feuilles de palmite. Ils ont des cimetières et des oratoires pour leur culte d'idolâtrie, auquel ils paraissent fort adonnés, des jardins potagers, divisés en planches et assez bien cultivés. Ils savent polir le marbre, fabriquer des pots de terre, des cuillers de bois et des tissus d'écorce. Ils élèvent comme nous des porcs et de la volaille. La nacre est de toutes les matières la plus utile pour eux ; ils en

font des couteaux, des ciseaux, des scies, des coutres de charrue et autres ustensiles ; quant aux perles, ils les portent en colliers.

Leur pain se fait, sans aucun travail, de trois espèces de racines, que l'on ne fait que rôtir au feu, et qui donnent un aliment solide et d'assez bon goût. Il y a de ces racines longues d'une coudée et grosses environ de la moitié. On trouve dans le pays des plantains (bananiers), et des amandiers de plusieurs espèces, des arbres qu'ils nomment *obis*, dont le fruit ressemble au coing, des noyers, des citronniers, de l'ébène et autres grands bois de construction, du miel, des cannes à sucre, des herbes potagères, comme citrouilles, fèves, etc., des palmiers à dattes et à choux, propres à faire du vin ou du vinaigre, mais surtout un grand nombre de cocotiers, dont les usages pour toutes les nécessités de la vie sont si connus, qu'il n'est pas besoin de les décrire ici.

Je dirai seulement que de l'huile de coco ils en font du baume pour les plaies et du goudron qu'ils appellent *galagalaa*, pour espalmer [1] les barques, indépendamment d'une autre résine servant aussi au même usage; que de l'écorce ils en filent de si bonnes cordes, qu'on pourrait s'en servir à traîner des pièces d'artillerie, sans parler d'une espèce de chanvre, qu'ils ont, assez semblable au nôtre; et que les feuilles leur sont surtout de grand usage pour couvrir les toits et garnir en dedans les murs des cabanes. Le pays nourrit aussi du gros et du menu bétail, du gibier et des oiseaux domestiques, à peu près comme en Europe. La mer abonde en toutes sortes de poissons, tellement que les vaisseaux d'Europe trouveraient ici de quoi se rafraîchir à merveille, et que toutes les productions de nos climats, qu'une colonie voudrait y cultiver, y réussiraient fort bien selon l'apparence.

[1] Laver une barque avant de l'enduire de suif ou de goudron.



Les richesses que j'y ai vues sont de l'argent et des perles. Notre commandant m'assura qu'il y avait vu de l'or, un jour que j'étais allé plus loin reconnaître le pays. Nous y avons vu tous deux des noix muscades, du mastic, du gingembre, du poivre et de la canelle. Il est à croire que le clou de girofle n'y manque pas, puisque la région n'est pas éloignée du parallèle des Moluques. On y trouve aussi de quoi faire des étoffes de soie. On ne peut douter qu'il n'y ait des cuirs et du suif, dès qu'il y a des vaches et des chèvres. Les essaims d'abeilles que j'y ai aperçus sont une preuve qu'il y a de la cire et du miel. Voilà ce que j'ai vu, sans m'être beaucoup avancé dans les terres ; il n'est pas aisé de tirer des habitants quelque renseignement sur le surplus. Outre la difficulté de se faire entendre, ce sont des gens simples, contents du peu qu'ils ont sous la main, qui ne songent qu'à vivre sans travail et sans aucun souci des choses pour lesquelles on se donne tant de peine parmi nous.

L'air y est salubre et tempéré, le terrain fertile et agréable, partie montueux, partie de plaines. Il y a de bonnes rivières, petites et grandes, sur lesquelles on peut construire des usines de toute espèce. On trouve sur les bords de quelques-unes des roseaux de 5 ou 6 palmes de tour. Le marbre, la pierre à bâtir, l'argile à faire de la brique, le bois de charpente n'y manquent pas non plus ; enfin, on y trouve des salines.

La baie de Saint-Jacques et Saint-Philippe s'enfonce environ 20 lieues dans les terres ; ses bords sont couverts d'habitations. Le port que nous avons appelé Vera-Cruz, à 15° 40′ latitude, et où je propose d'établir la colonie, peut contenir mille vaisseaux à l'ancre sur environ 10 brasses, bon fond de sable noir. Il est formé par l'embouchure de deux rivières ; l'une desquelles égale le Guadalquivir ; l'autre est navigable aux chaloupes et donne une aiguade. Le chant des petits oiseaux est fort agréable sur la rive, ainsi que l'odeur

des fleurs, surtout celles du citronnier et du basilic. Ces rivières ne sont infectées ni de serpents, ni de crocodiles. Je n'ai vu sur les terres ni fourmis, ni chenilles, ni moustiques, ni tant d'autres insectes qui désolent certaines contrées.

Ce que j'ai dit sur la salubrité, je le fonde sur ce que la chair et le poisson s'y conservaient deux jours sans se corrompre ; sur ce que les naturels du pays ne tiennent pas leurs cabanes élevées de terre sur des pieux, comme en d'autres endroits de l'île ; sur ce que, couchant souvent à terre à la belle étoile, ils ne laissent pas de parvenir à un âge avancé; sur ce que aucun des gens de l'équipage n'y fut malade, quoiqu'ils travaillassent beaucoup et qu'ils bussent de l'eau fraîche à jeun et baignés de sueur, qu'ils mangeassent des fruits que la terre produit, et qu'ils allassent également au serein et au soleil. La chaleur n'y est pas excessive, et ils avaient besoin après minuit d'une couverture de laine à cause de la fraîcheur du matin.

J'ai donné à toute cette région le nom de Terre australe du Saint-Esprit, et j'ai imposé divers noms à une vingtaine d'îles nouvellement découvertes; j'ai pris possession de tout ce pays, au nom de Votre Majesté, en faisant ériger deux colonnes, sur lesquelles on a gravé votre devise *plus ultra*, qui convenait si bien ici ; on a aussi dressé une croix sur le rivage et un autel en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, sur lequel le sacrifice de la messe a été célébré plus d'une fois.

Au surplus, Sire, je suis prêt à donner sur la carte toutes plus amples instructions en présence des mathématiciens de Votre Majesté.

III.

EXTRAIT D'UN AUTRE MÉMOIRE DE QUIROS.

Outre les pays ci-dessus mentionnés, j'ai pris terre à l'île Taumaco, distante, selon notre estime, d'environ 1250 lieues du Mexique. J'y séjournai dix jours. Le roi, nommé Tamay, fit fournir des vivres dont l'équipage avait grand besoin, et vint sur mon bord. C'était un homme de haute taille, d'une corpulence robuste, le teint plus qu'olivâtre, les yeux brillants, le nez aquilin, la barbe et les cheveux crépus. Il paraissait avoir de l'entendement et même de la ruse ; en un mot, c'était un homme présentable. Je le reçus bien, et je lui fis voir le navire avec tout son appareil. On devinait assez à son geste et à son étonnement qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. Nous nous entretînmes par signes. Un secrétaire écrivait à mesure ses réponses autant qu'on les pouvait deviner. Je lui demandai s'il y avait des îles habitées autour de celle-ci, soit dans le voisinage, soit plus loin et de quel côté. Il me répondit qu'il y en avait en quantité, et même une grande région qu'il appelait Manicolo. Il traçait des ronds avec son doigt sur la poussière, plus ou moins grands, suivant que l'île dont il parlait était plus ou moins grande. Pour signifier que c'était un grand pays, il étendait les bras tout de leur long. Il pointait du doigt le nord, le sud ou l'est, selon le côté où la région était placée. Il nous fit entendre que le pays vers le sud était sous sa domination.

Ces peuples, selon l'apparence, comptent le temps par nuits ; car, pour marquer la distance d'un lieu à l'autre, il couchait sa tête sous son bras, comme pour dormir, autant de fois qu'il y avait de journées de chemin. Divers autres signes lui servirent à nous faire



entendre quels peuples étaient blancs ou noirs, quels autres étaient ses ennemis ou ses alliés. Quand ils étaient anthropophages, il mordait son bras, ce qui signifiait aussi qu'il leur voulait du mal. Nous lui fîmes si longtemps répéter ces sortes de gestes qu'il en parut fatigué et qu'il demanda à s'en aller. Nous le congédiâmes après lui avoir fait des présents. J'allai le lendemain moi-même lui faire visite.

J'ai touché depuis à ce pays qu'il appelle Manicolo, où l'on trouve des bœufs, des buffles, des chiens qui aboient, des poules, des cochons et des coquillages à perles. En partant, j'enlevai quatre des naturels, dont trois s'échappèrent à la nage, et le quatrième, qui nous resta, fut baptisé et nommé Pierre.

XVᵉ ET XVIᵉ SIÈCLES

CINQUIÈME PARTIE

VOYAGES AU NORD

VOYAGES AU NORD.

Trouver une route plus courte, meilleure, que celles du cap de Bonne-Espérance ou du cap Horn pour aller d'Europe aux Indes, au Cathay, au Japon et aux Moluques, tel est le but que se proposent les navigateurs qui vont explorer les mers du Nord. Le rôle principal, dans cette recherche obstinée, appartient aux Anglais, non seulement dans la période dont nous nous occupons maintenant, mais encore à notre époque, où le capitaine Mac-Clure a enfin trouvé le passage cherché avec tant d'ardeur (1850-1854).

Jean et Sébastien Cabot.

Deux ans après le premier voyage de Christophe Colomb, Jean Cabot, marchand vénitien établi à Bristol, proposait au roi d'Angleterre, Henri VII, d'aller à la recherche d'un passage aux Indes et au Cathay par le nord-ouest. Étant donné que la terre est une sphère, en allant aux Indes par le nord, la route, disait Cabot, doit être plus courte que celle suivie par Colomb dans la région intertropicale. Il ne s'agissait après tout que de reprendre la trace des voyageurs scandinaves, qui avaient autrefois découvert et colonisé le Grœnland et le Vinland. Henri VII aimait les entreprises maritimes et regrettait de n'avoir pas accepté les offres de Christophe Colomb ; il mit donc un vaisseau à la disposition de Jean Cabot, qui partit de Bristol en 1494, accompagné de son fils Sébastien. En 1497, il fit un second voyage.

On n'a que peu de détails sur ces expéditions, dont les relations ont été perdues. On ignorait même le voyage de 1494, lorsque MM. Cortambert et Ferdinand Denis, en lisant avec attention les légendes de la mappe-

monde de Cabot[1], trouvèrent, près de la Terre des Bacallaos[2], la mention suivante : « Cette terre a été découverte par Jean Cabot, Vénitien, et Sébastien Cabot, son fils, en l'année de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ 1494, le 24 juin, à 5 heures du matin, à laquelle terre on donna le nom de Première terre vue[3], et à une grande île qui est près de ladite terre[4] on a donné le nom de Saint-Jean pour avoir été découverte ce même jour. »

Dans ses deux expéditions, Jean Cabot découvrit Terre-Neuve et explora le Labrador jusqu'au 56e parallèle. Il se proposait[5] aussi, dans ses expéditions, de vérifier si la forme de la terre était réellement celle d'une sphère ; il en acquit la preuve, et donna ainsi à ses voyages un caractère scientifique qui lui fait grand honneur.

Sébastien Cabot, qui avait accompagné son père dans les voyages de 1494 et de 1497, dirigea à son tour une expédition en 1498. Il explora les côtes septentrionales de l'Amérique jusqu'au 67e parallèle, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée du détroit de Davis. « Arrivé là, dit Ramusio, qui tenait le fait de Cabot lui-même, il n'aurait pas craint de pousser par cette route jusqu'au Cathay, si son équipage ne se fût soulevé et ne l'eût forcé de s'en retourner. » Revenu au sud, il visita la terre des Morues et longea toutes les côtes de la Nouvelle-Écosse et des États-Unis jusque vers le cap Hatteras (par 35e latitude nord).

1 Il n'existe que deux exemplaires de cette précieuse carte, publiée en 1544 : l'un est au cabinet des cartes de la Bibliothèque nationale, l'autre à Oxford.

2 Terre des morues, Terre-Neuve.

3 Prima-Vista, New-found-land, Terre-Neuve.

4 Cette île prétendue était la côte sud-ouest de Terre-Neuve.

5 On trouve ce curieux détail dans une lettre écrite par Sébastien Cabot au légat du pape en Espagne.

Cortereal.

Le Portugal voulut aussi prendre part à la recherche du passage par le nord-ouest. En 1500, Gaspard de Cortereal partit de Lisbonne, explora le littoral du Canada et du Labrador, et arriva jusqu'au 60e parallèle, au nord du Labrador[1] où il trouva l'entrée d'un détroit qu'il appela le détroit d'Anian[2]. Cortereal revint à Lisbonne annoncer sa découverte et repartit, en 1501, pour continuer son exploration ; mais il périt dans ce nouveau voyage. Un de ses frères, Michel de Cortereal, alla à sa recherche et disparut comme lui. Ces deux navigateurs sont les premières victimes des glaces polaires, qui devaient en faire bien d'autres.

Le détroit d'Anian devint dès lors un des grands problèmes de la géographie du seizième siècle ; il fallut compléter la découverte de Cortereal et trouver la route nouvelle, que l'on croyait devoir être si utile au commerce.

Verazzano et Jacques Cartier.

Verazzano (1524) et Jacques Cartier (1534), dans leurs explorations du nord de l'Amérique, s'occupèrent bien plus de la Nouvelle-France (Canada), du Saint-Laurent et de Terre-Neuve, que du détroit d'Anian; aussi, nous nous contenterons de rappeler seulement ici leurs noms.

Willoughby et Chancellor.

Le peu de succès des premières tentatives pour trou-

[1] C'est Cortereal qui a donné à ce pays le nom de Terre de Labrador ou Terre des Agriculteurs.

[2] C'est aujourd'hui le détroit d'Hudson.



ver le détroit d'Anian, c'est-à-dire le passage du nord-ouest, décida l'Angleterre à chercher un passage par le nord-est. En suivant les côtes de la Laponie, de la Russie et de la Tartarie, comme on appelait alors la Sibérie, on devait arriver au Pacifique et au Cathay. L'expérience a prouvé depuis que l'hypothèse était fondée, mais le projet fut long et difficile à réaliser.

Le chevalier Hugh Willoughby et Richard Chancellor, chargés d'exécuter l'entreprise, partirent en 1553. Surpris par une violente tempête près des îles Loffoden, sur les côtes de Norvège, les bâtiments de l'expédition furent jetés sur le littoral de la Laponie, où le vaisseau qui portait Willoughby fut détruit corps et biens. Chancellor échappa au naufrage, arriva dans la mer Blanche et débarqua à l'embouchure de la Dwina, où l'on bâtit plus tard la ville d'Arkhangel. De là, Chancellor se rendit à Moscou auprès du czar Ivan IV, et signa un traité de commerce avec lui (1554). La Russie ne tirait alors que de la Pologne, et avec de grandes difficultés, les marchandises que l'on vendait dans l'Europe occidentale ; l'arrivée par mer des Anglais à Arkhangel allait donner lieu à un commerce important. Aussi, Chancellor, revenu en Angleterre, fonda-t-il aussitôt la Compagnie du commerce de Moscovie.

Barrough.

Au retour de Chancellor, la Compagnie des marchands de Londres envoya Étienne Barrough continuer l'exploration commencée par Chancellor. Barrough visita la côte du pays des Samoyèdes, l'embouchure de la Petchora, l'île de Waïgatz et le détroit de ce nom, compris entre la partie méridionale de la Nouvelle-Zemble et l'île de Waïgatz, et le détroit de Kara, situé entre l'île de Waïgatz et le continent. L'hiver, avec ses brumes épaisses et ses glaces, obligea Barrough de s'arrêter au détroit de Kara et de revenir en Angleterre.

Frobisher.

Le développement du commerce avec la Russie détourna, pendant quelques années, les Anglais de la recherche du passage par le nord-ouest. Frobisher reprit le projet abandonné. Les cartes si célèbres d'Ortelius admettaient l'existence du passage, et Frobisher en était convaincu. Il sut gagner à sa cause Dudley, comte de Warwick, favori de la reine Élisabeth, et quelques autres seigneurs; et, avec deux petits bâtiments de 20 tonneaux et un de 10, il mit à la voile de Deptford, le 8 juin 1576. On comprend difficilement aujourd'hui comment on osait partir sur trois barques pour explorer les mers les plus dangereuses et affronter les glaces polaires.

Arrivé à la pointe méridionale du Grœnland, qu'il croyait être le Friesland de Zeno, Frobisher fut arrêté par les glaces; il redescendit sur la côte du Labrador, puis, remontant au nord, il découvrit le détroit de Frobisher, qui n'est qu'un grand fiord de la terre de Baffin. Le froid le força de revenir en Angleterre en octobre.

L'année suivante (1577), Frobisher repartit; il toucha au Grœnland, pénétra dans une mer encombrée de glaces flottantes, revint au détroit qu'il avait découvert en 1576, et fut encore contraint par le froid de revenir en Angleterre. On avait trouvé quelques rochers aurifères, qui firent croire à l'existence d'un Pérou septentrional. Élisabeth donna le nom de *Meta incognita* [1] à la terre où l'on avait ramassé ces roches, et le désir d'exploiter les mines merveilleuses de ce nouvel Eldorado fit équiper cette fois une flotte de quinze bâtiments, avec lesquels Frobisher partit en 1578.

Arrivée au détroit de Frobisher, qu'on trouva encombré de montagnes de glace, la flotte fut assaillie par les

[1] Rive méridionale du détroit de Frobisher.

tempêtes et dispersée au milieu des brumes, des neiges et des glaçons qui l'entouraient. Frobisher parvint cependant à rallier ses vaisseaux et pénétra dans le détroit appelé aujourd'hui le détroit de Davis, qu'il crut être le détroit d'Anian. Il longea pendant quelque temps la côte occidentale du Grœnland, et revint en Angleterre.

Davis.

Malgré les difficultés qu'il y avait à trouver le fameux passage, une compagnie de marchands de Londres équipa deux navires, l'un de 58 tonneaux, l'autre de 35, pour aller à la recherche du détroit. Le commandement de l'expédition fut donné à John Davis, habile marin, qui soutenait fortement la probabilité de l'existence du détroit. Davis partit de Dartmouth le 7 juin 1585 ; il pénétra dans le large canal qui sépare les Terres Arctiques, à l'ouest, et le Grœnland, à l'est, et qui porte aujourd'hui son nom. Il longea les côtes du Grœnland occidental jusqu'au 66e degré, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée de la mer ou baie de Baffin, et explora les Terres Arctiques. Il revint en Angleterre le 30 septembre.

Cette expédition donna au capitaine Davis un si grand crédit, qu'on lui confia de nouveau quatre navires, l'un de 100 tonneaux, les trois autres de 10 seulement. Dans ce voyage, Davis découvrit le détroit de Cumberland, entre la terre de Baffin et l'île Cumberland, et, monté sur une barque avec quelques matelots d'élite, il parvint jusqu'au 69e parallèle. Là, les glaces lui barrèrent le chemin, et il fut obligé de rejoindre ses vaisseaux. Des chaleurs tropicales, comme il en survient parfois dans les contrées polaires[1], surprirent les équipages de Davis ; mais bientôt les vents contraires

[1] La *Jeannette*, en 1880, a observé + 44° au thermomètre.

et les tempêtes démoralisèrent les matelots, et il fallut revenir en Angleterre.

Non découragé, Davis repartit une troisième fois, en 1587. Il navigua dans le détroit de Frobisher, qu'il appela le détroit de Lumley, et découvrit le détroit d'Hudson. Revenu en Angleterre, Davis écrivit à un ami : « J'ai été jusqu'au 73e degré de latitude, trouvant la mer ouverte à quarante lieues d'une terre à l'autre. L'existence du passage est donc très probable, et il est facile de s'en assurer. »

Après le troisième voyage de Davis, les expéditions au nord-ouest furent suspendues en Angleterre pendant quelques années ; mais l'opinion qu'on pourrait bien trouver un jour le passage conserva d'assez nombreux partisans. Il parut plusieurs écrits pour la soutenir, et on trouvait, non seulement en Angleterre, mais en Hollande, en Espagne et en Italie, bien des gens convaincus que plusieurs vaisseaux étaient revenus des Indes orientales par cette route ; plusieurs même affirmaient que le passage se trouvait par 62° et demi de latitude nord, au nord-ouest de l'Amérique. Les compagnies de commerce de Russie et de Turquie se décidèrent, en 1602, à envoyer encore une expédition à la recherche du passage. Le capitaine Georges Weymouth, qui la commandait, retourna au détroit de Davis, parvint jusqu'à 68° et demi, et revint encore sans avoir trouvé la communication.

Barentz.

Pendant ce temps, les Hollandais s'étaient mis de la partie, mais au lieu de chercher le passage du nord-ouest, ils essayèrent de trouver une route par le nord-est, et reprirent les traces d'Étienne Barrough, espérant, en suivant les côtes septentrionales de l'Asie, entrer dans les mers orientales et arriver à la Chine, au Japon et aux Moluques.

C'est Jacques Walt, trésorier des États de Zélande, et Christophe Roelt, pensionnaire desdits États, que l'on donne pour les premiers auteurs de cette grande entreprise. Ils s'unirent avec une société de marchands pour demander aux États-Généraux la permission d'aller chercher par le nord un passage aux royaumes de Cathay et de la Chine. Tels furent les termes de leur requête, qui leur fut accordée facilement. Aussitôt, la Société fit équiper trois vaisseaux ; la conduite de l'entreprise fut confiée à l'amiral Cornelison, qui avait sous ses ordres Guillaume Barentz, célèbre pilote du bourg de Schelling, qui devait avoir tout l'honneur du voyage. L'escadre partit du Texel le 5 juin 1594. Elle doubla le cap Nord et entra dans la mer Blanche. Barentz explora la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble jusqu'au 77e degré ; pendant ce temps, Cornelison avait reconnu le détroit de Nassau ou de Waïgatz et le golfe de Kara. La direction au sud-est de ce golfe et le mauvais dessin des cartes de l'époque firent croire à Cornelison qu'il était sur la route de Cathay, et il revint aussitôt en Hollande annoncer la nouvelle.

Une deuxième expédition, composée cette fois de sept bâtiments chargés de marchandises pour le Cathay, fut préparée rapidement, et Barentz en eut la direction (1595). Pierre Planciuz, cosmographe renommé, accompagnait Barentz pour tracer la route qui devait conduire à la Chine. Mais Barentz ne put passer le détroit de Waïgatz fermé par les glaces, et, après avoir lutté contre les neiges et les brumes épaisses qui couvrent de ténèbres toutes ces mers, il revint en Hollande. Il en partit une troisième fois en 1596 avec deux vaisseaux équipés par le Conseil de ville d'Amsterdam. Barentz commandait l'un, Heemskerke l'autre. Ce dernier, habile navigateur, avait fait partie du précédent voyage.

Barentz se dirigea droit au nord, découvrit le Spitzberg, qu'il crut être le Grœnland, et, après avoir atteint le 80e degré de latitude, il tourna à l'est et cingla vers

la Nouvelle-Zemble. Les glaces empêchèrent Barentz de franchir le détroit de Waïgatz et même de revenir en Hollande ; il fut contraint de passer l'hiver à la Nouvelle-Zemble, où pendant dix mois les équipages eurent à supporter des privations et des souffrances inouïes. Laharpe, dans son *Histoire générale des Voyages*, résume ainsi l'histoire de ce terrible hivernage :

« Le 26 août, étant entré dans le port des Glaces[1], on y demeura pris au milieu des glaçons qui flottaient de toutes parts. Trois hommes, qui se mirent dessus pour pratiquer des ouvertures, faillirent être emportés et ne durent leur salut qu'à l'assistance du ciel. Cependant, on s'avança, le soir du même jour, à l'ouest du port des Glaces ; mais les glaçons s'étant rejoints pendant la nuit avec un redoublement d'épaisseur, on comprit que le sort le plus favorable auquel on pût s'attendre, était d'hiverner dans cette région d'horreur. C'est ici que commence la peinture d'une situation sans exemple.

» Le 27, les glaçons recommencèrent à flotter ; et le vent, qui tourna au sud-est, en détachant encore plus, les pressait avec tant de violence contre l'avant du vaisseau, qu'ils lui donnaient des ébranlements fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faisait qu'augmenter, on mit la chaloupe en mer, comme une ressource pour l'extrémité. Les glaçons s'écartèrent un peu le 28 ; mais, tandis qu'on observait les dommages que le vaisseau avait soufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut avec un si grand bruit, que tout le monde le crut prêt à périr. Vers le soir, on remarqua que les glaçons s'entassaient les uns sur les autres ; et, le 29, il s'en était accumulé de si grands monceaux, qu'on employa inutilement les crocs et d'autres instruments pour les rompre. Il ne resta plus le moindre espoir de se dégager. Le 30, les amoncellements redoublèrent autour du vaisseau ; et la neige, qui tombait en abondance, haus-

[1] Ce port est à l'extrémité nord-est de la Nouvelle-Zemble.

sait encore les redoutables remparts. Tout craquait horriblement à bord et dans le cercle de glaçons qui l'environnait. On s'attendit à le voir crever bientôt et se séparer en pièces. Comme les glaçons s'étaient beaucoup plus entassés sous le vaisseau du côté du courant que de l'autre, il était demeuré fort penché; mais ensuite ils s'amoncelèrent aussi de l'autre côté; de sorte que le bâtiment se trouva droit et monté sur ces bancs de glace, comme si l'on eût pris plaisir à l'élever avec des machines.

» Le 31, de nouveaux glaçons, qui passèrent sur les autres à l'avant, élevèrent tellement la proue, que l'étrave[1] se trouvait de quatre ou cinq pieds plus haut que le reste, tandis que l'arrière était enfoncé dans les glaces comme dans un creux. On espérait que cet incident pourrait servir à conserver le gouvernail et que les glaçons cesseraient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant, on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du vaisseau; car si la carcasse eût été exposée, comme la proue, aux glaçons qui flottaient sans cesse, ils auraient enlevé tout le bâtiment et n'auraient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même aurait-il coulé bas d'eau, ce qu'on redoutait beaucoup. Dans cette crainte, on avait déjà mis le canot et la chaloupe sur la glace, pour s'y retirer. Quatre heures s'étaient passées dans l'attente de ce qui pouvait suivre, lorsque les glaces se séparèrent et furent emportées par le courant. On rendit grâces au ciel d'un événement dont on se crut redevable à sa protection, et tous les efforts furent employés à réparer le gouvernail et la barre. Ensuite on prit le parti de les démonter, pour éviter le même risque si l'on se trouvait encore assiégé de glaçons.

» Le 1er septembre, ils recommencèrent à s'entasser, et le corps du vaisseau se trouva élevé de plusieurs pieds,

[1] L'extrémité de la proue.

sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le canot et la chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons élevèrent encore le vaisseau, le firent craquer horriblement et l'ouvrirent même en tant d'endroits, qu'on prit enfin la résolution de traîner le canot à terre, avec 13 tonneaux de biscuit et 2 tonneaux de vin. Le 3, on fut assiégé par quantité de glaçons, qui se joignirent à ceux dont on était déjà serré. Alors, le safran de l'étambot[1] se sépara, mais le doublage se soutint encore. Bientôt le câble, qui était mouillé au vent, se rompit. Un autre câble neuf, qu'on avait amarré à la glace, eut le même sort. La quantité, la violence et la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étaient de la hauteur des montagnes à sel d'Espagne, firent admirer que le corps du bâtiment leur résistât. Le 5 au soir, ils le pressèrent tellement, qu'il demeura penché sur un côté et qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvait résister longtemps, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misaine, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets et autres armes, pour dresser une tente proche du canot. On y porta aussi du biscuit et des liqueurs fortes, avec des instruments de charpentier pour radouber la chaloupe.

Le 7, quelques matelots ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une rivière d'eau douce et quantité de bois que les flots avaient jetés sur ses bords. Ils virent aussi des traces de rennes et d'orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnaître aux vestiges des pieds. Ces informations furent d'autant plus agréables, que non seulement le navire était à la veille de manquer d'eau, mais que, dans l'impossibilité de le dégager des glaces avant l'hiver qui s'approchait pour les augmenter, on avait tenu conseil sur

[1] Partie de la quille servant de support au gouvernail.



les secours qu'on pouvait tirer d'un pays où l'on ne voyait point d'eau, ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des matelots, tout le monde se promit d'autres secours du ciel, qui leur fournissait déjà les moyens de se bâtir une retraite, de se chauffer, et de ne pas périr de froid et de soif. Ainsi, chacun paraissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'espérance de retourner au printemps dans sa patrie, on ne pensa plus qu'à bâtir une grande hutte, où l'on pût être à l'abri du froid et de l'insulte des ours. Il se trouvait effectivement, sur les bords de la rivière, des arbres entiers, descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie. On commença par faire un traîneau pour les voiturer.

» Le 15, pendant qu'on travaillait ardemment, un matelot vit trois ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derrière un banc de glace, et les autres continuèrent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposait à tirer, l'un des deux grands ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avait mis de la viande, et presqu'aussitôt il reçut dans la tête un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise ; il regarda fixement son compagnon qu'il voyait étendu sans mouvement ; il le flaira, et, comme s'il eût reconnu le péril, il retourna sur ses traces. On le suivit de l'œil. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint et se leva sur ses pattes de derrière pour observer mieux les matelots. Un coup qu'ils lui tirèrent dans le ventre, le fit retomber sur ses pieds. Alors il prit la fuite, avec de grands cris. Barentz fit ouvrir l'ours mort, lui fit ôter les entrailles et le fit mettre sur ses quatre jambes, pour le laisser geler dans cette posture et le porter en Hollande, si l'on parvenait à dégager le vaisseau.

» La nuit du 16, l'eau de la mer, qui n'avait point encore perdu son mouvement entre les glaçons, se trouva gelée de deux doigts ; et la nuit suivante, l'épaisseur

augmenta du double. Le 21, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de transporter la cuisine à fond de cale, parce que tout y gelait. Le 23, on eut le malheur de perdre le charpentier, qui fut enterré dans une fente de la montagne, proche d'une chute d'eau ; en vain s'était-on efforcé d'ouvrir la terre pour lui faire une fosse. Les soliveaux de la cabane, qui avaient été traînés sur la glace ou sur la neige, furent posés le 25, et l'édifice prit forme.

» Tout l'équipage ne consistait plus qu'en 16 hommes, dont plusieurs ne jouissaient pas d'une bonne santé. Le 27, il gela si fort, que si quelqu'un mettait un clou dans sa bouche, comme il arrive souvent dans le travail, il ne pouvait l'en tirer sans emporter la peau. Le 30, la neige, qui était tombée toute la nuit, se trouva d'une hauteur qui ne permit pas de sortir de la hutte pour aller chercher du bois. On fit un grand feu, le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de rempart qui eût servi de clôture ; mais la terre se trouva si gelée, que l'ardeur du feu ne put l'amollir ; et la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entreprise.

Le 2 octobre, on eut la satisfaction de voir la hutte achevée ; et l'on y planta, suivant l'expression du *Journal*[1], un mai de neige gelée, pour servir de fanal à ceux qui auraient le malheur de s'égarer ; mais le souvenir des ours arrêtait les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la mer ouverte aussi loin que la vue pouvait s'étendre, sans que les glaces où le vaisseau était pris eussent commencé à se fondre. « Il semblait, dit Gérard de Veer, qu'on eût bâti exprès un mur de glace d'environ 3 pieds de haut pour l'entourer ; et l'on reconnut que l'espace d'eau qu'il occupait était gelé jusqu'au fond, c'est-à-dire de 3 brasses et demi. » Le même jour, on dépeça la chambre de l'avant, pour employer les

[1] Par Gérard de Veer.

planches à couvrir la hutte, et cette couverture, qui reçut la forme d'un toit à deux égouts, fut achevée vers le soir. Le jour suivant, la chambre de poupe fut aussi dépecée pour revêtir le tour de la hutte.

Le vent, qui avait soufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour et fut suivi d'une neige si épaisse, qu'on n'aurait pu sortir sans s'exposer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs, il était absolument impossible de soutenir au dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant assez adouci pour laisser la liberté de sortir, un matelot rencontra un ours, qu'il n'aperçut qu'à peu de distance ; et dans sa première frayeur il se mit à courir vers le vaisseau. L'ours le poursuivit et n'aurait pas tardé à le joindre, s'il n'eût été arrêté par la vue du dernier ours qu'on avait tué et qu'on voulait faire geler à l'air. Il demeura quelque temps à le regarder, ce qui donna le temps au matelot d'arriver à bord. La terreur dont il était pénétré ne lui laissa de force, en arrivant, que pour crier : Un ours, un ours ! Effrayé par les cris de l'équipage, l'ours se sauva.

Heemskerke profita d'un temps serein, qui continua le 10, pour faire porter au rivage le vin et les autres provisions. Le 12, une partie de l'équipage alla passer la nuit dans la hutte, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'étant pas encore faite, on n'y pouvait allumer du feu sans une fumée insupportable. Le 13, on chargea sur un traîneau deux tonneaux de bière *Joppe*, de Dantzick, pour les transporter à la hutte ; mais au départ il s'éleva un orage si terrible, que les matelots, forcés de rentrer à bord, laissèrent leur charge sur le traîneau. Le lendemain, ils trouvèrent le fond d'un tonneau crevé par la force du froid, et la bière gelée en forme de colle forte. Le tonneau fut porté dans la hutte et mis près du feu pour le dégeler ; mais la bière, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours

suivants, on fut menacé de plusieurs ours, dont on ne se délivra qu'à force de cris. Le 20, lorsqu'on retourna au vaisseau, pour transporter toute la bière qui restait, on trouva que la gelée avait fait fendre une partie des tonneaux, sans excepter ceux qui avaient des cercles de fer, dont plusieurs s'étaient rompus. Tout le reste de l'équipage passa dans la hutte, avec la précaution d'y traîner la chaloupe du vaisseau et l'ancre de toue. Le soleil, dont la vue était leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent jusqu'au 25 des efforts extraordinaires pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres et les agrès.

Ils étaient encore occupés à ce pénible travail, lorsque Barentz vit derrière le vaisseau trois ours qui s'avançaient vers les matelots. Il fit de grands cris dont ils comprirent le sens. Les trois monstres, que leur nombre rendait apparemment plus hardis, n'en parurent pas effrayés Alors les matelots cherchèrent à se défendre. Il se trouva heureusement sur un traîneau deux hallebardes, dont Barentz prit l'une, et Gérard de Veer l'autre. Les matelots coururent au vaisseau; mais en passant sur la glace, un d'entre eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui, et l'on ne douta pas qu'il ne fût le premier dévoré ; mais les ours suivirent ceux qui couraient au vaisseau. Barentz et De Veer en firent le tour pour entrer par derrière; en arrivant ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens à l'exception de celui qui se tenait caché dans sa fente. Mais les furieux animaux, se présentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pièces de bois et divers ustensiles qu'on se hâta de leur jeter à la tête, et sur lesquels ils se précipitaient chaque fois, comme un chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avait point à bord d'autres armes que les deux hallebardes. On voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre, et dans la confusion ou la crainte,

rien de ce qu'on avait entrepris ne pouvait s'exécuter. Cependant les ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençait à manquer d'ustensiles et de bois pour les amuser. Enfin les Hollandais ne durent leur conservation qu'au plus heureux des hasards. Barentz, à l'extrémité, consultant son désespoir plus que sa prudence, jeta sa hallebarde qu'il donna fortement sur le muffle du plus grand ours. L'animal en fut apparemment si blessé, qu'il fit retraite avec un grand cri ; et les deux autres, qui étaient beaucoup moins grands, le suivirent aussitôt, quoique d'un pas assez lent.

Le 27, on tua un renard blanc, qu'on fit rôtir, et dont le goût approchait beaucoup de celui du lapin. Les deux jours suivants furent donnés à divers soins nécessaires dans le genre de vie auquel on se voyait condamné, tels que de placer et de monter l'horloge ; de préparer pour la nuit une lampe, où l'on devait brûler, au lieu d'huile, la graisse de l'un des ours qu'on avait tués ; d'apporter sur des traîneaux quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avait couvert la hutte, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le 4 novembre au soir, on cessa de voir le soleil. S'il avait quitté l'horizon, la lune y était venue prendre sa place ; et, lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paraissait nuit et jour, sans se coucher. Le 6 fut un jour si sombre, qu'on ne put le distinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge, qu'on aurait pu consulter, s'arrêta. Aussi tout le monde demeura-t-il longtemps au lit, sans pouvoir s'imaginer que la nuit fût passée ; et lorsqu'on prit le parti de se lever, personne ne put distinguer si ce qu'on voyait de lumière était celle de la lune ou celle du jour.

Entre mille maux présents et ceux qu'on envisageait dans l'avenir, le manque de vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biscuit qui restait, et les rations furent réglées à 4 livres et 5 onces pour huit

jours. La provision de poisson sec et de viande était encore assez abondante; mais on commençait à manquer de vin, et ce qui restait de bière était sans force. On prenait quelques renards, qui venaient alors se montrer, au lieu que les ours s'étaient retirés avec le le soleil et ne reparurent qu'à son retour. Barentz fit disposer un cerceau, avec un rets, dans lequel un renard ne pouvait entrer sans se trouver pris; et l'on pouvait aussitôt tirer le piège et l'animal dans la hutte. Ensuite il en vint un si grand nombre, que pour en prendre plusieurs à la fois, on fit des trappes de planches fort épaisses, qu'on chargea de pierres pour les rendre encore plus pesantes ; et l'on en prit ainsi quelques-uns.

Le 12, on prit le parti de régler la distribution du vin à deux petits verres par jour : l'unique boisson qu'on eût d'ailleurs était de l'eau de neige fondue. Le 18, Barentz fit distribuer à tout le monde une pièce de gros drap, pour en faire l'usage que chacun pourrait imaginer contre le froid. On tomba dans une autre difficulté quand il fut question de laver le linge ; on ne l'avait pas plus tôt tiré de l'eau chaude, que, la gelée le raidissant, il était impossible de le tordre; il demeurait gelé même près du feu, du moins par le côté du dehors, et c'était une occupation fort pénible que de le tourner sans cesse, de le replonger continuellement dans l'eau bouillante pour le faire dégeler.

Le 22, il ne restait que 17 fromages, qui furent partagés. Le 26 et les deux jours suivants, il tomba une si grande quantité de neige, que la hutte en étant tout à fait couverte, il fut impossible d'en sortir; mais l'air s'étant éclairci le 29, on se servit de pelles pour creuser dans la neige, et l'on y fit un trou par lequel chacun sortit en rampant. Les trappes se trouvaient aussi couvertes ; elles furent dégagées, et dès le même jour on y prit quelques renards, chasse d'autant plus précieuse, qu'avec la chair de ces animaux, qu'on

mangeait avec plaisir, elle fournissait des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1er décembre, la hutte se trouva ensevelie pour la seconde fois dans les neiges. On eut à souffrir une si terrible fumée, que l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténèbres, il fallut demeurer au lit pendant trois jours, sans autre soulagement que des pierres que l'on faisait chauffer et qu'on se donnait tour à tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la mer avec un bruit qui jeta tout le monde dans la consternation. On s'imaginait que les hautes montagnes de glace qu'on avait vues pendant l'été se détachaient ou s'amoncelaient les unes sur les autres pour tomber sur la hutte. En même temps, comme la fumée avait obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela si fort au dedans, que le plancher et les murs étaient revêtus de deux doigts de glace, et qu'il s'en trouvait jusque dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura suspendu, quoiqu'on en eût augmenté le poids, ce qui mit Barentz dans la nécessité de préparer lui-même le sable de douze heures, que les matelots nomment l'ampoulette, pour conserver la connaissance des temps.

Le 6, la gelée fut si forte, et le froid si vif, que les plus robustes ne pouvant le supporter, ils se regardaient tous d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvait augmenter sans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'était plus capable de les réchauffer. Tout était gelé, jusqu'au vin de Xérès, dont on connaît la chaleur; il fallait le faire dégeler au jour de distribution; et le reste du temps on était réduit à l'eau de neige fondue, ce qui faisait craindre un surcroît de désastre par les maladies qu'elle pourrait causer. Le 7, un accident faillit emporter à la fois tous ces malheureux. Après avoir tenu conseil sur les moyens de résister au froid, on résolut d'aller prendre à bord du vaisseau le charbon de terre qu'on y avait laissé, parce

que le feu en est ardent et de longue durée. On fit, vers le soir, un grand feu de charbon, qui donna effectivement beaucoup de chaleur, et personne ne pensant aux suites, on boucha soigneusement les fenêtres pour s'assurer une nuit chaude et tranquille. Bientôt ils se trouvèrent tous attaqués d'étourdissements et de vertiges, qui leur ôtaient non seulement le pouvoir de se remuer, mais la force de se plaindre. Quelques-uns néanmoins se traînèrent jusqu'à la porte et l'ouvrirent ; mais le premier qui voulut sortir tomba sans connaissance sur la neige. Aussitôt que la porte fut ouverte, le froid et le renouvellement de l'air les rétablirent ; mais ils demeurèrent persuadés qu'un quart d'heure plus tard ils auraient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

Depuis le 9 jusqu'au 12, le temps fut clair et le ciel brillant d'étoiles. Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on désespère de pouvoir l'exprimer. Dans la hutte même, le cuir des souliers gela aux pieds, et sa dureté ne permit plus de s'en servir. Les Hollandais se firent des chaussures avec le dessus des peaux de mouton qu'ils avaient apportées, avec trois ou quatre paires de chaussons, l'une sur l'autre. Leurs habits étaient tout blancs de verglas. S'ils demeuraient quelque temps dehors, il s'élevait sur leurs lèvres, au visage et aux oreilles, des pustules qui gelaient aussi.

Le 14, l'observation de la hauteur leur donna 76 degrés. Le 18, quelques-uns allèrent au vaisseau, dans le seul but de le visiter. Depuis dix-huit jours qu'ils ne s'étaient pas éloignés de la hutte, la glace s'était élevée d'un pouce. Quoique le jour eût peu de clarté, ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissait pas de voir d'assez loin, et l'on découvrait dans la mer quantité d'endroits ouverts. Les Hollandais ne doutèrent pas que ce changement ne fût arrivé lorsque le craquement des glaces s'était fait entendre. Le 25, ils entendirent des renards autour de la hutte, sans en

trouver un seul dans les trappes. Le feu semblait manquer de chaleur, ou du moins elle ne se communiquait pas aux objets les plus proches; il fallait brûler ses bas pour en sentir un peu aux jambes et aux pieds ; et l'on n'aurait pas même senti la brûlure des bas, si l'odorat n'en eût pas été frappé. Telle fut la fin de décembre, et ce fut au milieu de ces souffrances que le malheureux reste de l'équipage entra dans l'année 1597.

Le commencement n'en fut pas moins rude; ce qui n'empêcha pas les matelots de célébrer la fête des Rois, pour faire diversion à leurs misères. Les billets furent tirés, et le sort favorisa un canonnier, qui se trouva ainsi roi de la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire d'un pays qui a peut-être 200 lieues de long entre deux mers. Le 10 janvier, on trouva que l'eau était montée de près d'un pied dans le vaisseau et qu'elle s'y était convertie en glace. Le 12, la hauteur, prise de l'étoile nommée l'Œil-du-Taureau, s'accorda si bien avec les premières observations du soleil, que l'on se crut confirmé dans la supposition des 76 degrés, mais plutôt au-dessus que plus bas[1]. Le 13, par un temps clair et calme, on observa que la lumière du jour commençait à croître; en jetant une boule, on la voyait courir, ce qu'on n'avait pas vu jusqu'alors. Depuis ce jour, on sortit plus librement pour s'exercer le corps, et surtout les jambes, que la plupart avaient engourdies. Bientôt on crut remarquer dans l'air, une rougeur que l'on prit pour une espèce d'aurore avant-courrière du soleil. D'un autre côté, le froid diminua si sensiblement pendant le jour, que, quand il y avait bon feu dans la hutte, on voyait tomber, des cloisons, de gros morceaux de glace qui dégelaient sur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit il gelait toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration

[1] Le calcul était parfaitement juste ; ils étaient campés par 76°.

de biscuit et de vin, parce que la chasse des renards devenait moins abondante; avertissement d'ailleurs assez fâcheux, car la retraite de ces animaux annonçait le retour prochain des ours.

Le 27, tout l'équipage vit, sur l'horizon, le soleil tout entier. Le 31 fut un beau jour, où l'on jouit agréablement de la clarté du soleil; il fut suivi de sept jours d'orage, pendant lesquels on n'eut pas moins de brouillard et de neige qu'au cœur de l'hiver; mais le beau temps leur ayant succédé, le 8 février on vit de nouveau le soleil. Il y avait deux mois et demi qu'on n'avait vu d'ours, lorsque, le 13, dans le temps que tout le monde s'occupait à nettoyer les trappes, on vit paraître un ours énorme qui venait droit à la hutte. Un matelot, l'ayant couché en joue, lui envoya dans la poitrine une balle qui traversa tout le corps. Il ne laissa pas de s'éloigner d'environ trente pas, et ceux qui coururent à lui, après l'avoir vu tomber, le trouvèrent encore vivant; on l'acheva, on lui fendit le ventre et l'on en tira plus de 100 livres de graisse, qu'on fit fondre pour les lampes. Il y avait longtemps que, faute de matière, on avait perdu la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Le reste de février, mars et les quinze premiers jours d'avril furent des alternatives continuelles de beau et de mauvais temps, de brouillard et de gelée, de crainte à la vue des ours et de plaisir après les avoir tués. Le 6 avril, il en descendit un, par les degrés qu'on avait pratiqués dans la neige, jusqu'à la porte même de la hutte. Elle était ouverte; mais Heemskerke, qui aperçut heureusement l'animal, se hâta de la fermer et se mit derrière pour la soutenir. L'ours s'en retourna, mais il revint deux heures après et monta sur la hutte, où il fit un bruit dont tout le monde fut effrayé. Il fit de si grands efforts pour renverser la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage. Il déchira la voile dont elle était entourée, et ne

s'éloigna qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du temps ayant cessé le 15 avril, tous les Hollandais allèrent visiter leur vaisseau, et leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avaient laissé. Du rivage ils considérèrent avec admiration les monceaux de glace qui couvraient la mer et qui semblaient offrir la perspective d'une grande ville, c'est-à-dire des maisons entremêlées de tours, de clochers, de bastions et de remparts. Le lendemain, étant retournés à bord, ils observèrent dans l'éloignement que l'eau était ouverte. Quelques-uns eurent la hardiesse de monter sur les bancs de glace et de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avait bientôt six mois qu'ils n'avaient approché. En y arrivant, ils virent un petit oiseau qui plongea aussitôt, ce qui acheva de leur faire juger que l'eau était plus ouverte qu'elle ne l'avait été depuis leur séjour dans la Nouvelle-Zemble.

Le 1er mai, leur viande qui commençait aussi à dégeler, et dont ils firent cuire une partie, se trouva aussi bonne que jamais, avec le seul défaut de ne pouvoir se garder lorsqu'elle était cuite. Le 2, un grand vent de sud-ouest nettoya la haute mer et n'y laissa plus de gros glaçons. Alors tout le monde parla de se rembarquer et de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouraient le vaisseau. Mais, après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune de s'apercevoir, dès le jour suivant, que le vaisseau qui n'était, au 15 mars, qu'à 70 pas de l'eau ouverte, s'en trouvait à plus de 500 ! Le 7 et le 8, il tomba tant de neige, que, dans l'impossibilité de sortir de la hutte, quelques matelots désespérés proposèrent de parler nettement aux officiers et de leur déclarer que tout l'équipage était résolu de quitter ce funeste lieu. Les meilleurs vivres, tels que la viande et le gruau, commençaient à manquer, et dans un temps où l'on avait besoin de force plus que jamais, pour sup-

porter le travail. A peine restait-il du lard pour trois semaines, à 2 onces par tête.

Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerke, parce qu'il avait déclaré lui-même qu'on ne se remettrait en mer que vers la fin de juin. On s'ouvrit seulement à Barentz, à qui l'on connaissait beaucoup de bonté, et qui se contenta de demander aux plus ardents quelques jours de délai. Heemskerke, avec lequel il en conféra le 15, promit que, si le vaisseau n'était pas dégagé à la fin du mois, on s'efforcerait alors de mettre la chaloupe et le canot en état de partir.

Le 21, Heemskerke voyant les glaces ramenées par un vent du nord-est, permit de travailler à l'équipement. La chaloupe, qui n'était pas sortie de la hutte, ne fut pas difficile à tirer; mais la sente, qui était enfoncée dans la neige, coûta tant d'efforts à dix hommes affaiblis comme ils l'étaient, qu'ils furent obligés d'interrompre plusieurs fois leur travail. Pendant qu'ils s'y employaient avec ardeur, ils virent paraître un ours effroyable. Ils rentrèrent aussitôt dans la hutte, et les plus habiles tireurs se mettant aux trois portes, l'attendirent avec leurs fusils. Un autre monta sur la cheminée avec le sien. L'ours marcha fièrement vers la hutte, et s'avança jusqu'à la pente des degrés d'une porte, où il ne fut pas aperçu du matelot qui s'y était mis en garde; mais d'autres l'avertissant par leurs cris, il tourna la tête et, malgré sa première frayeur, il perça l'ours d'une grosse balle. Ceux qui virent sa situation tremblèrent pour lui ; car, lorsqu'il avait tiré, le monstre était si proche, qu'ils l'avaient cru prêt à le déchirer; et si l'amorce n'eût pas pris feu, comme il arrivait souvent dans ce climat si rude, il était infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux animal serait-il même entré dans la hutte, où il aurait fait un étrange carnage. Mais la blessure qu'il avait reçue ne lui permit pas de fuir bien loin : et lors-

qu'il se fut arrêté, on acheva aisément de le tuer. On lui trouva, dans le ventre, des morceaux entiers de chiens marins, avec la peau et le poil. D'autres ours, qui parurent les jours suivants, eurent le même sort.

La chaloupe et le canot se trouvèrent radoubés le 7 juin. Le jour suivant, une violente tempête du sud-ouest, accompagnée de grêle et de neige, et surtout de pluie, obligea tout le monde de se retirer dans la hutte où l'on ne trouva plus rien de sec, parce qu'on en avait ôté les planches pour le radoub ; mais cette incommodité n'affligea personne, lorsqu'on eut remarqué que les eaux commençaient à s'ouvrir. Cependant il fallait traîner au rivage les deux bâtiments, les agrès, les marchandises et le reste des provisions. La neige s'amollissait, et le chemin devenait fort difficile. On fut obligé de quitter les souliers de peau pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fussent encore. Le 12, on prit des haches, des piques et des bêches, et l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la mer. Ce travail fut très pénible ; il fallait, en effet, écarter des neiges à demi fondues, mais ranger les glaces, creuser et aplanir. L'espérance aurait soutenu le courage, si l'on eût été quitte pour la peine ; mais on était souvent attaqué par de grands ours, maigres et décharnés, qui venaient de la haute mer sur des glaçons, et qui obligeaient de se partager entre le combat et le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés, et, le 13, on se vit en état de mettre à l'eau les deux bâtiments. Heemskerke, satisfait du temps et d'un bon frais de sud-ouest, dit alors qu'il était résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avec joie, et l'on ne pensa plus qu'à mettre les bâtiments à l'eau.

Barentz, dont la santé s'était affaiblie depuis longtemps, rappela toutes ses forces pour composer un mémoire qui contenait les circonstances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du séjour qu'ils y avaient fait et de leur départ. Il mit ce papier

dans une boîte, qu'il suspendit à la cheminée de la hutte, pour servir d'instruction à ceux qui pourraient aborder après eux dans le même lieu, et leur apprendre par quelle aventure ils y trouveraient les restes d'une misérable maison qui avait été habitée neuf ou dix mois[1].

D'un autre côté, comme le voyage qu'on allait entreprendre, avec deux petits bâtiments non pontés, faisait prévoir de grands dangers, Heemskerke écrivit deux lettres qui furent signées de tout l'équipage et déposées, l'une dans la chaloupe, l'autre dans le canot.

Copie de la lettre.

Nous avions attendu jusqu'aujourd'hui, espérant que le navire serait délivré de la glace ; mais il y a peu ou pas d'apparence qu'il en soit ainsi, vu qu'il est arrêté bien ferme en la glace, et qu'à la fin de mars ou au commencement d'avril les glaces se sont accumulées l'une sur l'autre. Nous avons donc délibéré de quelle manière nous pourrions mettre à l'eau le canot et la chaloupe, et trouver le lieu le plus propre à le faire, puisqu'il semble presque impossible que le navire puisse être délivré de la glace : pour cette cause, avec Guillaume Barentz, le pilote, les officiers et tous les matelots, j'ai considéré comme le plus profitable de sauver nos personnes et quelques marchandises appartenant aux marchands. Et nous avons trouvé pour le mieux d'élever un peu plus haut les bords de la chaloupe et du canot, et de pourvoir nos personnes de tout ce qu'il serait possible, pour ne laisser passer aucun temps propre que Dieu pourrait nous donner, car

[1] En 1871, le capitaine norvégien Elling Carlsen a retrouvé la cabane de Barentz. Elle était parfaitement conservée et renfermait encore l'horloge dont il est question dans ce récit, la flûte de Barentz, un cadran en cuivre et divers objets dont le gouvernement hollandais a fait l'acquisition (*Année géographique*, X, 320).

il nous aurait fallu laisser passer le meilleur temps, ou autrement périr de misère et de froid, danger qui est encore apparent, vu qu'il y a déjà trois ou quatre des nôtres qui ne nous peuvent aider au travail. Et le plus fort d'entre nous est tellement exténué par le froid et la souffrance, qu'il n'a pas la moitié de la force d'un homme; il est à craindre qu'il n'y ait point d'amélioration. De plus, pour le lointain voyage que nous avons encore à faire, il est à craindre que notre pain ne puisse suffire jusqu'à la fin du mois d'août, tandis qu'il peut malheureusement arriver, dans le cas où le voyage nous serait contraire, que, dans ce laps de temps, nous ne vinssions aborder à aucun pays où nous puissions obtenir quelques provisions. C'est pourquoi nous ne trouvons pas bon de demeurer ici plus longtemps, vu que nous sommes obligés de chercher notre propre salut. Cette résolution fut ainsi prise par nous tous, et signée le premier jour de juin 1597. Étant donc prêts ce même jour, et ayant obtenu un vent d'ouest assez fort, et assez d'ouverture en la mer, nous nous sommes, au nom de Dieu, préparés et commis à ce voyage, vu que le navire est arrêté dans la glace comme auparavant, bien que pendant nos préparatifs nous ayons eu beaucoup de vents rudes et tempêtueux, et nous l'avons finalement abandonné.

Après avoir écrit cette lettre, on tira vers la mer les deux embarcations et les traîneaux, chargés des marchandises et des provisions : c'étaient 6 paquets de draps de laine, 1 coffre plein de toiles, 2 paquets de velours, 2 petites caisses remplies d'argent, 2 tonneaux d'ustensiles et d'agrès, 13 tonneaux de biscuit, 1 de fromage, 1 de lard, 2 d'huile, 6 de vin, 2 de vinaigre et les hardes de l'équipage. Tout cet appareil, étalé sur le rivage, paraissait difficile à ranger dans un aussi petit espace que celui des deux embarcations; mais rien n'est impossible à l'industrie, soutenue par la nécessité. L'embarquement fut achevé le même jour.

« Quand les barques furent chargées, dit Gérard de Veer, nous avons été à la maison, et nous avons porté sur un traîneau, jusqu'à l'eau où étaient les barques, Guillaume Barentz et Nicolas Andrieux, qui étaient tous deux malades. Et ils ont été ainsi embarqués chacun sur une barque. »

Enfin, le 14 juin 1597, à six heures du matin, on mit à la voile par un vent d'ouest. Les deux bâtiments arrivèrent avant le soir au cap des Iles, où les glaces étaient encore si fortes, qu'ils y demeurèrent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, consterna les Hollandais. Quatre d'entre eux descendirent à terre et n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques oiseaux à coups de pierre. Ils se croyaient menacés de ne pouvoir sortir de ce triste lieu; mais, le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublèrent le cap de Flessingue et s'avancèrent jusqu'au cap du Désir. Le 16, ils se trouvèrent à l'île d'Orange[1], où quelques-uns descendirent aussi et firent du feu, de quelques pièces de bois qu'ils y trouvèrent. Leur besoin le plus pressant étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la neige dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerke, accompagné de deux matelots, passa sur la glace dans une autre île, où il prit quelques oiseaux ; mais à son retour il tomba dans un trou qui s'était fait à la glace, et dont il ne serait pas sorti sans l'assistance du Ciel, parce qu'il y avait un courant fort rapide.

On remit à la voile et l'on arriva au cap des Glaces, où les deux bâtiments n'eurent pas autant de peine à se joindre qu'ils le craignaient. Heemskerke, qui n'était pas sur le même bord que Barentz, s'informa de sa santé ; et Barentz, quoique fort mal, répondit qu'il était mieux. Ensuite, apprenant qu'on était au cap des Glaces, il souhaita d'être élevé par ses matelots, pour se

[1] A l'extrémité nord de la Nouvelle-Zemble.

procurer, ajouta-t-il, la satisfaction de voir encore une fois ce cap. On ignore si c'était le pressentiment de sa fin ; mais il eut le temps de se satisfaire, car les deux embarcations furent aussitôt prises par les glaces et demeurèrent immobiles dans leur situation. Le 17, au matin, ils essuyèrent, au contraire, le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite ils se trouvèrent si serrés entre deux bancs de glaces flottants, que les équipages des deux embarcations se dirent le dernier adieu. Cependant, ayant repris courage, ils s'efforcèrent de se rapprocher des glaces fermes, pour s'y amarrer, dans l'espoir d'y être moins exposés aux glaces errantes. Ils s'en approchèrent, mais il restait l'embarras d'y amarrer une corde. Tout le monde paraissait effrayé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui était le plus agile, prit le bout de la corde, et sautant de glaçon en glaçon, arriva heureusement à la glace ferme, où il attacha la corde autour d'une haute rude glace. Tous les autres sortirent alors des bâtiments et commencèrent par transporter avec eux les malades dans leurs draps. Ensuite, débarquant ce qui était à bord, et tirant les bâtiments même sur la glace, ils se virent garantis d'un naufrage qu'ils avaient cru presque inévitable.

Le 18, ils employèrent une partie du jour à réparer leurs bâtiments qui avaient beaucoup souffert. Le bonheur leur fit trouver du bois, pour faire fondre du goudron, dont ils calfatèrent les coutures. Ensuite ils allèrent chercher à terre quelques rafraîchissements pour les malades, mais ils ne rapportèrent que quelques oiseaux.

Le 19, ils se trouvèrent encore pris plus étroitement dans les glaces ; et, de toutes parts, ne voyant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie que pour la finir plus misérablement dans ce jour. Toutes les circonstances semblèrent propres à les con-

firmer dans cette triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir et ne fit qu'empirer la nuit suivante. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer passa du canot dans la chaloupe pour apprendre à Barentz que Nicolas Andrieux, un des meilleurs matelots, tirait à sa fin. « La mienne, répondit tranquillement Barentz, n'est pas éloignée non plus. » Ses gens, qui le voyaient lire dans une carte marine, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt, quittant la carte, il dit à de Veer que les forces lui manquaient ; après quoi, les yeux lui tournèrent, et, sans ajouter un mot, il expira si subitement, que Heemskerke, qui arrivait alors, n'eut pas le temps de lui dire adieu. Presque au même instant Andrieux mourut aussi. La mort de Barentz jeta une profonde consternation sur les deux bords. Il avait été comme l'âme des trois voyages, et tout le monde avait confiance dans ses lumières. Le 21, n'ayant point amené de changement, ce fut un jour lugubre, qu'on passa dans le regret de cette perte et dans l'attente du même sort. On ne comptait plus que treize hommes sur les deux bâtiments.

Le 22, le vent souffla du sud-est, et, dans l'éloignement, on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il fallait traîner les bâtiments plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour quelques moments, les traîner ensuite encore plus de trente pas avant de se trouver dans un lieu ouvert et tout à fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures espérances, qui se soutinrent jusqu'à midi ; et ce fut pour retomber alors dans de nouvelles glaces. Mais bientôt elles se séparèrent en laissant un passage, tel que celui d'une écluse ouverte. On rangea pendant quelques moments la côte, avec des efforts continuels pour écarter les glaçons, et vers le soir, les deux bâtiments se retrouvèrent pris. Le 28, les eaux s'étant rouvertes d'elles-mêmes, ils arrivèrent, sur les neuf heures du matin, au cap de Troost, où les glaces les reprirent.

L'observation de la hauteur leur donna 76 degrés 39 minutes. On n'avait point à se plaindre de la lumière du soleil; qui était assez brillante; mais il manquait de chaleur pour fondre la neige, et le plus pressant besoin des Hollandais était la soif. Ils ne furent dégagés des glaces que le 24 à midi. Les deux bâtiments prirent le large, à force de rames, et firent bonne route jusqu'au cap de Nassau, qu'on découvrit à la distance de trois lieues. Quelques matelots allèrent à terre, et trouvèrent un peu de bois qui servit à faire fondre de la neige. Ce soulagement, joint aux aliments chauds qu'on prit avec le secours du bois, rendit un peu de force aux plus faibles.

Le 25, il s'éleva une grosse tempête du sud, qui dura deux jours presque entiers, et pendant laquelle les glaces où les bâtiments étaient amarrés s'étant rompues, ils dérivèrent au large, sans qu'il fût possible de les ramener vers la glace ferme. Ils se virent cent fois dans un horrible danger; et, pour comble de malheur, ils se séparèrent. Cependant un vent du nord-ouest, qui se leva le second jour, ramena le calme et favorisa leur route vers la glace ferme. Le canot y arriva le premier, et de Veer, qui le commandait, ayant fait une lieue le long des glaces, sans voir paraître la chaloupe, crut Heemskerke et tous ses gens ensevelis dans les flots. La brume était fort épaisse et menaçait de redoubler vers le soir. De Veer fit tirer plusieurs coups de fusil, auxquels les autres répondirent enfin, et ce signal leur servit à se rejoindre.

Ils s'avancèrent ensemble, le 27, à une lieue de la côte occidentale du cap de Nassau; et, pendant qu'ils s'efforçaient de ranger la terre, ils virent sur les glaces une multitude innombrable de vaches marines. Les oiseaux commençant à paraître aussi en troupes nombreuses, ils en tuèrent douze, qui leur firent un délicieux festin. Mais, le 28, ils se retrouvèrent si serrés par les glaçons, qu'ils furent encore obligés de débar-

quer toute leur charge sur la glace ferme, et d'y tirer aussi les deux embarcations. Ils y firent des tentes de leurs voiles, dans l'espérance d'y passer du moins une nuit tranquille ; mais, vers minuit, la sentinelle découvrit trois ours. Tout le monde fut réveillé par ses cris ; on sortit armé, et la première décharge eut peu d'effet. Cependant, n'ayant pas laissé de faire reculer les ours, elle donna le temps de recharger les fusils, et de la seconde on tua un de ces animaux, dont la chute fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain, et s'étant approchés du lieu où leur compagnon était encore étendu, l'un des deux le prit dans sa gueule et l'emporta sur les glaces les plus raboteuses, où ils se mirent tous deux à le manger. L'équipage, aussi frappé d'étonnement que de crainte, se hâta de tirer quelques coups de fusil, qui leur firent quitter prise et les mirent en fuite. Quatre hommes allèrent aussitôt au cadavre, qu'ils trouvèrent à demi mangé dans un espace aussi court. En observant sa grandeur, ils admirèrent la force de l'ours qui l'avait emporté par un chemin si difficile, que tous quatre ensemble ils eurent quelque peine à transporter jusqu'aux tentes la moitié qui restait. Les deux jours suivants, on en vit quatre : deux d'abord, qu'on prit pour ceux qui avaient fui, et successivement deux autres. On n'en put tuer aucun ; mais, outre le bruit qui les avait éloignés, on ne douta point qu'ils n'eussent reçu quelques blessures.

Le premier jour de juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace, qui venaient de la mer, heurtèrent avec tant de violence contre la glace ferme, qu'ils brisèrent en plusieurs morceaux celle que les équipages avaient prise pour asile. Les paquets tombèrent dans l'eau, et de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressait encore plus ; c'était celui de garantir la chaloupe, qu'il fallut traîner par dessus les glaces jusque près de terre où les glaçons étaient moins à crain-

dre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras. La glace rompait sous les pieds à mesure que l'on avançait vers ses bords. Un paquet, qu'on se croyait prêt à saisir, était emporté par un autre glaçon, ou se cachait sous un autre. Les plus hardis ne savaient comment s'y prendre pour sauver leur unique bien et pour se sauver eux-mêmes. Ce fut pis encore quand on entreprit de pousser le canot. La glace rompit sous une partie des matelots, et ce petit bâtiment fut emporté avec eux, brisé en quelques endroits, surtout à ceux qu'on avait changés ou réparés. Un malade, qui s'y était retiré, ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'employèrent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écartèrent un peu, et le canot fut tiré sur la glace même, près de la chaloupe. Cette fatigue dura depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. On perdit 2 tonneaux de biscuit, 1 coffre rempli de toiles, 1 tonneau d'ustensiles et d'agrès, le cercle astronomique, 1 paquet de drap écarlate, 1 tonneau d'huile, 1 de vin et 1 de fromage.

Le 2 fut employé à réparer les deux embarcations. On trouva du bois, et l'on tua quelques oiseaux, qui furent mangés rôtis. Deux hommes qu'on envoya faire de l'eau, le jour suivant, retrouvèrent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail du canot, le coffre de toiles et un chapeau : hasard surprenant, qui ranima la confiance au secours du ciel. Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eût vu luire sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, et servit à sécher les pièces de drap mouillé. Les trois jours suivants furent remarquables par la violence des glaçons et par la mort de Jans de Harlem, un des matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la terre, et la glace ferme commençant aussi à flotter, on fut obligé de tirer les deux bâtiments à l'eau, l'espace d'environ 350 pas : horrible travail que personne n'aurait été capable d'entreprendre pour un inté-

rêt moins cher que la vie. On mit à la voile entre sept et huit heures du matin; mais, à six heures du soir, on fut contraint de retourner à terre et de remonter sur la glace ferme, qui n'était point encore séparée dans le lieu qui fut choisi.

On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverser les glaçons jusqu'à deux grandes surfaces de glace assez semblables à deux campagnes, mais jointes par une espèce d'isthme. L'impossibilité du passage fit une nouvelle nécessité de décharger les deux bâtiments, de transporter leur charge et de les traîner eux-mêmes plus de cent pas sur la glace jusqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencèrent ensuite à voguer, mais fort lentement, pour traverser un petit espace qui s'offrait entre deux glaçons flottants, d'une prodigieuse grandeur, au risque d'être écrasés si ces masses étaient venues à se joindre.

Lorsqu'on fut sorti de ce détroit, un vent d'ouest fort impétueux, dont on fut pris droit en proue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à s'en rapprocher. On y tira les deux bâtiments avec une fatigue qui réduisait tout le monde au désespoir. Dès le lendemain, on vit un grand ours fort gras, qui s'avançait à la nage vers les tentes. Il reçut plusieurs coups de mousquet, qui le firent tomber sans mouvement. La liqueur chaude qui sortait de ses blessures, ressemblait moins à du sang qu'à de l'huile, sur l'eau où elle coulait. Quelques matelots se mirent sur un banc de glace, qu'ils firent flotter vers le cadavre, et lui ayant jeté une corde au cou, ils l'entraînèrent sur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu surpris de lui trouver huit pieds d'épaisseur.

Trois hommes de l'équipage passèrent dans une île qui se présentait devant les tentes, et découvrirent de là l'île des Croix, à l'ouest. Le danger ne les empêcha pas de traverser à cette dernière île, pour y chercher quelques traces d'hommes; mais ils n'en trouvèrent

pas d'autres que celles qu'ils y avaient vues à leur passage. Soixante-dix œufs de canards de montagnes, qu'ils rapportèrent à leurs compagnons, furent le seul résultat d'un voyage téméraire auquel ils avaient employé douze heures, et qui avait causé beaucoup d'inquiétude sur les deux embarcations. Ils racontèrent que, pour passer à l'île des Croix, ils avaient eu quelquefois jusqu'aux genoux l'eau qui était sur la glace, entre les deux îles, et que, pour aller et revenir, ils avaient fait environ six lieues. Les autres furent surpris de leur hardiesse, et n'en reçurent pas moins avec joie les œufs qu'ils rapportaient. Le reste du vin, qui fut distribué à cette occasion, produisit à chacun près de six pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un ours d'une blancheur éclatante, sur lequel on se hâta de tirer, et quelques balles, qui portèrent, le mirent en fuite. Le lendemain, quelques matelots, chargés d'aller reconnaître l'ouverture des eaux, trouvèrent l'ours languissant de ses blessures sur un banc de glace; il se mit aussitôt à fuir, mais un coup de gaffe qu'il reçut le fit tomber. Le matelot voulut redoubler son coup; l'animal furieux saisit le croc de la gaffe, mit le bois en pièces et renversa le Hollandais. Les autres tirèrent aussitôt, et leur décharge ayant fait fuir la bête, le matelot se releva, courut après elle, sans autre arme que le tronçon de sa gaffe, avec lequel il lui donnait de vigoureux coups. Trois fois l'ours se retourna et sauta sur le matelot; une nouvelle décharge le perça de plusieurs balles et ralentit sa marche; une troisième le tua. Suivant leur usage, ils lui arrachèrent les dents.

Le 19, sept hommes passèrent, dès six heures du matin, dans l'île des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'ouest; et dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs compagnons, ils ne se donnèrent que le temps de ramasser une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée. On reprit



ainsi les forces nécessaires pour traîner, l'espace de 300 pas, les embarcations sur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parce que cette fatigue fut regardée comme la dernière. Les deux bâtiments ne furent pas plus tôt à l'eau qu'on mit à la voile, et la navigation fut si rapide, qu'à six heures du soir on fut au-dessus de l'île des Croix. Là, toutes les observations ne firent plus découvrir de glaces, ou du moins celles que l'on crut voir encore ne causèrent plus d'épouvante. On avait un si bon vent d'est et de nord-est, que suivant l'estime on faisait au moins 18 lieues en 24 heures.

Le 20, à neuf heures du matin, le cap Noir fut doublé; et, vers six heures du soir, on reconnut l'île de l'Amirauté, qui fut dépassée pendant la nuit. En passant près de cette île, les Hollandais virent environ 200 vaches marines, qui semblaient y paître; ils s'amusèrent à les chasser, mais aussitôt ces animaux, dont la force est très grande, se mirent à nager vers les embarcations, faisant un bruit terrible, et les Hollandais n'échappèrent à une perte certaine qu'à la faveur d'un bon vent. Le 22, se trouvant proches du cap de Cant, ils descendirent plusieurs à terre, pour chercher des œufs et des oiseaux. Les nids étaient en abondance, mais dans des lieux fort escarpés. Les oiseaux ne paraissaient pas effrayés de la vue des hommes, et la plupart se laissaient prendre à la main. Chaque nid n'avait qu'un œuf, qu'on trouvait sur la roche, sans paille et sans plumes pour l'échauffer. Les Hollandais ne comprenaient pas comment ces œufs pouvaient être couvés, et les petits éclore dans un si grand froid.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la côte, que le vent leur devint tout à fait contraire. D'ailleurs la mer se retrouva si couverte de glaces, qu'après avoir écarté le passage avec des peines infinies, ils se virent forcés de retourner vers la terre, où ils abordèrent heureusement dans une belle anse, à l'abri de presque tous les vents. Ils y descendirent, et le



bois ne leur manqua pas pour faire cuire leurs œufs et leurs oiseaux. Une brume épaisse et le vent du nord les y retinrent trois jours, pendant lesquels ayant pénétré dans l'île, ils y trouvèrent de petites pièces de bon or, par 73°; mais ce précieux métal les touchant moins que la conservation de leur vie, ils saisirent le premier moment où les glaces recommencèrent à s'ouvrir, et sortirent de l'anse, le 26. Le 28, ayant rangé la côte, ils reconnurent la baie de Saint-Laurent et le cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plus tôt passé la pointe, qu'ils aperçurent deux barques à l'ancre et plusieurs personnes sur le sable.

Quelle fut leur joie de trouver des hommes ! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces inconnus, qui n'étaient pas moins de trente, et qui pouvaient être des sauvages ou des ennemis de leur nation. Ils ne laissèrent pas de s'en approcher. C'étaient des Russes, qui s'avancèrent vers eux sans armes, et qui, jugeant de leur infortune à la première vue, les regardèrent avec compassion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandais, qu'ils avaient vus au voyage précédent. Quelques-uns d'entre eux vinrent frapper sur l'épaule de Gérard de Veer et d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croyaient les avoir déjà vus, et c'étaient effectivement les seuls qui eussent fait le second voyage. Ils leur demandèrent ce qu'était devenu leur vaisseau, ou du moins c'est ce que les Hollandais crurent entendre à leur langage ; et, n'ayant pas d'interprète, ils leur firent comprendre aussi qu'ils avaient perdu un beau navire, qui avait fait leur admiration.

Les civilités ne se relâchèrent pas pendant le reste du jour; mais, le 29 au matin, les Russes appareillèrent pour mettre à la voile et portèrent à bord quelques tonnes d'huile de baleine. Un départ si brusque alarma beaucoup les Hollandais, qui n'avaient pu tirer d'eux aucune lumière. Ils prirent la résolution de les suivre.

Malheureusement le temps était si sombre, qu'ils les perdirent de vue. Ils n'en continuèrent pas moins leur route et s'engagèrent dans un canal, entre deux îles, et le passèrent assez facilement ; mais ils se retrouvèrent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir ; ce qui leur fit croire qu'ils étaient à l'entrée du Waigatz, et que le vent du nord-ouest avait poussé les glaces dans le golfe. Il ne s'offrait pas d'autre parti que de retourner aux deux îles. Le 31, ils abordèrent à l'une, où la vue de deux croix leur fit espérer de trouver des hommes. Elle était déserte. Ils ne regrettèrent pas cependant leur peine, en y découvrant quantité de bistorte ou cochléaria, herbe qu'ils désiraient ardemment, parce qu'ils étaient presque tous incommodés du scorbut. Ils en mangèrent à pleines mains, et l'effet en fut si prompt, que dans l'espace de deux jours ils se trouvèrent tous rétablis.

Le 3 août, ils se déterminèrent à passer droit en Russie; et dans ce dessein, qu'ils jugèrent propre à finir tout d'un coup leurs misères, ils mirent le cap au sud-sud-ouest ; mais, après avoir suivi cette route jusqu'à six heures du matin, ils se retrouvèrent au milieu des glaces, nouvelle source de désespoir pour des malheureux qui s'en croyaient tout à fait délivrés, et qui n'avaient pris leur dernière résolution que dans cette vue. Le calme, qui dura quelques heures, leur faisant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre ressource qu'un mortel travail pour se tirer à force de rames. Vers trois heures après midi, ils se virent en haute mer; et jusqu'à neuf heures du soir, ils avancèrent heureusement. Les glaces revinrent alors, et leur firent invoquer le ciel, seule puissance qui pût les sauver. Il ne leur restait qu'un peu de biscuit. Dans la funeste nécessité de mourir de faim, de soif, ou de braver tous les obstacles, ils continuèrent d'avancer à force de rames et de voiles. Changement étrange! plus ils s'engagèrent dans les glaces, plus ils trouvèrent de fa-

cilité à pénétrer. Enfin ils se retrouvèrent dans les eaux ouvertes, et le 4, à midi, ils eurent la vue d'une côte, qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchaient. Le soir, après avoir rangé la terre, ils découvrirent une barque, vers laquelle ils crièrent *Candnoes* [1]; mais on leur répondit *Petchora* [2], ce qui leur fit connaître qu'ils n'étaient pas aussi proches de Candnoes qu'ils se l'étaient figuré, et que la terre qu'ils voyaient était celle de la Petchora. Leur erreur venait de la variation de l'aiguille qui les avait trompés de deux rumbs entiers; après l'avoir reconnu, ils prirent le parti d'attendre le jour sur leurs ancres.

Le 5, un matelot, qui descendit au rivage, y trouva de l'herbe et quelques arbustes. Il excita les autres à descendre avec leurs fusils. On tua plusieurs oiseaux, secours si nécessaire, qu'on avait déjà proposé d'abandonner les embarcations et de revenir par terre, pour trouver des vivres. Le 6, un vent contraire ne permit pas d'avancer. On sortit du golfe le 7, mais en luttant sans cesse contre le même vent. Le 8 et le 9 ne furent pas plus heureux, et cependant la faim redevenait fort pressante. Quelques matelots envoyés à terre découvrirent une balise entre Candnoes et la terre ferme de Russie; ils conclurent que c'était le canal par lequel passaient les Russes. A leur retour, ayant rencontré un chien-marin, mort depuis longtemps et puant de pourriture, ils le traînèrent à bord pour soulager leur estomac affamé; mais tous les autres s'y opposèrent en leur représentant qu'une si mauvaise nourriture était plus mortelle que la faim, et qu'étant si proches d'une terre connue, il était impossible que les secours fussent éloignés.

Le jour suivant, on avança beaucoup avec un bon vent du sud, et l'on trouva de l'eau sur la côte. Une

[1] Cap à l'entrée de la mer Blanche. — En russe, Kanin noss.
[2] Nom d'une rivière qui se jette à 400 kilomètres à l'est du cap Candnoes.



pluie abondante, accompagnée d'éclairs et de tonnerres fut un surcroît de fatigues, mais elle annonçait du moins un ciel plus doux. Le 12, à six heures du matin, tout le monde prit courage à la vue d'une barque russe qui venait à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissements sur la route; mais, avec quelques pièces de monnaie hollandaises, Heemskerke obtint une espèce de pain cuit à l'eau et 102 poissons. Le 13, à trois heures après midi, on reconnut un cap qui fuyait au sud, et l'on ne douta plus que ce ne fût le cap de Candnoes, d'où l'on se flatta de pouvoir traverser l'embouchure de la mer Blanche. Les deux bâtiments s'étant joints bord à bord prirent aussitôt le large ensemble, et firent voile d'abord avec assez de succès; mais, vers minuit, ils eurent le malheur d'être séparés par une tempête élevée du nord.

En vain le canot, dont l'équipage était le plus sain, employa une partie du jour suivant à découvrir la chaloupe. Un brouillard épais, qui survint avant midi, lui en ôta l'espérance; et le 15, il fut poussé par un bon vent à la vue d'une côte, que de Veer crut à l'ouest de la mer Blanche, au delà de Candnoes. En approchant de la terre, il aperçut six barques russes, qui étaient tranquilles sur leurs ancres : leur ayant demandé à quelle distance il était de Kilduin [1], les Russes l'entendirent assez pour lui faire comprendre qu'il n'était encore qu'à la côte orientale de Candnoes. Ils écartèrent les bras, avec divers signes, qui faisaient comprendre qu'il avait la mer Blanche à passer, et que cette route était dangereuse avec un si petit bâtiment. Malgré tout, il reprit le large avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avait cru et d'ignorer ce qu'était devenue la chaloupe. Le soir, se trouvant près d'un grand cap, qu'il prit pour celui de Candnoes, il y jeta l'ancre. Quelques Russes d'une barque, dont il

[1] Ile sur la côte de Laponie, à l'embouchure de la Kola.

s'approcha le 17 au matin, s'efforcèrent de lui faire entendre qu'ils avaient vu ses compagnons, au nombre de sept. Quoiqu'ils levassent sept doigts en montrant le canot, pour faire comprendre que le petit bâtiment qu'ils avaient vu en était peu différent, ils auraient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite boussole qu'ils avaient reçue de la chaloupe, en échange, apparemment, de quelque présent de vivres. Il se fit montrer le parage où ils avaient laissé le canot, et le cap y fut porté aussitôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le soir à la côte, où il trouva de l'eau douce et du cochléaria.

Le 18, ayant rangé la côte jusqu'à midi, il eut la vue d'un grand cap, sur lequel il découvrit plusieurs croix; c'était le cap Candnoes; il traversa l'entrée de la mer Blanche, et le 20 il se trouva sur la côte de la Laponie. De Veer y relâcha dans une bonne rade, où il trouva une grande barque à l'ancre et quelques maisons sur le rivage. Treize Russes, qui les habitaient avec trois femmes et deux Lapons, lui firent bon accueil. Le poisson ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau et de farine, qui sert de pain dans cette contrée.

Dès le même jour, quelques Hollandais, qui s'avancèrent dans les terres pour chercher du cochléaria, virent deux hommes sur une montagne, et crurent que c'étaient des habitants du pays. Ils retournaient au canot sans pousser plus loin leur curiosité; mais les deux hommes qui n'avaient pas eu plus de bonheur à les reconnaître, étaient de l'équipage de la chaloupe, et cherchaient un canton habité pour s'y procurer des vivres. Ils descendirent de la montagne et s'étant approchés de l'habitation, ils reconnurent le canot. On passe sur leur joie. La chaloupe avait beaucoup souffert. Elle arriva le 22, et les équipages rendirent grâces au ciel de les avoir réunis. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions, qu'ils payèrent libéralement;

mais ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que peu de renseignements utiles sur leur route.

Les deux bâtiments remirent en mer le 23; et le 24, à six heures du matin, ils arrivèrent aux Sept-Iles, où ils trouvèrent quantité de pêcheurs, auxquels ils demandèrent la distance de Kilduin ou Kola. Les pêcheurs russes leur montrèrent l'est. Le soir, ils rencontrèrent d'autres pêcheurs, qui leur firent entendre, par leurs signes, qu'il y avait des vaisseaux hollandais à Kola.

On y envoya aussitôt un matelot, qui fut conduit par un Lapon. Le fait était vrai, et le 1er septembre, les deux embarcations arrivées à Kola, les équipages montèrent à bord du vaisseau hollandais. Le 15 septembre on mit à la voile pour la Hollande, et, le 29 octobre, le bâtiment flottait sur les eaux de la Meuse.

Le voyage par le nord-est a été accompli en 1878-79, par le Suédois Nordenskiold, qui, après avoir exploré la mer de Kara et prouvé qu'elle était navigable, est allé au Japon par le détroit de Behring, montrant ainsi la possibilité de la navigation entre l'Europe et le Pacifique par le passage du nord-est.

Hudson.

En 1607, de riches marchands de Londres revinrent à l'idée de trouver, pour aller aux Indes, une route plus courte, soit par le nord, soit par le nord-ouest, soit enfin par le nord-est, et ils envoyèrent le capitaine Henri Hudson à la recherche du passage. Il est difficile aujourd'hui de se rendre un compte exact des raisons sur lesquelles on s'appuyait alors pour aller chercher le passage aux Indes dans les mers où le capitaine Hudson conduisit son bâtiment; il longea la côte orientale du Grœnland jusqu'aux plus hautes latitudes, et alla sur le littoral du Grœnland ou du Spitzberg,

au delà du 80e parallèle ; il aurait poussé plus avant encore, si les glaces ne l'en eussent empêché. Hudson essaya de faire le tour du Grœnland pour revenir par le détroit de Davis, mais il ne put y parvenir.

Après son retour, Hudson fut employé à la recherche d'un passage par le nord-est (1608) ; il reprit les traces de Barentz, et ne fut pas plus heureux que lui. Il essaya de passer entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, en doublant l'extrémité nord de cette dernière terre, mais la glace l'en empêcha ; il navigua le long des côtes de la Nouvelle-Zemble, sans y trouver de passage et quitta ces parages avec l'intention de retourner dans les mers explorées par Davis, et de passer par le détroit de Lumley[1] ; mais la saison était trop avancée pour lui permettre d'entreprendre cette nouvelle tentative, et il revint en Angleterre.

En 1609, Hudson retourna de nouveau chercher le passage du nord-est. Cette fois, ce n'était plus aux frais des marchands de Londres qu'il faisait ce voyage ; c'était une compagnie de marchands hollandais qui l'envoyait à la recherche d'un passage nouveau par le nord-est ou par le nord-ouest. Hudson partit du Texel avec un navire bien approvisionné, mais dont l'équipage, composé de matelots anglais et hollandais, ennemis entre eux, était difficile à commander. Après avoir doublé le cap Nord, Hudson arriva à la Nouvelle-Zemble et trouva la route fermée par les glaces. Les matelots ayant déclaré qu'ils ne voulaient pas rester plus longtemps dans ces parages, Hudson leur proposa d'aller explorer les côtes de la Virginie, où, d'après certaines cartes de l'époque, il devait exister un passage. Les matelots acceptèrent. On revint, par les îles Færœe, en Amérique, et l'on découvrit, par 41°, le fleuve Hudson, à l'embouchure duquel est aujourd'hui la grande ville de New-York. Le manque de vivres força Hudson

[1] Détroit de Frobisher.

à aller en Islande, où il comptait passer l'hiver ; mais la révolte de ses matelots l'obligea de revenir en Angleterre. Hudson vendit son droit de découverte des contrées arrosées par l'Hudson aux Hollandais, qui fondèrent dans ce pays la colonie de la Nouvelle-Belgique [1].

Hudson rentra alors en relations avec les marchands de Londres qui lui avaient fait faire ses deux premiers voyages. Il fut convenu qu'on tenterait encore de découvrir le passage par le nord-ouest, et qu'un marin expérimenté, nommé Colebrune, serait adjoint à l'expédition. A peine parti de Blackwall sur la Tamise, le 17 avril 1610, Hudson renvoyait Colebrune à Londres, ce qui mécontenta l'équipage. Après avoir touché l'Islande, Hudson se dirigea sur le détroit de Davis, compléta la découverte du détroit d'Hudson et pénétra dans une grande mer intérieure à laquelle on a donné son nom. Bloquée par les glaces, l'expédition passa l'hiver à la baie Saint-Michel [2] ; Hudson y lutta contre la faim et contre ses matelots révoltés. Il avait été obligé d'enlever son emploi au contre-maître Yvette, l'un des chefs de la révolte ; celui-ci s'entendit avec un jeune drôle nommé Green, à qui Hudson avait sauvé la vie en l'embarquant secrètement sur son navire. Ces deux misérables s'emparèrent d'Hudson, de son jeune fils et de Woodhouse, savant mathématicien qui faisait partie de l'expédition en qualité de volontaire, du charpentier et de cinq matelots ; ils les mirent dans une chaloupe et les abandonnèrent sans provisions et sans armes dans cette région sauvage, où ils ne pouvaient que mourir de faim ou être massacrés par les indigènes. On n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus. Quant aux révoltés, Green fut tué dans un combat contre les sau-

[1] Conquise en 1664 par les Anglais, la Nouvelle-Belgique est devenue la colonie de la Nouvelle-York (New-York), l'un des États-Unis actuels.

[2] Au sud-ouest de la mer d'Hudson.



vages, et Yvette mourut à bord pendant le retour en Angleterre.

La Compagnie, instruite de ce crime, envoya deux navires au secours d'Hudson et à la recherche du passage. Thomas Button, marin consommé, fut mis à la tête de l'expédition, qui avait des vivres pour dix-huit mois. Il mit à la voile en 1612, traversa le détroit d'Hudson, explora la mer d'Hudson et passa l'hiver à l'embouchure de la rivière Nelson ; mais il revint sans avoir rien découvert.

Baffin.

La ténacité anglaise est telle, que l'insuccès des voyages précédents ne découragea personne. La Compagnie des marchands envoya encore, à la recherche du passage, Gibbons, en 1514 ; il ne trouva rien. En 1615, sans se décourager, elle fit partir une nouvelle expédition commandée par Robert Bylett, l'un des compagnons d'Hudson. Il avait avec lui William Baffin, habile pilote et l'un des plus illustres navigateurs de ce temps. Baffin avait déjà accompagné, comme pilote, Hudson, Buttons et Gibbons ; c'est sur lui qu'a rejailli tout l'éclat des expéditions de Bylett. Le voyage de 1615 n'eut pas de résultat.

En 1616, Bylett et Baffin repartirent, et, dans ce second voyage, ils explorèrent toute la mer de Baffin, allèrent jusqu'au 78e degré et découvrirent le détroit de Smith. En revenant au sud, ils découvrirent, par 76°, le détroit de Jones et, par 74°, le détroit de Lancastre, qui est l'entrée orientale du passage cherché, comme on l'a su longtemps après eux [1]. Les glaces empêchèrent

[1] En effet, les expéditions de Franklin (1845) et de Mac-Clure (1850-54) ont établi que la communication existe par les détroits de Lancastre et de Barrow, la mer de Melville, le détroit du Prince de Galles, la mer Polaire et le détroit de Behring. La communication existe, mais elle est impraticable, car ce n'est que par hasard qu'elle est çà et là libre de glaces.

Baffin de pénétrer dans le détroit de Lancastre et de se rendre compte de l'importance de sa découverte ; il ne poussa pas plus loin sa course et revint en Angleterre, où il déclara à ses armateurs qu'on ne devait pas s'attendre à trouver un passage aux Indes par le nord-ouest, ce qui était incontestablement vrai en tant que passage navigable et praticable au commerce. En même temps il leur disait que ces mers étaient un vaste champ de pêche où abondaient les saumons, les veaux marins et les baleines. La Compagnie laissa les Hollandais se livrer à ces pêches lucratives, ne voulut plus renvoyer de navires dans les mers polaires, et pendant une quinzaine d'années il ne fut plus question de la recherche du passage du nord-ouest.

Thomas James [1].

Malgré le peu de succès des précédents voyages, beaucoup de personnes en Angleterre persistaient à croire qu'on pouvait trouver le passage. Un marin nommé Lucas Fox ne cessait de s'entretenir avec ceux qui avaient été employés aux expéditions d'Hudson, de Davis et de Baffin. Il recueillait les cartes et les journaux de ces voyages. Enfin l'ardeur extraordinaire de son zèle le fit connaître de quelques savants mathématiciens, qui sollicitèrent le roi Charles Ier de l'employer à une nouvelle tentative. Leur requête fut favorablement accueillie, et Fox fut nommé pour commander la pinasse royale le *Charles*, de 22 hommes d'équipage.

Vers ce temps, quelques négociants de Bristol, zélés pour l'intérêt du commerce, formèrent une compagnie pour le même projet. La nouvelle des préparatifs qui

[1] Cette relation, fort bien faite, est extraite de l'*Histoire des naufrages* par De Perthes (Paris, 1789, 3 vol. in-8°), qui l'a rédigée d'après le journal de James.



se faisaient pour le voyage de Fox étant parvenue jusqu'à eux, ils proposèrent à ses amis de s'associer ensemble, à condition que, faisant partir aussi un vaisseau dans la même vue, les uns et les autres auraient une part égale dans le profit de la découverte, quel que fût le vaisseau qui l'eût faite. Leur proposition fut acceptée. Le roi d'Angleterre, instruit de leur bonne volonté, leur en marqua sa satisfaction et confirma le choix qu'ils avaient fait du capitaine Thomas James. Ce marin était d'une intrépidité à toute épreuve. Cependant on prétend qu'il n'avait pas la même expérience que Fox dans la navigation des mers du Nord.

Les deux vaisseaux mirent à la voile dans les premiers jours du mois de mai 1631. Mais ils ne naviguèrent pas de conserve. Celui de James, de 70 tonneaux et de 22 hommes d'équipage, partit le 3 du même mois et celui de Fox cinq jours après.

Nous ne suivrons point ce dernier dans le cours de son expédition[1]; nous ne nous occuperons que du voyage de James et de son hivernage dans l'île de Charlton.

Le 4 juin, James vit la côte du Grœnland, quoique l'air fût chargé de brouillards ; il s'y arrêta pour bien reconnaître la direction de cette côte. Le 5, les Anglais se trouvèrent embarrassés dans de grands glaçons dont il était très difficile de se retirer, parce que les brouillards dont l'air était chargé empêchait la vue de s'étendre. Ils s'attachèrent à une grande pièce de glace pour leur propre sûreté, et repoussèrent les attaques des autres avec de grandes perches qui furent bientôt rompues. Le lendemain, le danger parut encore plus grand ; les glaces tombèrent sur eux de toutes parts, et si épaisses qu'ils furent continuellement dans la crainte de voir leur vaisseau écrasé par leur violence. La cha-

[1] Qui ne produisit aucun résultat. Il était revenu en Angleterre dès la fin d'octobre.

loupe fut brisée, mais ils en recueillirent les débris par le secours de leur canot, et les enlevèrent sur le pont, dans l'intention de la rétablir à la première occasion favorable. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'ils s'ouvrirent un chemin au milieu de ces dangereux obstacles, en mettant toutes les voiles dont ils pouvaient se servir. Ils parvinrent enfin à dégager leur vaisseau sans qu'il eût souffert le plus léger dommage. Le 9, ils prirent hauteur, et se trouvèrent à 59 degrés de latitude septentrionale. Ils firent les observations les plus exactes pour reconnaître s'il était vrai, comme le disent quelques voyageurs, qu'il y eût à cette hauteur un courant qui portât au nord-est ; mais ils n'en découvrirent aucune marque. La mer n'avait point de fond ; ils n'y trouvèrent aucune espèce de poisson, pas même des baleines ; et le vent était extrêmement variable, avec un brouillard si épais, qu'il mouillait comme la pluie.

Le 10, la mer étant très forte, ils virent nager des glaçons (iceberg) plus élevés que le haut de leur grand mât ; leur barque fut brisée contre la poupe, et ils eurent beaucoup de peine à la retirer ; deux de leurs hommes furent écrasés presque sans ressource, et ils s'occupèrent activement de leur chaloupe sur le pont. Vers huit heures du matin, ils reconnurent, en voyant la terre qui s'étendait d'un côté au nord et de l'autre à l'est, qu'ils étaient à la hauteur du cap Désolation ; ils virent la mer toute noire autour d'eux, ce qu'ils attribuèrent aux brouillards épais dont l'air avait été chargé, et ils virent aussi beaucoup de ces poissons appelés grampusses.

La nuit du 17 fut très obscure ; il régna un brouillard si froid, que les voiles et les cordages furent couverts de glace. Ils jugèrent par le brisement et le bruit des vagues qu'ils étaient près du rivage ; mais le jour leur fit connaître que ce n'était autre chose qu'un énorme glaçon. Cependant ils reconnurent de loin l'île de la

Résolution [1], dont ils s'efforcèrent de doubler la pointe méridionale. Ils observèrent que le flux et le reflux les emportaient avec une égale force. L'air glacial et le brouillard étaient toujours si pénétrants, que leurs boussoles en étaient toutes gâtées et qu'ils pouvaient à peine s'en servir.

Le ciel s'étant éclairci quelque temps après, ce qui dura fort peu, ils virent devant eux les détroits fermés par des monceaux de glaces, au travers desquels ils essayèrent cependant de se frayer un passage, mais ils les trouvèrent trop serrés pour y réussir. Ils jetèrent la sonde sans trouver le fond à 230 brasses, étant à quatre lieues du rivage. Le 20 dans la matinée, ils doublèrent la pointe méridionale de l'île de la Résolution, et le vent s'étant tourné à l'ouest, les jeta avec les glaces vers la terre, qui, à deux lieues de distance, ne leur présentait que de petits brisants et de grandes pièces de glaces échouées sur le sable à 40 brasses de profondeur. Ils furent emportés avec violence par un fort courant qui venait du côté de l'île, et qui entraînait leur vaisseau au travers d'une multitude innombrable de canaux formés entre les rochers et les glaces. Ils se trouvèrent dans le plus grand danger d'y être submergés, et pour prévenir ce malheur ils jetèrent une ancre et un grappin de chaque côté du vaisseau dans une pièce de glace à laquelle ils s'attachèrent. L'un et l'autre étaient enfoncés de 10 brasses dans l'eau, en sorte qu'ils tenaient lieu de sonde, et que le glaçon aurait nécessairement touché avant qu'il y eût assez peu d'eau pour mettre le vaisseau en péril.

Cependant James jugea que cette précaution n'était pas encore suffisante, et il fit mettre la barque en mer pour chercher un port sûr ; mais les glaces tombèrent sur elle avec tant de force, que les hommes furent

[1] A l'entrée du détroit d'Hudson.

obligés de renoncer à ce dessein, et de la ramener au vaisseau en se guidant d'un glaçon à l'autre. A peine l'avaient-ils rejoint, que l'ancre et le grappin cassèrent, et l'on remit encore la barque à l'eau pour les retirer. On reprit l'ancre avec beaucoup de peine, et on la rapporta au vaisseau. L'équipage fut très content de ce qu'on l'avait reprise, parce que dans l'intervalle, en ayant jeté une autre sur un bas-fond pierreux, ils l'avaient perdue de vue et avaient été contraints de l'abandonner.

Cependant le vaisseau était dans la situation la plus dangereuse ; les hommes jetèrent des cordages sur des rochers voisins, et chacun travailla de toutes ses forces à mettre le navire à l'abri d'une montagne de glace. Il y fut en effet assez tranquille, jusqu'à ce que le flux y apportât une multitude de grands glaçons qui les mirent de nouveau dans le plus grand danger, quoique les matelots s'employassent vigoureusement à les écarter. Quand la mer fut à sa plus grande hauteur, ils tombèrent presque dans le découragement et dans le désespoir, en voyant la grande pièce de glace qui les couvrait se remettre à flot et les abandonner ; mais elle revint bientôt à son même poste avec le reflux, et continua de les garantir le lendemain et la nuit suivante. Ils y essuyèrent sans accident un violent ouragan qui vint de l'ouest, et qui fut suivi d'une prodigieuse quantité de neige. Ils se tinrent toujours fortement attachés aux rochers, jusqu'à ce que les glaces, qui ne cessaient de tomber sur eux, eussent rompu les pattes de l'ancre et les bras du grappin. Leur chaloupe fut encore presque mise en pièces, et il fallut toute l'industrie de l'équipage pour la rétablir.

Pendant la marée suivante, la violence des glaces les jeta contre un rocher très aigu ; ils y furent laissés par le reflux sur une pointe où il n'était pas possible de s'amarrer. L'équipage descendit pour faire la prière sur un grand glaçon, pensant qu'ils ne pourraient jamais se

tirer de ce péril; mais il commença à monter inopinément avec le flux; à leur grande satisfaction ils se trouvèrent à flot et se remirent à travailler avec ardeur pour s'en éloigner, quoique le danger fût toujours bien grand. Ils faisaient tous leurs efforts pour mettre des glaçons entre eux et les rochers, parce que les premiers étaient moins redoutables. Cependant ils furent obligés de couper un grand glaçon à coups de hache, dans la crainte d'en être accablés. Le capitaine James descendit à terre, ce qui lui était facile, les glaces étant si serrées qu'on pouvait aisément aller de l'une à l'autre jusqu'au rivage. Il éleva un signal de pierre avec une croix, et nomma cet endroit le port de la Providence. Le soir, les glaces parurent dans le port encore plus épaisses qu'auparavant; le reflux ne les emporta pas, la plus grande partie étant attachée à la terre, et le vaisseau y demeura enclavé.

Le 12, le capitaine descendit dans la barque; il alla sur la côte orientale de l'île et monta sur une hauteur pour voir s'il découvrirait quelqu'endroit où il pût mettre son vaisseau plus en sûreté. Ayant remarqué un havre assez commode, il envoya la barque au vaisseau, qu'on dégagea des glaces et qui fut remorqué dans ce port, où on l'amarra fortement aux rochers. Le capitaine alla encore à la découverte; il ne trouva qu'un sol rocheux, sans aucune apparence de végétation. Tous les lacs étaient gelés; on ne voyait aucun oiseau, aucune trace d'ours ou de daim; cependant on trouva un ou deux renards, et quelques tisons avec des cendres qui prouvaient que les sauvages étaient venus là depuis peu. Le capitaine donna à cet endroit le nom de port de Price, par considération pour le maître de son vaisseau, qui s'appelait ainsi. Il est situé par 61° 24'. Ils en sortirent le 24, et malgré les glaces ils continuèrent leur navigation, en suivant la côte, jusqu'au 5 juillet; alors le temps étant très clair et la vue plus libre de toutes parts qu'ils ne l'avaient encore eue, ils

virent la mer entièrement couverte de glaces à une grande étendue dans toute la partie du nord et du nord-ouest, ce qui fit juger au capitaine James que ce serait en vain qu'il continuerait de chercher cette année un passage par le nord-ouest.

Le détroit d'Hudson a environ 120 lieues de long ; il commence à l'île de la Résolution et se termine à l'île de Digges ; la largeur est en général de 20 lieues ; il y a quelque marée, mais sans courant ; le rivage septentrional est le moins encombré par les glaces. Le 16 juillet, James, renonçant à entreprendre la recherche du passage du nord-ouest, fit voile vers l'île de Mansfield [1]. Il la découvrit le jour suivant et reçut en route plusieurs chocs de glaces très violents. L'équipage fut dès lors réduit à la demi-ration de pain, et deux hommes tombèrent malades ; mais ils furent bientôt rétablis. On envoya la barque au rivage pour sonder ; on trouva que l'eau courait de l'ouest-sud-ouest, à trois pieds de profondeur, et que dans la plus haute marée elle ne s'élevait pas à plus de 2 brasses. On reconnut par des marques certaines que les sauvages y venaient quelquefois, mais le vaisseau parcourut une grande étendue sans qu'on vît aucun bois flottant, ni bêtes, ni poissons, ni rien dont on pût faire usage, excepté quelques oiseaux ; on en tua un.

Le 18 au matin, ils mirent à la voile pour gagner les terres occidentales, à la latitude d'environ 60 degrés. Après avoir vogué [2] quelque temps, dans l'espérance que la mer où ils naviguaient était une mer ouverte, ils tombèrent dans des détroits de glaces, qui les arrêtèrent quelquefois, et d'autres fois leur laissèrent un libre passage, étant aidés par le vent. Le soir du 20 août, ils jetèrent l'ancre à une pointe de terre qui s'étendait vers le sud, où ils virent deux petites îles.

[1] A l'entrée de la mer d'Hudson.
[2] Dans le détroit d'Hudson, par 62°.

Ils nommèrent cet endroit la Nouvelle-Galles méridionale[1], et y burent à la santé du prince de Galles. Le temps était très calme, mais le vent s'éleva dans la nuit, et le vaisseau fut chassé de façon qu'ils s'imaginèrent avoir perdu leur ancre. Ils tirèrent le câble à l'aide du cabestan, et trouvèrent seulement que l'ancre s'y était embarrassée. Les coups de mer étaient si rudes, que ceux qui y travaillaient furent enlevés par le cabestan avec une telle violence, qu'ils en eurent le corps tout brisé, et que l'un d'eux faillit avoir la tête emportée, parce qu'elle se trouva prise par le câble. M. Price manqua d'avoir la jambe cassée; le pied du canonnier fut tordu à la cheville, et l'on fut obligé de lui couper la jambe au genou, pour éviter la gangrène.

Le matin du 29, le capitaine découvrit un vaisseau, environ à 4 lieues sous le vent. On reconnut bientôt que c'était celui du capitaine Fox, et les deux bâtiments se firent les saluts d'usage. Le soir, les gens de Fox vinrent à bord dans leur barque; le lendemain James rendit la visite avec quelques-uns de ses officiers, et ils furent reçus aussi bien que les circonstances pouvaient le permettre. Le jour suivant, Fox fit route au sud-sud-ouest, et on le perdit bientôt de vue.

Le froid, les glaces, les bas-fonds et la violence du vent décidèrent James à gagner le fond de la baie d'Hudson (13 septembre); il espérait y trouver un passage qui les conduirait en Canada, ou au moins, s'il ne pouvait y réussir, il était décidé à hiverner en terre ferme, plutôt que de continuer à naviguer dans une mer aussi dangereuse, au milieu des rochers et des bas-fonds. Après quelques jours d'une navigation où les dangers et les accidents se multipliaient, James,

[1] Les terres baignées par le détroit d'Hudson portaient, au nord, le nom de Nouvelle-Galles septentrionale; au sud, celui de Nouvelle-Galles méridionale (*Dict. de La Martinière*).



voyant qu'il ne parviendrait pas à gagner l'extrémité de la baie d'Hudson, se décida à hiverner. La neige tombait en abondance et gelait aussitôt; les voiles gelées ne pouvaient plus être manœuvrées. Le capitaine résolut de prendre ses quartiers d'hiver à l'île Charlton[1]; on était alors aux premiers jours d'octobre.

Plusieurs hommes étaient dangereusement malades, et le charpentier, avec quelques-uns des gens de l'équipage, construisit sur le rivage une cabane pour les y mettre et essayer s'ils en retireraient quelque soulagement. Le capitaine, accompagné de quelques personnes de son équipage, parcourut l'île pour voir s'il y trouverait des habitants; mais il n'y vit rien dont ses gens pussent faire aucun usage. Ils revinrent tous très fatigués, ayant toujours marché dans la neige jusqu'à mi-jambes. Pendant qu'on faisait cette recherche, ceux qui étaient restés à bord descendirent les voiles, les plièrent et les mirent avec soin entre les ponts, après les avoir bien séchées. Le 12, on fit dégeler la grande voile, qui fut apportée à terre pour couvrir la nouvelle cabane. Le capitaine fit donner aux six hommes qui l'avaient apportée deux chiens pour aller à la recherche des ours ou de quelque autre gibier, et on leur permit de passer la nuit à terre.

Le 13, quelques matelots demandèrent la permission de parcourir le pays : elle leur fut accordée, à condition qu'ils ne se sépareraient pas et qu'ils chercheraient un port commode pour y conduire le vaisseau. Ils revinrent le 15, avec un petit daim très maigre qu'ils avaient coupé par quartier. Ils dirent qu'ils avaient encore vu d'autres animaux de la même espèce, la seule qui se fût offerte à leurs regards, mais que le pays paraissait dénué d'habitants et d'un port commode. Le 23, le lieutenant, Guillaume Clément, se mit

[1] Dans la baie de James, partie sud de la baie d'Hudson.



aussi en campagne pour faire les mêmes recherches avec cinq hommes ; mais ils n'en recueillirent qu'une grande fatigue, et même ils perdirent un des leurs, l'aide du canonnier, qui se noya en voulant traverser un étang glacé qu'ils trouvèrent sur le chemin, plutôt que de faire un tour un peu plus long.

Le 1er novembre, le capitaine examina le compte du munitionnaire, qu'il trouva très exact, et il reconnut qu'on avait soigneusement conservé les provisions. Le 9, on amena à terre la barque, avec beaucoup de peine à cause des neiges et des glaces ; elle y conduisit une barrique de bière, qui était entièrement gelée ; on en mit sur le feu dans une chaudière, où elle contracta un très mauvais goût, ce qui obligea les Anglais de casser de la glace dans un étang voisin. Il en sortit une odeur empestée, et l'on défendit aussitôt d'y toucher, de crainte qu'elle ne leur causât quelque infection. Les gens de l'équipage creusèrent un puits près de leur demeure, et ils y puisèrent une eau excellente.

Le 12, le feu prit à leur maison ; mais la flamme fut bientôt éteinte, et cet accident les obligea seulement à faire une garde plus exacte, ne pouvant se passer d'avoir de grands feux. Le 22, le canonnier auquel on avait coupé la cuisse mourut, et on le jeta dans la mer, à une assez grande distance du vaisseau. Avant sa mort on lui avait donné du vin d'Espagne autant qu'il en pouvait boire, durant trois jours ; mais la bouteille se gela plusieurs fois au chevet de son lit, ainsi que les appareils qu'on avait mis sur sa blessure ; il avait cependant sur lui plusieurs couvertures, et on entretenait un feu continuel dans sa cabane.

Le 23, le vaisseau fut dans le plus grand danger d'être entraîné de son ancrage par plusieurs grands glaçons qui tombèrent sur lui, et le câble fut tiré avec une force qui faillit le rompre. Dans cette extrémité, l'équipage fit des signes de détresse, et l'on y répondit du rivage sans pouvoir lui donner aucun secours. Aussitôt que

le jour le permit, on y alla avec la barque, et l'on résolut de jeter le vaisseau sur le rivage, pour le conserver le plus longtemps qu'il serait possible, parce qu'il était évident que ni câbles ni ancres ne pourraient le garantir des glaces et du gros temps.

Quand on eut pris cette résolution, on fit approcher le bâtiment le plus près de terre qu'on le put; on amena dans la barque la poudre et les provisions à la cabane. Le vaisseau resta couché à la profondeur de deux pieds dans le sable; mais il était encore tellement battu de la mer et des glaces, que le capitaine donna ordre au charpentier de percer un trou avec une tarière dans le fond. L'eau le remplit en six heures, et il commença à être tranquille; pour le mieux asseoir, on jeta à fond de cale les cordages, les ancres de réserve et beaucoup d'autres ustensiles, du nombre desquels fut le coffre du chirurgien. Ce fut le 29 au soir qu'ils se mirent dans la barque au nombre de dix-sept; mais la neige qui s'était glacée dans l'eau l'avait rendue si épaisse, qu'ils eurent la plus grande peine à gagner le rivage, quoiqu'ils eussent quatre rames avec deux hommes sur chacune, et quatre autres pour les relever. Dans ce court passage ils furent tellement couverts de glace et de neige, que lorsqu'ils descendirent ils pouvaient à peine se reconnaître les uns les autres.

La nuit était close quand ils eurent mis leur barque en sûreté, et ils retrouvèrent avec peine le chemin de la cabane. Leur premier soin en y arrivant fut de faire un grand feu et de se régaler d'eau de glace qu'ils faisaient fondre, et d'un peu de pain. Bientôt ils entrèrent en quelque dispute sur leur situation; le charpentier prétendit que le vaisseau était absolument perdu et soutint que, quand cela ne serait pas, on n'en pourrait faire aucun usage, à cause de la perte de son gouvernail. Le capitaine fut d'un autre sentiment, et chercha à ranimer les esprits de ses gens. Il leur dit qu'en

effet leur situation était déplorable; mais qu'en se confiant en la Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui se remettent à elle, ils en ressentiraient les effets, qu'il y avait un grand nombre d'exemples de gens réduits à un état beaucoup plus fâcheux que le leur, et qui en avaient éprouvé le secours dans le temps où il semblait ne devoir plus en attendre aucun. Qu'ils pourraient, s'il n'y avait pas d'autre ressource, construire une pinasse des débris de leur vaisseau, en supposant qu'il fût absolument hors de service, et qu'avec le secours de la divine miséricorde ils pourraient s'en servir pour regagner l'Angleterre.

Le charpentier répondit qu'il n'épargnerait ni ses peines ni son industrie pour les tirer de cet endroit, si l'équipage voulait l'aider ; qu'il croyait que l'île où ils étaient produisait assez de bois pour construire une pinasse sans toucher au vaisseau, parce qu'il pouvait arriver, par quelque heureux événement, qu'il leur fût plus utile qu'il n'y avait actuellement d'espérance. Tous les gens de l'équipage s'écrièrent qu'ils l'aideraient de tout leur pouvoir dans ce qu'il voudrait entreprendre pour le bien commun. Le capitaine promit de récompenser libéralement les travailleurs ; il donna au charpentier, pour l'encourager, la valeur de 10 livres sterling en vaisselle d'argent, et l'assura que, s'il construisait une pinasse, il lui en ferait présent en Angleterre, et lui donnerait de plus 5 livres sterling.

Le 1er décembre, quelques hommes allèrent dans la barque, au milieu des glaces, jusqu'au vaisseau pour en apporter quelques effets nécessaires ; mais la nuit les ayant surpris, ils furent obligés de la passer à bord. Ils y souffrirent horriblement par le froid, qui le lendemain fut si rude, que le chemin jusqu'au vaisseau fut totalement gelé ; ils revinrent à terre sur la glace, apportant avec eux 500 poissons secs, plusieurs couvertures et des lits. Depuis le 3 jusqu'au 18, on transporta dans la cabane et dans un magasin qu'on bâtit

auprès, toutes les provisions et ustensiles qui restaient à tirer du vaisseau, pendant que le charpentier et quelques aides rassemblaient des bois pour la pinasse. Plusieurs de ceux qui travaillaient eurent les doigts, le nez et les joues gelés ; ils devinrent aussi blancs que la neige qui ne cessait de tomber. Le froid augmentait sensiblement chaque jour, et il s'éleva de grosses ampoules sur le corps de ceux qui s'exposaient trop promptement à l'ardeur du feu en sortant de l'air extérieur.

Le puits se glaça dans le même temps, et les Anglais, ne trouvant plus d'eau dans tous les trous qu'ils creusèrent, furent réduits à la nécessité de boire de la neige fondue ; breuvage très malsain dans ce pays, qui leur causa des maladies de peau et des difficultés de respirer. Le vin d'Espagne, le vinaigre, l'huile et les liqueurs spiritueuses se changèrent en morceaux de glace, qu'on fut obligé de rompre avec des haches pour s'en servir. La gelée devint si vive, qu'à trois pieds de distance d'un très grand feu les liqueurs se glaçaient encore, quoique la cabane fût très close ; et bientôt cet asile fut enseveli dans la neige qui tombait en abondance. Les matelots furent contraints de s'y ouvrir un passage et de le nettoyer tous les jours avec des pelles. Quand elle fut consolidée, cet espace, qui était élevé de trois pieds au moins au-dessus du terrain, servit de promenade au capitaine et aux malades qui étaient dans la cabane.

James se souvint alors qu'à sa première descente dans l'île, il avait trouvé une bonne source au pied d'une hauteur voisine, et qu'il avait fait abattre deux ou trois arbres près de cet endroit pour le reconnaître. Il y envoya quelques-uns de ses gens qui n'eurent pas de peine à le découvrir ; ils écartèrent la neige avec des pelles, trouvèrent la source et lui apportèrent de l'eau. Cette découverte fut d'un grand secours à tout l'équipage ; la source coula pendant toute l'année, et quoique

la rigueur du froid en glaçât quelquefois l'entrée, c'était à si peu d'épaisseur qu'on l'avait bientôt découverte.

La fête de Noël fut observée avec la plus religieuse solennité, et le jour de Saint-Jean, ils convinrent de nommer cet endroit de leur séjour Forêt de Winter, en l'honneur de sir Jean Winter.

Au commencement de janvier 1632, la mer fut prise de toutes parts, et l'on ne vit plus d'eau en aucun endroit ; le vent fut presque toujours nord et excessivement froid. Le peu d'heures où il était moins rude, on les employait à travailler à la pinasse et à nettoyer les avenues de la cabane et du magasin, des glaces qui en auraient fermé l'accès. Le froid fut plus violent dans le mois de février qu'il ne l'avait encore été. Les Anglais perdirent leurs dents ou eurent les gencives prodigieusement enflées ; ils se trouvèrent réduits à un état si fâcheux, qu'ils ne pouvaient presque prendre aucune nourriture, et leur chirurgien n'eut que trop souvent l'occasion d'exercer ses talents et de donner des preuves de son zèle.

Il était presque impossible de supporter la vivacité de l'air hors de la cabane ; les habillements les plus épais servaient à peine à se garantir de la rigueur du froid, et ceux qui s'y exposaient avaient la plus grande peine à se défendre d'en être gelés. Leurs lits, quoique fort proches du feu, étaient couverts de gelée blanche ; et, pendant que le cuisinier dormait, l'eau se glaça jusqu'au fond dans le baquet où il mettait dessaler leur nourriture, quoiqu'on le tînt à trois pieds de distance du feu. Quelques soins que prît le chirurgien pour conserver ses sirops et ses médicaments, ils éprouvèrent le même sort ; les montres et les horloges ne furent plus d'aucun usage, et la terre fut gelée à dix pieds de profondeur.

Malgré cette affreuse extrémité, les matelots firent toujours, autant qu'il leur fut possible, les ouvrages

nécessaires. Cependant ils manquaient de souliers ; la neige et le feu les avaient absolument mis hors d'usage, ce qui les obligea de se garnir les pieds de chiffons les plus chauds qu'ils purent trouver.

Le 15 mars, un homme de l'équipage, s'étant imaginé d'avoir vu un daim, engagea deux ou trois de ses compagnons, avec la permission du capitaine, à se mettre à le poursuivre. Ils revinrent le soir sans avoir rien trouvé, et si accablés du froid, qu'ils furent quinze jours sans pouvoir remuer ; leurs jambes et leurs pieds s'étaient couverts d'ampoules aussi grosses que des noix. Trois autres sortirent dans le même dessein quelques jours après ; ils furent encore plus maltraités, et peu s'en fallut qu'il ne leur en coûtât la vie. On ne pouvait avoir le bois à brûler et celui qu'on destinait à construire la pinasse qu'avec des peines excessives. Les haches étaient toutes rompues ou endommagées. Le bois pour le chauffage leur causait beaucoup d'embarras ; celui qui était vert faisait une fumée suffocante, et l'espèce de térébenthine, qui sortait du bois sec, produisait une fumée non moins désagréable, qui les couvrait de suie.

Au mois d'avril, le charpentier, avec quatre autres hommes qui, depuis quelque temps, n'avaient cessé de travailler, devinrent si infirmes, qu'il ne leur fut plus possible de se mouvoir. Le bosseman et plusieurs matelots tombèrent malades presque en même temps, et il ne resta plus que cinq hommes en état de manger. Le capitaine résolut, avec leur secours, de vider le vaisseau de la glace dont il était rempli, aussitôt que le temps commencerait à devenir plus doux, afin de le préparer à pouvoir servir quand la saison le permettrait. Ils n'avaient pour y travailler que deux leviers de fer et quelques pelles en mauvais état. Le 16, il fit un très beau soleil. Ils dégagèrent le pont de la neige dont il était couvert, et firent un grand feu dans la cabane pour la sécher. Le 17, ils tirèrent leur ancre,

qui était dans un bas-fond sous les glaces, et la transportèrent à bord. Ils virent alors qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que celui de faire usage de leur vaisseau le mieux qu'il leur serait possible, parce que leur barque était brisée, et que, quand même elle eût été en bon état, elle n'était pas assez grande pour les contenir tous, ni assez solide pour se soutenir en pleine mer; le charpentier étant très malade, il ne fallait plus compter sur la pinasse. Le 19, le maître et deux autres hommes résolurent de demeurer à bord, pour se délivrer des lamentations et des cris de leurs compagnons malades, que le froid ajouté à leurs maux faisait cruellement souffrir.

Le 23, ils percèrent une pièce de bière qu'ils avaient retirée de la cale, et quoiqu'elle ne valût rien, elle leur parut excellente. La plus grande partie du mois fut employée à boucher les ouvertures qu'on avait faites au vaisseau pour le mettre à fond, à réparer ses autres dommages et à le débarrasser de la glace dont il était rempli. Tous ceux qui étaient en état d'agir s'y employèrent avec la plus grande activité. Le 28, le cuisinier, en faisant continuellement bouillir de l'eau pour la jeter dans les deux pompes, les mit en état d'agir. Le 29, il plut pendant toute la journée, ce qui leur causa d'autant plus de satisfaction, qu'ils jugèrent que c'était une marque certaine de la fin de l'hiver. Il fit cependant très froid le 30 et le 31, et il tomba de la grêle et de la neige. Le dégel vint peu à peu, à mesure qu'on avança dans le mois de mai, quoique le 2 eût été encore si froid, que ceux qui avaient conservé quelque force n'osèrent se hasarder à sortir. Les malades, qui s'évanouissaient quand on les tournait dans leur lit, sentirent des douleurs encore plus vives, qui augmentèrent leur mauvaise humeur. Le 4, la neige commença à fondre, et l'on vit des grues et des oies sauvages, mais si farouches qu'il ne fut pas possible d'en approcher. Le capitaine et le chirurgien essayèrent inutilement,

pendant deux heures, d'en tirer quelques-unes, mais ils ne rapportèrent de leur chasse qu'une fatigue excessive et de vives douleurs. Ils avaient toujours marché dans les neiges fondues, et James dit que, sans exagérer, il croyait y perdre les jambes. Le 6, le premier compagnon du maître mourut. Le 9, ils tirèrent de la cale cinq barriques de bœuf et de porc, quatre tonneaux de bière et un de cidre qui, par un heureux hasard, se trouva très bien conservé.

Le 12, ils dégagèrent le magasin des souliers, qui étaient demeurés dans l'eau glacée tout l'hiver; ils en tirèrent cependant un grand service, et chaque homme en mit une paire quand ils eurent été séchés au feu. Ils ne parvinrent pas, malgré leurs recherches, à retrouver leur gouvernail entre les glaces dont le vaisseau était entouré. Le 14, le bosseman, aidé de quelques hommes, travailla à nettoyer les agrès et les cordages de la glace qui les couvrait, et le tonnelier, quoique très infirme, fit et raccommoda quelques barriques, l'intention du capitaine étant, s'il ne pouvait autrement dégager son vaisseau, de passer quelques câbles dessous et de l'enlever à l'aide de plusieurs tonneaux. Le même jour, le capitaine ayant fait des balles avec quelque vieille vaisselle d'étain, sortit dans le dessein de tuer quelques oiseaux pour le soulagement des malades. Le 15, il prépara un coin de terre, dégagé de neige, et y sema des pois, dans l'espérance de pouvoir en recueillir de verts pour ses gens, qui n'avaient eu aucuns légumes ni herbages frais depuis qu'ils étaient débarqués.

Le 18, mourut Guillaume Cole, le charpentier, qui, avant sa mort, avait presque achevé la pinasse. Il en avait fait un vaisseau de 14 tonneaux, de 27 pieds de quille, de 10 pieds dans sa plus grande largeur, et d'un tirant d'eau de 5 pieds. Cole fut enterré à côté du compagnon du maître. Le même soir, on trouva le corps du canonnier qui était mort six mois auparavant; sa tête était engagée dans la glace et le corps assez bien

19.

conservé ; le capitaine le fit enterrer avec les autres.

La neige s'abaissait de jour en jour dans toute l'île, mais on ne voyait pas encore que les glaces fissent aucun mouvement pour se rompre dans la baie, quoique le soleil fût souvent très chaud. Enfin, le 24, elles commencèrent à craquer avec un bruit horrible, et peu de temps après elles se rompirent entièrement, et furent enlevées avec la marée. Le même jour, un matelot, en frappant avec une lance sur la glace, eut le bonheur de rencontrer et de retirer le gouvernail. Le 30, ils descendirent la barque, et ils virent que le passage de la terre au vaisseau était entièrement dégagé, ce qui causa la plus grande joie à tout le monde. Le même jour encore, ils récoltèrent quelques pois, qu'on fit bouillir pour les malades. Le capitaine et le maître étaient alors les seuls qui pussent manger des aliments salés. Ils commencèrent à préparer leurs voiles et leurs agrès.

Au commencement de juin, le froid reprit si vivement, que tout gela dans la cabane, mais il ne dura pas longtemps, et le 11, après cinq ou six jours de travail, ils redoublèrent leurs efforts pour placer le gouvernail. Les pois qu'on cueillait tous les jours contribuèrent à rétablir la santé des malades ; leurs dents se raffermirent et l'enflure de leurs gencives se dissipa peu à peu ; ils furent bientôt en état de manger du bœuf.

Le 10 du même mois, il y eut des éclairs et du tonnerre, et le temps fut si chaud, que plusieurs des matelots s'amusèrent à nager. Ils trouvèrent dans les étangs une grande quantité de grenouilles, dont ils n'osèrent pas manger, de crainte que ce ne fussent des crapauds. La terre se couvrit de fourmis, et l'air fut rempli de papillons et surtout de cousins qui incommodèrent beaucoup les Anglais. Le 17, après avoir tout ôté du vaisseau, ils firent tous leurs efforts pour qu'il ne tirât plus qu'un pied et demi d'eau, parce que l'endroit où il était n'avait pas plus de profondeur. Le matin

du 20, ils réussirent à l'amener dans le lieu de son précédent ancrage, où il avait été l'année précédente. Le 23, ils embarquèrent quelques provisions ; le 24, ils firent une croix d'un des plus grands arbres de l'île et y mirent les portraits du roi et de la reine d'Angleterre, enfermés dans du plomb, afin que l'air ne pût les gâter. Ils placèrent au-dessous les titres de leur souverain, ainsi exprimés : « Charles, roi d'An-
» gleterre, d'Écosse, *de France* et d'Irlande, ainsi que
» de Terre-Neuve et du territoire à l'ouest jusqu'à la
» Nouvelle-Albion [1], et au nord jusqu'à la latitude de
» 80 degrés. » Sur la plaque de plomb ils attachèrent un shilling et une pièce de six sols frappée au coin du roi Charles, et mirent au-dessous ses armes avec celles de la ville de Bristol, bien gravées dans le plomb.

Quand ils eurent ainsi orné cette croix, ils l'élevèrent à l'endroit où leurs compagnons étaient enterrés, et en même temps ils prirent solennellement possession du pays, au nom de S. M. Britannique. Le 25, le bosseman, avec quelques-uns des hommes les plus valides, disposa à bord les provisions et toutes les autres choses nécessaires. Le 27, le 28 et le 29, ils embarquèrent de l'eau et du bois de chauffage, dont une partie était composée de la pinasse, qu'ils avaient mise en pièces, voyant qu'elle ne pouvait leur servir à aucun usage. La baie fut alors entièrement libre de glaces, et l'on n'en vit plus aucune trace, le vent les ayant toutes entraînées au nord. Cette saison était des plus malsaines ; dans le jour, la chaleur était insupportable, et la nuit, les étangs se gelaient encore de l'épaisseur d'un pouce. Mais rien n'égalait l'incommodité que causaient les piqûres de moustiques, dont il était presque impossible de se garantir.

[1] Partie de l'Amérique du Nord, entre 43° et 48° de latitude nord, et baignée par l'océan Pacifique.



Le 1er juillet, qui était un dimanche, les Anglais arborèrent le pavillon au vaisseau, et l'ornèrent le plus élégamment qu'il leur fut possible. Ensuite tout l'équipage se rendit en procession à l'endroit où ils avaient élevé la croix. Ils se joignirent aux prières dont le capitaine fit la lecture, dînèrent et passèrent la journée à grimper sur les hauteurs. Ils résolurent alors de quitter ce pays; mais auparavant le capitaine écrivit un récit abrégé de toute l'expédition, en forme de lettre, pour l'instruction de celui qui pourrait aborder au même endroit. Il le renferma dans une boîte de plomb, qu'il attacha à la croix au-dessous des armes du roi. Enfin, ils montèrent dans la barque et se rendirent au vaisseau, pour lever l'ancre le lendemain.

Avant de donner le récit du retour de James en Angleterre, il n'est pas hors de propos de faire connaître la nature de l'île de Charlton, et d'entrer dans quelques détails sur les précautions que prirent le capitaine et ses compagnons pour conserver leur vie.

Le sol de l'île est formé d'un sable blanc très fin, que le vent soulève comme de la poussière et qui est souvent fort incommode. Il est couvert d'une espèce de mousse d'un vert pâle, et de halliers de genêts et d'autres arbrisseaux; on y trouve quelques genièvres et des sapins, dont les plus gros ont un pied et demi de diamètre.

Les Anglais y tuèrent un daim à leur arrivée, et depuis ils n'en virent qu'un très petit nombre. Les ours y sont rares, les renards plus nombreux; les Anglais en prirent au piège quelques-uns, qu'ils firent bouillir pour l'usage des malades. Au mois de mai, il passa des canards, des oies sauvages et des perdrix blanches, dont ils ne purent tuer qu'une petite quantité, parce que leurs munitions étaient presque épuisées. Le poisson fait complètement défaut dans ces parages.

L'endroit que James choisit pour hiverner était un bouquet d'arbres situé au pied d'une colline, qui le garantissait de la violence du vent du nord. Il trouva d'abord de grandes difficultés pour y élever une habitation ; il essaya inutilement de se creuser une cave, et trouva toujours l'eau à deux ou trois pieds de profondeur ; il ne put faire des murs de pierre, parce que le peu qu'il y en avait dans l'île fut bientôt enseveli sous la neige, et il ne lui fut pas possible d'en former de terre, à cause de la nature sablonneuse du sol. Il remédia le mieux qu'il put à tous ces inconvénients, en enfonçant des pieux très près les uns des autres, avec des espèces de claies très serrées, qui formaient comme un rempart contre la rigueur du temps. Cette cabane avait six pieds de hauteur, et aux deux extrémités on avait laissé une ouverture qui atteignait presque le toit ; elles servaient à donner passage à la lumière, à faire sortir la fumée, et laissaient la liberté d'entrer dans la cabane et d'en sortir.

A une petite distance ils avaient mis d'autres poteaux de six pieds de haut, avec six autres pièces de bois en travers, bien garnies en dedans et en dehors de plusieurs rangs de broussailles, et par-dessus tout ils avaient mis leurs grandes et petites voiles, qui tombaient jusqu'à terre et contribuaient beaucoup à entretenir la chaleur. Cette cabane était à peu près carrée, de vingt pieds de long sur chaque côté ; le foyer était au milieu, et autour du feu les matelots avaient établi leurs couchettes sur des poteaux d'un pied de hauteur. Ils avaient mis des planches sur la terre, pour garantir de l'humidité, autant qu'il était possible, l'intérieur de leur habitation.

A 20 pieds de distance de cette cabane, ils en avaient élevé une seconde, un peu moins grande ; on y préparait les vivres, et les gens inférieurs de l'équipage y passaient la plus grande partie de la journée.

Vingt pas plus loin, on trouvait le magasin, où l'on

conservait le pain, le poisson et les autres provisions, qui consistaient en bœuf salé, en porc salé, dont ils avaient au moins pour huit mois, en les ménageant comme ils firent. Le cuisinier les distribuait ainsi. Le dimanche, il leur donnait du porc et des pois ; au souper, de la soupe et du bœuf qu'on avait fait bouillir après l'avoir bien dessalé, la nuit du samedi ; le bouillon réchauffé faisait un excellent cordial ; ils avaient ensuite un plat de poisson. Ceux qui ne pouvaient manger de bœuf, à cause du mal qu'ils avaient à la bouche, prenaient du gruau fricassé ou du pain broyé avec de l'huile, à quoi l'on joignait quelquefois de la purée de pois. Leur boisson ordinaire était de l'eau ; mais on donnait aux malades et à ceux qui étaient les plus faibles du vin d'Alicante, avec un verre d'eau-de-vie tous les matins, quoique ces liqueurs eussent été altérées par la gelée. De temps en temps on mettait une pinte de vin dans sept pintes d'eau, et cette légère boisson ranimait leur courage et excitait la gaieté.

Le lundi 2 juillet, tout l'équipage fut sur pied de grand matin, et le capitaine, voyant que tout était en état, fit lever l'ancre. Les Anglais partirent avec joie et se dirigèrent vers l'île de Danby pour y prendre du bois. Le vaisseau voguait légèrement, bien réparé en apparence de toutes ses avaries, et en état de faire le voyage qu'ils entreprenaient. Vers quatre heures après-midi, le capitaine revint à bord, et comme le vent était alors contraire, il jeta l'ancre pour cette nuit près de Charlton. Le lendemain il fit route à l'ouest. Vers midi, il découvrit au nord une grande quantité de glaces, et peu de temps après il vit que la terre à l'ouest en paraissait toute couverte. Le canal où il naviguait était très dangereux, plein de rochers et de bas-fonds qui l'obligeaient d'aller toujours la sonde à la main.

Du 5 au 21, les Anglais firent très peu de chemin, étant retardés par des brouillards si épais, qu'ils en étaient presque aveuglés, et par des glaces qui tom-

baient sur eux avec tant de force, qu'ils étaient continuellement en crainte que leur vaisseau ne fût mis en pièces par leurs chocs redoublés. Il leur résista par la légèreté avec laquelle il naviguait ; mais les écoutilles furent toujours ouvertes, afin que les matelots pussent continuellement avoir la vue sur l'intérieur du bâtiment et porter un prompt secours s'il lui arrivait quelque dommage.

Le 22, après avoir éprouvé une nuit très orageuse et un brouillard fort épais, ils virent la terre et reconnurent le cap Marie-Henriette; ils y jetèrent l'ancre, et le capitaine, accompagné de quelques-uns de ses gens, descendit à terre avec des chiens et des armes, dans l'espérance de tuer quelques daims. Ils en avaient vu plusieurs troupeaux, mais ces animaux se tinrent toujours hors de la portée du fusil et évitèrent facilement les chiens. Le soir, James retourna à bord et se remit en mer avec un bon vent du sud. Les glaces continuèrent à rendre la navigation dangereuse; des matelots munis de longues perches parvenaient quelquefois à repousser les glaçons; souvent les perches furent brisées et le bâtiment recevait de terribles chocs. Ils furent ainsi assaillis pendant plus de six semaines, et exposés tous les jours à de rudes assauts, ou aux prises avec des vents d'une violence extrême. Les nuits étaient si obscures, qu'ils ne pouvaient voir à faire la manœuvre, et ils y trouvaient presque autant de difficulté dans le jour à cause de l'épaisseur du brouillard.

Les nuits étaient très longues et si froides, qu'il était presque impossible de toucher aux voiles et aux cordages. Ils furent souvent emportés par des coups de vent contre lesquels il n'était pas possible de résister ; ils en éprouvèrent un entre autres, qui pendant trois jours menaça de les faire périr à chaque instant. Il semblait que l'hiver fût encore dans toute sa force, et la mer était toujours si couverte de glaces, qu'ils n'avaient d'autre espérance que celle de regagner le

détroit d'Hudson; encore leur fallait-il pour réussir que le temps devînt plus favorable et la mer plus libre, ce qu'ils n'osaient espérer. Le vaisseau était en si mauvais état, qu'il fallait travailler d'heure en heure à la poupe; les coups qu'il avait reçus des glaces et des rochers l'avaient tellement brisé, qu'il paraissait téméraire de lui confier plus longtemps la vie des hommes.

Toutes ces raisons engagèrent les officiers à demander au capitaine de reprendre la route d'Angleterre, puisqu'il paraissait certain qu'on ne pouvait retirer aucun avantage d'un plus long séjour dans ces mers. Ils dressèrent une requête qui fut signée de tous le 26 août. En conséquence, James donna l'ordre au pilote de changer de route, et le 31, ils étaient dans le détroit d'Hudson, toujours entourés d'énormes glaçons. Ils sortirent du détroit dans les premiers jours de septembre et arrivèrent enfin à Bristol. Le vaisseau mis à terre sur le côté montra ses blessures; il avait perdu presque toute sa quille, la plus grande partie de sa poupe et de sa doublure; ses flancs étaient enfoncés de toutes parts.

La relation du voyage de James parut peu après son retour et fut lue avec avidité. James y déclarait que le résultat de son voyage était d'avoir reconnu qu'il n'existait aucun passage, ou que, s'il y en avait un, il devait être si mal situé, qu'il y aurait peu d'utilité à le découvrir. C'est en effet ce que l'expérience a démontré. Les Anglais renoncèrent pour longtemps à recommencer ces courses aventureuses.

XVe ET XVIe SIÈCLES

SIXIÈME PARTIE

DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS

DANS L'AFRIQUE CENTRALE
ET DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

DÉCOUVERTE
DES GRANDS LACS DE L'AFRIQUE CENTRALE ET DES SOURCES DU NIL ET DU ZAÏRE

AU SEIZIÈME SIÈCLE

Le P. Brucker [1].

« L'existence, dans l'Afrique centrale, d'un merveilleux système de lacs, dont le Tanganyika fait partie, semble avoir été connue des Anciens, et si elle n'a pas été vérifiée sur place, elle avait été au moins conjecturée par les premiers explorateurs européens de l'Afrique. Mais dans les derniers temps, ce système de lacs était remplacé dans l'imagination des géographes par des espaces déserts. Les suppositions des anciens voyageurs et missionnaires portugais sont *étonnamment proches de la vérité*, et les cartes d'Afrique d'il y a deux cents ans donnaient une idée plus exacte de l'intérieur du continent que celles de notre siècle, avant que les yeux fussent ouverts par la discussion d'anciens voyages, par les théories de M. Cooley (Desborough) et les découvertes de Burton et de Livingstone. »

Ainsi s'exprime un vaillant officier qui vient de prendre rang parmi les plus glorieux explorateurs de l'Afrique centrale, Lovett Cameron [2].

Ces paroles nous serviront, s'il en est besoin de justification pour le titre placé en tête de ce travail...

[1] Extrait des *Études religieuses*, 1878.
[2] *Across Africa*, t. II, ch. xvi, p. 312.

I.

BARROS ET LE GRAND LAC AU CENTRE DE L'AFRIQUE

Les plus anciens historiens des expéditions portugaises en Afrique parlent d'un lac immense, situé vers le milieu du continent et qui formerait une sorte de réservoir commun pour les principaux fleuves de l'Afrique centrale. Voici comment le célèbre Jean de Barros rapporte cette information dans sa première Décade *de l'Asie*, publiée en 1552[1].

« Toute la terre que nous avons comptée pour le royaume de *Cefala*[2] est une grande région soumise à un prince païen nommé *Benomotapa*[3]. Elle est entourée à la manière d'une île par les deux bras d'un fleuve qui sort du lac le plus considérable qu'il y ait dans toute l'Afrique. Ce lac est celui que les anciens écrivains ont tant désiré de connaître, parce qu'il est la source mystérieuse de l'illustre *Nil;* et notre *Zaïre*, qui coule à travers le royaume de *Manicongo*[4], en provient également. Nous avons lieu de croire que ce lac est plus voisin de notre Océan occidental que de la mer orientale, suivant les positions de Ptolémée, vu que, du même royaume de Manicongo, il reçoit les six rivières *Bancare*, *Uamba*, *Cuyla*, *Bibi*, *Mariamaria*, *Zanculo*, qui sont très puissantes, sans parler d'autres sans nom, qui font de lui comme une mer navigable

[1] *Da Asia*, dec. I, lib. x, c. 1.
[2] *Sofala*, ville située un peu au sud de l'embouchure du Zambèze.
[3] *Monomotapa*. Les voyageurs modernes confirment ce que savaient déjà les Anciens, que ce nom, plus généralement employé comme nom de pays, désigne proprement le chef ou le peuple de la région au sud du cours moyen du Zambèze.
[4] C'est le *Congo*, c'est-à-dire le pays côtier qui avoisine les bouches du Zaïre. Mani-congo est un mot composé comme Monomotapa, qui signifie *chef* ou *roi* de Congo.

pour de nombreux navires. C'est là qu'on trouve cette île qui fournit 30,000 hommes, lesquels viennent faire la guerre à ceux du continent.

« Des trois grands fleuves dont nous savons actuellement qu'ils sortent de ce lac et qui vont se jeter dans la mer à une si grande distance les uns des autres, celui qui traverse le plus de terre est le Nil. Les Abyssins du pays du Prêtre-Jean l'appellent *Tacuy*, et il reçoit dans cette contrée-là deux autres rivières considérables, que Ptolémée appelle *Astaboras* et *Astapus*, et les indigènes *Taccazy* et *Abagni*. Et encore que cet Abagni [1] (nom qui signifie chez les Abyssins *père des eaux*, pour indiquer l'abondance qu'il en a) provienne d'un autre grand lac appelé *Barcena*, le *Coloa* de Ptolémée, où il y a aussi des îles avec quelques monastères de religieux, comme on le verra dans notre géographie [2], néanmoins ce second lac ne peut se comparer au nôtre ; car celui-ci, d'après les informations que nous en avons par la double voie de Manicongo et de Cefala, doit avoir plus de cent lieues de longueur.

« Le fleuve qui vient vers Cefala, après être sorti de ce lac et avoir parcouru une grande distance, se divise en deux branches, dont l'une va déboucher au-dessous du *cap des Courants;* c'est ce que les nôtres appelaient anciennement le *fleuve du lac* et qu'ils appellent maintenant *fleuve du Saint-Esprit* [3], nom que lui a donné Laurent Marquez en 1545 ; l'autre branche entre dans

[1] Barros veut parler de l'*Abavi* ou *Abaïe*, le Nil des Abyssins, le « Fleuve bleu » (*Bahr-el-Azreq*) des Arabes, qui sort du lac *Tsana* (*Bahr-T'sana*), *Barcena* de Barros, et joint le Nil *blanc* (*Bahr-el-Abiad*) à Khartoum. Le Taccazy est l'*Atbara* des Arabes.

[2] La *Géographie universelle de l'Afrique* de Barros n'a pas été publiée. (F. Denis, dans la Nouvelle Biographie universelle de F. Didot, art. *Barros*.)

[3] C'est une des rivières qui tombent dans la baie Delagoa, qu'on a confondue peut-être avec le *Limpopo* ou *Inhampura;* ce n'est pas, néanmoins, une *branche* du Zambèze.

la mer à vingt-cinq lieues au-dessus de Cefala et porte le nom de *Cuama* [1], bien que dans l'intérieur du continent les peuples indigènes l'appellent *Zambere*. Ce bras est beaucoup plus puissant que celui d'*Espirito Santo ;* car il est navigable pendant plus de deux cent cinquante lieues, et il reçoit les six grandes rivières de *Panhames*, *Luangoa*, *Arruya*, *Maniovo*, *Inadire*, *Ruenia* [2]. Toutes ces rivières arrosent le pays de Benomotapa et la plupart charrient de l'or en grande quantité. »

Nous trouvons, dans ce curieux texte, l'origine du fameux lac *Zambre* ou *Zembre*, appelé *Zaïre* dans sa partie septentrionale, qu'on voit s'étaler largement au sud de l'équateur (entre 5° et 12° lat. S.) et au centre du continent, sur toutes les cartes d'Afrique depuis la seconde moitié du XVIe siècle jusque vers la fin du XVIIe [3].

Ce lac prodigieux, avec ses écoulements multiples en sens opposés, fait sourire les modernes. Nous n'essayerons pas de montrer comment il pourrait s'accorder avec les lois connues de l'hydrographie. Est-ce à dire, cependant, qu'il ne soit qu'une pure fiction ? Certainement l'hypothèse accueillie par Barros renferme un fonds sérieux. Les informations, d'où elle est sortie, prises avec une plus forte dose de critique, donneraient tous les traits essentiels de la notion que nous possédons aujourd'hui des grands lacs de l'Afrique centrale. Sur

[1] C'est le *Zambèze*, que les Portugais appelaient Cuama près de ses embouchures, du nom d'une peuplade qu'ils y avaient rencontrée.

[2] On retrouve les noms de la plupart de ces affluents dans les relations de Livingstone. Le plus éloigné vers l'ouest et le plus important est le *Luangoa* (*Loangwa*), qui a ses sources dans le voisinage des trois grands lacs Nyassa, Tanganyika et Bangweolo ; il se jette dans le Zambèze près de Zumbo, ancien établissement portugais.

[3] Il paraît pour la première fois peut-être sur la carte d'Afrique que Ramusio a insérée, en même temps que ce chapitre de Barros, dans la seconde édition de ses *Viaggi* (1554). Il y tient la place du plus occidental des deux lacs du Nil de Ptolémée.

les deux côtes du continent, à l'est comme à l'ouest, et partout où ils établissaient leurs forts et leurs comptoirs, les Portugais entendirent parler du *Nyassa* ou *Nyanza* (c'est ainsi que les nègres désignent tous leurs lacs), qui donnait naissance aux fleuves du pays. Mais cette « mer intérieure » représentait tour à tour le *Tanganyika*, le *Nyassa* des Maravis, les lacs du Lualaba ou haut Zaïre, le *Mwoutan* et l'*Ukerewé* (Albert et Victoria Nyanza), suivant que les informations étaient reçues dans le Congo et l'Angola, ou sur les côtes de Sofala, de Mozambique et de Mélinde. Les Portugais eurent le tort de tout appliquer d'abord à un seul réservoir d'une étendue invraisemblable. Quand ils commencèrent à pénétrer dans l'intérieur et qu'ils purent vérifier par eux-mêmes les allégations des indigènes, ils corrigèrent en partie cette première erreur : ils divisèrent, pour ainsi dire, la vaste mer centrale en plusieurs bassins de grandeur raisonnable et assez éloignés les uns des autres [1].

Ce progrès géographique se traduit dès la fin du XVI[e] siècle, dans les cartes composées sur des documents portugais, par exemple dans celles de Linschoten (1599), des Hondius (1606) [2]. En outre du légendaire lac *Zembre* ou *Zaïre*, toujours trop largement

[1] M. José de Lacerda, dans son savant *Exame das viagens do doutor Livingstone* (Lisbonne, 1867), a réuni des documents d'où il résulte que les Portugais ont eu connaissance, dès le XVI[e] siècle ou le commencement du XVII[e], de plusieurs grands lacs distincts et s'écoulant dans des bassins différents. (V. par exemple, pour le lac qui est la source du Zambèze, le remarquable témoignage du P. Jean dos Santos, dominicain qui évangélisa les Cafres de 1586 à 1597, à la p. 84. La citation est tirée de l'*Ethiopia oriental*, publié en 1609, liv. II, c. II. Mais M. de Lacerda, comme nous le verrons, n'a point connu la relation plus importante peut-être du P. Mariano sur le Nyassa.)

[2] Et aussi sur les sphères exécutées à cette époque. Le musée des sciences physiques à Florence conserve une sphère faite par Antonio Santucci da Pomarance, cosmographe du grand duc Ferdinand I[er]; elle a été terminée en 1593 et indique les deux lacs Albert et Victoria, d'où sort le Nil. (L. D.)

étendu au milieu du continent, on voit déjà deux ou trois lacs plus modestes, comme le *Zaflan*, dont la position et les contours annoncent avec assez de bonheur le Tanganyika, puis le *Zachaf*, qui doit représenter le *Nyassa* ou le *Ngami*[1]. Il faut ajouter, malheureusement, qu'arrivée à ce point la cartographie (nous parlons surtout de la cartographie flamande et hollandaise, qui fit la loi en Europe jusqu'au XVIIIe siècle) n'avance plus, alors cependant que les explorateurs portugais ne s'arrêtent pas.....

II.

ÉDOUARD LOPEZ ET LES VRAIES SOURCES DU NIL ET DU ZAÏRE

Moins de quarante ans après la première décade de Barros, il parut un ouvrage qui accuse un grand progrès des connaissances portugaises sur l'intérieur de l'Afrique. Cet ouvrage, dont plusieurs ont parlé, mais que peu ont lu, ce semble, dans notre siècle, est la *Relation du royaume de Congo*, imprimée à Rome en italien, l'année 1591[2]. La rédaction est de Philippe

[1] Le *Zaflan*, beaucoup plus petit que le *Zembre*, se voit à l'est de ce dernier, en face de Zanzibar; il a la forme d'un ovale, dont l'axe long est dirigé du sud au nord-ouest. La branche du Nil à laquelle il donne naissance va rejoindre celle du Zembre après un chemin assez long, un peu au nord de l'Équateur. — Le *Zachaf*, plus petit encore, se montre vers le 16e degré de lat. S., au sud-ouest du Zembre. La plupart des cartes du XVIIe siècle en font venir le Zambèze et le fleuve de l'*Esprit-Saint*, ou encore le Magniça, qui débouche aussi dans la baie Delagoa. Le prêtre voyageur Manoel Godinho, dans son *Voyage de l'Inde en Portugal par terre* en 1663, décrit le Zachaf de telle manière qu'il serait certainement identique au lac Nyassa (LACERDA, *Exame*, p. 45-46).

[2] M. de Lacerda a cité plusieurs fois la Relation de Lopez, sans peut-être en tirer tout le parti qu'il aurait pu. En 1867 aussi, M. Major, secrétaire de la Société géographique de Londres, a en-

Pigafetta, mais tout le fond appartient au Portugais Duarte Lopez. Ce dernier était parti pour le Congo en 1578, sans doute dans le dessein d'y faire fortune, comme tant d'autres, par le commerce. Mais Lopez ne fut pas un trafiquant vulgaire : tout indique qu'il était profondément pénétré de l'esprit de recherche qu'Henri le Navigateur avait suscité chez ses compatriotes. Il sut donc faire largement profiter la science de ses rapports constants avec les naturels africains et de ses longues pérégrinations dans les régions centrales du grand continent. Sa relation ne nous le montre pas seulement instruit à fond de la géographie, de la langue, des institutions sociales et domestiques, des traditions nationales des pays de Congo et d'Angola, que ses compatriotes connaissaient depuis près d'un siècle. Il poussa ses investigations dans tout l'intérieur, et tantôt interrogeant les indigènes, tantôt entreprenant des voyages lointains, il parvint à se former des bassins du Nil, du Zaïre et du Zambèze, et en particulier des grands lacs où ils ont leurs sources, une idée dont on peut dire en toute justice qu'elle est « étonnamment proche de la vérité ». Cependant ses informations auraient peut-être été perdues pour nous, sans l'occasion qui le ramena en Europe.

Vers 1586, Lopez était encore au Congo, quand le roi chrétien de ce pays, Alvare I[er], le pria de lui servir d'ambassadeur auprès du Pape et du roi d'Espagne (alors maître du Portugal), afin d'obtenir d'eux un renfort de prêtres pour son peuple. Notre voyageur n'était

tretenu cette Société de la carte des lacs du Nil de Pigafetta (*Proceedings of the R. Geog. Soc.*, juin 1867, p. 246-250). M. Desborough Cooley l'avait fait dès 1845. Après les découvertes récentes, nous croyons qu'il est possible de rendre encore mieux justice à Lopez. M. Kiepert, dans ses *Beiträge zur Entdeckungsgeschichte Afrika's* (Contributions à l'histoire des découvertes en Afrique, Berlin 1873), ne dit rien de Lopez. Eyriès a consacré à notre voyageur, dans la *Biographie universelle* de Michaud, un article où il se montre bien informé ; nous n'en dirions pas autant de la courte notice qu'on trouve dans la *Biographie universelle* de Didot (article *Lopez*).

pas indigne de cette honorable mission ; il la remplit avec zèle, sans qu'il paraisse toutefois en avoir vu le plein succès. A Rome, ses récits sur les pays et les peuples qu'il avait visités excitèrent un vif intérêt. Antonio Migliore, évêque de San-Marco, jugea qu'ils méritaient de recevoir une plus grande publicité et engagea Lopez à en dicter le résumé au savant Pigafetta. Telle est l'origine de la *Relatione del reame di Congo*. A peine publiée dans la capitale du monde chrétien, cette relation fut traduite en anglais (Londres, 1597), en latin et en allemand (Francfort, 1598)[1], plus tard en hollandais, etc. Elle servit ensuite de base à presque toutes les descriptions de l'Afrique tropicale pendant le dix-septième siècle. En France, le premier auteur qui l'ait largement exploitée paraît être le P. Pierre du Jarric, jésuite (1610). Ce vieil historien des Missions, qui mériterait d'être mieux connu des érudits géographes, a vulgarisé dans notre patrie (s'il est permis d'employer un néologisme usuel) bon nombre de documents d'origine portugaise, aussi intéressants que difficiles à rencontrer aujourd'hui. La description des royaumes de Congo et d'Angola, en tête du livre troisième de son *Histoire des choses les plus mémorables advenües tant ès Indes orientales que autres païs de la descouverte des Portugais, en l'establissement et progrez de la foy chrestienne et catholique*, est empruntée pour la plus grande partie à Pigafetta. En particulier, on y trouve exposé avec détail le système de Lopez sur l'origine du Nil, du Zaïre et du Zambèze[2]. Mais reve-

[1] Ces deux traductions ouvrent le premier volume des *Petits voyages* de la célèbre collection (latine et allemande) des frères de Bry. Hugues de Linschoten, dans sa *Descriptio Guineæ, Congi*, etc., (à la suite de sa relation personnelle *Navigatio ac itinerarium*..., La Haye, 1599), a traduit aussi presque textuellement une grande partie de la relation de Pigafetta, notamment tout le passage sur les sources du Nil; sa traduction est indépendante de celle de Francfort.

[2] Livre III, ch. I, p. 15-16. On peut citer parmi les auteurs qui ont exploité le plus largement la relation de Lopez, après Linschoten

nons à notre voyageur et laissons-le nous dire lui-même, par la plume de son secrétaire italien, ce qu'il avait entendu et observé sur les sources des fleuves géants de l'Afrique centrale. Commençons par le Nil.

« Le Nil ne prend pas sa source dans le royaume du *Preste-Jean* (l'Abyssinie), selon que quelques-uns pensent, bien moins encore dans les Montagnes de la Lune, ni, comme le prétend Ptolémée, de deux lacs situés au pied de ces montagnes l'un à l'orient de l'autre, et séparés par un intervalle de quatre cent cinquante milles[1]. A la hauteur du pôle sous laquelle Ptolémée place ces deux lacs, est situé le royaume de Congo et d'Angola du côté de l'occident, et vers l'orient l'empire de Monomotapa et le pays de Sofala, de manière que la largeur du continent, de l'océan Indien à la mer d'Éthiopie (Atlantique), soit de 1200 milles : or, dans tout cet intervalle, — don Odoard (Lopez), qui a voyagé plusieurs années en ces régions, l'affirme comme témoin oculaire, — il n'existe qu'un seul lac, lequel divise le royaume d'Angola du Monomotapa et dont les rives sont habitées à l'ouest par les Angolains, à l'est

et du Jarric, le missionnaire capucin Antoine Cavazzi (*Istorica descrittione de' tre regni Congo, Matamba et Angola*, Milan, 1690). Les cartes du « royaume chrétien du Congo », dans les Atlas du XVIIe siècle, suivent toutes plus ou moins fidèlement la description de Pigafetta. Il n'en est plus de même, nous le verrons pour les cartes du cours du Nil.

[1] Pigafetta emploie le *mille* italien ancien ou mille marin, valant 1852 mètres. Les *montagnes de la Lune*, dont parle Lopez, seraient au sud du tropique du Capricorne ; elles sont appelées, dit-il, *Toroa* par les indigènes (Relat., ch. IX. Ce nom indique-t-il le pays des Bushmen, *Ba-roa* ?). D'après lui, donc, les lacs du Nil de Ptolémée se trouvaient vers le 20e degré au sud de l'équateur. Nous ne savons qui lui a donné ces renseignements inexacts sur les idées du géographe alexandrin. Celui-ci, de fait, a placé ses lacs, l'un sous 6 degrés, l'autre (celui d'est) sous 6 degrés 1/2 de latitude australe, laissant entre eux une distance de 7 degrés 1/2 en longitude. D'Anville a montré le premier comment, en tenant compte des erreurs de la graduation de Ptolémée, on pouvait ramener ses lacs plus près de l'équateur (*Dissertations sur les sources du Nil pour prouver qu'on ne les a pas encore découvertes*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 1752, t. XXVI, p. 46).

par les peuples de Monomotapa et Sofala[1]; enfin on n'a connaissance d'aucun autre lac dans ces pays. *Il est vrai, cependant, qu'il y a ici deux lacs*, mais ils sont situés autrement que ne dit Ptolémée : le premier est bien loin des Montagnes de la Lune; quant au second il n'est point placé de flanc par rapport à l'autre, mais au nord, presque en ligne directe, et à une distance de près de quatre cents milles. Quelques-uns des indigènes croient que le Nil, au sortir du premier lac, est absorbé par la terre, pour remonter plus loin à la surface; d'autres le nient, et notre Édouard est de leur avis. Il pense que le Nil, dans cette partie de son cours, coule sans lit certain à travers des vallées solitaires et sauvages, entièrement inconnues, et que c'est là ce qui a donné lieu de dire qu'il pénétrait sous terre.

» *Le Nil naît réellement du premier lac, qui est situé à 12° vers le pôle antarctique*, et entouré de très hautes montagnes, comme sont les Cafates et d'autres. De là, comme il a été dit, le *Nil descend vers le nord un espace de quatre cents milles ; puis il entre dans le second lac, qui est plus grand que le premier*, aussi les indigènes lui donnent-ils le nom de mer ; *ce lac est sous la ligne équinoxiale* et mesure en largeur près de deux cent vingt milles.

» Du second lac on a des connaissances certaines par les Anzikis, le peuple qui en est le plus voisin du côté du nord et qui fait le commerce dans ces parages. Les Anzikis rapportent que les riverains de ce lac naviguent dans de grandes embarcations, qu'ils savent écrire et font usage de chiffres, de poids et de mesures, ce qu'on ne savait faire dans les pays voisins du Congo, qu'ils

[1] Il est bon de faire observer que ce lac est différent des deux dont va parler le voyageur portugais; cela résulte de la latitude qu'il lui attribue (celle des lacs de Ptolémée, entre 15 et 20 degrés d'après Lopez). Mais quel est ce lac? Le Ngami ou le Nyassa, ou un lac encore inconnu au centre du continent? La relation ne le dit pas assez clairement; mais c'est sans doute le Zachaf des cartes et le *Dumbea-Zocche* de la *Description* de Linschoten (ch. VI).

construisent leurs maisons en pierre et en bois, enfin qu'ils ressemblent en tout aux Portugais. De tout ceci on peut conclure que l'empire du *Preste-Jean* ne doit pas être très loin de là.

» De ce second lac, le Nil court vers l'île de Méroé, à la distance de sept cents milles, recevant dans cet intervalle d'autres rivières, dont la principale est le *Colues*, ainsi appelé parce qu'il sort du lac de ce nom, situé sur les confins de Mélinde. En arrivant à Méroé, le Nil se divise en deux branches et embrasse un terrain haut, dit Méroé. A droite de Méroé, à l'orient, coule une autre rivière du nom d'*Abagni*, qui prend sa source du lac *Bracina* et traverse l'empire du *Preste-Jean* jusqu'à l'île de Méroé. De l'autre côté, vers le couchant, courent d'autres rivières, parmi lesquelles est le *Saraboé*[1]. »

Lopez continue en décrivant le reste du cours du Nil jusqu'à ses embouchures; pour conclure, il explique les causes de la crue périodique du fleuve de l'Égypte[2]. Laissant de côté ces informations, qui pour le moment nous intéressent moins, nous ferons quelques courtes réflexions sur le passage que nous venons de reproduire. Au premier abord on y remarque des renseignements si précis, qu'on les croirait empruntés aux explorateurs modernes. Ainsi, la nette assurance avec laquelle est repoussé le système qui faisait naître le Nil dans l'Abyssinie, est très frappante, surtout quand on sait que ce système avait alors pour lui tous les cartographes. Mais arrêtons-nous, pour le moment, aux grands lacs, aux sources du Nil.

[1] M. Major (*loc. cit.*) croit que le lac *Colues* représente le Victoria Nyanza ou *Ukerewe*. Peut-être verra-t-on un argument en faveur de cette opinion dans l'analogie même des noms Colue et *U-Kéréwé*. Mais la rivière Colues pourrait être aussi le *Sobat*, un des affluents les plus puissants du Nil, et dont le cours supérieur porte le nom de *Tchol;* on sait d'ailleurs qu'il existe plusieurs lacs vers la côte de Mélinde. — Dans l'*Abagni* et le *Bracina* de Lopez, on reconnaîtra sans peine l'*Abagni* (*Abavi*) et le *Barcena* (*Bahr-Tsana*) de Barros.

[2] Lib. II, c. x.

Dans le premier, qui serait d'après Lopez la source la plus méridionale du fleuve de l'Égypte, nous croyons voir le *Tanganyika*, dans le second, le *Mwoutan* ou *Albert Nyanza*. Il convient de peser un moment ces identifications entre les lacs du voyageur du XVI[e] siècle et ceux qu'ont cru découvrir les explorateurs anglais de notre temps.

Pour le second, il nous semble qu'il ne saurait y avoir beaucoup d'incertitude. Dans ce grand lac situé sous l'équateur, que les indigènes appellent une mer, qui mesure en étendue près de 400 kilomètres et sur les bords duquel on voit des marchands semblables aux Européens, on reconnaîtra sans peine, soit le *Mwoutan N'zigé* (lac Albert), soit son voisin l'*Ukeréwé Nyanza* (lac Victoria), soit encore les deux ensemble. On sait que ces énormes réservoirs du Nil sont traversés tous deux par la ligne équinoxiale, l'un dans sa partie nord, l'autre dans sa partie sud : quant aux habitants semblables aux Portugais dont parlent les Anzikis, c'étaient certainement des trafiquants arabes qu'on trouve constamment dans ces parages, où ils viennent de temps immémorial chercher de l'ivoire, du bétail et surtout des esclaves. La position que Lopez attribue à ces Anzikis vient encore à l'appui de cette identification[1]. Il les place au nord-est du pays de Congo, à environ 450 milles (900 kilomètres) de l'océan Atlantique, enfin sur la rive droite du Zaïre, et vers le grand coude que ce fleuve, d'après la carte de Lopez comme d'après celle de Stanley, fait aux environs de l'équateur.

Les Anzikis étaient des cannibales déclarés, souvent en guerre avec les naturels du Congo. D'autre part, ils aimaient le trafic. Ils commerçaient non seulement avec leurs voisins indigènes, mais encore avec les Portugais, et ces derniers, au témoignage de Lopez, se louaient de

[1] *Relat.*, ch. v et vii.

la simplicité, de la bonne foi qu'ils rencontraient chez les Anzikis. Or, il résulte des récits concordants de Schweinfurt, de Livingstone, Cameron, Stanley et d'autres, que le domaine propre des tribus anthropophages est encore aujourd'hui la région qui avoisine les grands lacs de l'équateur par le nord-nord-est, et le cours moyen du Zaïre par le sud. D'ailleurs les cannibales modernes, comme ceux dont parle Lopez, paraissent à certains égards plus civilisés que les autres Africains, et ils recherchent les relations avec les blancs. M. Stanley, au début de son voyage sur le Zaïre, a eu la preuve de leurs rapports intimes avec les marchands européens de la côte occidentale. L'expérience a manqué de lui devenir fatale ; car les indigènes, prenant sans doute la grande escorte armée du voyageur pour une caravane d'Arabes marchands d'esclaves, dont ils sont ennemis jurés, l'accueillirent à *coups de fusil*. C'était à près de trois cents lieues de l'Atlantique. Heureusement, ces fusils de l'Afrique centrale étaient vieux et ceux de M. Stanley étaient du dernier modèle.

Le premier lac de Lopez offre plus de difficultés que le second. Sa latitude, 12° au sud de l'équateur, ne répond exactement qu'au lac *Nyassa* ou au *Bangweolo ;* cependant nous croyons qu'il s'agit du *Tanganyika*. C'est, en effet, au lac *découvert* par Burton et Speke en 1858, que nous amènent d'autres indications très précises de la relation et de la carte qui l'accompagne. Entre les deux lacs du Nil et le long du premier, du côté de l'orient, Lopez place l'empire du *Moenemugi ;* en même temps, il donne pour voisins à cet empire, du côté de l'est, les royaumes arabes de Mombaz et de Zanzibar : le Moenemugi, dit-il encore, vit en paix avec les rois (sultans) de Mombaz et de Zanzibar, parce qu'il fait avec eux un commerce très avantageux. Dans ce nom de *Moenemugi*, on a reconnu depuis assez longtemps l'*Unyamuezi* des voyageurs contemporains, grand

pays qui touche en effet aux rives orientales et septentrionales du *Tanganyika* et que les marchands arabes ont de tout temps exploité [1]. Enfin, détail d'une certaine importance, les richesses métalliques signalées par Cameron et Stanley sur les bords du *Tanganyika,* répondent bien à ce que dit Lopez des nombreuses mines qu'on trouve auprès de son premier lac du Nil.

Quant à la latitude indiquée par le voyageur portugais, elle ne s'écarte pas trop de la vraie hauteur du Tanganyika (4° à 9° lat. S.) pour créer un obstacle à l'identification proposée. Mais on fera une autre objection. Le Nil ne sort pas du Tanganyika, ainsi que l'affirmerait Lopez. De fait, les récentes explorations, bien qu'elles laissent indécise la limite extrême des sources méridionales du grand fleuve, semblent décidément exclure le lac Tanganyika de tout rapport avec lui. Cameron a constaté que le Tanganyika écoule l'excès de ses eaux dans le *Lualaba* par le canal *Lukuga*, et Stanley vient de prouver que le Lualaba n'est autre chose que le cours supérieur du Congo ou Zaïre. Le Tanganyika aurait-il donc un double écoulement, l'un par le Congo, l'autre par le Nil? C'est ce que Lopez paraît avoir admis ; car, comme nous le verrons, il rapporte que le Zaïre a une de ses sources au même lac que le Nil. Nous l'avons déjà dit, une pareille hypothèse a contre elle les lois de l'hydrographie. Toutefois, il n'est pas impossible que l'avenir donne encore raison dans une certaine mesure à notre explorateur du XVIe siècle. A juger par l'examen que M. Stanley a fait du *Lukuga*, après M. Cameron, il semblerait qu'il n'y a pas encore là un véritable écoulement ; du moins le Lukuga reçoit

[1] Le capitaine Burton admet l'identification du pays de Moenemugi et de l'Unyamuézi (*Voyage aux grands lacs de l'Afrique équatoriale*, ch. XII, p. 360 de la trad. franç.). On peut noter entre les deux noms la différence qu'il y a entre Congo et Mani-congo; *Moene-mugi* était le nom du souverain, *U-nya-muézi* celui du pays.

le trop plein du Tanganyika seulement à de rares intervalles, au moment des grandes crues. Par ces observations et d'autres que le même voyageur a faites sur le lac Mwoutan, la question des rapports entre le Tanganyika et, par suite, du Tanganyika avec le Nil; question qui paraissait résolue, est de nouveau ramenée dans la discussion [1].

En présence de ces fluctuations de la géographie moderne au sujet des sources du Nil, on ne s'étonnera pas que les indications de Lopez renferment quelque incertitude ou même quelque erreur. Il s'en dégage toujours un groupe de faits clairs et bien vérifiés, qui ne laisse pas que d'être respectable.

Terminons notre exposé par le court passage de la relation où il est question des sources du Zaïre [2].

« Le Zaïre, qui est de beaucoup le plus grand fleuve du pays de Congo, sort de trois lacs différents : d'abord il jaillit, pour ainsi parler, du même lac que le Nil ; ensuite il reçoit des eaux du lac où le *Lelunda* et le *Coanza* ont leur source ; enfin, en troisième lieu, il s'alimente encore d'un lac formé par le Nil. Ce sont là de bien faibles origines, si l'on considère la grandeur du fleuve... »

Le système des écoulements multiples d'un même réservoir naturel se retrouve dans ces passages. On peut, nous l'avons dit, n'y voir que l'expression malhabile d'un fait bien constaté, l'absence d'une séparation tranchée entre les bassins de plusieurs rivières différentes. Pour ce qui est des trois lacs du Zaïre, le premier est clairement désigné ; il se confond avec le premier lac du Nil, celui que Lopez place aux environs du

[1] Elle est certainement résolue aujourd'hui. Le Loukouga est réellement un marigot à courant intermittent dans des directions S.-E. et N.-O., jetant ses eaux dans le lac Tanganyika ou dans le Loualaba, suivant le niveau du Tanganyika, dont les eaux subissent des variations considérables (L. D.).

[2] Lib. I, c. IV et V.

douzième degré de latitude australe, et qui nous paraît répondre au Tanganyika.

Quant au second, il en est question plusieurs fois dans la *Relation du Congo :* c'est un « petit lac, nommé *Aquilonda* ou *Aquelunda*, qui se forme aussi du grand lac où naît le Nil. » D'après la carte jointe à la relation, l'Aquilonda est situé par 11° lat. S., à peu près à égale distance des lacs du Nil et de l'océan Atlantique. Son principal écoulement, selon Lopez, est le Coanza, qui porte ses eaux directement à la mer. Quant au Zaïre, il communique avec l'Aquilonda par le Barbela [1].

La position de la troisième source du Zaïre, « un lac formé par le Nil », est moins nettement déterminée. Comme Lopez ne nomme que trois lacs en relation avec le Nil, le premier, où ce fleuve prend sa source, le second, qu'il traverse sous l'équateur, et l'Aquilonda, c'est sans doute du second qu'il a voulu parler. C'est ainsi, du reste, que l'a entendu Pigafetta : sur sa carte, le Zaïre, après s'être détaché du premier lac dans sa partie occidentale et avoir coulé quelque temps nord-nord-ouest, est rejoint un peu au sud de l'équateur, au point où son cours s'infléchit vers l'ouest, par une grosse rivière qui descend du second lac du Nil. Cet affluent fait penser à l'*Aruwimi* de Stanley, le second pour l'importance des tributaires du Congo : l'Aruwimi arrive aussi du nord-est, comme s'il sortait du lac équatorial *Mwoutan* (Albert Nyanza) et il s'unit au Zaïre un peu au nord de l'équateur. C'est le Mwoutan, avons-nous dit, qui répond le mieux aux indications données par Lopez pour le second lac du Nil.

Arrêtons-nous, et laissons à nos lecteurs à juger si

[1] Le lac Aquilonda et la rivière Barbela sont restés sur les cartes modernes, mais n'ont encore été vus par aucun explorateur de notre siècle. Peut-être le Barbela est-il le même que le *Coango* ou *Kwango*, grand affluent du Congo ou Zaïre. On a souvent confondu le Coango avec le Congo, et l'Aquilonda lui-même avec le grand lac d'où sort le Zaïre. Lopez n'a point fait la confusion.

des coïncidences aussi nombreuses et aussi précises avec les découvertes contemporaines peuvent être l'effet du hasard. Il nous paraît, nous l'avouons, qu'elles ne peuvent provenir que d'explorations étendues, faites en partie au moins sur le théâtre des expéditions actuelles, et complétées par des informations recueillies avec une rare intelligence.

III.

LE P. MARIANO ET LE LAC NYASSA

Plusieurs géographes et voyageurs savants ont parlé d'un projet d'exploration du lac Nyassa, formé jadis par un jésuite portugais. La manière dont ils s'expriment laisse entendre qu'ils n'ont eu connaissance d'un document de ce genre que par des indications vagues de seconde ou troisième main. Des écrivains portugais, érudits et consciencieux, qui avaient intérêt à le produire, ne l'ont pas mieux connu[1]. Ainsi la publication de la lettre du P. Mariano, que nous allons donner d'après une reproduction authentique, ajoutera une pièce de quelque valeur à l'histoire des découvertes géogra-

[1] M. Burton en parle d'après Bowdich (*Op. cit.*, ch. XVI, p. 533) et suppose que le « projet d'exploration » du P. Mariano a été adressé au gouverneur (vice-roi) de Goa. Si M. de Sà da Bandeira et M. de Lacerda avaient connu la lettre que nous donnons, ils n'auraient pas manqué de la placer en tête des documents qu'ils ont réunis pour établir la priorité des Portugais quant à la découverte du lac Nyassa (*Bulletin de la Société de géographie* de Paris, 1862, 5e série, t. III, p. 351 et suiv. — *Exame das viagens*, etc., p. 45 et suiv.). Mais on savait au moins en Portugal que d'Anville avait dessiné son lac Maravi d'après le P. Mariano (Lacerda, *Exame*, p. 47). Ajoutons, à ce propos, que la première carte où le célèbre géographe ait tracé ce lac n'est pas celle de 1749, comme on l'a dit souvent, mais une carte de 1727, qu'on trouve jointe au *Voyage historique d'Abyssinie* du P. Lobo, traduit par l'abbé Le Grand (Paris, 1728). M. Kiepert ne connaît pas le P. Mariano.

phiques. Elle prouvera que le grand lac dont Livingstone pensait avoir vu les eaux le premier de tous les Européens, en 1859, était connu et avait été visité plus d'une fois des Portugais, il y a 250 ans.

Le P. Luis Mariano, à qui nous devons la première description publiée du lac Nyassa, n'avait point visité ce lac, à la date où sa lettre fut écrite (1624); mais ces informations, très circonstanciées, comme on le verra, proviennent de témoins oculaires, qui ont dû faire leurs observations avec beaucoup de soin. Il n'est pas impossible que le missionnaire ait lui-même chargé quelques-uns de ses néophytes indigènes, ou quelque marchand portugais, de recueillir les renseignements qu'il nous communique. Ces renseignements lui avaient été demandés par ses supérieurs : voici à quelle occasion.

Les Turcs s'étaient emparés de tous les ports de la mer Rouge, et par ce côté fermaient rigoureusement le chemin de l'Abyssinie aux missionnaires qui se dévouaient à évangéliser ce pays. Cependant la Compagnie de Jésus ne voulut pas abandonner une mission pour laquelle son fondateur avait montré une prédilection marquée, et qui d'ailleurs donnait de beaux fruits depuis près d'un demi-siècle. On se mit donc à chercher d'autres voies pour l'aborder. Plusieurs tentatives furent faites à travers le pays des Gallas : expéditions héroïques, mais que le fanatisme musulman sut toujours rendre inutiles. Il est naturel que le zèle ait fait germer des projets encore moins pratiques ; tel fut celui de pénétrer en Abyssinie par un des grands lacs de l'Afrique centrale, notamment par le Nyassa ou, comme on disait alors, le lac de *Maravi*. En effet, un historien des missions de la Compagnie de Jésus, le P. François de Sousa, nous apprend que certains Pères « voulurent anciennement naviguer par ce lac jusqu'en Éthiopie, et envoyèrent demander au P. Luis Mariano, résidant à Tete, si le voyage était prati-

cable[1]. » Est-il besoin de faire remarquer que cette demande seule prouve déjà que le lac de Maravi était connu au début du xvii[e] siècle ?

Le missionnaire répondit par une lettre qui se conservait encore aux archives des jésuites de Goa du temps du P. de Sousa (1710). Une version italienne en a été publiée à Rome en 1627 dans les *Lettere annue d'Etiopia, Malabar, Brasile, Goa. dall'anno* 1620-1624. C'est sur cette version, conforme d'ailleurs à l'analyse du document original donnée par le P. de Sousa, qu'est faite notre traduction française.

« Le lac d'*Hemosura*[2] est à quatre-vingt-dix-sept journées de marche de *Tete*[3]. Il est à une demi-lieue de *Maravi*, comme me l'a affirmé quelqu'un qui avait noté toutes les particularités. De ce lac naît le fleuve *Cherim*[4], qui dans le principe est très paisible, mais ensuite, à cause des nombreux rochers qu'il rencontre et où il se brise, devient si impétueux, qu'on ne peut y

1 *Oriente conquistado a Jesu Christo*, t. I, p. 839. — Le P. Mariano, avant de venir exercer l'apostolat au milieu des Cafres, à *Tete*, sur les rives du Zambèze, avait pris part à la première évangélisation de l'île de Madagascar.

2 *Hemosura* était le nom d'un chef cafre, qui avait fondé une sorte d'empire dans le voisinage du lac Nyassa et donnait beaucoup à faire aux Portugais, au moment où écrivait le P. Mariano. Le recueil que nous citons contient une autre lettre où il est fort question des exploits d'Hemosura ; elle est d'un Père qui suivit comme aumônier l'expédition que durent entreprendre contre lui les commandants portugais de Senna et Tete. Le P. Mariano fera aussi allusion à cette guerre.

3 Il doit y avoir ici une erreur dans la version que nous suivons. Le P. de Sousa dit que « la capitale des Maravi est à environ *soixante lieues* nord-nord-est de Tete et peut se trouver à peu près sous 12° lat. S. ». La lieue portugaise valait un peu plus de cinq kilomètres. Ces 300 kilomètres répondent mieux, non seulement à la réalité des distances, mais encore au contexte du P. Mariano.

4 Le *Cherim* est évidemment le Chiré (*Shiré*) de Livingstone. Ce qu'en dit ici le P. Mariano répond parfaitement à la description du voyageur anglais. Le Chiré était connu et pratiqué des Portugais au xvii[e] siècle, quoi qu'ait dit Livingstone, qui, sur la question des découvertes géographiques des anciens Portugais, a souvent nié ce qu'il ignorait. (Sá da Bandeira et Lacerda, *loc. cit.*)

naviguer. *Morave*[1] (Maravi) est situé entre le lac et le *Zambezi :* cet endroit est très peuplé et nous (les Portugais) faisons grand trafic avec les habitants. Plus loin, on rencontre deux rois (chefs) principaux ; l'un est *Massi*[2], qui réside à quinze journées de *Morave ;* l'autre se nomme *Rovenga*[3] ; il demeure à cinq jours de marche plus loin. Les gens de Rovenga n'ont pas connaissance de l'extrémité du lac, tellement il s'étend loin. Il est large de quatre ou cinq lieues, et sur quelques points on ne voit pas la terre d'un bord à l'autre. Il est tout parsemé d'îles, où les voyageurs trouveraient des abris. Il renferme beaucoup de poissons. Il est profond de huit ou dix brasses et fort agité des vents de Mozambique. Pour cela, qui voudrait aller l'explorer devrait s'y rendre en avril et mai.

» Sur les rives de ce lac, il y a abondance de millet et de viande, ainsi que d'ivoire qui s'y donne à bon marché ; enfin on y trouve beaucoup de barques propres à la navigation, que les indigènes appellent *cotchi.* Il faudrait pour cette expédition se munir d'une bonne quantité de marchandises, de celles qui ont cours le long du fleuve de Cuama, c'est-a-dire de toile et de perles de toute grosseur ; de plus, la caravane ne devrait pas compter moins de quarante personnes, soit blancs, soit noirs. Et qu'on s'attende bien à rencontrer beaucoup de difficultés, surtout au milieu d'une guerre comme celle qui sévit pour le moment. Il n'est pas possible, d'ailleurs, d'aller par le pays de

[1] *Morave* ou *Maravi* désigne ici la ville ou la localité principale de la peuplade du même nom, qu'on trouve encore aujourd'hui où la place le P. Mariano.

[2] *Massi* : Livingstone, en 1859, rencontre aussi un chef qu'il appelle *Muassi* ou *Muazi*, un peu à l'ouest du Nyassa, vers le milieu du lac.

[3] Rovenga serait-il l'*U-rungu* qu'on trouve maintenant vers la pointe méridionale du Tanganyika ? Le P. de Sousa croit pouvoir placer les *Ruengas* (sic) *presque à la hauteur de Mombaça !* il prolonge ainsi le Nyassa à travers le Tanganyika. D'Anville a admis cette donnée sur sa carte.

Massi, bien que ce roi soit notre ami; car, entre autres embarras, de graves infirmités viennent y assaillir les voyageurs; ajoutez une longue navigation par d'ennuyeuses rivières, et dans des embarcations incommodes, avec la nécessité de passer par les terres des Cafres, gens barbares et auxquels il y a peu à se fier. Avec tout cela, je n'hésiterai point à entreprendre cette expédition, si la sainte obéissance me le commande. »

Nous ne pensons pas que les supérieurs du Père Mariano se soient arrêtés longtemps à l'idée d'aller par ce lac en Éthiopie. On regrettera peut-être qu'ils ne l'aient pas fait explorer au moins pour l'amour de la science. Mais, comme le remarque le P. de Sousa, c'était là une entreprise au-dessus de leurs ressources : « Cette exploration », dit justement notre historien, « demande un *bras royal*, et c'est au bord même du lac qu'il faudrait fabriquer des embarcations à voiles et à rames, comme fit Cortez pour prendre la ville de Mexico; car il est impossible qu'avec de petits *cotchos* on mène à bon terme une navigation si longue et si incertaine. »

Malheureusement, il n'y avait plus alors de Fernand Cortez, et rien n'indique que les souverains du Portugal aient ambitionné l'honneur de percer les mystères du lac Nyassa. Le bon P. de Sousa avait beau les y convier encore en 1710, il en fut pour ses vœux et ses suggestions patriotiques.

IV.

LA CARTOGRAPHIE DES SOURCES DU NIL, DU XVe AU XVIIIe SIÈCLE.

Comment se fait-il que les informations si sérieuses d'Edouard Lopez sur les lacs du Nil aient laissé si peu

de traces dans l'histoire de la géographie? En effet, elles n'ont jamais paru, que nous sachions, sur aucune carte, à part l'esquisse de Pigafetta. Hondius, Sanson, Dapper, comme Ortelius et Mercator, s'en tiennent à l'idée de Ptolémée, c'est-à-dire au système des deux lacs placés presque sous la même latitude, et à plusieurs degrés au sud de l'équateur. Il y a là un problème qui mérite d'être touché en quelques mots. Le résultat en sera de faire ressortir avec plus d'éclat la valeur exceptionnelle et originale de la Relation de Lopez.

Nous avons vu comment il réfute les idées de Ptolémée sur la position des sources du Nil, bien qu'elles fussent admises sans discussion depuis des siècles. Mais il ne se prononce pas moins nettement contre un système encore plus fâcheux qui, né depuis peu, envahissait toutes les cartes d'Afrique et devait s'y maintenir, hélas! malgré Lopez, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Cette autre conception des lacs du Nil était une combinaison malheureuse du système de Ptolémée et des informations rapportées par les premiers voyageurs portugais en Abyssinie. On conservait les lacs du Nil à la place marquée par le grand maître des géographes de la Renaissance, c'est-à-dire vers le 6e degré de latitude australe ; mais on prolongeait en même temps le pays abyssin vers la même région, l'amenant ainsi à plus de vingt degrés au sud de sa vraie limite méridionale. Quelle fut l'origine de cette énorme erreur ? C'est qu'on croyait avoir trouvé les lacs de Ptolémée et les sources du Nil dans l'Abyssinie. On le croyait sur la parole des Abyssins, qui appellent du nom du Nil leur *Abavi*, lequel est un simple affluent, quoique peut-être le plus considérable de ceux qui alimentent le fleuve égyptien. Le Camaldule Fra Mauro, qui accrédita cette confusion dans sa célèbre mappemonde, dès 1457, avait certainement tracé sa carte de l'Abyssinie et du Nil d'après des renseignements re-

çus de pèlerins abyssins[1]. Les ambassadeurs du roi Jean II de Portugal se laissèrent tromper dans l'Abyssinie même par des indications semblables. Il sera utile de citer ici la Relation de François Alvarez, qui fut le chapelain de l'ambassade de 1520[2]. L'auteur décrit le royaume de *Goyame*, qui fait partie de l'empire du *Prêtre-Jean;* puis voici ce qu'il rapporte :

« On dit que dans ce royaume naît ou prend sa source le fleuve *Nil*, que les indigènes appellent *Gion;* on dit aussi qu'il s'y trouve de *grands lacs* semblables à des mers, où il y a des hommes et femmes marins, et quelques-uns affirment cela comme l'ayant vu. »

Un peu plus loin, s'expliquant sur une série de questions savantes que lui avait fait poser l'archevêque de Braga, Alvarez répond ainsi au sujet du Nil :

« Qu'il n'a pas vu le fleuve Nil, mais qu'il a passé à deux journées de là (et les journées de marche dont il parle sont petites, c'est-à-dire de quatre lieues plus ou moins). Toutefois quelques-uns de ses compagnons sont parvenus à la source du Nil ; ils disent qu'il naît dans le royaume de Goyama, et prend sa source dans deux grands lacs, où déjà il y a des îles ; là donc le Nil commence sa course et s'en va vers l'Égypte. »

Ces passages de la relation d'ailleurs si estimable d'Alvarez exercèrent une influence malheureuse sur la cartographie. Ce fut le savant Ramusio qui répandit les informations du prêtre portugais dans toute l'Eu-

[1] C'est ce que montre Zurla dans son mémoire sur Fra Mauro et dans une note de sa dissertation sur *les avantages que la géographie doit à la religion*.

[2] La relation d'Alvarez, publiée à Lisbonne, en 1640, est traduite dans Ramusio, *Navigationi*, etc., t. I. Les textes que nous citons se trouvent dans cette collection, fol. 272 et 277. M. de Lacerda les donne dans son *Exame* (p. 611) d'après le manuscrit original d'Alvarez : c'est sur ce texte que nous traduisons.

rope par la version italienne qu'il en donna dans sa précieuse collection de voyages[1]. Dans une seconde édition (1554), il les reportait sur une carte, en essayant de les combiner d'abord avec les positions astronomiques de Ptolémée, puis avec les renseignements nouveaux qu'il venait de trouver dans la première Décade de Barros. C'est peut-être dans cette carte qu'on put voir pour la première fois le lac occidental du Nil de Ptolémée, transformé en un vaste réservoir aux contours bizarres, d'où le Nil s'échappe par le nord, tandis que le Zaïre en jaillit à l'ouest, et le Zembere (Zambèze) au sud. Tout à l'entour et en remontant, depuis 6° de latitude australe jusqu'aux frontières de l'Égypte, on ne lit que les noms des royaumes, provinces et montagnes de l'Abyssinie. Les cartographes flamands et hollandais paraissent avoir calqué Ramusio : leur originalité se borna uniquement à agrandir encore le grand lac central et à lui en adjoindre quelques autres plus petits ; ils ne retranchèrent pas au *Prêtre Jean* un degré de son empire impossible. Du moins Ramusio avait eu quelque scrupule ; dans une préface à sa traduction d'Alvarez, il exprime le regret que ce voyageur, qui, sans doute, savait se servir de l'astrolabe, « que connaissent, dit-il, tous les marins portugais, » n'ait pas « pris la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon dans tous les lieux où il a passé » Ses émules du nord étaient, paraît-il, moins exigeants. Le cosmographe très vanté, O. Dapper, dont la carte est reproduite par M. Kiepert comme représentant le mieux l'état des connaissances géographiques du XVII[e] siècle sur l'Afrique, n'est pas plus avancé en 1676 que ne l'était Hondius en 1606 et Ramusio en 1554, au moins pour ce qui concerne le Nil

[1] Une traduction française de Ramusio se trouve au t. III de l'édition de la traduction de Léon l'Africain par Temporal, publiée en 1830 (4 vol. in-8°).

et l'Abyssinie. Pourtant les PP. Alphonse Mendez, Manoel d'Almeida, Jérôme Lobo et d'autres avaient depuis cinquante ans dressé, l'*astrolabe* en main, une carte très exacte de ce pays ; et les principaux résultats de leurs travaux étaient connus au moins depuis quinze ou vingt ans par des publications de quelque notoriété : il suffira de nommer l'*Histoire de la haute Éthiopie*, par le P. d'Almeida, abrégée par le P. Tellez (1660) [1].

Concluons que si M. Kiepert a voulu montrer l'état des connaissances géographiques du XVII[e] siècle à son point culminant, d'autres cartes de cette même époque, ou même la carte de Lopez qui est du seizième siècle, auraient beaucoup mieux servi son but que le Hollandais Dapper, avec sa carte arriérée de quatre-vingts ans. Mais M. Kiepert a-t-il pris la peine de lire Lopez ? On en peut douter. Et après tout, il faut bien le reconnaître, le voyageur du XVI[e] siècle n'a eu qu'une influence restreinte sur le siècle suivant. Lopez est venu trop tôt pour être bien compris et apprécié ; les cartographes du temps n'étaient pas disposés à lui sacrifier Ptolémée, et aucun d'Anville n'avait encore posé les principes d'une sage critique géographique. Aussi l'on voit des auteurs, qui copient la relation de Lopez, offrir à leurs lecteurs, dans le même volume, des cartes exactement contraires à son texte [2]. Puis les

[1] Le P. Eschinardi, professeur de mathématiques au Collège romain, a composé d'après l'*Histoire d'Ethiopie* du P. d'Almeida et une description manuscrite du P. Alphonse Mendez, patriarche d'Ethiopie, une grande carte, qu'on trouve en quatre feuilles, accompagnée d'une *Description de l'empire du Prete-Jean*, dans le *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en Amérique qui n'ont point encore été publiés... avec des traités curieux touchant la Haute-Ethiopie*, etc., Paris, L. Billaine, 1674, in-4°. (L'éditeur est H. J., c'est-à-dire Justel). C'est d'après cette carte et d'autres documents de semblable origine que les réformateurs de la géographie, Guillaume Delisle (1708), et surtout d'Anville (1727), ont composé leurs cartes d'Abyssinie, qui déjà diffèrent peu des cartes modernes.

[2] C'est ce qu'on peut remarquer, par exemple, dans les ouvrages

Atlas de Mercator et Hondius, des Janson et Blaeu, de Dapper, étaient admirablement gravés; ce sont de vrais chefs-d'œuvre de dessin, sinon de science; ils étaient accompagnés d'un texte intéressant, latin ou français : la carte grossière de Pigafetta et la relation un peu aride de Lopez ne pouvaient s'ouvrir un chemin vers le public à travers de si beaux volumes.

DÉCOUVERTE DU BRÉSIL.

On a vu précédemment[1] qu'en 1488, un capitaine dieppois, Cousin, avait été jeté par les courants sur la côte septentrionale du Brésil, à l'embouchure du fleuve des Amazones. Cette découverte n'eut pas de résultat. En 1500, deux voyages ramenèrent de nouveau les Européens sur les côtes déjà visitées par Cousin. Le premier de ces voyages est celui de l'Espagnol Vincent Pinzon, qui avait accompagné Cousin pendant son expédition de 1488 ; le second voyage est celui du Portugais Alvarez Cabral.

Vincent Pinzon, étant parti en 1499 pour le Nouveau-Monde, se dirigea au sud-ouest et aborda, le 20 janvier 1500, sur la côte de l'Amérique méridionale, par 8° de latitude sud. Il atterrit au cap Sainte-Marie de la Consolation, appelé depuis le cap Saint-Augustin, et explora ensuite toute la côte du Brésil septentrional, de la Guyane, du Venezuela et de la Colombie jusqu'à Costa-Rica.

déjà cités de Linschoten (1599) et Cavazzi. Ce dernier, ou son éditeur, avertit au moins de la discordance, ce que ne fait pas Linschoten.

[1] Page 37.

Peu de temps après, Alvarez Cabral, l'un des plus célèbres navigateurs portugais, aborda aussi au Brésil; mais cette fois la découverte devait être suivie d'une prise de possession, et le Brésil devenait une colonie portugaise.

Le roi Emmanuel avait envoyé une flotte de 13 bâtiments, montés de 1200 hommes d'équipage, pour aller aux Indes, offrir de riches présents au Zamorin ou radjah de Calicut, contracter une alliance avec lui et compléter les résultats de l'expédition de Vasco de Gama. Il avait pour capitaines sous ses ordres Barthélemy Diaz, Nicolas Coelho et l'Espagnol Sancho de Thovar. Le 9 mars 1500, la flotte mettait à la voile. Arrivé au Cap Vert, au lieu de suivre le littoral africain, Cabral se dirigea à l'ouest. On a dit que la tempête et les courants l'avaient entraîné à l'ouest, hors de sa route, et lui avaient fait ainsi découvrir le Brésil. Barros dit au contraire que le désir d'éviter les calmes du golfe de Guinée avait engagé Cabral à se diriger à l'ouest pour cingler ensuite sur le cap de Bonne-Espérance. Cette opinion paraît d'autant plus probable, que déjà le capitaine Cousin avait exactement tracé la route que Cabral allait suivre. Quoi qu'il en soit, Cabral, en allant à l'ouest, aborda au Brésil, le 22 avril. Il donna le nom de Santa-Cruz (Sainte-Croix) à la côte qu'il découvrait, et celui de Porto-Seguro au premier port où il put relâcher (par 16° 26′ de latitude sud).

La terre de Sainte-Croix ne fut appelée que plus tard le Brésil. Dès le douzième siècle on donnait le nom de brésil, en Espagne, en Italie et en France, à un bois rouge qu'on achetait en Orient et qui servait à teindre en rouge les laines et le coton; on l'employait aussi dans les ouvrages d'ébénisterie et de marqueterie. La terre de Sainte-Croix abonde en bois de teinture rouge, en brésil; elle prit son nouveau nom de celui qu'on donnait en général à tous ces bois rouges.

Le 1er mai, Cabral prit possession des terres qu'il

venait de découvrir, et il envoya aussitôt un de ses capitaines, Gaspard de Lemos, informer le roi de Portugal; et le 22 mai il mit à la voile pour se rendre à Calicut. Une de ces terribles tempêtes appelées typhons engloutit quatre de ses navires et causa la mort de Barthélemy Diaz. On doubla cependant le cap et Cabral aborda à Calicut. Après avoir rempli sa mission, il revint à Lisbonne le 23 juillet 1501.

XVe ET XVIe SIÈCLES

SEPTIÈME PARTIE

LES GÉOGRAPHES

LES GEOGRAPHES

I.

SÉBASTIEN MUNSTER.

Avant Sébastien Munster, la géographie en était toujours à Ptolémée, que l'on complétait à l'aide des découvertes modernes ; on ajoutait à sa géographie de courtes descriptions des terres nouvelles et des Mappemondes sur lesquelles les découvertes de Christophe Colomb et de Vasco de Gama étaient représentées [1]. Personne n'avait encore eu l'audace de chercher à s'affranchir de l'autorité, toujours toute-puissante, du géographe d'Alexandrie et de faire une nouvelle description de la Terre.

Ce fut Sébastien Munster qui, en 1541, fit ce pas décisif. Munster était un savant mathématicien allemand et l'un des hébraïsants les plus instruits de son temps. Il mourut à Bâle en 1552. Munster fut surnommé le Strabon de l'Allemagne, après avoir publié à Bâle, en 1541, une *Cosmographie universelle* en langue allemande, qu'il traduisit en latin en 1550, et qui se répandit aussitôt dans toute l'Europe savante.

La *Cosmographie universelle* contient la topographie des régions, la description des productions, des animaux et des villes, l'histoire sommaire des royaumes, la généalogie des rois et des princes, la description des mœurs, des usages, des qualités et défauts des

[1] Voir la mappemonde de Ruysch dans le *Ptolémée* imprimé à Rome, en 1508, sous les auspices de Jules II ; c'est la première, dit M. Vivien de Saint-Martin (p. 398 de son *Histoire de la Géographie*), qui donne les découvertes des deux grands navigateurs.

divers peuples comparés entre eux de la façon la plus intéressante pour l'étude des nations au XVIe siècle, enfin quelques détails sur les lois. Le volume, de plus de 1100 pages in-folio, est illustré de plans, cartes, vues et figures de toutes sortes gravées sur bois, ce qui en fait un excellent et beau livre [1], digne d'inaugurer la géographie moderne.

II.

ORTELIUS.

En 1570, le Flamand Ortelius [2] publia le premier atlas sous le titre de *Theatrum orbis terrarum*. Ce beau travail, qui a été la base de tous ceux du même genre qui ont été faits depuis, a été réimprimé très souvent et traduit en français, en espagnol et en italien ; il a exercé une grande influence sur les études géographiques jusqu'à la publication des atlas français de Sanson et de Delisle.

L'Atlas d'Ortelius se compose de 70 cartes grand in-folio, accompagnées chacune d'un texte explicatif. Les cartes, très bien gravées sur cuivre, sont fort intéressantes et pleines de détails curieux. La mappemonde donne l'état exact des connaissances géographiques en 1570. L'ancien et le nouveau continent y sont au complet, mais leur forme exacte n'est pas encore connue avec précision. On croyait alors qu'un vaste continent couvrait toute la partie australe du globe ; la mappemonde d'Ortelius nous représente ce continent qui contient la Nouvelle-Hollande (Australie) d'un côté,

[1] Il existe de la Cosmographie de Munster une traduction française publiée aussi à Bâle en 1552.

[2] Abraham Œrtel, mort à Anvers en 1598.

et la Terre-du-Feu de l'autre. On voit aussi un continent qui occupe toute la partie boréale de la sphère et qui comprend les Terres Arctiques. Il y a beaucoup à corriger sur toutes ces cartes, mais Ortelius donne à la cartographie une base excellente et qui permettra d'accomplir tous les progrès ultérieurs.

Ortelius savait la géographie ancienne aussi bien que la géographie moderne. Il publia un savant ouvrage intitulé : *Synonymia geographica* [1]. C'est un catalogue alphabétique de tous les noms de lieux cités dans les ouvrages des Anciens, avec les noms modernes. Ortelius s'était servi des ouvrages du Moyen-Age, des inscriptions et des médailles, pour rendre son dictionnaire aussi complet que possible, et il est encore aujourd'hui un livre fort utile.

III.

GÉRARD MERCATOR [2].

Gérard Mercator est un Flamand comme Ortelius, mais établi en Hollande. Ami d'Ortelius, il eut comme lui, et comme Sébastien Munster, la volonté d'affranchir la géographie de l'autorité exagérée qu'on attribuait à Ptolémée, et d'en faire une science moderne toute d'observation. Il publia un atlas (1595, in-folio) fort bien fait, dont Hondius, à la fois graveur habile et cosmographe très instruit, publia une nouvelle édition corrigée. Hondius fit aussi une réduction in-4° de l'atlas de Mercator, qu'il publia sous le titre de *Atlas minor* et qui fut réimprimé plusieurs fois.

[1] Anvers, 1578, in-4°. — La Synonymie a été réimprimée en 1595 sous le titre de *Thesaurus geographicus*.

[2] Kaufmann, mort à Duisbourg en 1594. Mercator est son nom flamand latinisé suivant l'habitude de l'époque.

C'est à Mercator que l'on doit la projection cylindrique ou à latitudes croissantes, que l'on emploie pour la construction des planisphères et des cartes marines.

Étant admis que la surface de la terre est cylindrique, il est évident que les méridiens et parallèles sont représentés par des droites se coupant à angle droit. On conçoit qu'en approchant vers les pôles, il y aura, sur la carte, entre les méridiens, un élargissement et une déformation très considérables des contrées polaires. Pour parer à cet inconvénient, Mercator imagina d'augmenter les intervalles qui séparent les parallèles, à mesure qu'on avance vers les pôles, dans un rapport précisément inverse de celui que suit sur le globe la diminution des degrés de longitude. Il en résulte que l'on conserve l'exactitude des formes, mais que les contrées polaires sont considérablement agrandies.

La grandeur du degré terrestre venait d'être déterminée (1550) avec assez de précision par Fernel, célèbre médecin, qui était aussi un grand mathématicien et qui avait publié, au début de sa carrière, un traité de la sphère. Copernic, Tycho-Brahé et Galilée, en créant l'astronomie moderne, préparaient les progrès que la cartographie devait faire aux siècles suivants.

XVIIe SIECLE

PREMIÈRE PARTIE

L'AMÉRIQUE DU NORD

LA NOUVELLE-ANGLETERRE

CANTU, *Histoire universelle*, tome XIII, p. 275.

Pendant que les Français découvraient et colonisaient la Nouvelle-France et que La Sale explorait le Mississipi, les Anglais s'établissaient sur la côte orientale de l'Amérique du Nord[1], et y fondaient plusieurs colonies qu'on appela plus tard la Nouvelle-Angleterre, et qui ont donné naissance, à la fin du XVIIIe siècle, à la puissante république des États-Unis.

La première de ces colonies fut fondée par sir Walter Raleigh, le favori de la reine Élisabeth. Il semblait ne vouloir se servir de son crédit que pour développer les voyages de découvertes qui devaient fonder la puissance maritime de l'Angleterre. En 1583, son beau-frère, Onfroi Gilbert, partit, pour l'Amérique septentrionale, aborda à Terre-Neuve, et prit possession de la rivière Saint-Jean; mais une tempête ayant englouti Gilbert à son retour en Europe, Raleigh obtint, en 1584, des lettres-patentes qui l'autorisaient à coloniser toutes les terres qu'il pourrait découvrir et qui ne seraient pas déjà possédées par une nation chrétienne. Raleigh envoya alors à la découverte deux habiles marins, Philippe Armadas et Arthur Barlowe, qui abordèrent à l'embouchure du Roanoke[2]; ils prirent possession du pays et le nommèrent la Virginie, en l'honneur de la reine Élisabeth, qui aimait à s'appeler la Vierge des îles occidentales. Dès 1585, Raleigh envoyait les premiers colons dans ces fertiles contrées, et leur gouverneur, sir Ralph Lane, découvrit la baie Chesapeake, où le centre de la colonisation fut établi.

[1] En 1562 Jean de Ribault avait fondé une colonie dans ces parages et lui avait donné le nom de Caroline en l'honneur de Charles IX. Les Espagnols détruisirent cet établissement en 1565, et depuis lors la France abandonna ces territoires, où les Anglais vinrent s'établir une vingtaine d'années après.

[2] Dans la Caroline du Nord.

Ce fut dans la Virginie que les Anglais commencèrent à déployer l'ardeur, l'habileté, la persévérance qui les a rendus célèbres dans l'art de fonder des colonies et d'appliquer leur politique intérieure; or, cette politique consiste à donner du travail à la plèbe, afin qu'elle n'envie pas les terres des riches, et, par suite, à procurer des débouchés à l'industrie nationale en créant de nouveaux consommateurs.

Le capitaine Weimouth, expédié pour explorer la Virginie, confirma les récits merveilleux que l'on avait faits de la beauté de ce pays, et deux sociétés se formèrent pour l'exploiter. Parmi les premiers émigrants qui s'établirent dans la Virginie, le capitaine John Smith de Willoughby est l'un des plus célèbres. Un caractère romanesque, qui s'était manifesté dès son enfance, lui fit courir les aventures de pays en pays, échappant à mille périls par la force, l'adresse et une fécondité inépuisable d'expédients ingénieux. Après avoir longtemps voyagé parmi les chrétiens et les Turks, il partit enfin avec une colonie, qui d'Angleterre passa en Amérique (1606), où il acquit bientôt la supériorité que l'esprit procure ordinairement. En butte à l'envie, il fut accusé de projets ambitieux, et on lui refusa les fonctions auxquelles il avait droit; il se mit alors à pousser des reconnaissances aux environs de Jamestown, ville fondée par ces colons (1608) jusqu'au moment où l'on eut de nouveau besoin de ses services.

Tombé prisonnier dans ses courses aventureuses, il était déjà attaché pour servir de but aux flèches des sauvages, quand leur chef se décida à le garder vivant pour le conduire en triomphe dans le pays environnant. En effet, ils célébrèrent par des fêtes la capture de cet homme supérieur par sa vigueur et son esprit; mais il sut bientôt leur persuader de le conserver. Il les surprend par des prodiges toujours nouveaux; la boussole qu'il leur montre, ils la croient animée, et ils sèment la

poudre à canon, dans la persuasion que c'est une graine susceptible de germer. Leur étonnement est extrême lorsqu'ils le voient, à l'aide de lettres, se faire entendre à une grande distance; cependant, comme il refuse de se mettre à leur tête pour assaillir Jamestown, ils le lient de nouveau pour le tuer. Mais les femmes étaient toujours les anges sauveurs de Smith, et Pacahontas, fille de Powhattan, le principal d'entre ces chefs, le délivre encore et le renvoie à la colonie.

Cet homme intrépide reprit alors ses recherches et ses excursions, secondé par la fidélité infatigable de Pacahontas, à qui l'Angleterre est redevable de ce qu'une de ses colonies put enfin s'asseoir sur le continent au nord du golfe du Mexique. Smith nous a transmis lui-même le récit de ses expéditions (1616), où se manifestent, malgré des vanteries évidentes, une activité indomptable qui se raidissait contre les obstacles suscités, soit par les sauvages, soit par les Européens, et un rare talent politique, grâce auquel il réussit à fonder la colonie, dont il resta longtemps le gouverneur.

Les dépenses de cet établissement étaient faites par la compagnie de Londres, qui avait obtenu des lettres patentes très étendues, avec le droit d'exploiter à son profit les mines qui seraient trouvées, sous réserve du cinquième pour la couronne ; elle pouvait y transporter des Anglais et des étrangers, jouissait de l'exemption de droits pour les marchandises expédiées d'Angleterre; et le conseil supérieur de la colonie, qui résidait à Londres, restait chargé de faire les lois et les règlements à son usage. La Virginie prospéra singulièrement par la culture du tabac; mais le gouvernement y ayant déporté quelques condamnés, elle tomba en discrédit, et l'on vit cesser les émigrations nombreuses qui s'y dirigeaient. La compagnie de Plymouth s'établit dans la partie septentrionale; mais comme les naturels furent d'abord traités avec rigueur, il devint impossi-

ble de les apprivoiser. Des personnes de toute nation et appartenant aux diverses croyances, qui se produisaient alors en Angleterre, accoururent dans cette contrée; bientôt les colons, s'affranchissant du lien qui les attachait à la compagnie, s'attribuèrent le pouvoir législatif, qui fut exercé par des représentants de chaque cité ou de chaque district.

Dans le principe (1620), on avait imposé à tous ceux qui arrivaient à la Nouvelle-Angleterre l'obligation de se rattacher à une église quelconque, s'ils voulaient exercer les droits de citoyen; dès lors les diverses communautés d'habitants, déterminées par les croyances religieuses, se formèrent de puritains, de presbytériens, de congrégationistes, d'unitaires, d'anabaptistes, et surtout d'un grand nombre de brownistes, espèce de puritains plus rigides que les autres, qu'on avait expulsés de l'Angleterre, comme enthousiastes et hostiles au gouvernement.

Une des sectes les plus remarquables était celle des Quakers. Ils étaient venus de Londres avec Guillaume Penn [1], qui, s'étant fait beaucoup de sectateurs, obtint les terres appelées de son nom, la Pensylvanie. En promettant la liberté civile et la liberté de conscience, en montrant un tel respect des droits d'autrui, qu'il n'occupa aucun terrain appartenant aux sauvages sans l'avoir payé, il donna à la colonie (1681) une constitution conforme à ses principes religieux, qui protégea le peuple contre les abus du pouvoir des magistrats, et appela les représentants de tous à la confection des lois. La ville de Philadelphie fondée par lui (1682) indique par son nom qu'une bienveillance générale et fraternelle, première loi de ces colons, devait régner constamment

[1] La secte des Quakers ou Trembleurs fut fondée en 1647 par Georges Fox, cordonnier de Leicester. Elle n'admet aucun culte extérieur; ils ne prêtent pas de serment, refusent de prendre part à la guerre, ne lèvent leur chapeau à large bord devant personne, sont doux, humains, purs et s'adonnent surtout au commerce.



entre eux. Penn gouverna en patriarche les sujets qui s'étaient donnés à lui ; comme tout le terrain lui appartenait, le loyer constituait l'impôt, et chaque village faisait sa police. Il transmit cet État à ses fils.

Quelques seigneurs anglais prirent part à ce mouvement. Lord Delaware (1632) s'était mis à la tête d'une colonie de planteurs; le Maryland fut fondé sous la direction de lord Baltimore par des catholiques qui accueillaient ceux de leurs coreligionnaires que les persécutions obligeaient à s'expatrier. Lord Clarendon (1663) se fit céder la Caroline par Charles II, et en 1671 la ville de Charleston fut fondée.

Ainsi toutes sortes de statuts, de cultes, de nations, se mêlaient dans l'Amérique septentrionale. Peu à peu les établissements anglais s'étendirent le long de la côte, depuis la baie Passamaquoddy[1] jusqu'à la Floride, en remontant les fleuves jusqu'aux monts Alleghanys. Les Hollandais avaient établi dans les pays découverts par Hudson (1609) la Nouvelle-Belgique; mais ils furent obligés, en 1667, à la paix de Bréda, de céder à l'Angleterre ce pays, qui forme aujourd'hui les deux États de New-York et de New-Jersey. Ces nouvelles colonies, fort différentes de celles des Espagnols, n'étaient plus fondées sur l'asservissement des naturels[2] ou l'exploitation des mines, mais vouées à l'agriculture; plus lentes à s'accroître, moins séduisantes pour l'imagination, elles offraient des résultats certains et grandioses.

Dès lors commencèrent entre les colons de la Nouvelle-Angleterre et ceux de la Nouvelle-France ces longues guerres, qui donnèrent aux Anglais la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie, à la paix d'Utrecht (1713), et la Nouvelle-France tout entière à la paix de Paris (1763).

[1] Entre le Maine et le Nouveau-Brunswick.

[2] Il est vrai que ces naturels, Iroquois, Hurons, etc., étaient guerriers, énergiques et en état de se défendre.



LE MISSISSIPI

Le Père de Charlevoix, *Histoire générale de la Nouvelle-France*.

La Nouvelle-France, à l'époque de la découverte du Mississipi, avait pour intendant M. Talon, l'un des administrateurs les plus intelligents qui figurent dans son histoire coloniale. Au territoire découvert par Champlain étaient venues s'ajouter de vastes contrées visitées par les missionnaires : les Pères jésuites, Raimbault et Jogues (1641), qui avaient remonté l'Ottawa et découvert le lac Huron, — le P. Mesnard (1660), qui avait trouvé le lac Supérieur et fondé la mission de Fond-du-lac, à 1600 kilomètres de Québec, — le P. Marquette et plusieurs autres. Toutes ces nouvelles régions, désignées sous le nom général de Pays-d'en-haut, furent annexées à la Nouvelle-France, et M. Talon résolut d'augmenter encore le domaine de la couronne de France sur le vaste continent de l'Amérique septentrionale. Il chargea le P. Marquette d'aller à la découverte du Mississipi.

On savait, en général, par le rapport des sauvages, qu'il y avait à l'occident de la Nouvelle-France, un grand fleuve nommé Mechassipi par les uns, et Micissipi par les autres, lequel ne coulait ni au nord, ni à l'est ; ainsi on ne doutait point que par son moyen on ne pût avoir communication, ou avec le golfe du Mexique, s'il avait son cours au sud, ou avec la mer du sud [1], s'il allait se décharger à l'ouest ; et l'on espérait tirer un grand avantage de l'une ou de l'autre navigation.

L'Intendant chargea de cette découverte le P. Marquette, qui avait déjà parcouru presque toutes les contrées du Canada, et qui était fort respecté des sau-

[1] Le Grand océan.

vages, et il lui associa un bourgeois de Québec, nommé Jolyet, homme d'esprit et d'expérience (1672-1673). Ils partirent ensemble de la baie du lac Michigan [1], s'embarquèrent sur la rivière des Renards [2], qui s'y décharge, et la remontèrent jusqu'assez près de sa source malgré les rapides qui en rendent la navigation infiniment pénible. Ils la quittèrent ensuite, marchèrent quelque temps, puis se rembarquèrent sur le Wisconsin, et naviguant toujours à l'ouest, ils se trouvèrent sur le Mississipi par la hauteur d'environ 43 degrés de latitude nord. Ce fut le 17 juin de l'année 1673, qu'ils entrèrent dans ce fameux fleuve, dont la largeur, et plus encore la profondeur [3], leur parut répondre à l'idée que leur en avaient donné les sauvages.

Ils se laissèrent conduire à son courant, qui n'est pas encore bien rapide en cet endroit, et ils n'eurent pas fait beaucoup de chemin, qu'ils eurent connaissance des Illinois. Ils rencontrèrent trois bourgades de cette nation trois lieues au-dessous de l'endroit où le Missouri, que le P. Marquette appelle Petikanoni dans sa Relation, joint ses eaux à celles du Mississipi. Ces sauvages furent d'autant plus charmés de voir des Français chez eux, qu'ils souhaitaient depuis longtemps leur alliance, par la raison que les Iroquois commençaient à faire des excursions dans leur pays, et qu'ils craignaient une guerre qu'ils n'étaient pas en état de soutenir seuls. Ils firent donc au Père Marquette et au sieur Jolyet tout le bon accueil possible, et les engagèrent à leur promettre leurs bons offices auprès du gouverneur général [4].

Les deux voyageurs, après s'être reposés quelque temps chez les Illinois, poursuivirent leur route, et

[1] Green Bay.
[2] Ou des Outagamis, noms de ces sauvages. — Cette rivière s'appelle encore aujourd'hui Fox River.
[3] De 15 à 20 mètres sur 900 et 1000 mètres de large.
[4] M. de Frontenac.

descendirent le fleuve jusqu'aux Arkansas, vers le 33e degré de latitude. Alors, comme les vivres et les munitions commencèrent à leur manquer, considérant d'ailleurs qu'avec trois ou quatre hommes, il n'était pas prudent de s'engager trop avant dans un pays dont ils ne connaissaient pas les habitants, et qu'ils ne pouvaient plus douter que le Mississipi ne se déchargeât dans le golfe du Mexique, ils reprirent la route du Canada, remontèrent le fleuve jusqu'à la rivière des Illinois, où ils entrèrent. Arrivés à Chicagou[1], sur le lac Michigan, ils se séparèrent. Le P. Marquette resta chez les Miamis[2], et Jolyet alla à Québec pour rendre compte de son voyage à M. Talon, qu'il trouva parti pour la France...

Le départ de M. Talon et la mort du P. Marquette avaient fait perdre de vue le Mississipi, et on ne prenait aucune mesure pour en achever la découverte. Enfin Robert Cavelier, sieur de la Sale, qui était passé depuis quelques années en Amérique, et qui n'y était allé que pour tenter quelque entreprise capable de l'enrichir et de lui faire honneur, comprit que rien n'était plus propre pour le faire parvenir à son but, que d'entrer dans les vues de M. Talon sur la découverte de ce grand fleuve et du pays qu'il arrose.

Il était né à Rouen d'une famille aisée; mais ayant passé quelques années parmi les jésuites, il n'avait pas eu de part à l'héritage de ses pères. Il avait l'esprit cultivé, il voulait se distinguer, et il se sentait assez de génie et de courage pour y réussir. En effet, il ne manqua ni de résolution pour entreprendre, ni de constance pour suivre une affaire, ni de fermeté pour se raidir contre les obstacles, ni de ressource pour réparer ses pertes; mais il ne sut pas se faire aimer, ni ménager ceux dont il avait besoin, et dès qu'il eut de l'au-

[1] Chicago est aujourd'hui une ville de 500,000 habitants.
[2] Il mourut en 1675.

torité, il l'exerça avec dureté et avec hauteur. Avec de tels défauts, il ne pouvait pas être heureux : aussi ne le fut-il pas.

Le premier projet qu'il forma et qui l'engagea à passer les mers fut de chercher un passage au Japon et à la Chine, par le nord ou par l'ouest du Canada : et quoique dépourvu généralement de tout ce qui était nécessaire pour une pareille entreprise, et qu'il se trouvât même, les premières années, fort à l'étroit dans un pays où il n'avait rien apporté, et où il n'y avait nulle ressource contre l'indigence, il ne se rebuta point; il se fit des amis et des protecteurs, et il s'occupa avec une application incroyable à acquérir les connaissances et à se ménager les autres secours dont il pouvait avoir besoin pour son entreprise.

Il était dans cette occupation, lorsque Jolyet arriva à Montréal avec la nouvelle de sa découverte. Non seulement il ne douta point, quand il eut entretenu le voyageur, que le Mississipi ne se déchargeât dans le golfe du Mexique, mais il se flatta encore qu'en remontant ce fleuve au nord, il pourrait découvrir ce qui faisait l'objet de ses recherches, et qu'en tout cas la seule découverte de son embouchure le conduirait à quelque chose qui établirait sa fortune et sa réputation. Il avait réussi à gagner les bonnes grâces du comte de Frontenac; il s'ouvrit à lui de son dessein, et ce gouverneur lui promit de l'aider de tout son pouvoir.

La première chose à laquelle il fallait songer, c'était à se mettre en fonds pour les frais de cette expédition, à se faire revêtir d'un caractère qui l'autorisât, et à obtenir des forces capables de tenir les sauvages en respect. La Sale avait fait à loisir toutes ces réflexions, et son plan était tout dressé dans sa tête. Il savait combien le fort de Catarocouy [1] tenait au cœur du comte

[1] Le fort de Catarocouy ou fort Frontenac, à l'entrée du lac Ontario. La ville de Kingston est bâtie sur son emplacement.



de Frontenac[1]; il lui proposa d'en augmenter les fortifications, d'y mettre une garnison capable de le défendre contre les entreprises que pourraient faire les Iroquois, s'ils recommençaient la guerre, d'y établir des habitants, afin d'en pouvoir tirer dans le besoin des hommes et des provisions, et d'y construire des barques pour naviguer sur le lac Ontario.

Rien n'était mieux pensé, n'y regardât-on que l'utilité de la colonie, et le gouverneur fut d'avis que la Sale passât en France pour communiquer son dessein au ministre. Il s'embarqua donc sur le premier bâtiment qui partit de Québec. En arrivant à la Cour, il rendit au marquis de Seignelay[2] la lettre du comte de Frontenac, dont il était porteur; il eut ensuite plusieurs entretiens particuliers avec lui, et le ministre, qui goûta son esprit, lui fit obtenir du roi tout ce qu'il pouvait souhaiter. Sa Majesté lui fit expédier des lettres de noblesse, lui accorda la seigneurie de Catarocouy et le gouvernement du fort, à condition qu'il le bâtirait de pierres, et le revêtit de tous les pouvoirs nécessaires pour faire librement le commerce et pour continuer les découvertes commencées.

Le prince de Conty, auprès duquel il avait trouvé de l'accès, l'avait fort appuyé auprès du roi, et avait beaucoup contribué à lui faire obtenir toutes les grâces dont je viens de parler. Pour toute reconnaissance il exigea de lui qu'il acceptât un officier, que ce prince honorait de sa bienveillance et de son estime. Il se nommait le chevalier de Tonti, et il avait déjà dans la Nouvelle-France un frère, qui y est mort capitaine. La Sale regarda cette demande du prince comme une nouvelle faveur, et en effet Tonti a toujours été très attaché à ses intérêts et lui a rendu de très grands services. Il

[1] C'était en effet une position militaire très importante.

[2] Le P. Charlevoix se trompe quand il dit que Colbert était mort; Seignelay avait été nommé ministre de la marine en 1676 du vivant de son père, qui ne mourut qu'en 1683.



avait servi en Sicile, où il avait eu une main emportée par un éclat de grenade, et il s'en était fait mettre une de fer, dont il se servait très bien.

Le 14 juillet 1678, la Sale et Tonti s'embarquèrent à la Rochelle avec 30 hommes, parmi lesquels il y avait des pilotes et des ouvriers, et ils arrivèrent à Québec le 15 septembre. Ils y séjournèrent fort peu, parce qu'ils voulaient profiter de la belle saison pour se rendre à Catarocouy, où ils menèrent avec eux le P. Hennepin, récollet flamand, qui les accompagna depuis dans la plupart de leurs voyages. Le premier soin de M. de la Sale, en arrivant à Catarocouy, fut de faire travailler au fort, qui n'était que de pieux ; il fit en même temps construire une barque, et ces travaux furent achevés avec une promptitude, qui donna une grande idée de l'activité du nouveau gouverneur.

Il conduisit ensuite lui-même sa barque jusqu'à Niagara, où il traça un nouveau fort[1] ; il en chargea le chevalier de Tonti, à qui il laissa 30 hommes, donna ses ordres pour la construction d'une seconde barque à l'entrée du lac Érié, au-dessous de la chute du Niagara, parcourut à pied tout le canton de Tsonnonthouan[2], fit le reste de l'hiver quantité d'autres courses, qui n'avaient point d'autre objet que le commerce des pelleteries, revint par terre à Catarocouy, et renvoya une seconde fois sa barque à Niagara, chargée de provisions et de marchandises. Elle fit ensuite plusieurs voyages assez heureusement ; mais le pilote l'ayant un jour trop approchée de terre, elle se brisa.

Ce contre-temps ne déconcerta pas M. de la Sale ; il répara bientôt cette perte, s'occupa tout le printemps et tout l'été de l'année 1679 à remplir son magasin de Niagara et à visiter les différentes nations sauvages

[1] Le fort Niagara était au nord de la chute.

[2] Un des cinq cantons du pays des Iroquois, baigné par le lac Ontario.

avec qui il voulait faire le commerce, ou dont il espérait tirer des lumières pour ses découvertes. Le chevalier de Tonti faisait la même chose de son côté. Enfin, vers la mi-août, la barque, qui avait été construite à l'entrée du lac Érié, étant en état de faire voile, la Sale s'y embarqua avec 40 hommes, parmi lesquels il y avait trois récollets, et prit la route de Michillimakinac [1]. Il essuya, dans cette traversée, une rude tempête, qui dégoûta une bonne partie de ses gens ; plusieurs même désertèrent ; mais le chevalier de Tonti, qui avait pris un autre chemin, les ayant rencontrés, fut assez heureux pour les engager presque tous à le suivre.

De Michillimakinac *le Griffon*, c'était le nom de la barque, passa à la Baie, d'où M. de la Sale la renvoya, chargée de pelleteries, à Niagara. Pour lui, il se rendit en canot à la rivière Saint-Joseph [2], où il y avait dès lors une bourgade de Miamis, que le P. Allouez cultivait avec assez de succès, et où le chevalier de Tonti l'alla rejoindre. Ils n'y restèrent pas longtemps. Tonti descendit aux Illinois, et la Sale retourna à Catarocouy, où il apprit en arrivant qu'on ne doutait presque plus de la perte du *Griffon*. En effet, on n'en a point eu de nouvelles bien certaines depuis son départ de la Baie.

Quelques-uns ont rapporté que les sauvages n'eurent pas plus tôt aperçu ce grand bâtiment voguer sur leurs lacs, qu'ils se crurent perdus s'ils ne venaient à bout de dégoûter les Français de cette manière de naviguer ; que les Iroquois en particulier songeant dès lors à rompre avec nous, profitèrent de cette occasion pour jeter de la défiance contre nous parmi les nations algonquines ; qu'ils réussirent surtout à l'égard des Outaouais, et qu'une troupe de ces derniers, ayant vu *le Griffon* à l'ancre dans une anse, y était accourue sous

[1] A l'entrée du lac Michigan.
[2] Elle se jette à l'extrémité sud du lac Michigan.

prétexte de voir une chose aussi nouvelle pour eux ; que, comme on ne se défiait pas d'eux, on les laissa entrer dans la barque, où il n'y avait que cinq hommes, qui furent égorgés par ces barbares ; que les assassins enlevèrent toute la charge du bâtiment et y mirent ensuite le feu.

Ce malheur fut suivi d'un autre, auquel M. de la Sale ne fut pas moins sensible. La nation sur laquelle il avait le plus compté pour le succès de son entreprise, était celle des Illinois, alors très nombreuse, et qui occupait plusieurs postes dont on pouvait faire des entrepôts entre le Canada et le Mississipi. C'était pour s'assurer de ces sauvages que le chevalier de Tonti s'était avancé de ce côté-là, et il avait réussi sans peine à les mettre dans ses intérêts; mais, comme il était très peu accompagné, il ne put empêcher ses nouveaux alliés de recevoir presque sous ses yeux un rude échec de la part des Iroquois, qui, n'ayant pu venir à bout de les brouiller avec les Français, voulaient, avant que de nous déclarer la guerre, les mettre hors d'état de nous secourir ; ils les surprirent et en tuèrent un très grand nombre.

La Sale se voyait alors dans une situation bien fâcheuse ; il avait tout à craindre de la part des Iroquois, qu'il devait s'attendre à trouver partout sur son chemin ; les Outaouais étaient suspects, et il ne pouvait se fier à ceux mêmes d'entre les Français qui étaient sous ses ordres et dont quelques-uns attentèrent, dit-on, plusieurs fois à sa vie. Ils firent plus, s'il est permis d'ajouter foi à ce qui s'en publia dans le temps ; ils sollicitèrent plusieurs fois ses propres alliés à se soulever contre lui, et, pour les y engager, ils n'eurent pas honte de leur dire qu'il s'entendait avec les Iroquois pour les faire tous périr.

Il arriva sur ces entrefaites chez les Illinois et s'aperçut bientôt qu'ils étaient un peu changés à son égard ; il se crut même au moment d'avoir sur les bras toute



cette nation, et de ne pouvoir compter sur aucun des siens. Il ne fit néanmoins paraître aucune crainte ; au contraire, jamais il ne montra plus de fermeté et de résolution. Par là il se fit estimer, mais il voulut un peu trop se faire craindre ; ce fut toujours son grand défaut et la principale source de ses malheurs.

Sur la fin de cette année, il perdit encore une partie de ses gens, et de ceux mêmes en qui il se confiait le plus. Ces traîtres avaient comploté de l'empoisonner et de faire le même traitement à tous ceux qu'ils connaissaient lui être plus sincèrement affectionnés. Ils furent découverts et n'eurent plus d'autre parti à prendre que de se sauver, comme ils firent. M. de la Sale les remplaça par une troupe de jeunes Illinois, qu'il trouva de bonne volonté, et songea tout de bon à commencer ses découvertes. Il détacha d'abord un nommé Dacan avec le Père Hennepin pour remonter le Mississipi au-dessus de la rivière des Illinois, et s'il était possible jusqu'à sa source.

Ces deux voyageurs partirent du fort de Crèvecœur [1], le 28 février 1680, et étant entrés dans le Mississipi, le remontèrent jusque vers le 46e degré de latitude ; là, ils furent arrêtés par une chute d'eau assez haute qui tient toute la largeur du fleuve, et à laquelle le P. Hennepin donna le nom de Sault de Saint-Antoine de Padoue. Ils tombèrent alors, je ne sais par quel accident, entre les mains des Sioux, qui les retinrent assez longtemps prisonniers, mais qui ne les maltraitèrent point. Ils furent enfin délivrés par des Français venus du Canada.... [2].

De nouveaux embarras, survenus à M. de la Sale, après le départ de Dacan et du P. Hennepin, le retinrent

[1] Près de la rivière des Illinois, au sud-ouest de Chicagou.

[2] Les sources du Mississipi n'ont été découvertes qu'en 1805 par un officier américain, Pike. Le fleuve sort de plusieurs petits lacs, par 47e de latitude. — Après leur délivrance, Dacan et le P. Hennepin revinrent à Michillimakinac, et de là à Québec.

dans son fort de Crèvecœur jusqu'au mois de novembre, et l'obligèrent ensuite de retourner à Catarocouy. Chemin faisant il aperçut sur la rivière des Illinois, qu'il remontait, un emplacement avantageux pour la construction d'un nouveau fort; il en traça le plan, appela M. de Tonti, qu'il chargea de le bâtir, et continua sa route. Tonti avait à peine commencé l'ouvrage, qu'il reçut avis que les Français qu'il avait laissés dans le fort de Crèvecœur s'étaient soulevés. Il y courut et n'y trouva plus que sept ou huit hommes, le reste s'était sauvé avec tout ce qu'ils avaient pu emporter.

Peu de temps après, les Iroquois parurent au nombre de 600 guerriers à la vue des habitations illinoises, et cette irruption ayant augmenté la défiance des Illinois contre les Français, le chevalier de Tonti se trouva dans un étrange embarras. Le parti qu'il prit fut de se faire médiateur entre les deux nations sauvages, et il employa avec succès dans cette négociation les PP. Gabriel de la Ribourde et Zénobe Mambré, récollets, qui étaient demeurés avec lui à Crèvecœur. Mais la paix ne fut pas de durée, et les Iroquois, devenus plus fiers par la crainte qu'on paraissait avoir d'eux, recommencèrent bientôt leurs hostilités....

Jusque-là les Iroquois ne s'étaient point encore ouvertement déclarés contre les Français; ils entreprirent enfin de les chasser de la rivière des Illinois, et le chevalier de Tonti, ayant eu avis qu'une armée de ces barbares venait pour l'investir dans son fort de Crèvecœur, ne crut pas devoir les y attendre et se retira.... Il en sortit le 11 septembre 1680, avec cinq Français, qui formaient toute la garnison, et les deux Pères récollets que j'ai nommés. Après qu'il eut fait cinq lieues en remontant la rivière des Illinois, il s'arrêta pour faire sécher des pelleteries, et le P. Gabriel s'étant un peu écarté dans le bois, en récitant son office, fut rencontré par des Kicapoux, qui le tuèrent pour avoir sa dépouille. C'était un saint religieux, fort estimé

dans la Nouvelle-France pour sa vertu et sa modération, et qui avait plus consulté son courage que ses forces avant de s'engager dans une expédition, de laquelle son âge de soixante-et-onze ans ne devait pas lui répondre qu'il verrait la fin. Cet événement retarda de quelques jours la marche du chevalier de Tonti, qui alla passer l'hiver dans la baie du lac Michigan.

M. de la Sale n'avait pu être informé de cette retraite, et il fut bien surpris lorsque, au commencement du printemps de l'année suivante (1681), étant allé au fort de Crèvecœur, il n'y trouva personne. Il y mit une nouvelle garnison, envoya des ouvriers pour travailler au second fort qu'il avait tracé l'année précédente et qui fut nommé le fort de Saint-Louis, et se rendit à Michillimakinac, où le chevalier de Tonti était arrivé un peu auparavant avec sa troupe ; ils en repartirent tous ensemble vers la fin d'août pour aller à Catarocouy, et trois mois s'étant passés à courir de côté et d'autre, pour faire de nouvelles levées de Français et amasser des provisions, la Sale prit la route des Illinois avec tout son monde et trouva ses deux forts dans l'état où il les avait laissés.

Il descendit la rivière des Illinois, et le 2 février 1682, il se trouva sur le Mississipi. Le 4 mars, il prit avec toutes les cérémonies ordinaires possession du pays des Arkansas, et, le 9 avril, il reconnut l'embouchure du fleuve[1], où il fit une nouvelle prise de possession dans les règles.

La Salle donna le nom de Saint-Louis au Mississipi, et appela Louisiane l'immense pays qu'il venait de découvrir et de donner à la France. Un des affluents du Mississipi, l'Ohio, qu'on appelait alors la Belle-Rivière, établissait une communication facile entre le Canada et la Louisiane. L'A-

[1] Ferdinand de Soto avait découvert (1539-1542) l'embouchure du Mississipi, qu'il appelait le Chicagua; il l'avait remonté jusqu'à l'Arkansas.



mérique du Nord presque tout entière était alors une possession française. « En parlant du Canada et de la Louisiane, dit Chateaubriand, en regardant sur les vieilles cartes l'étendue des anciennes colonies françaises en Amérique, je me demandais comment le gouvernement de mon pays avait pu laisser périr ces colonies, qui seraient aujourd'hui pour nous une source inépuisable de prospérité. »

C'est qu'en effet la région soumise alors à Louis XIV formait un grand triangle, dont la base était, au nord, de la baie d'Hudson à Terre-Neuve, et le sommet, au sud, à l'embouchure du Mississipi. Chaque côté du triangle avait au moins 3500 kilomètres, et la superficie était onze fois plus grande que celle de la France. Ces territoires étaient divisés en quatre grandes parties : la baie d'Hudson et le Labrador, au nord ; à l'est, dans le bassin du Saint-Laurent, le Canada avec l'Acadie et Terre-Neuve ; à l'ouest, autour des grands lacs, les Pays-d'en-haut ; au sud, dans le bassin du Mississipi, la Louisiane.

C'est aujourd'hui le territoire de la compagnie de la baie d'Hudson, la Nouvelle-Bretagne et la moitié des États-Unis[1]. On y compte plus de 30 millions d'habitants, dont un million et demi de race française. Ce sont les plus riches pays du monde en bois de construction, en coton, en blé, en fer ; la surface du terrain houiller est immense : 400,000 kilomètres ; nulle part sur le globe, il n'existe un pareil magasin de combustible minéral. Toutes ces contrées sont traversées par de belles voies navigables : le Mississipi a 4800 kilomètres ; le Missouri, 3600 ; l'Ohio, 2000 ; le Saint-Laurent, 1200, et sa profondeur permet aux plus gros bâtiments de remonter jusqu'à Québec, à 600 kilomètres de son embouchure.

De si précieuses colonies ne furent jamais appréciées à leur valeur par nos gouvernants. Louis XIV, à la paix d'Utrecht (1713), céda à l'Angleterre la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie ; Louis XV, à la paix de Paris (1763), céda toute la Nouvelle-France ; et le Premier Consul (1803) vendit la Louisiane aux États-Unis, 80 millions de francs.

---

[1] Les douze États dits de l'Ouest et quelques-uns du Sud.



XVIIe SIÈCLE

DEUXIÈME PARTIE

L'AFRIQUE

THÉVENOT.

Jean de Thévenot fit deux grands voyages : le premier de 1655 à 1662; le second, de 1664 à 1667. Les pays qu'il visita sont : le Levant, l'Égypte, Tunis, l'Italie, puis, dans son second voyage, la Mésopotamie, l'Inde, la Perse. et l'Arménie; en revenant en Europe, il mourut dans la Mingrélie. Thévenot était fort savant en mathématiques et en botanique; il savait, outre plusieurs langues européennes, l'arabe, le turc et le persan. La relation de ses voyages eut un succès mérité. Ajoutons que c'est Thévenot qui probablement apporta le café en Europe.

I.

DES FRANCS QUI DEMEURENT EN ÉGYPTE ET DES AVANIES QU'ON LEUR FAIT.

Il y a plusieurs lieux où les Franes demeurent en Égypte, savoir : le Caire, Rosette et Alexandrie; mais c'est au Caire que demeurent les consuls, à cause de la résidence du pacha en cette ville. Ils ont leurs vice-consuls à Rosette et à Alexandrie, et quelquefois aussi à Damiette. Il y a au Caire un consul français, un vénitien, un anglais et un flamand; toutes les autres nations qui veulent trafiquer en ce pays-là, aussi bien qu'en toute l'étendue de l'empire turc, vont sous la bannière de France, comme les Messinois, les Génois, etc., et le consul de France les protège. Les consuls qui sont en Égypte ont tous les ans, des deniers du grand seigneur, une paye de six mille maidins, qui font deux cents piastres ; celui de Venise n'a que deux mille maidins, encore est-il obligé de faire son présent à chaque nouveau pacha, d'environ deux milles piastres,

au lieu que les autres en sont quittes pour environ mille ; car c'est la coutume que quand il y a un pacha nouveau, ou qu'un consul nouveau entre en charge, il envoie au pacha un présent de tant de vestes, et tant encore à quelques autres officiers, cela étant taxé, de sorte que ces présents montent à plus de mille écus, sans mille autres choses qu'il faut donner presque tous les jours au sous-pacha et à plusieurs autres coquins. Après avoir envoyé le présent, le consul fait demander audience au pacha, qui lui ayant donné jour, il le va voir, et le pacha le fait asseoir vis-à-vis de lui dans un fauteuil, ou bien il le fait asseoir près de lui sur son divan, et quand le consul prend congé, le pacha lui fait mettre sur le dos une veste de brocart, et une au premier truchement, auquel il donne encore une petite paye, et augmente celle des janissaires du consul. Autrefois les consuls étaient considérés comme les beys, mais à présent ils sont bien ravalés, et on en fait si peu d'état principalement en Égypte, qu'un pacha ne craint point de leur faire des avanies quand il lui plaît; et pendant que j'étais en Égypte, j'ai vu manger par les Turcs et les Juifs à la nation de France plus de quatre vingts ou cent mille piastres en un an, parce qu'en Égypte les Juifs sont fort puissants, et ils gouvernent toutes les affaires d'Égypte; ce sont eux qui ont la douane, et qui sont les serafs ou banquiers. Outre cela ils tiennent de certains offices près du pacha, qui leur font avoir son oreille, et ils lui donnent tous les jours de nouvelles inventions pour faire des avanies : trois de ses principaux officiers, savoir : le schelebi du pacha, qui est un office inventé depuis peu d'années, le seraf-pachi, et le seraf du pacha y méditent continuellement, et ne songent qu'à trouver le moyen de persécuter les pauvres Francs. Un Turc me disait un jour que les Juifs servent aux Turcs de chiens de chasse, pour attraper l'argent des Francs, car les Turcs ne sont pas assez malicieux ni assez

fins pour le tirer des Francs; puis quand les Juifs ont fait bonne chasse, les Turcs leur ôtent tout. J'ai vu emprisonner plusieurs fois les consuls, et toujours très injustement; un vaisseau anglais venant en Égypte, fut rencontré et poursuivi de six vaisseaux turcs qui venaient de Candie : il tira en fuyant plusieurs coups de canon, dont il tua trois janissaires; dès que lesdits vaisseaux furent arrivés en Égypte, et qu'on sut cela, le consul anglais fut emprisonné, et n'en sortit qu'au bout de quelques jours; mais cela n'est rien au prix de ce qui arriva quelque temps après. Les Turcs ayant chargé des marchandises à Alexandrie sur deux vaisseaux français, dont l'un était au capitaine Durbequi, et l'autre au capitaine Crivilliers, et sur un vaisseau anglais, le capitaine Durbequi, au lieu d'aller à Constantinople comme il devait, s'en alla à Ligourne, avec dessein de profiter des marchandises qu'il avait sur son vaisseau; le capitaine Crivilliers et l'Anglais suivirent bientôt après son exemple; après cela les vaisseaux n'osaient plus venir de Chrétienté en Égypte, craignant qu'on ne se vengeât sur eux de cette perte; cependant les Juifs, ayant eu avis de Ligourne que ces capitaines y étaient arrivés, en donnèrent aussitôt avis au pacha qui, dissimulant pour lors, envoya aux consuls par un aga un commandement, portant que les vaisseaux n'eussent rien à craindre, et qu'ils vinssent en toute sûreté comme auparavant, exhortant les consuls d'en donner avis en Chrétienté; chaque consul fit présent à l'aga d'une veste valant environ cinquante piastres, car c'est une règle générale que les agas ne vont jamais vers quelque personne que ce soit, consul ou particulier, Chrétien ou Turc, qu'il ne soit obligé de leur faire un présent, selon la qualité de l'affaire, soit bonne ou mauvaise. Peu de jours après, comme ils crurent que les consuls avaient écrit en Chrétienté, selon ce commandement, sur lequel les

consuls se fiaient en effet, un beau matin il vint chez chacun d'eux un aga avec des tchiaoux et autres coquins semblables, qui, les tirant de leur maison par force comme des voleurs, et les mettant sur de méchants chevaux, sans leur donner le temps de s'accommoder, l'un étant encore en pantoufles, l'autre en bonnet de nuit, les menèrent au château en prison avec toutes les rigueurs imaginables, et même ils coururent risque d'être assommés par les rues, car ces pendards faisaient courir le bruit que les Francs avaient volé l'argent du grand seigneur, ce qui irritait fort le peuple. Les consuls flamands et vénitiens furent menés de même façon, quoiqu'ils ne fussent point engagés dans cette affaire; aussi ces deux derniers à peine furent-ils au château qu'on les renvoya à leur maison, mais il ne laissa pas de leur en coûter cent piastres à chacun pour les agas et tchiaoux, en récompense de la peine qu'ils avaient prise. Les deux autres consuls furent plusieurs jours en prison, ayant eu même les premiers jours les fers aux pieds, et enfin ils n'en sortirent que par de grosses sommes d'argent, que les nations payèrent, pour ravoir leurs consuls, et avec promesse qu'ils firent au pacha de payer dans quelques mois la valeur des chargements desdits vaisseaux; et tous les marchands s'obligèrent par écrit pour cela. Si les capitulations faites par M. de Brèves s'observaient, ils n'useraient point de ces violences, non plus que de celles que j'ai vu faire par le sous-pacha, lequel envoya au soir ses gens dans la contrée de France; quelques marchands, qui se promenaient alors dans la place qui est au bout de la contrée les ayant aperçus, se retirèrent chez eux, mais ces coquins, les poursuivant jusqu'au haut de leur maison, les en arrachèrent et les menèrent aussitôt, toujours en courant très vite, en une infâme prison, sous prétexte qu'ils les avaient trouvés dehors à heures indues; car il est défendu d'aller de nuit par les rues; mais les Français en sont

exceptés par les capitulations, qui portent que le sous-pacha ne doit point venir en leur contrée; ils les menèrent toujours en courant, de peur qu'on ne les leur ôtât, et pour les faire aller plus vite, un chacun d'eux était mené par deux cowas, l'un tenant un bras et l'autre l'autre. Ces cowas sont des recors ou archers maures, fort grands et robustes, qui ont pour tout habillement une chemise bleue cousue par en bas comme celle des femmes; ils portent des bâtons aussi longs qu'eux, et gros comme le bras, et quand ils mènent quelqu'un prisonnier, ils lui déchargent de temps en temps quelques coups de leurs bâtons, qu'ils tiennent à deux mains par un bout, pour mieux frapper. Ainsi ces messieurs étaient traînés chacun par deux de ces grands diables, qui en allant leur vidèrent leurs poches, et leur prirent même les anneaux qu'ils avaient aux doigts; mais le pis fut qu'il y avait derrière eux d'autres cowas, qui leur mesurèrent tellement les côtes avec leurs bâtons, qu'ils furent obligés d'en garder le lit durant quelques jours. Cependant les autres marchands ayant jugé que si on les laissait jusqu'au lendemain, il en coûterait davantage, s'en allèrent à l'heure même, quoiqu'il fût onze heures du soir, avec M. de Bègue, qui était pour lors en possession du consulat, trouver le sous-pacha, auquel ils donnèrent une bourse, moyennant laquelle il lâcha les prisonniers, qui revinrent avec les autres. Deux jours après, le pacha fit mine de vouloir emprisonner lesdits marchands, sous prétexte que les gens du sous-pacha les avaient trouvés avec des femmes, quoique cela fût faux, et qu'ils n'en eussent pu même tirer aucun témoignage de quelques Barberins que les gens du sous-pacha avaient, à la même heure, trouvés dans la contrée des Francs, et emprisonnés exprès en même temps que lesdits marchands, et il coûta encore trois bourses pour accommoder cette affaire. M. Honoré de Bermond, dans la maison duquel est depuis plusieurs

années le consulat d'Égypte, avait fait dessein de remédier à tous ces désordres, et comme il est homme de cœur, et fort aimé en ce pays-là, il avait résolu de porter sa charge au plus haut point où elle ait jamais été, et pour cela il avait envoyé son premier truchement à Constantinople, avec ordre de tirer du grand seigneur plusieurs commandements, et entre autres un jour pour faire pendre au Caire devant sa porte deux ou trois des principaux Juifs, afin d'ôter aux autres l'envie de ne faire plus aucun mal aux Français, et un autre qui n'était pas moins important, savoir : que les Juifs n'eussent plus rien à demander aux Français de l'argent qu'ils leur avaient prêté, parce qu'ils avaient reçu en intérêt deux fois plus que le principal (car ils prennent par intérêt tous les mois un pour cent, ajoutant chaque mois l'intérêt au principal, ce qui fait un gain incroyable à tous ceux qui n'en auront pas fait la supputation, car tous les vingt-six mois environ la dette double). Il n'avait point épargné l'argent pour ces choses, et il les aurait facilement obtenues, si M. de Bègue ne fût point venu en ce temps-là, car sa venue rompit tous ces desseins, mit la nation en désordre, et coûta à ladite nation plus de soixante mille piastres, car il fit au pacha des promesses de grosses sommes pour se faire recevoir consul et faire embarquer M. de Bermond, qui fut obligé de céder à cette violence pour quelque temps. Ce qu'il voulait faire avec ces commandements, qu'il avait envoyé querir à Constantinople, était bien quelque chose pour empêcher qu'on ne fît tant d'avanies, mais pour le reste il serait besoin de faire renouveler à la Porte les capitulations que fit M. de Brèves[1] avec sultan Amat pour lors grand seigneur : il est vrai que cela coûterait une bonne somme d'argent, car les Turcs ne

[1] Grand politique du temps de Henri IV ; ambassadeur à Constantinople, ou, comme on disait alors, près la Sublime Porte.

font rien pour rien, mais aussi après cela on ne serait plus sujet aux indignités qu'ils font à ceux qui vont en ces pays-là un peu éloignés de Constantinople, comme au Caire. Quand un Franc passe dans les rues, un coquin de Maure lui crache au nez, un autre lui décharge un coup de bâton, et cependant il ne faut pas seulement les regarder en face, de crainte qu'ils ne vous fassent sur-le-champ une avanie, car souventes fois quand ils ont battu un chrétien, ou même donné quelque coup de couteau, quoique le chrétien ne se fût pas revanché, ils sont allés se plaindre au cady, disant que ce chrétien les avait battus, et c'est un crime pour lequel un chrétien mérite d'avoir le poing coupé, de lever la main sur un Turc; mais on accommode vitement avec de l'argent, et plus on diffère, plus il en coûte ; et il s'est vu tel Turc, après avoir tué un chrétien qui ne lui faisait point de mal, s'aller plaindre au cady, disant que ce chrétien mort l'avait battu, ou avait médit de la loi de Mahomet, qui est un crime pour lequel un chrétien mérite d'être brûlé s'il ne se fait Turc ; et quoique le cady voie bien ordinairement que ce sont des faussetés, il condamne toujours les chrétiens, afin de manger quelque argent, et s'il n'y a rien à prendre sur celui à qui cette disgrâce arrive, on s'en prend à la nation, à qui l'on fait payer l'avanie par force. J'ai vu encore une femme passer proche d'un Français, et l'ayant poussé exprès, se plaindre qu'il lui avait donné un coup de poing dans le sein, et qu'elle était grosse, et il en coûta près de cent piastres. Il y a encore des coquins, qui accuseront un chrétien de l'avoir surpris chez une femme, mais qu'ils ne l'ont pu attraper, parce qu'il s'est sauvé ; il se trouve assez de faux témoins pour cela ; si c'est avec une femme turque qu'on dit l'avoir trouvé, selon leurs lois il faut se faire Turc, ou être brûlé ; si c'est une chrétienne, ou juive, il n'y a pas tant de rigueur; mais tant avec turque qu'avec chrétienne, ou juive, on accom-

mode cela pour de l'argent, aussi bien que toute autre avanie. Enfin il n'y a rien qu'ils ne fassent pour sucer les pauvres Francs, obligeant même ceux qui sont logés proche d'eux de tenir toujours leurs fenêtres fermées, sous prétexte qu'ils ne veulent pas qu'on regarde leurs femmes, mais seulement pour les obliger à leur faire quelque présent. Je pourrais faire un livre entier de toutes les sortes d'avanies que j'ai vu faire, étant dans ce pays-là, mais il me suffit d'en avoir écrit une partie, pour faire voir combien cette canaille nous méprise et nous outrage. Je ne mets point en compte qu'il faut que tous les chrétiens, Francs ou non, aient soin de descendre de leurs ânes, non seulement lorsqu'ils passent devant le Mekhième, qui est le lieu où se rend la justice, mais encore lorsque le chef des Scherifs passe, comme aussi à la rencontre de plusieurs personnes de qualité, et principalement de ces eunuques noirs qui viennent du sérail du grand seigneur, et sont puissants; comme ces diables-là sont fort superbes, ils ont toujours grande suite; ils se font rendre par les chrétiens ce témoignage de respect, qui pourtant ne leur est dû que par la coutume qui s'en est introduite abusivement : mais si un chrétien ne descendait pas lorsqu'ils passent, leur cowas le jetterait à bas de dessus son âne, et lui donnerait encore bien des coups de bâton.

II.

TUNIS.

La Goulette n'est autre chose que deux châteaux, dont l'un fut bâti par l'empereur Charles-Quint, et l'autre par Ahmet-Dey, père de dom Philippo, qui,

voyant que les galères de Malte venaient prendre des vaisseaux à la rade sans que le canon du château leur fit aucun dommage, parce qu'il était trop haut monté, fit bâtir ce dernier, qui est fort bas, où il y a sept ou huit grandes embrasures à deux pieds au-dessus de l'eau, par où on fait sortir des canons qui battent à fleur d'eau. Ce château est rond du côté de la mer, et celui de Charles-Quint est presque carré. Entre ces deux châteaux il y a trois maisons, l'une appartenant à la famille de dom Philippo, l'autre au Bey, et la troisième au Schelebi, fils d'Hisouf Dey, lequel est appelé Schelebi tout court, parce qu'il naquit du temps que son père régnait. Après que nous eûmes un peu mangé dans la maison de dom Philippo, nous entrâmes dans un bateau et allâmes à Tunis par un canal, ou plutôt lagune, qui, au commencement, est fort étroite, y ayant tout à l'entour quantité de cannes fichées au fond de l'eau pour prendre le poisson, puis elle s'élargit beaucoup. Il n'y a pas, ordinairement, cinq pans d'eau; alors il y avait peu d'eau et plusieurs sèches, mais, au moindre vent, elles sont couvertes d'eau et en abondance. Pour dom Philippo, il s'en fut avec toute sa troupe par terre, sur un beau cheval qu'on lui avait amené. La première chose que nous vîmes allant sur cette eau fut, à main gauche, une montagne assez proche du bord de l'eau, où il y a des eaux chaudes naturellement et presque bouillantes ; on y a bâti un bain et on appelle ce lieu Hamarmulf ; puis, du même côté, mais plus loin, on me montra une haute montagne appelée Zagouam, qui est bien éloignée de cette lagune et distante de Tunis d'une journée ; il y a là une villette de Tagarins ou Andalous, appelée aussi Zagouam. Du temps que les chrétiens tenaient ce pays, il y avait des aqueducs continués depuis là jusqu'à la vieille Carthage, qui y conduisaient l'eau : maintenant ils sont rompus, quoiqu'il en reste encore quelques arcades, et il y a à présent des fontaines et des ci-

ternes. Approchant de Tunis, on voit quantité d'oliviers et autres bons arbres qui marquent un bon pays. Nous arrivâmes en quatre heures à Tunis, et quand il fait un peu de vent, on y va en moins de deux heures, mais nous nous encalâmes souvent. Il y a, par terre, dix-huit milles de la Goulette à Tunis. S'ils voulaient, ils pourraient faire un beau port à Tunis, mais cette ville n'en serait pas si forte ou du moins tant en sûreté. Du lieu où on se débarque, il y a encore un mille jusqu'à la ville où, étant arrivés, nous allâmes loger chez M. Levacher, prêtre parisien et Père de la mission. qui était alors consul des Français ; il nous reçut avec grande affection[1].

Deux jours après notre arrivée, dom Philippo nous envoya querir pour nous faire voir sa métairie, qui est éloignée de la ville seulement de demi-lieue : le terroir de Tunis est tout plein de ces métairies, qui sont bâties comme les bastides du terroir de Marseille. Celle de dom Philippo est fort belle ; elle est bâtie en tour carrée et est la plus haute qui soit à l'entour : il y a cent et onze degrés à monter de la salle au haut de la tour, où l'on a fort belle vue, car on découvre de tous côtés, à perte de vue, une belle campagne pleine d'oliviers ; il y a là une grande salle, découverte par le haut, y ayant tout à l'entour des galeries couvertes, dont le toit est soutenu de plusieurs colonnes ; au milieu de ce lieu découvert est un grand réservoir d'eau, et il sert à faire plusieurs jets d'eau ; tout ce lieu est orné de marbre, comme aussi toutes les salles et chambres, qui sont ornées d'or et d'azur et de certains travaux de stuc fort agréables, et il y a partout des fontaines qui jouent quand on veut. Il faut encore voir les Bardes, qui sont trois maisons que le Bey a fait bâtir pour ses

[1] Le P. Levacher fut mis à mort à Alger, en 1683, lorsque Duquesne bombarda la ville ; le Dey fit attacher le P. Levacher à la bouche d'un canon, et les restes mutilés du missionnaire furent lancés au milieu des vaisseaux français.

trois enfants à une lieue de Tunis. Ce Bey est comme le fermier du bacha, auquel il donne tant par an du revenu qui appartient au grand seigneur dans le pays, qu'il recueille, et il a le reste du profit. Il n'était plus pour lors bey, mais bacha, et son fils aîné était Bey. On voit à ces maisons quantité de fontaines, avec de beaux bassins d'une seule pièce de marbre, venant de Gênes, et, comme à celle de dom Philippo, une salle découverte, avec un grand réservoir au milieu et des allées tout à l'entour, dont la couverture est soutenue de plusieurs colonnes, le tout pavé de marbre noir et blanc, comme aussi toutes les chambres, qui sont couvertes d'or et d'azur et de ces travaux de stuc. Il y a plusieurs beaux appartements, et toutes ces maisons ont de beaux jardins pleins d'orangers et plusieurs autres arbres fruitiers, mais fort bien rangés comme en chrétienté, et plusieurs beaux berceaux au bout des allées; aussi tout cela est fait par des esclaves chrétiens. Ces maisons se nomment bardes, du mot berd, qui veut dire, en moresque, froid, à cause que ces lieux sont frais. Proche de là est un aqueduc bâti par un Dey; cet aqueduc conduit de l'eau à Tunis de quatre ou cinq milles loin. A quelques pas de là est un autre aqueduc un peu plus vieux, mais moderne toutefois, qui est parallèle au premier et conduit aussi de l'eau à Tunis. J'allai un autre jour voir la Cantre, qui appartient au Schelebi, dont j'ai parlé. fils d'Hisouf Dey; la Cantre est éloignée de quatre lieues de Tunis. Pour y aller, on passe par les vieux aqueducs de Carthage, qui sont à la moitié du chemin; ils sont encore fort entiers en cet endroit, haut élevés et bâtis de fort grosses pierres. Depuis Tunis jusqu'à la Cantre, on chemine presque toujours dans de grandes campagnes plantées d'oliviers, éloignés de quelques pas l'un de l'autre, mais si bien rangés en droite ligne, que cela paraît un cours, ce qui donnerait un fort grand plaisir, n'était que ces chemins sont toujours pleins d'eau de pluie et

de fange, comme toute la campagne d'alentour de Tunis, parce que c'est toute planure. Nous vînmes donc à la Cantre, ainsi dite du pont que Hisouf Dey, père du Schelebi, y a bâti sur une rivière dite Magerda, car cantre, en moresque, veut dire pont. Cette rivière Magerda n'est pas fort large ni rapide, mais elle l'est assez pour pouvoir être dite une belle rivière; elle passe près de la maison du Schelebi, et son père fit bâtir, pour la traverser, un pont de pierres qui a sept arches entre les arcades, qu'on a bâties avec de grosses pierres de taille depuis le fond jusqu'à fleur d'eau ; de sorte que l'eau, passant par ces arcades, et trouvant de l'autre côté l'eau plus basse, elle fait à chaque arcade une cascade de deux pieds de haut, fort agréable à voir et qui fait grand bruit. Il y a, sur cette rivière, plusieurs moulins de maréchaux, comme aussi pour moudre et pour presser les bonnets, appelés bonnets de fez, qui se font à Zagovaro, par des Tagadins. Ce sont tous esclaves du Schelebi qui travaillent à ces moulins. Au bout du pont est la maison du Schelebi, bâtie en forme de château; il y a une fort grande cour et puis d'autres plus petites; les chambres sont, comme les autres, avec or, azur et travaux de stuc, et des fontaines partout, et tout pavé de marbre; elles sont plus superbes que celles que j'avais vues auparavant. Il y a dans ces chambres de beaux tableaux, car ce Schelebi était autrefois fort riche ; son père lui laissa de grands biens, et, entre autres, dix-huit cents esclaves; mais il a beaucoup dépensé en débauches. Cet homme a le cœur français, et, s'il était venu une fois en chrétienté, il n'en sortirait jamais. Il tient table ouverte à tous les Francs qui viennent voir sa maison; il est si courtois, qu'il ne refuse jamais rien, et s'il n'a pas ce qu'on lui demande, il tâche de l'avoir à quelque prix que ce soit, pour le donner. Quand j'allai à sa maison, il n'y était pas, car il était allé à Tabarque, qui est une petite île dans le royaume de Tunis, à la portée du mousquet de

terre ferme, étant pourtant éloignée de la ville de Tunis de trois journées ; cette île appartient aux Génois, qui y ont une fort bonne forteresse et y font grand trafic, et entre autres choses de chevaux qu'on appelle en France barbes. Le Schelebi y était allé pour acheter du bois pour faire une galère. A quelque trois lieues de la Cantre, il y a un lieu appelé Tabourbe, où sont quelques ruines anciennes et principalement un ancien temple, mais je n'y allai pas parce qu'il m'eût fallu coucher là ou à la Cantre, et je n'en avais pas le loisir, car notre capitaine nous faisait tous les jours espérer qu'il partirait le jour suivant. Cela fut cause que je n'allai pas non plus à Suze, qui est à une grande journée de Tunis ; c'est le lieu où il y a le plus d'antiquités dans tout le royaume de Tunis, et je crois qu'il y a encore vers ces quartiers-là des restes d'églises et autres choses de saint Augustin.

Tunis, ville capitale du royaume de même nom, est située dans une plaine ; elle est de bonne grandeur, ses maisons sont assez bien bâties, quoiqu'elles ne paraissent rien en dehors, mais c'est tout marbre, or et azur. Les faubourgs de cette ville sont aussi grands que la ville, qui est toute pavée, mais aussi pleine de boue que Paris, de sorte qu'on n'y peut presque marcher quand il a plu. Dans cette ville, il y a sur une éminence un château qui commande à la ville, et qui paraît fort joli ; devant la porte il y a quelques petits canons ; la face en est belle, qui est tout ce que j'en ai pu voir, encore n'osais-je bien la regarder, car on m'avait averti du danger qu'il y avait pour les chrétiens qui regardaient ce château. Je passai donc devant, mais assez vite ; il y a, tout contre ce château, et presque vis-à-vis, un cimetière ; pas loin dudit château est un bazar pour les marchands de draps ; c'est une longue et large rue qui a, des deux côtés, des boutiques, dont le devant à toutes est soutenu par quatre colonnes, deux de chaque côté ; toutes ces bou-

tiques sont tenues par des marchands de draps ; il y a encore plusieurs autres bazars pour les autres marchandises. Il y a dans Tunis treize bains, où sont logés tous les esclaves de Tunis, excepté ceux qui demeurent chez leurs maîtres, et il peut y avoir, à ce que m'ont dit plusieurs esclaves, dix ou douze mille chrétiens esclaves, qui tous portent un gros anneau de fer au pied ; mais les chevaliers de Malte ont, outre cela, une grosse chaîne de fer, pesant plus de 25 livres, qui est attachée à l'anneau ; cette chaîne les incommode fort, car il faut ou qu'ils la tournent tout à l'entour de leur jambe et l'y attachent, ce qui les embarrasse fort quand ils marchent, ou qu'ils l'attachent à un crochet qui est à leur côté, ce qui leur fait ordinairement du mal à l'estomac, ou bien ils la portent sur leurs épaules. Dans ces bains, il y a une grande salle où on les enferme la nuit; là, ils sont logés le mieux qu'ils peuvent, quelques-uns ayant de petites chambrettes faites de bois où on monte par des échelles; ils sont trois ou quatre dedans; les autres sont à terre; mais ils sont tous très mal ; car, comme ils sont grande quantité et qu'on les enferme la nuit, ils font là-dedans toutes leurs nécessités dans des pots, de sorte que c'est une puanteur horrible. Outre cela, quand l'un veut dormir, l'autre se met à causer, d'autres se battent, enfin, il y a toujours un grand tintamarre, et cela me semble un enfer. Le matin on ouvre cette prison et on en fait sortir ceux qui doivent travailler, qui sont conduits à leur besogne par des gens qui en ont soin; on les fait travailler à bâtir et à des ouvrages semblables, et j'ai connu là des chevaliers de Malte de grande maison qu'on a fait servir de manœuvres, les uns portant du sable, les autres des pierres, et on les maltraitait ainsi afin de les obliger à se racheter au plus tôt et chèrement. Ceux qui peuvent gagner quelque chose, en donnant tous les jours tant à leur maître, on ne les fait point travailler. Il y en a beaucoup qui

tiennent cabaret, et ceux-là passent mieux leur temps que les autres, car ils gagnent quelque argent et ne travaillent point, mais aussi ils donnent une partie de leur gain à leur maître. Il n'y a que les esclaves qui vendent du vin dans Tunis ; ce vin est du terroir de Tunis, où il s'en recueille quantité, mais tout blanc. Ils y mettent de la chaux afin qu'il enivre. Ils vendent le vin à bon marché, et la coutume est que si vous allez à un cabaret, que vous demandiez chopine de vin, ils vous servent du pain et trois ou quatre plats de viande ou de poisson avec salades et autres choses semblables, et quand vous sortez on ne vous compte que le vin, qu'on ne fait pas pour cela payer trop cher. Au reste, ces esclaves ont le pouvoir de battre les Turcs qui font les insolents dans leur cabaret, et de leur ôter leur turban s'ils ne veulent pas payer ce qu'ils doivent, et de ne le leur pas rendre qu'ils ne les aient payés. Les esclaves qui ne gagnent rien et ne travaillent point, lorsqu'ils veulent sortir du bain, quand ce ne serait que pour faire deux pas, il faut qu'ils aient permission du gardien du bain, qui leur donne un homme pour les accompagner, auquel ils doivent donner au moins trois sols pour sa peine ; cet homme répond d'eux. Nos chevaliers étaient du rang de ces derniers, car après qu'ils eurent écrit à Malte qu'on les faisait travailler, on donna plusieurs coups de bâton aux Turcs qui étaient esclaves à Malte, qui écrivirent aussitôt à Tunis que si on continuait à faire travailler ces esclaves à Tunis, on les assommerait à coups de bâton à Malte, et, depuis ce temps-là, on ne les fit plus travailler.

Le Dey qui était, l'an 1657, appelé Mustapha, était le sixième; avant qu'il y eût des Deys, le pacha y commandait pour le grand seigneur, et logeait au château, mais il n'y loge plus depuis que les Maures se soulevèrent, et firent le premier Dey nommé Osman-Dey. Ce Dey est presque absolu, fait battre la monnaie (qui

consiste en petites pièces d'argent carrées qui valent des maidins), et il ne fait que ce qu'il lui plaît de la volonté du grand seigneur, et même il fait tuer ceux que le grand seigneur y envoie, quand ils viennent pour quelque chose qui ne lui plaît pas, comme il arriva à un tchiaou envoyé du grand seigneur, un peu avant que j'y passasse : aussi quand les ambassadeurs francs se plaignent au grand seigneur des corsaires de Barbarie, on leur répond toujours qu'ils n'ont qu'à faire représailles sur eux, et que ce sont des sujets dont le grand seigneur n'est pas le maître. Maintenant le pacha du grand seigneur y est si esclave, qu'il ne peut sortir de la maison, sans en avoir la permission du Dey; il la lui envoie demander à chaque fois, encore lui en coûte-t-il à chaque sortie plus de cent piastres, qu'il faut qu'il donne aux soldats de la garde du Dey; c'est pourquoi il ne sort pas souvent. Il y a encore le Bey que le grand seigneur fait; il va à la campagne ramasser le caradge et ce qui est dû à ce prince pour le donner au pacha, qui l'envoie à Constantinople; mais ce Bey en mange une partie, en fait part au Dey, et donne le reste au pacha. Lorsque le Dey est mort, ses enfants cachent sa mort, de peur que quelqu'un ne se fasse Dey contre leur volonté; et le matin chacun venant à l'ordinaire souhaiter le bonjour au Dey, son aîné leur dit, comme son père lui a déclaré avant sa mort, qu'il voulait pour son successeur un tel, qui est ordinairement son kiaya, ou quelqu'autre, leur créature ou ami; car ils font leur accord avec celui qu'ils veulent qui soit Dey, avant que de rien déclarer; alors ses amis se joignent à lui, et aussitôt l'iman montant au minaret de la mosquée du château, annonce la mort du Dey; jamais il ne monte là hors des heures ordinaires, sinon à la mort du Dey; c'est pourquoi d'abord qu'on l'y voit à une heure extraordinaire, on sait que le Dey est mort, et alors un homme court à cheval par la ville, criant vive le Déy un tel, et chacun ferme sa boutique et prend les armes

jusqu'à ce que les forteresses soient remises entre les mains des créatures du nouveau Dey, de peur qu'en ce temps-là quelqu'autre n'entreprenne de se faire Dey. Aussitôt que chacun sait qui est Dey, tous les cadis et autres qui ont besoin de sa faveur lui apportent des présents, mais de nuit et dans de grands plats couverts, de fruits ou viandes, sous lesquels il y aura cinq, six, sept ou huit bourses, de sorte que cette première nuit il aura quelquefois plus de deux cent bourses de présent. On les lui donne de nuit, afin que personne n'en voie rien, de peur qu'on ne dise qu'il se laisse corrompre par présents; et si on les lui apportait de jour, il les refuserait et se mettrait en grande colère contre celui qui lui ferait le présent; on vient donc de nuit et on lui baise seulement la veste, faisant porter par un valet un ou plusieurs plats de fruit ou de viande, au fond desquels est le présent, et en lui baisant la veste, on lui dit tout bas ce qui est dans les plats. Au reste, le Dey n'a pas grande cour, ni ne garde pas une grande majesté, mais use assez de privauté avec un chacun. Je l'ai vu une fois revenant d'une mosquée de la ville; il allait à pied et était vêtu d'un justaucorps d'écarlate doublé de samour, et avait assez peu de suite. Le Dey ne peut pas faire que son fils soit Dey après sa mort; en ayant demandé la raison à dom Philippo, il me dit que c'est que quand ces jeunes gens se trouvent tout d'un coup si puissants, ils se débauchent de telle sorte, qu'ils se rendent insupportables à tout le monde, de sorte que si un Dey voulait faire son fils Dey après lui, il faudrait qu'il le fît de son vivant. Il y a encore à Tunis un aga de la douane qui a un grand revenu et grande autorité. Les Barbaresques ne sont pas tout à fait vêtus comme les Turcs, car au lieu d'un doliman et d'une veste, ils portent une camisole qu'ils appellent gilet, et par dessus un justaucorps qui vient jusqu'au genou, et par dessus une grosse ceinture; à la tête ils portent un bonnet de fez finissant comme en pointe de

clocher, et alentour un gros turban. Ils vont tous vêtus et coiffés de cette sorte, excepté quelques officiers : comme par exemple il y a six tchiaoux de justice qui portent un bonnet en pointe avec un turban alentour, et comme une manche pendante qui y est entrelacée par derrière, les Oda-Bachis vont presque de même, mais il y a cette différence que cette manche pendante fait au bout comme deux cornes. Il n'y a point de janissaires, mais ce sont tous gens de paie et presque tous reniés; aussi parle-t-on fort communément l'italien dans Tunis, et quand un chrétien parle français il ne doit dire que ce qu'il veut bien qu'on sache, car il pourrait être facilement entendu, et il lui en prendrait peut-être mal.

Les supplices dont on use à Tunis sont différents selon les personnes. Quand un Turc de paie a mérité la mort, on le fait mourir dans une chambre et non pas publiquement. On le fait asseoir dans une chaise, et deux esclaves chrétiens tirant chacun de leur côté un bout d'une corde qui lui fait un tour à l'entour du cou, ils l'étranglent en peu de temps. Les Turcs de basse condition ou Maures sont pendus aux murailles de la ville par dehors; on les assied sur la muraille, puis on leur attache une corde au cou, qui est encore attachée à la muraille par un trou fait exprès ; après cela on les pousse et ils sont bientôt étranglés ; pour les filles ou femmes qui ont mérité la mort, on les étouffe au bord de la Marine dans la boue, leur mettant la tête dedans et un pied sur leur cou. Ils ont d'autres supplices bien cruels pour les reniés qui retournent à la foi chrétienne; ils les habillent de toile poissée et leur mettent une calotte de même sur la tête, puis ils les entourent de feu; ou bien ils en pratiquent un autre bien plus cruel, ils le murent jusqu'à la tête, ayant seulement la tête hors de la muraille, et lui ayant frotté le visage et la tête de miel, ils le laissent ainsi exposé trois jours et trois nuits à la discrétion des mouches qui le font mou-

rir de douleur avant la fin des trois jours. Pour la punition des esclaves, ce sont des coups de bâton, ou bien on leur coupe les oreilles ou le nez selon la qualité de l'offense; mais si quelque esclave tue son maître ou seulement quelque Turc, on lui rompt les bras et les jambes, puis on l'attache à la queue d'un cheval et on le traîne ainsi par toute la ville, puis on l'étrangle; après quoi on le met entre les mains des Francs pour l'enterrer; mais le plus souvent les petits garçons l'enlèvent au bourreau, comme ils avaient fait d'un Français peu avant que j'arrivasse à Tunis. Les petits garçons de Tunis sont aussi méchants qu'en aucun autre lieu du monde. Ils arrachèrent ce cadavre des mains du bourreau, malgré le mezoar, qui est celui qu'on appelle en Turquie le Sou-Bachi, et l'ayant encore traîné quelque temps, ils le firent un peu rôtir avec de la paille qu'ils allumèrent dessous lui, puis le jetèrent dans le fossé, d'où les Français le tirèrent après et l'enterrèrent dans le cimetière des Français, appelé Saint-Antoine, car les Anglais ont aussi le leur. Quand je passai à Tunis, les Francs avaient chacun leur maison qu'ils louaient, mais on leur faisait bâtir un bazar assez commode pour les y loger tous avec leurs consuls, comme aux autres endroits du Levant.

ANDRÉ BRUE.

VOYAGE DANS L'EMPIRE DES FOULS.

LE PÈRE LABAT.

« André Brue, commandant pour le roi et directeur pour la compagnie royale de France aux côtes du Sénégal et autres lieux d'Afrique, est à peine nommé dans l'histoire générale de notre pays, et cependant il devrait y occuper une

place distinguée, si nous étions plus soucieux des intérêts de nos colonies et plus attentifs aux découvertes géographiques de nos compatriotes. Il a donné à nos possessions du Sénégal des limites qui n'ont été dépassées que dans ces dernières années..... De 1694 à 1724 il s'occupa presque constamment des intérêts du Sénégal. Il fut successivement directeur de la colonie, chef du bureau administratif de la Compagnie et commissaire général chargé d'inspecter le domaine que cette dernière possédait en Afrique. Par ses ordres ou sur ses indications, les postes français furent portés : du côté de l'est, au-dessus du confluent du Sénégal et de la Falémé ; du côté du nord, jusqu'à Arguin, et, du côté du midi, jusqu'à l'île de Bissao. Ces limites seules indiquent l'importance de ses travaux et l'étendue de ses plans. D'autre part, la longue durée de son administration et le temps qu'il consacra à cette œuvre prouvent qu'il ne s'agissait point d'une entreprise momentanée, mais d'un projet sérieux, attentivement discuté et poursuivi avec persévérance[1]. »

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur le rôle qu'André Brue a joué comme directeur de la colonie[2], nous voulons seulement parler des voyages qu'il fit en personne ou qu'il fit faire, et dont les résultats furent la connaissance complète de la vallée du Sénégal, de la vallée de la Falémé et du Bambouk, pays riche en mines d'or. André Brue avait rédigé un journal détaillé de ses voyages et des actes de son administration, dont le P. Labat a eu connaissance et dont il a donné des extraits dans sa *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*[3]. Nous empruntons au P. Labat le récit du voyage que Brue fit, en 1698, dans l'empire des Fouls[4], alors absolument inconnu.

[1] Berlioux, *André Brue ou l'origine de la colonie française au Sénégal*, Paris, Guillaumin, 1874, in-8°.
[2] Notre colonie du Senégal a été fondée, au xvi° siècle, par une compagnie de marchands de Dieppe et de Rouen ; avant Brue, ce n'était qu'un comptoir peu important.
[3] Paris, 1728, 5 vol. in-12.
[4] Les Fouls ou Foulbé du Sénégal sont aussi appelés Peuls, Pouls et Foulahs au Sénégal, et Fellatahs dans le Soudan. C'est un peuple de race berbère, mêlé de sang arabe et quelquefois de sang nègre ; quand ce dernier sang domine chez les Foulbé, on les appelle Toucouleurs. Les Fouls sont mahométans et le principal peuple du Sénégal.



André Brue partit du fort de Saint-Louis, le 28 juillet 1698, et remonta le Sénégal pendant les hautes eaux, alors que le fleuve a 2 kilomètres de largeur et que l'admirable végétation qui couvre ses rives est dans toute sa splendeur. Arrivé au village de Cahaidé, où les Français d'alors s'arrêtaient, n'allant jamais au delà faire la traite, Brue reçut un courrier de Siratic, roi des Fouls, qui l'invitait à venir le voir à l'escale de Guiorel, située 2 lieues plus haut. Brue accepta l'invitation.

Guiorel, dit le P. Labat, est un assez gros village. C'est l'escale du roi Siratic; ce prince n'y a pourtant point de maison. Ses cases, son palais sont à 10 lieues de là, auprès d'une rivière assez considérable, qui grossit extrêmement dans la crue du Sénégal, et qui se débordant alors, forme un marais de grande étendue où les nègres font leurs lougans[1] quand les eaux se sont retirées. Cette inondation, aussi bien que celle du Nil, laisse un limon sur les terres qu'elle a couvertes, qui les engraisse de telle sorte qu'elles rapportent au centuple tout ce qu'on y a semé ou planté. Ils sèment le riz avant l'inondation dans les endroits où ils savent qu'il ne peut y avoir qu'une certaine hauteur d'eau; le riz pousse toujours sa tige au-dessus de l'eau, et pourvu qu'il ne soit pas noyé par une crue extraordinaire et trop subite, ils en font des récoltes prodigieuses. Ils sèment leurs différents mils, quand les eaux sont retirées, aussi bien que les pois, les pompons ou melons, dont ils ont plusieurs espèces, et le tabac; et comme l'eau qui a séjourné deux ou trois mois dans ces terres basses les a engraissées et y entretient pendant longtemps la fraîcheur et l'humidité, il n'est pas concevable combien cet endroit est fertile et abondant en tout ce qu'on veut en retirer.

Le tabac y est excellent. Il est étonnant que les chefs de la Compagnie n'aient pu jusqu'à présent trouver le

[1] Terres labourées pour semer mil, riz, pois, melons, etc.



moyen d'engager les nègres d'en planter une plus grande quantité. On l'aurait acheté d'eux à vil prix, et on ferait sur cette marchandise un profit d'autant plus considérable, qu'on aurait pour d'autres marchandises ce qu'on est obligé d'aller acheter argent comptant chez les Anglais et les Hollandais.

L'île de Jean Barre, qui est voisine du fort Saint-Louis[1], et la plupart des terres du Cayor sont infiniment propres pour cette plante et produisent tout ce qu'on peut imaginer de meilleur dans ce genre. Il est vrai que les nègres fabriquent mal le tabac ; car ils le pilent dès qu'il est cueilli sans le faire sécher, en un mot sans lui donner aucune des façons que les Américains lui donnaient même avant que les Espagnols, en s'emparant de leur pays, leur enseignassent à donner à cette plante les façons qui lui sont nécessaires. Les nègres n'en font aucune ; après qu'ils ont pilé ou concassé les feuilles de leur tabac, il les pétrissent et en font des mottes ou des espèces d'andouilles qu'ils lient fortement et qu'ils laissent sécher lentement et à l'ombre. Ce tabac ne laisse pas d'être excellent malgré cette mauvaise façon ; que n'en devrait-on pas attendre s'il était travaillé avec plus de soin et de régularité. Il faudrait pour cela les engager d'en planter une plus grande quantité et à le vendre sur pied, afin qu'on pût le faire fabriquer par des gens habiles qui le mettraient en cordes, en feuilles, en andouilles ou en torquettes, telles qu'on les souhaiterait pour les manufactures de France. Ce dernier est aisé ; mais ce qui est plus difficile, c'est de vaincre la paresse des nègres. M. Brue l'a tenté bien des fois et toujours inutilement. Il les a souvent convaincus de l'avantage considérable qu'ils trouveraient dans la culture de cette plante et d'autres choses qu'ils pourraient retirer de leurs terres ; ils en convenaient ; mais quand venait le moment de mettre

[1] Cette île est sur le Sénégal et à l'est de Saint-Louis.

la main à l'œuvre, les bras leur tombaient, et ils disaient que leurs ancêtres n'avaient point fait cela et par conséquent qu'ils ne devaient pas l'entreprendre; et cette raison. toute pitoyable qu'elle est, les retenait dans l'inaction...

M. Brue, en arrivant à Guiorel fit tirer trois coups de canon. Cet endroit est l'escale du roi Siratic. Ce salut était plutôt pour avertir le pays de son arrivée, ou par politesse, que par devoir; mais il est de la politique d'un directeur général de la Compagnie de ne rien omettre de tout ce qui peut lui concilier les bonnes grâces des princes avec lesquels il a a traiter. Les rois nègres sont vains à l'excès; M. Brue, qui les connaissait, savait fort bien que quelques livres de poudre, consommées pour leur faire honneur, produiraient un effet merveilleux dans l'esprit de Siratic, et qu'il trouverait bien moyen de lui faire payer ses coups de canon.

A peine les bâtiments furent-ils mouillés, que le seigneur du village vint à bord saluer le général des Français. Il s'appelait Farba Guiorel. Ils joignent le nom de leur seigneurie à celui de leur famille ou à leur nom propre. Ce seigneur était oncle du roi et fort ami de la nation. M. Brue le reçut avec distinction, lui fit des présents en échange de ceux qu'il avait apportés, le fit boire et le fit saluer de quelques coups de pierriers quand il retourna à terre. Il assura le général que le roi serait bientôt averti de son arrivée, parce qu'il lui avait envoyé un courrier qui avait ordre de faire une diligence extrême. Ils ont en ce pays-là tout ce qu'il faut pour cela, d'excellents chevaux, des chameaux très vifs à la course et les plus beaux chemins du monde.

Le même jour sur le soir, le prince Boucar Siré, un des enfants du roi, qui avait ses terres, ses cases et sa famille environ à moitié chemin de Guiorel à Goumel, qui est une des résidences du roi, vint saluer M. Brue et lui dit que le roi son père souhaitait passionnément

de le voir ; qu'on lui avait parlé de lui comme d'un homme équitable, magnifique, libéral, qui s'était acquis l'estime et l'amitié de tous les rois du pays ; que c'était ce qui portait le roi à vouloir faire amitié avec lui et à mettre sa main dans la sienne. C'est une expression nègre pour marquer l'alliance qu'ils font avec une personne, et l'assurance qu'ils lui donnent de leur amitié et de leur protection. Il ajouta qu'il avait ordre de l'assurer que le royaume de son père était entièrement à sa disposition et qu'il en était absolument le maître. Il accompagna ses compliments d'un présent de quelques bœufs gras et d'une boîte d'or fort bien travaillée, qui pesait environ une once. Le général répondit avec beaucoup de politesse à tous ces compliments ; il fit des présents au prince, dont il parut être content, et quand il sortit de la barque, on le salua avec le canon.

En attendant qu'on eût des nouvelles du roi, M. Brue fit descendre quelques commis à terre prendre case et traiter tout ce qui se présenterait. Il est de la prudence de ne rien refuser, parce que souvent les nègres veulent éprouver comment on agira avec eux, et présentent des bagatelles à vendre avant d'exposer les meilleures marchandises, telles que l'or, l'ivoire et les captifs. La traite se fit à merveille, et on eut bientôt de quoi charger les bâtiments.

Cependant le roi, ayant reçu l'avis de l'arrivée de M. Brue, lui envoya faire compliment par son grand Bouquenet. Nos Français ont donné à celui qui est revêtu de cette charge le nom de premier grand valet du roi. Je crois qu'ils penseraient plus juste, s'ils l'appelaient le grand maître de la maison du roi, d'autant que les fonctions de cette charge et l'autorité qu'elle lui donne sur tous les autres officiers ont beaucoup de rapport avec la charge de grand maître de la maison de nos rois, toute proportion gardée.

Ce Bouquenet était un vénérable vieillard de belle taille, ayant la barbe et les cheveux tout blancs, ce qui

chez les nègres est la marque certaine d'une extrême vieillesse Il était cependant encore très vigoureux ; il avait l'esprit vif, de la politesse, s'expliquait bien, parlait gravement et soutenait fort bien la dignité et les intérêts de son maître. Il s'appelait Baba Milé. Le nom de baba se donne par honneur, chez les nègres, à tous les vieillards ; et assurément Milé le méritait bien mieux que beaucoup d'autres qui le portaient ; il signifie père ou plutôt grand-père, ou le père par excellence. Biby est aussi un terme de respect, dont on honore les vieilles femmes, que l'on regarde à cause de leur ancienneté comme les mères de tout le pays.

Baba Milé, après les compliments ordinaires, reçut les coutumes ou présents annuels que la Compagnie s'est engagée de faire à Siratic son maître, en considération du commerce qu'il lui permet de faire dans ses États, et de la protection qu'il lui accorde. Je donnerai dans un autre endroit un détail exact de tous les présents que la Compagnie fait aux rois chez lesquels elle a des établissements. Je dirai seulement ici que ceux qu'on fit au roi des Fouls consistèrent en toiles de coton blanches et noires, en quelques morceaux d'écarlate et de serge, en laine filée et teinte, en corail, ambre jaune, fer en barre, chaudières de cuivre, sucre, eau-de-vie, épiceries et argent monnayé de Hollande. On fit encore présent au même prince d'une casaque de drap rouge en forme de brandebourg avec des agréments d'argent qui se boutonnent par devant et par derrière, avec deux coffres pour enfermer les choses les plus précieuses du présent. Le Bouquenet reçut aussi la coutume que l'on paye aux femmes du roi. Elle peut aller à la moitié de la valeur de celle du prince ; et il n'oublia pas de recevoir la sienne, qui est à peu près comme celles des reines.

Le Camalingue, ou lieutenant général de l'État, qui pour l'ordinaire est l'héritier présomptif de la couronne, reçoit aussi un présent annuel ou coutume de la Com-

pagnie; il vint la recevoir, après quoi il présenta à M. Brue les coutumes ou présents d'honneur que le roi et lui font à la Compagnie, qui sont trois bœufs gras des plus beaux et des plus grands. La coutume du Camalingue, du Bouquenet, des reines et du roi peuvent coûter de 15 à 1800 livres d'achat en France.

Le Camalingue invita M. Brue à venir à la cour, et lui présenta les officiers nommés par le roi pour l'y conduire, s'excusant de ce que ses emplois le privaient de cet honneur. Il avait amené un bon nombre de chevaux pour M. Brue et sa suite, et des chameaux pour porter ses bagages. Il était trop tard pour partir le même jour, M. Brue remit son voyage au lendemain. Il descendit à terre sur les dix heures, et les capitaines de ses barques n'ayant pas manqué de le saluer de toute leur artillerie. Ce tintamarre causa tant de frayeur aux nègres qui l'attendaient au bord de la rivière, que la plupart tombèrent par terre et que les chevaux emportèrent bien loin ceux qui les montaient. On voit par cet échantillon combien ces peuples sont peu accoutumés aux armes à feu, et combien on trouverait de facilité à les rendre tributaires, si la Compagnie ou la nation se mettait en tête de se rendre maîtresse du pays en y établissant des forts. Les Hollandais établis à la Mine et autres lieux de la côte de Guinée n'ont pas oublié de se rendre tributaires les peuples de leur voisinage. Ils ont imité en cela les Portugais dont ils occupent les places, que ces derniers avaient usurpées sur les Français.

La frayeur étant passée et les cavaliers revenus, les officiers du roi chargés de la conduite de M. Brue lui vinrent faire compliment; après quoi il monta à cheval avec six de ses officiers ou commis, deux maîtres-langues, deux trompettes, deux hautbois et quelques domestiques; il avait encore avec lui douze laptots [1]

[1] Nègres du Sénégal à la solde de la France.

armés. Son escorte s'étant partagée en deux corps, marchait, une partie à la tête et l'autre à la queue, après les chameaux de bagages.

A peine eut-on quitté le bord de la rivière, que l'on entra dans de grandes plaines qui étaient parfaitement bien cultivées. Tant que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait pas un pouce de terre inculte ou négligé; aussi ce pays est-il extrêmement peuplé, et il semble que les villages se touchent. Ce vaste terrain est coupé d'espace en espace par des bouquets de bois de haute-futaie, composés d'arbres de différentes espèces, dont nous ne parlerons pas ici de peur d'interrompre le fil de notre narration. On trouva, en approchant de Boucar, de grandes prairies, dont les endroits les plus bas commençaient à être couverts d'eau, et qui selon les apparences ne devaient pas tarder à être entièrement inondées. Les endroits secs étaient couverts de bestiaux de toute espèce. Les chameaux, les bœufs, les chevaux, les moutons, les cabrittes y fourmillaient de tous côtés, de manière que les gardiens avaient de la peine à ouvrir le passage au sieur Brue et à sa troupe. Il arriva au village de Boucar un peu avant la nuit. Le prince Siré, fils du roi, le même qui était venu à bord du bâtiment de M. Brue, sortit de son village dès qu'il fut averti que le général approchait; il était accompagné d'une trentaine de cavaliers. Dès qu'il l'aperçut il poussa vers lui à toute bride, remuant sa sagaie, comme s'il eût voulu la lui lancer; le sieur Brue s'avança vers lui de même façon, le pistolet à la main. Ils s'approchèrent; le prince baissa sa sagaie et le général remit son pistolet; ils mirent pied à terre, s'embrassèrent avec de grands témoignages d'estime et d'amitié, et après s'être complimentés réciproquement, ils remontèrent à cheval. Cette manière de venir au devant des gens est chez ces peuples le comble de la politesse; aussi ne la mettent-ils en usage que pour ceux qu'ils veulent honorer d'une manière distinguée.

Le prince conduisit M. Brue dans une grande case qu'il lui avait fait préparer dans la tapade ou enclos qui renfermait les siennes et celles de ses femmes. Autre marque de distinction et de confiance. Après quelques moments de conversation et des excuses de ce qu'il n'avait pas de logements plus magnifiques pour le recevoir, il se retira, et M. Brue se prépara à la visite qu'il voulait rendre à la première femme de son hôte. On l'y conduisit. Cette princesse était d'une taille médiocre, mais très bien prise ; elle était jeune et fort enjouée; elle avait les traits du visage réguliers, les yeux grands, vifs et bien fendus, la bouche petite, les dents d'une blancheur à éblouir; mais son teint presque olivâtre aurait diminué beaucoup sa beauté, si elle n'avait pas eu soin de le relever par du rouge appliqué fort judicieusement. Elle reçut le général fort civilement, lui donna la main, le fit asseoir auprès d'elle et le remercia des présents qu'il lui fit d'une manière noble et tout à fait gracieuse. Elle avait auprès d'elle quelques femmes qui se retirèrent par respect dès que le général parut.

Après cette visite il alla voir deux ou trois autres femmes du même prince ; il en fut reçu avec de grandes marques de distinction ; après quoi il se rendit chez le prince où il demeura jusqu'à l'heure du souper. Le prince le voulut conduire jusque chez lui, le général ne le voulut pas permettre. Il trouva, en entrant dans sa maison, que les femmes du prince lui avaient envoyé des plats de viande, du couscous, des fruits et du lait en abondance. C'est la coutume, et quoiqu'il eût des viandes préparées à la française par ses officiers, il fallut par honneur toucher à celles qui lui avaient été envoyées et les trouver bonnes ; car les domestiques qui les ont apportées sont présents et rapportent à leurs maîtresses de quelle manière on a reçu leurs plats, et si on en a mangé avec appétit On ne saurait leur faire un plus grand plaisir que d'approuver leurs ragoûts ;

le général le savait, et il était trop poli pour ne pas témoigner qu'il les trouvait excellents. Je crois que par bienséance il aima mieux ne souper qu'à moitié que de manger autre chose que ce que ces dames lui avaient envoyé.

Le prince le vint voir sur la fin du repas, s'assit à table sans façon, but de l'eau-de-vie et du vin, mangea des confitures et fuma avec lui jusqu'à ce qu'on vînt l'avertir que le folgar était prêt de commencer. Il invita le général à venir prendre part à la réjouissance que l'on faisait à cause de lui. Le folgar est une espèce de bal public, où toute la jeunesse du village et des environs se rend avec empressement pour témoigner par leurs danses, leurs chansons, leurs luttes et autres exercices, le plaisir qu'ils ont de voir ceux à qui leur prince veut donner du divertissement.

Pendant que les jeunes gens des deux sexes dansent, chantent et sautent de leur mieux, les anciens, assis sur des nattes autour de celui pour lequel on fait le folgar, sont en conversation avec lui. C'est un de leurs plus grands plaisirs ; ils appellent cela calder, c'est-à-dire causer ou converser. Là, chacun dit ce qu'il sait, et il est aisé de remarquer dans ces entretiens combien ils ont la mémoire heureuse et quels progrès ils feraient dans les sciences, si leur esprit était cultivé par l'étude. Ils s'expliquent bien, en termes choisis, leurs expressions sont nobles et leurs manières très polies. Je parle ici des gens de distinction, comme sont les officiers, les marchands et autres gens semblables ; car les paysans, les gens de travail et les pâtres sont grossiers là comme partout ailleurs.

Le village de Boucar, dont le prince Siré porte le nom, est situé sur une petite éminence au milieu d'une grande plaine que les vents balayent de tous côtés ; c'est ce qui rend cet endroit fort serein et exempt de l'incommodité insupportable que les maringouins ou cousins causent dans tous les endroits bas, humides,

voisins des rivières, des étangs ou des bois. Toutes les maisons de ces pays ont eu les mêmes architectes, qui à très peu de chose près ont observé scrupuleusement les mêmes proportions et la même symétrie. Elles sont rondes et pointues comme nos glacières, bien couvertes de feuilles de roseau ou de paille de riz, et contre l'ordinaire de toutes les autres maisons du pays, elles ont de petites fenêtres, apparemment parce que ce village n'est pas sujet aux maringouins; mais les portes sont basses, et elles ont cela de commun avec toutes les autres.

C'était dans la grande place du village que se donnait le bal; il durait depuis plus de deux heures et ne paraissait pas devoir finir, quand un grain de pluie violent contraignit tout le monde de se retirer.

Le prince envoya savoir l'état de la santé de M. Brue dès qu'il fut averti qu'il était levé; il vint lui-même quelque temps après et fit apporter des viandes, du couscous et du lait pour le déjeuner, et contre l'ordinaire du pays il se mit à table avec le général, et trouva très bonnes les viandes accommodées à la française que les officiers du général y servirent. Après le repas on monta à cheval Le prince, suivi de 40 cavaliers et d'un bon nombre de gens de pieds armés à leur manière accompagna le général. Tous les chemins étaient bordés de gens que la curiosité de voir le général français et d'entendre le son de ses instruments attirait de tous côtés.

Le Camalingue, qui est le lieutenant général de l'État vint recevoir M. Brue à une bonne lieue en deçà du village de Goumel, que le voisinage des cases du roi fait regarder comme la capitale du royaume. Ce seigneur était accompagné d'environ trente cavaliers. Il s'approcha civilement de M. Brue, mais sans descendre de cheval; il se découvrit, lui donna plusieurs fois la main, l'embrassa et lui fit un compliment fort gracieux de la part du roi. Après que le général y eut ré-

pondu, on continua la marche. Le prince était à la droite de M. Brue, et le Camalingue à sa gauche, avec deux maîtres-langues entre eux et un peu derrière.

Cet officier était vêtu, par dessus ses grandes et amples culottes, d'une chemise blanche de toile de coton très fine, faite à peu près comme un surplis; une bande d'écarlate de plus d'un demi-pied de large lui servait de baudrier et soutenait un sabre garni d'argent, son bonnet et son habit étaient bien garnis de gris-gris, et il avait à la main une longue zagaie. Ses gens étaient fort bien montés, et vêtus et armés comme lui. Les gens armés qui accompagnaient le général firent une salve de mousqueterie pour lui faire honneur ; après cela on continua la marche. On passa au travers du village de Goumel; les cases du roi en sont éloignées d'une bonne demi-lieue et font une espèce de village assez gros, tout environné d'une tapade ou enceinte de roseaux vifs entrelacés les uns dans les autres, et soutenus par une haie vive de grosses épines noires plantées fort près à près, qui rendent cette clôture impénétrable, même aux bêtes les plus féroces et les plus fortes.

Le roi ayant été averti que le général approchait, envoya au devant de lui tout le reste des seigneurs qui étaient à sa cour. Chaque nouveau seigneur qui arrivait lui faisait compliment et se joignait à la troupe ; de sorte qu'il se trouva accompagné de plus de 300 chevaux quand il arriva au palais du roi.

Ce prince donnait alors audience ; mais tous les plaideurs disparurent dès que le général entra dans l'enceinte particulière, qui renfermait les logements du roi et de ses femmes. Tous ceux qui étaient avec lui mirent pied à terre à la première porte; il n'y eut que lui, le prince Siré et le Camalingue qui entrèrent à cheval, et qui ne mirent pied à terre qu'à trois ou quatre pas de la salle où était le roi. Siratic était assis sur un petit lit, accompagné de quelques-unes de ses femmes et de ses filles, qui étaient assises sur des nattes. Il se

leva dès que le général parut, ôta son bonnet aussitôt que le général mit la main à son chapeau, s'avança quelques pas au devant de lui, lui présenta la main plusieurs fois et le fit asseoir auprès de lui. Un maître-langue s'étant avancé, le général dit au roi qu'il était venu pour renouveler l'ancienne amitié qui avait été de temps immémorial entre la Compagnie royale d'Afrique et Sa Majesté ; que cette Compagnie, qui avait pour protecteur le plus puissant roi du monde, estimait si fort son amitié, que c'était plutôt pour la cultiver et lui donner des marques de la sienne, que pour les avantages qu'elle retirait du commerce qu'elle faisait dans ses États, qu'elle l'avait chargé de venir le saluer de sa part et l'assurer qu'il pouvait compter sur elle, sur ses forces et sur son crédit, tant pour le défendre contre ses ennemis, que pour l'aider à maintenir la paix et la tranquillité dans ses États, et y faire régner l'abondance en y faisant fleurir le commerce. Il s'étendit ensuite sur les avantages que les peuples de ses États retireraient de l'union qu'il y aurait entre les deux nations, et il finit en assurant le roi qu'il trouverait toujours en lui toutes les dispositions imaginables à lui rendre service.

On remarquait à mesure que le maître-langue expliquait ce discours au roi, combien ce prince et toute sa cour en avaient de joie. Le roi prit plusieurs fois la main du général et se la portait sur la poitrine, et ses femmes et ses courtisans disaient souvent en leur langue : « Voilà qui est bien, ces gens sont bons, ils sont nos amis. »

Le roi répondit à ce compliment d'une manière noble et fort polie, et après avoir remercié le général d'être venu de si loin pour le voir, il l'assura qu'il avait pour la Compagnie, et pour lui en particulier, une véritable et sincère amitié, qu'il le rendait maître de tout son pays, et qu'il oubliait pour jamais quelques sujets de plaintes que les officiers de la Compagnie lui avaient

donnés, persuadé que le général réglerait les choses avec tant de prudence, qu'il n'arriverait jamais de différend entre ses officiers et ceux de la Compagnie. Il ajouta qu'il avait entendu parler de lui si avantageusement, qu'il voulait être son ami particulier, et que pour lui donner des marques d'une confiance tout entière, il lui permettait de mettre case, c'est-à-dire d'établir des comptoirs partout où il voudrait. Il l'assura qu'il en serait le protecteur et le gardien, et qu'il s'obligeait à châtier rigoureusement ses sujets et à réparer lui-même les dommages qu'ils pourraient faire aux Français ; et qu'enfin, pour lui donner une preuve plus marquée de son amitié et de la confiance qu'il avait en lui, il lui permettait de bâtir des forts et de mettre du canon dans tous les lieux où il voudrait établir des comptoirs.

Ce point est d'une plus grande conséquence qu'on ne se l'imagine; car quoique tous les rois nègres soient ravis d'attirer chez eux le commerce des étrangers, et surtout des Français, qui sont bien plus aisés à manier que les autres Européens, ils ne veulent pas du tout qu'ils s'établissent chez eux d'une manière qui leur puisse donner de l'ombrage. Ils savent la tyrannie que les Portugais et les Hollandais ont exercée, et qu'ils exercent encore aujourd'hui dans les lieux où ils ont des forteresses, où ils n'ont pas manqué de prétextes pour obliger les peuples de leur voisinage à les reconnaître pour leurs seigneurs, leur payer des droits et n'avoir de commerce qu'avec eux seuls. Ces raisons qui intéressent leur liberté leur donnent un extrême éloignement de tous les établissements fortifiés que les Européens souhaitent d'avoir sur leurs terres, quoique le besoin des marchandises d'Europe et la nécessité du commerce leur fassent désirer avec empressement que les étrangers aient des comptoirs chez eux, afin de trouver en tout temps ce dont ils ont besoin et un débouché pour leurs denrées.

Les Européens de leur côté, qui trouvent un profit immense dans le commerce qu'ils font avec les nègres, souhaitent avec passion d'avoir des comptoirs chez eux, étant convaincus par une longue expérience que plus le commerce est continuel et moins interrompu, et plus ils y trouvent d'avantage; mais, comme ils connaissent le génie inconstant des nègres, l'avidité des princes, des rois et des principaux du pays, et que les moindres prétextes sont pour eux des raisons suffisantes pour les autoriser, ou à leur faire faire des prêts forcés souvent assez considérables, ou à faire des pillages des effets qui se trouvent dans les magasins qui n'ont pas de quoi se défendre, ils évitent autant qu'ils peuvent de se livrer à leur discrétion et de se fier à leur bonne foi. Ces raisons ont souvent arrêté le négoce lucratif qu'on aurait fait dans ce vaste pays, et les changements continuels qui arrivent dans les Compagnies ont été cause qu'elle n'a pu profiter jusqu'à présent des avantages qu'elle aurait dû recevoir d'un commerce où elle n'avait pas de compétiteurs et d'autres ennemis à combattre qu'elle seule, et l'esprit inconstant qui l'a toujours conduit.

La Compagnie eut donc l'obligation d'un privilège si important pour ses intérêts, à la réputation que M. Brue s'était acquise par son équité, sa franchise et ses autres bonnes qualités, qui le faisaient estimer de tous les nègres et qui l'avaient rendu l'arbitre de tout ce vaste pays.

Après que le général eut remercié le roi de la grâce qu'il venait de lui accorder, il fit apporter les présents qu'il faisait en son nom à ce prince. Ils consistaient en quelques pièces d'indiennes fort belles, en une épée d'argent, une paire de pistolets fort bien travaillés, des lunettes d'approche, des verres ardents et autres curiosités, dont ce prince parut extrêmement satisfait. Il ne s'attendait pas du tout à ce surcroît de galanterie, car il avait reçu les coutumes que la Compagnie lui

paye tous les ans, et il n'attendait pas autre chose. Il témoigna beaucoup de reconnaissance au général, et pendant la conversation qui fut assez longue, il le fit fumer dans sa pipe et lui donna une infinité de marques de confiance et d'amitié.

Le roi se leva aussitôt que le général voulut se retirer, et le conduisit jusqu'à la porte de la salle d'audience où il le remit aux deux premiers officiers de sa maison, afin qu'ils le servissent et le conduisissent chez les reines et leurs filles à qui il devait rendre visite. M. Brue leur fit à toutes des présents qui étaient plus considérables par leur galanterie que par leur prix, mais qui furent très bien reçus de toutes ces dames à cause de leur nouveauté et de la manière polie dont le général les leur fit. Elles lui en témoignèrent beaucoup de reconnaissance et lui firent des honneurs qu'aucun étranger n'avait encore reçus en pareille occasion.

Le roi Siratic était alors âgé d'environ cinquante-six ans. Il était d'une taille médiocre et assez remplie; ses cheveux et sa barbe commençaient à grisonner, chose extraordinaire parmi les nègres à qui cela n'arrive que dans une vieillesse assez avancée. Mais aussi on ne pouvait pas dire que ce prince fût tout à fait nègre ; il avait plus l'air d'un mulâtre. Il avait le nez aquilin et bien fait, la bouche petite, de belles dents, et quoiqu'il eût les yeux petits, il ne laissait pas d'avoir fort bon air, et la physionomie douce et spirituelle. Rien n'était plus simple que son habit, car il n'avait sur ses culottes qu'une chemise de toile de coton noire, avec un bonnet de même étoffe et couleur, des demi-bottines de maroquin, et un sac de velours rouge sur la poitrine, qui renfermait son alcoran.

Il était tard quand le général eut achevé les visites de toutes ces dames, qui aiment, comme partout le reste du monde, à causer beaucoup. Elles lui firent cent questions sur les manières de la France et sur le bonheur des femmes, qui selon elles était incompa-

rable, puisque chacune n'avait qu'un mari. Les deux officiers du roi conduisirent enfin le général aux cases qui lui étaient préparées, qui étaient, comme je l'ai déjà dit, dans l'enceinte de celles du roi et de ses femmes. Honneur très rare et qu'on n'avait jamais accordé à aucun étranger avant M. Brue. Il y trouva le surintendant des finances et de la maison du roi avec deux gouverneurs de provinces, qui l'attendaient pour le saluer. Ils étaient habillés de certaines étoffes rayées de blanc et de rouge, que les Maures leur apportent. Le général, après avoir répondu à leurs compliments, leur fit présenter de l'eau-de-vie ; mais c'étaient des mahométans rigides qui n'en voulurent point boire. Il leur fit quelques présents et les renvoya fort satisfaits. Les moyens et les petits officiers de la maison du roi vinrent à leur tour faire la révérence et leurs compliments au général; il leur fit distribuer quelques cordes de margriettes[1] jaunes et noires, et les renvoya.

Quelques moments après, les servantes et les esclaves des reines apportèrent les plats que leurs maîtresses avaient fait préparer pour le souper du général ; c'étaient de grandes gamelles de bois bien propres, ou des couis, c'est-à-dire des moitiés de calebasses, pleines, les unes de couscous, les autres de viandes bouillies ou rôties, et d'autres enfin de lait frais tiré. Les officiers du général lui avaient préparé son souper et ne manquèrent pas de le servir, mais par honneur et bienséance il n'y toucha pas et ne mangea que des viandes qui lui avaient été envoyées par les dames.

Le roi envoya dès le point du jour savoir comment le général avait passé la nuit, et s'il n'avait pas été incommodé des maringouins. Quelques moments après il vint en personne, entra familièrement dans la case, s'assit sur le lit et s'entretint de diverses choses avec lui, pendant qu'on l'habillait. Il l'invita ensuite à venir

[1] Perles en verre.

voir ses chevaux et sa cavalerie. On amena des chevaux pour le roi et pour le général et ses officiers ; on n'eut garde d'oublier ses trompettes et ses hautbois ; c'étaient eux qui devaient faire les honneurs de la fête.

Les nègres ont des trompettes d'ivoire; ce sont de grosses dents d'éléphants, de différentes grosseurs, creusées, pesantes et qui ne rendent qu'un son rude, lourd et désagréable ; il faut avoir une bonne poitrine pour les emboucher. Ils ne laissent pas de faire avec ces instruments des accords tant bien que mal, et les estiment beaucoup, peut-être parce qu'elles font beaucoup de bruit; c'est tout ce qu'on en peut attendre ; mais quand ils entendent nos trompettes ou nos hautbois, la honte fait taire les leurs, et en cela ils marquent qu'ils connaissent leur pauvreté.

Le roi et le général étant montés à cheval furent, à un quart de lieue du palais, dans une plaine où toute la cavalerie du royaume était rassemblée. C'était une espèce de revue et d'exercice. En effet, ils passèrent tous devant le roi, le général étant à côté de lui, deux à deux ; après quoi ils se partagèrent en deux corps, vis-à-vis l'un de l'autre, et éloignés d'environ quatre cents pas. Le roi s'étant mis au milieu de l'espace vide, leur fit faire plusieurs mouvements à leur mode; à la fin ils firent une manière de combat en poussant leurs chevaux à toute bride et branlant leurs zagaies comme s'ils eussent été prêts de se les lancer; mais quoiqu'on remarquât beaucoup de feu et de vivacité dans leur action, il était aisé de voir qu'il leur manquait le principal, c'est-à-dire l'ordre, et que par ce seul endroit ils seraient aisément vaincus par des gens qui sauraient garder leurs rangs, partir à propos, se tenir serrés et se rallier avec justesse et sans confusion, quand même ils combattraient avec eux à armes égales. Ce qu'on doit dire à la louange de ces cavaliers, qui étaient environ sept cents, c'est que les hommes étaient très bien

faits, fermes à cheval et s'y tenant à peu près comme les Maures leurs voisins.

Tous leurs chevaux sont barbes, ou viennent de barbes et de quelques chevaux qu'ils ont eus des royaumes situés au sud du Sénégal. Le grand écuyer du roi monta quelques-uns des chevaux du prince avec beaucoup plus de hardiesse et de force que de justesse; ces chevaux étaient des barbes véritables, très beaux; on les estimait quinze captifs la pièce. Tous ces exercices ayant duré plus de trois heures, on revint au palais sur les onze heures. Le roi eut l'honnêteté de reconduire le général jusque chez lui, après quoi il alla se placer sur son petit lit, dans sa salle d'audience, pour juger les différends et les procès de ses sujets.

Le général eut la curiosité de voir comment cela se passait, et les officiers du roi qui le servaient l'ayant conduit dans un endroit où, sans être vu du prince, il pouvait être témoin de tout ce qui se passait, il vit que le roi, environné de dix de ses plus anciens officiers, écoutait attentivement ce que les parties avaient à dire l'une contre l'autre, et qu'après qu'on les avait fait retirer, le prince conférait avec ses conseillers, et qu'à un signe qu'il faisait de la main, ceux qui faisaient les fonctions d'huissiers les faisaient rentrer; et alors le roi prononçait l'arrêt d'une manière grave et pleine d'autorité, et sur le champ celui qui était condamné était saisi par les huissiers et obligé d'exécuter l'arrêt.

Il ne remarqua pas que personne fît les fonctions de procureur ou d'avocat. Heureux peuple qui ne ressent point encore ce fléau de la colère de Dieu! Chacun plaide sa cause lui-même, dit ses raisons, se sert de très bons termes; et comme ils ont tous une éloquence naturelle et beaucoup de vivacité, il n'y a point assurément de leur faute quand ils perdent leur procès. Quoique le demandeur et le défendeur soient à genoux à côté l'un de l'autre, ils ne s'interrompent jamais; quand le demandeur a fini son discours, le roi fait signe

au défendeur de parler, et quand celui-ci a achevé, le roi fait signe au demandeur de répliquer, s'il a des raisons pour le faire ; s'il le fait, le prince donne la même permission au défendeur, après quoi on les fait sortir de la salle.

Rien n'est plus respectueux que la posture où ils sont quand ils viennent demander justice. J'ai déjà dit qu'ils sont à genoux ; il faut ajouter qu'avant d'entrer dans la salle, ils ôtent leur bonnet, leurs sandales, et qu'ils tirent leur chemise qu'ils mettent sur leur bras gauche, de manière que la plus grande partie traîne à terre. Dans cet équipage ils entrent dans la salle; ils se prosternent le visage contre terre au premier pas qu'ils font; ils se jettent de la poussière sur la tête et font la même chose trois ou quatre fois, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à une distance où le roi et ses conseillers les puissent entendre commodément. Quand ils ont fini de parler et qu'on leur dit de se retirer, ils le font en se traînant à reculons sur les genoux jusqu'à ce qu'ils soient hors de la salle, où ils attendent en silence qu'on les fasse rentrer pour entendre leur jugement.

Tel qu'il soit il n'y a jamais d'appel; il est exécuté sur le champ. Celui qui est condamné est saisi par les officiers du roi, et si c'est une chose qui mérite punition corporelle, la sentence est exécutée dans le moment. Il est assez rare qu'on punisse de mort ; cela n'arrive que pour les crimes d'État ou pour quelque assassinat. Pour toute autre faute qui mérite la mort, le roi commue la peine en celle du bannissement perpétuel hors du pays, et pour cet effet il les vend à son profit à la Compagnie, qui les transporte en Amérique, d'où il n'en est encore revenu aucun; et pour les frais du procès, les épices et les droits des juges, le roi envoie piller la maison du condamné, et fait telle part que bon lui semble à ses conseillers des effets qu'on y a trouvés.

A l'égard des demandes civiles, le roi prend pour ses vacations le tiers ou le quart de la somme demandée, et oblige assez souvent le demandeur à consigner la somme avant que le jugement soit prononcé. Il est vrai que jamais rien n'en retarde et n'en empêche l'exécution. Si le condamné n'a pas assez d'effets pour s'acquitter, on le vend lui, ses femmes, enfants et bestiaux ; on donne au demandeur les deux tiers ou les trois quarts de son principal, et le reste entre dans les coffres du prince. On voit par ce détail que les parties casuelles de ces princes sont assez considérables, et que pour peu que leurs sujets aient des différends entre eux, ils ne peuvent manquer de s'enrichir considérablement.

On dira tout ce qu'on voudra de cette manière de rendre justice ; mais ceux qui en voudront penser sans intérêts conviendront que c'est à peu près la même chose parmi nous, et que si les nègres se trouvent dépouillés de leurs biens en tout ou en partie, ils ont au moins la consolation d'être expédiés promptement, au lieu qu'il nous arrive la même disgrâce après que nous avons langui des temps infinis avant de pouvoir arracher un jugement qui nous rend presque toujours malheureux.

Le général se retira quand l'audience fut finie, et trouva que les dames lui avaient envoyé à manger comme le soir précédent. Lui, de son côté, pour ne se pas laisser vaincre en courtoisie leur envoya des pâtisseries à la française, que ses officiers avaient faites par son ordre, aussi bien qu'on en peut faire dans un pays où l'usage des fours est inconnu et où l'on n'avait pu se servir que de tourtières couvertes.

Il passa l'après-dînée jusqu'à la nuit, partie avec le roi, partie avec les dames, qui lui envoyèrent encore à souper, et tâchèrent de le régaler encore mieux qu'elles n'avaient fait jusqu'alors. Elles avaient trouvé excellent

ce qu'il leur avait envoyé, et lui en firent beaucoup de remerciements.

Le roi et toute sa cour commençaient à se trouver incommodés des maringouins que l'inondation de la rivière répandait de tous côtés, à mesure qu'elle couvrait les terres basses qui sont aux environs des cases du roi. Il fallait changer de demeure, et il l'aurait fait plus tôt, s'il n'eût voulu recevoir le général en cet endroit, pour ne lui pas donner la peine de l'aller trouver plus loin; c'est pourquoi il l'envoya chercher le lendemain de grand matin, lui confirma de nouveau tout ce qu'il lui avait promis, et ajouta, devant tout le monde, que si quelqu'un de ses sujets était assez téméraire pour faire tort aux comptoirs ou aux commis que le général laisserait dans son pays, ou pour empêcher la traite, ou exiger des présents, il lui permettait de le faire tuer sans autre forme de procès ; après cela il l'embrassa, lui fit présent de quelques esclaves et lui promit de lui en envoyer incessamment un nombre considérable.

Le roi ordonna à son grand Bouquenet de faire fournir au général et à sa suite les chevaux et les chameaux dont il avait besoin, et de le conduire jusqu'à bord de ses barques. Le général prit aussi congé du roi, des reines, et des principaux seigneurs de la cour, et étant monté à cheval avec sa suite, le Bouquenet, deux autres seigneurs et 30 cavaliers d'escorte, il alla se poster sur le chemin où le roi devait passer, afin de le saluer encore et de voir l'ordre de la marche.

A peine M. Brue fut-il arrivé à l'endroit où le grand Bouquenet jugea à propos de le placer pour voir défiler la maison du roi son maître, que l'on vit paraître l'avant-garde de ses troupes. Un gros de 50 à 60 cavaliers marchait à la tête ; ils avaient de petits tambours, quelques trompettes d'ivoire, et de petites timbales, qui n'étaient que des chaudrons ou satalas de cuivre

jaune qu'ils achètent aux Français, et qui étaient couverts de gros parchemin ; ces instruments faisaient beaucoup de bruit, et point du tout d'harmonie. Les reines et toutes les autres femmes de leurs maisons venaient ensuite. Les princesses étaient sur des chameaux, dans de grands paniers ovales où elles étaient accroupies, de manière qu'on ne leur voyait que la tête. Les paniers et les croupes des chameaux étaient proprement couverts de tapis ou de pagnes, avec des parasols de jonc. Chaque chameau portait deux paniers, et par conséquent deux dames, et il était accompagné de deux hommes à pied qui avaient la main sur les paniers pour les empêcher de tourner. Les suivantes étaient montées sur des ânes, et se tenaient le plus près qu'elles pouvaient de leurs maîtresses, afin de les entretenir pendant le chemin, leur donner leurs pipes et leur rendre d'autres services. Ces dames saluèrent fort gracieusement le général et lui souhaitèrent un heureux voyage.

Après les dames et les petits enfants du roi, on vit paraître une longue file de chameaux, de bœufs-porteurs et d'ânes, chargés du bagage de ces dames. Chaque chameau était conduit par deux hommes. Un gros de plus de 100 cavaliers venait ensuite et semblait leur servir d'escorte. Les tambours, les trompettes et les timbales du roi parurent à quelque distance de ce dernier corps ; ils précédaient une troupe d'environ 200 cavaliers fort lestes, bien montés et bien armés, après lesquels le roi parut seul ; il montait un très beau cheval barbe. Il avait sur la tête un castor bordé d'or avec un plumet blanc, dont M. Brue lui avait fait présent. Il était vêtu sur ses habits ordinaires d'une casaque d'écarlate avec un baudrier et une épée à la française, deux pistolets à l'arçon de la selle, et une petite zagaie à la main. Le roi et le général s'étant approchés, se découvrirent, se touchèrent plusieurs fois dans la main, se firent des compliments et se

séparèrent enfin avec de grands témoignages d'estime et d'amitié.

Le roi était suivi de 4 à 500 cavaliers qui marchaient en bon ordre, quatre de front. Les premiers rangs étaient composés de ses principaux officiers et des plus grands seigneurs de sa cour. Ils étaient tous bien montés ; la plupart, outre le sabre et la zagaie, avaient un arc et un carquois plein de flèches sur l'épaule, avec des écharpes de différentes couleurs qui leur ceignaient le corps ; cela faisait un fort bel effet. Tous ces messieurs saluèrent le général et lui souhaitèrent un heureux voyage. On peut croire, sans que je le dise, qu'il ne manqua pas de les régaler du son des instruments qu'il avait avec lui, et de faire faire plusieurs décharges à ses gens.

La maison du roi venait ensuite, et on pouvait dire sans crainte de se tromper, que c'était réellement sa maison, car on n'avait pas seulement laissé les murailles ni les portes des cases qu'il quittait, on les emportait pour s'en servir au lieu où il transportait son domicile, où l'on était sûr de ne trouver que les piliers qui portent le comble et les chevrons de la couverture des cases ; tout cela était chargé sur des chameaux, des bœufs-porteurs et des ânes, avec toutes ses marchandises, ses vivres, ses meubles et tous ses biens. Ils ne font pas porter de charges à leurs chevaux, et les gardent pour les monter. Les esclaves du roi, hommes et femmes, étaient aussi du voyage et bien chargés, et un corps d'environ 200 cavaliers fermait cette marche et servait d'arrière-garde.

On voit par ce détail que ce prince a beaucoup de cavalerie ; il est vrai que tous les chevaux ne lui appartiennent pas, il s'en faut de beaucoup ; ses gouverneurs de provinces et ses autres officiers sont obligés d'en entretenir un certain nombre et de les lui amener quand il leur commande ; il ne leur donne autre chose que des vivres pendant qu'ils sont à son service,

soit pour la guerre, soit pour l'accompagner dans ses voyages, ce qui sert de raison pour n'en donner pas davantage à ceux de leurs vassaux qu'ils obligent à monter à cheval avec eux. Ce prince pourrait dans un besoin mettre un plus grand nombre de cavalerie en campagne, et beaucoup d'infanterie; mais avec toutes ces troupes il ne pourrait être redoutable qu'aux nègres ses voisins, dont les troupes n'étant pas mieux disciplinées que les siennes, et en plus petit nombre, seraient à la fin accablées par la multitude. Mais comme il n'est pas de l'intérêt de la Compagnie de lui fournir des officiers pour dresser ses gens, ni de lui fournir des armes et des munitions en assez grande quantité pour les armer, on ne doit pas craindre qu'il se rende plus puissant qu'il n'est par la voie des armes. Il est vrai qu'on lui fournit quelques armes à feu; mais outre qu'on a soin de ne lui en porter jamais que de défectueuses, on est sûr que l'humidité et la chaleur du climat les ont bientôt rendues inutiles, en en détrempant les batteries, ou en les couvrant de rouille qui les gâte absolument en peu de temps.

Le résultat de ce voyage fut l'établissement d'un comptoir à Guiorel, où l'on fit aussitôt un grand commerce et fort avantageux.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

XVe ET XVIe SIÈCLES.

TROISIÈME PARTIE : LES FRANÇAIS.

	Pages.
Navigations françaises (*Bergeron*)	7
Les Dieppois, Hydrographie et Cartes (*Desmarquets*)	26
Ango (*Desmarquets*)	32
Le capitaine Cousin (*Vitet*)	37
Le capitaine de Gonneville	53
Récit de l'abbé Paulmier de Gonneville	54
Procès-verbal officiel de la navigation du capitaine de Gonneville	63
Jean Parmentier (*Vitet*)	65
Découverte du Canada	91
I. Verazzani (*le P. de Charlevoix*)	91
II. Jacques Cartier (*le P. de Charlevoix et relation de Jacques Cartier*)	94
III. Samuel de Champlain (*Champlain*)	108
Les Maldives (*François Pyrard*)	119

QUATRIÈME PARTIE : LES VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX TERRES AUSTRALES

Magellan (*Pigafetta*)	137
Drake (*Bérenger*)	152
Jacques Lemaire et Cornelis Schouten (*Bérenger*)	197
Mendana	202
I. Relation du temps	204
II. Second voyage de Mendana	223
Fernand de Quiros	242
I. Relation du voyage (*Président de Brosses*)	242
II. Mémoire de Quiros au roi d'Espagne	264
III. Extrait d'un autre mémoire de Quiros	269

Cinquième partie : Voyages au Nord.

Pages

Jean et Sébastien Cabot........ 273
Cortereal........ 275
Verazzani et Jacques Cartier........ 275
Willoughby et Chancellor........ 275
Barrough........ 276
Frobisher........ 277
Davis........ 278
Barentz........ 279
Hudson........ 313
Balfin........ 316
Thomas James........ 317

Sixième partie : Découvertes des Portugais dans l'Afrique centrale et dans l'Amérique méridionale.

Découverte des grands lacs de l'Afrique centrale et des sources du Nil et du Zaïre (*le P. Brucker*)........ 343
Édouard Lopez et les vraies sources du Nil et du Zaïre (*le P. Brucker*)........ 348
Le P. Mariano et le lac Nyassa (*le P. Brucker*)........ 359
La cartographie des sources du Nil, du XVe au XVIIIe siècle (*le P. Brucker*)........ 363
Découverte du Brésil........ 368

Septième partie : Les géographes.

Sébastien Munster........ 373
Ortelius........ 374
Gérard Mercator........ 375

XVIIe SIÈCLE.

Première partie : L'Amérique du nord.

La Nouvelle-Angleterre (*Cantu*)........ 379
Le Mississipi (*le P. Charlevoix*)........ 384

Deuxième partie : L'Afrique.

Thévenot........ 399
I. Des Francs qui demeurent en Égypte et des avanies qu'on leur fait........ 399
II. Tunis........ 406
André Brue (*Le Père Labat*)........ 417

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.